This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

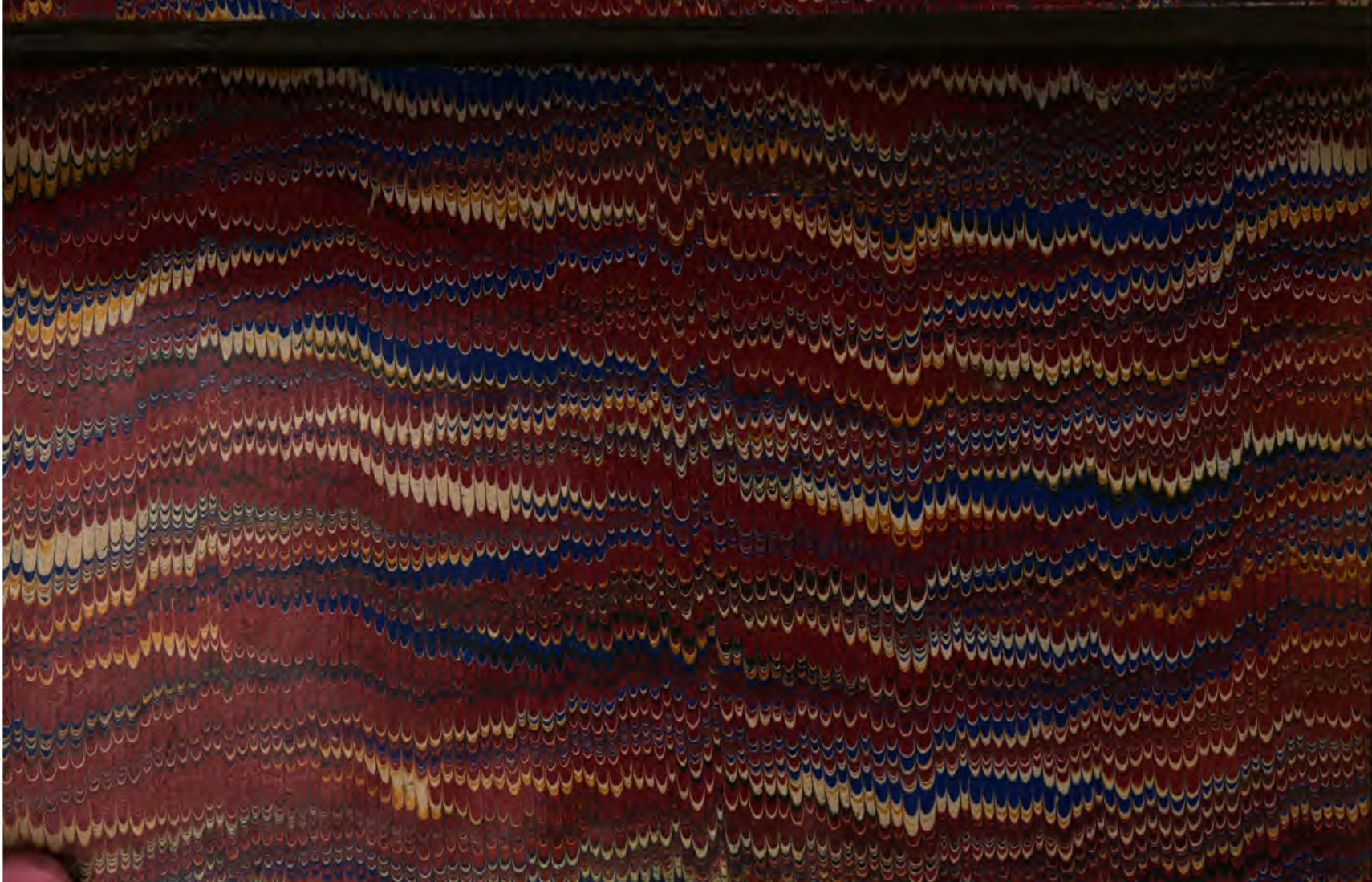
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~296 m. 22~~
Vet. Fr. III B. 811



ŒUVRES COMPLÈTES

DE MADAME

ÉMILE DE GIRARDIN

TOME III

L'auteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits à l'égard de la traduction en Langues étrangères, notamment pour les Langues Russe, Allemande, Anglaise, Espagnole et Italienne.

Ce volume a été déposé au Ministère de l'Intérieur (Direction de la Librairie).

Paris. — Typographie de Henri Plon, imprimeur de l'Empereur,

8, rue Garancière.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE MADAME

ÉMILE DE GIRARDIN

née DELPHINE GAY

PORTRAIT PAR CHASSERIAU, GRAVÉ SUR ACIER PAR FLAMENG

TOME TROISIÈME

NOUVELLES & CONTES

MARGUERITE, OU DEUX AMOURS

IL NE FAUT PAS JOUER AVEC LA DOULEUR

CONTES D'UNE VIEILLE FILLE A SES NEVEUX

PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

8, RUE GARANCIÈRE

MDCCCLX

Tous droits réservés

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
11 NOV. 1940
OF OXFORD

MARGUERITE

OU

DEUX AMOURS.

INTRODUCTION.

Qu'il est doux d'être aimé!

Tout le monde a dit cela et tout le monde l'a pensé; et cependant, si l'on était de bonne foi avec soi-même, chacun avouerait que toutes les inquiétudes, tous les orages, toutes les larmes, toutes les angoisses, tous les remords de sa vie lui sont venus de ce bonheur si doux.

Inspirer un amour sincère, pur, noble, délicat, exclusivement dévoué, c'est le rêve favori, l'idéale félicité d'une âme chaste et généreuse. On ne commence à vivre que du jour où l'on est aimé; c'est de ce beau jour seulement que doivent dater les souvenirs; c'est pour être aimé que l'on cherche la gloire, que l'on aspire à la fortune, que l'on désire la beauté.

Être aimé, c'est être compris, c'est être béni, c'est être consolé, c'est être heureux, c'est marcher avec un guide protecteur dans les sentiers périlleux de ce monde; guide charmant qui détourne les ronces loin de vous, qui vous aide à franchir les fleuves, à gravir les monts; qui sait trouver pour vous un abri pendant la tempête, un asile pour le repos; c'est avoir un conseiller plein de prudence, qui connaît vos qualités et sait les faire valoir; un juge intéressé, sévère par orgueil, mais indulgent par tendresse, qui rêve pour vous la perfection et qui vous chérit à cause de vos fautes; c'est avoir un ami à qui l'on ose tout dire, parce qu'on lui laisse tout deviner: être aimé enfin, c'est vivre de confiance, d'affection, de délices; c'est avoir trouvé le bonheur!...

Mensonge!... c'est l'avoir perdu pour jamais! Être aimé... c'est être maudit, c'est être voué à la douleur sans retour! Sitôt que vous êtes aimé, le malheur et la mort vous regardent et vous forcent à choisir entre eux; ces divinités jalouses veillent sans cesse à notre porte; elles écoutent nos pensées, elles retiennent tous les noms chéris que les voix émues ont prononcés... et il vous faut choisir, malgré vous, entre un amour fatal, désespéré, qui vous laissera vivre, et un amour sublime et religieusement partagé qui vous fera mourir.

Un amour noble et pur inspire plus d'envie que tous les honneurs, toutes les richesses et toutes les puissances de la terre.... Être aimé, c'est de tous les succès celui que l'on pardonne le moins. Le véritable amour attire les tempêtes du monde comme les hauts rochers attirent les tempêtes des cieux. Deux êtres qui s'aiment, ce sont deux parias, mais des parias qu'on envie.

La société tout entière se ligue contre eux. Les femmes, les hommes, en les montrant du doigt, se disent avec rage : Ils s'aiment! c'est-à-dire : Ils nous méprisent et nous ne sommes plus rien pour eux! Ils s'aiment! c'est-à-dire : Ils passent devant nous sans nous voir; ces richesses que nous avons acquises avec tant de peine, ils n'en font point de cas; ces titres pompeux auxquels nous avons sacrifié notre cœur et notre jeunesse, ils ne les désirent point; ils ont un orgueil plus haut que notre orgueil; ils possèdent un trésor plus précieux que nos trésors... ils ont leur amour! Ils ne connaissent rien de nous que nos défauts, et ils en rient ensemble. En effet, cette fidélité est un outrage; ces deux êtres qui se suffisent à eux-mêmes, qui vivent isolés dans la foule, sont des révoltés qu'il faut punir... et la société tout entière s'entend pour faire justice de leur insolent bonheur.

Alors une conjuration tacite s'organise contre eux dans le monde. De sourds bruissements annoncent que le sol va bientôt trembler sous leurs pas. Ils se tiennent par la main, ils se regardent avec confiance, et chacun dit à l'autre en même temps : Je ne te quitterai pas.

Mais bientôt les ennemis et les ennemies fondent sur eux de toutes parts, ceux-là avec des outrages, celles-ci avec de douces

et perfides paroles. Un homme aimé paraît toujours si charmant! Quelle femme est assez généreuse pour dédaigner la conquête d'un homme qu'elle sait être passionnément aimé?

Et quel homme, quel parent même est assez généreux pour ne pas médire devant une femme de celui qu'elle aime, lors même qu'elle l'aime légitimement? Et la lutte s'engage terrible, et le bonheur est à jamais détruit. Et si par hasard l'amour résiste à tant de rage, s'il est tellement dévoué, exclusif, que rien ne puisse l'altérer, alors c'est le destin lui-même qui vient vous poursuivre de ses coups : les revers les plus cruels vous accablent; l'exil, la ruine, le devoir fatal, vous séparent violemment.... Enfin, si l'amour courageux brave encore de tels coups, s'il affronte l'exil, la ruine, s'il brave tout jusqu'au devoir, si la flamme du cœur est tellement ardente que rien ne puisse l'éteindre, c'est la mort, la jalouse mort elle-même qui se charge de l'étouffer.

L'amour ne peut vivre que par la souffrance; il cesse avec le bonheur, car l'amour heureux, c'est la perfection des plus beaux rêves, et toute chose parfaite ou perfectionnée touche à sa fin. Oh! l'amour lui-même a bien l'instinct de sa durée : il sait qu'il doit se nourrir de tourments, et il est ingénieux à se créer sans cesse des aliments nouveaux; il sait que les tourments sont les garants de sa durée, et il invente mille peines afin de vivre plus longtemps; il sait qu'aux yeux du destin ses joies sublimes sont des privilèges injustes, et il se hâte de les expier par des supplices qu'il s'impose afin de se les faire pardonner; il s'inflige des tourments artificiels qu'il choisit pour écarter les malheurs réels qu'il redoute; il se fait jaloux sans sujet, de peur de l'être avec justice; il s'inquiète follement devant des périls imaginaires, pour éloigner l'affreux moment d'un trop véritable danger; il se plaît à faire couler des pleurs inutiles et qu'il peut arrêter d'un seul mot, pour tarir les larmes amères de l'absence et de l'abandon. Souvent, hélas! ceux qui aiment vont jusqu'à trahir leur amour pour le sauver en le profanant.

Donc, la vérité, la voici : c'est le contraire de ce qu'on invente.

Être aimé!... c'est vivre de tourments, c'est errer dans un

désert sans bornes avec un aveugle pour guide; c'est trembler à chaque pas, et trembler pour ce qu'on aime; c'est avoir un juge malveillant et faible dont les conseils intéressés vous égarent, qui ne connaît ni ses défauts, ni les vôtres, et qui vous reproche toutes vos belles qualités parce que ce sont elles qui le font souffrir; c'est avoir un ennemi perfide qui a le secret de votre faiblesse, qui vous reproche comme des crimes toutes vos plus nobles actions, et qui s'arme contre vous, dans sa haine factice, de vos confidences et de vos aveux; c'est avoir pour allié un traître, un adversaire implacable qui lutte sans cesse secrètement contre vous, épiant toutes vos pensées; c'est installer dans sa demeure le plus terrible de tous les espionnages : celui de l'esclave révolté.

Être aimé!... c'est vivre d'abnégation et de défiance. Pour un homme, c'est renoncer à la fortune, à toutes les affections de famille, à toutes les douceurs du foyer, à tous les succès, à toutes les gloires, quelquefois même c'est se laisser déshonorer. Pour une femme, être aimée, ou du moins consentir à être aimée, c'est mentir à toutes les heures, c'est perdre le repos, la gaieté, la raison, la pudeur et l'esprit!

Oh! les premiers jours, sans doute, l'orgueil est flatté, le cœur est touché et la femme aimée semble plus belle; elle a plus de confiance en son pouvoir; mais bientôt cette confiance se dissipe, car l'ennemi ne songe qu'à l'étouffer. Par degrés, il s'empare de toutes les idées, il absorbe tous les sentiments, il balaye et chasse tous les souvenirs, il s'établit en maître dans cette âme, et plus il se sent dominé, plus il se fait absolu. Une hostilité orgueilleuse s'engage entre lui et la femme bien-aimée, ou plutôt trop aimée. La guerre se déclare involontairement; l'amour... c'est la suprême injustice... une préférence est une injustice toujours... mais comme il fait payer chèrement cette préférence! que de reproches, que d'aigreur, quelle malveillance inépuisable, quelle jalousie minutieuse et agaçante!... Chose étrange! comment cela se fait-il? Tout dans cette femme lui plaît, et cependant tout ce que fait, tout ce que dit cette femme lui déplaît! A-t-il à se plaindre d'elle? — Non. — Pourquoi donc la tourmente-t-il sans cesse? — Parce qu'il l'aime!...

Pourquoi donc cette femme, si spirituelle, si amusante, est-elle maintenant toujours triste et inquiète? — Parce qu'elle est aimée.

Pourquoi donc cette autre jeune femme, qui était si élégante, si coquette, qui donnait la mode, qu'on voyait briller dans toutes les fêtes, cachée maintenant sous de longs voiles, sous de lourdes étoffes, est-elle froide et maussade pour tout le monde? — Parce qu'elle est aimée.

Pourquoi cette femme, dont la voix est si belle et qui chantait si bien, ne chante-t-elle plus? — Parce qu'elle est aimée... et cependant c'est pour sa voix qu'on l'a aimée.

Pourquoi cette femme, qui écrivait des pages si pleines de feu et dont l'imagination était si fertile, n'écrit-elle plus ni drames ni romans? — Parce qu'elle est aimée, et que l'amour, qui est jaloux de ses poétiques pensées, ne lui permet aucunes rivales chimères, parce qu'il a la prétention de réaliser tous ses rêves, et qu'il est envieux de toutes ses créations.

Consentir à être aimée, c'est abdiquer, c'est perdre son libre arbitre, c'est anéantir son individualité.

« L'amour embellit la vie; quand on aime, le ciel semble » plus beau, l'onde a plus de fraîcheur, le soleil a plus d'éclat, » les oiseaux ont un plus doux ramage. »

Où donc les poëtes ont-ils trouvé cela? Quand on aime, au contraire, on ne voit que l'objet aimé; s'il n'est pas là, on ne voit rien, on n'entend rien, on le regrette et on l'attend; s'il est là, on ne voit que lui, on ne pense qu'à lui, et peu importe alors vraiment que le ciel soit pur, que l'onde soit claire et que les oiseaux chantent bien!

N'est-ce pas, au contraire, l'amour qui vient lui seul gâter tous les autres plaisirs? Croyez-vous, par exemple, que deux êtres qui s'aiment, le jour où ils sont mécontents l'un de l'autre — et plus on s'aime et plus on est facile à mécontenter — soient très-sensibles aux beautés d'un site agréable et champêtre? Croyez-vous que le dilettante, jadis le plus passionné, écoute avec le même délire son air favori, quand une pensée jalouse le préoccupe? Croyez-vous qu'une femme s'amuse d'une conversation spirituelle, quand celui qu'elle aime n'y veut point prendre part? Est-il une admiration que l'amour permette?

est-il un autre amour qu'il laisse même végéter auprès de lui? L'amour divin, l'amour filial, l'amour maternel lui-même, l'amour du pays, l'amour des arts, l'amour de la nature, il détruit tout... il fait la solitude autour de vous. Donc, être aimée, c'est être isolée, dépouillée, dépossédée, dévalisée.... C'est perdre en un jour ses affections, ses talents, sa valeur, sa personnalité, sa volonté, son passé, son avenir; en un mot, tout!

Voilà comment une belle existence peut être bouleversée par un amour. Que sera-t-elle donc, si elle est en proie à

DEUX AMOURS?

MARGUERITE.

I.

C'était un mardi, le 1er septembre, le jour de l'ouverture de la chasse; il y a de cela six ans. On entendait de moment en moment des coups de fusil tirés au loin dans la campagne. La chaleur était excessive; cette année-là, nous avons eu deux étés. Toutes les fenêtres, volets et rideaux, étaient prudemment fermés dans le grand salon du château de la Villeberthier, où régnait la plus fraîche obscurité. D'un côté seulement, le pan des rideaux d'une fenêtre située au nord était à demi relevé; et quelques rayons, ménagés avec art, venaient éclairer une table à dessiner devant laquelle était assis un jeune homme, et un lit de repos d'une forme élégante, couvert de coussins de soie bleue, d'oreillers garnis de dentelles, sur lequel était étendue une jeune malade. Il n'y avait que ces deux personnes dans le salon, mais les autres habitants du château s'y faisaient représenter par leurs attributs. On voyait sur une chaise un vaste panier à ouvrage couronné d'une paire de besicles scintillantes, ce qui trahissait une mère. Dans un angle du salon se pavanait un superbe cheval de bois, ce qui trahissait un enfant.

La jeune malade, pâle, mais souriante, avait la tête appuyée sur un oreiller; elle restait immobile, et le jeune homme, assis en face d'elle, attachait sur elle de doux et longs regards, sous prétexte de faire son portrait.

Quelquefois même, il semblait avoir tout à fait oublié ce prétexte; sa pensée se perdait, absorbée par cette tendre contemplation. Les plus amers et les plus joyeux souvenirs venaient l'assaillir tour à tour : il levait les yeux au ciel avec effroi et puis il regardait la jeune femme avec délices, il essuyait une larme et puis il souriait de bonheur.

Enfin, exprimant par un seul mot toutes ses craintes passées et toutes ses joies présentes :

— Est-ce bien vous, Marguerite? dit-il en soupirant.

— Oh! vous avez raison d'en douter; cette fois, j'ai cru que j'allais mourir, répondit-elle; vrai, j'ai eu peur.

— Ne dites pas cela! s'écria-t-il.

Et le jeune homme, cédant à son émotion, jeta ses pinceaux sur la table et vint se mettre à genoux devant Marguerite.

— Jamais, reprit-il, jamais je n'ai pensé qu'il y eût le moindre danger dans cette fièvre, mais je vous voyais si....

— Ne mentez pas, Étienne, interrompit la jeune malade, vous aviez peur, et plus que moi... et vous n'êtes pas encore très-rassuré.

Il pâlit et ses yeux se voilèrent de larmes une seconde fois.

— Je vous aime tant, que tout m'effraye; mais ce danger-là est passé : ce n'est plus pour vous que je m'inquiète.

— Alors que pouvez-vous craindre? Maintenant il n'y a plus que ma mort qui puisse nous séparer.

— Tant que vous ne serez pas ma femme, je ne serai pas tranquille.

— Hélas! mon cher et malheureux cousin, je vous ferai languir encore longtemps.

— Je le sais, votre mère est impitoyable.

— C'est-à-dire qu'elle a pitié de moi.

— Mes soins auraient dû lui donner plus de confiance; elle me connaît assez pour comprendre que....

Marguerite, posant sa jolie main bien pâle et bien maigre sur la bouche de son cousin, l'interrompit en disant :

— Étienne, parlons d'autre chose. Montrez-moi ce portrait.

Il prit le portrait qui était sur la table.

— C'est charmant, dit-elle, mais cela ne me ressemble pas du tout; il y a longtemps que je n'ai plus ce teint frais et rose.

— Vous l'aviez retrouvé tout à l'heure, vos belles couleurs étaient entièrement revenues; à présent, vous êtes moins animée; mais je remarquais avec plaisir, en peignant ce portrait, que de jour en jour votre fraîcheur revient; bientôt on ne devinera plus que vous avez été malade si sérieusement.

— Ah! c'est cela que vous remarquiez en me regardant?

reprit Marguerite avec défiance; et est-ce cela aussi qui vous faisait pleurer?

— Je ne pleurais pas... je.... Alors Étienne s'empressa de plaisanter et dit en souriant : — Je *m'attendrissais*.

— Vous êtes un flatteur, continua Marguerite; je sais bien que je ne suis plus jolie.

— Oh! mon Dieu, jamais vous n'avez été plus belle, et la preuve, c'est que ce dernier portrait est cent fois plus joli que tous les autres.

— Je ne trouve pas cela, dit Marguerite; celui que vous avez fait il y a trois mois, celui dans lequel je suis en habit de cheval, est beaucoup mieux dessiné.

— Oh! c'est un croquis. Puisque vous parlez de dessin, je vous avouerai que le mieux dessiné est celui que j'ai fait cet hiver, celui de la robe bleue et de la couronne de roses; celui-là est mon chef-d'œuvre, et il vous ressemble!

— Non, je ne l'aime pas; il est maniéré; ma mère en a un qui me plait mieux : vous vous rappelez... celui de la branche de lilas?

— Ah! si je m'en souviens!... C'est le premier que j'ai fait en revenant d'Asie. Comme j'étais heureux ce jour-là! avec quelle joie je vous retrouvais après une si longue absence! Oh! quel affreux voyage! que j'ai souffert dans ce maudit pays! C'est à Smyrne que j'ai appris votre mariage... je déteste Smyrne! J'en suis parti sur-le-champ, je n'ai voulu visiter ni le port ni les bazars. J'étais fou de désespoir. Ce mariage m'avait toujours semblé impossible, et malgré la résolution de votre père et sa cruauté, je me flattais encore qu'il surviendrait quelque obstacle.... Et puis aussi, je pensais que vous auriez plus de courage pour résister.... Ah! Marguerite... Marguerite... vous avez été bien docile!... Et vous voulez que je sois rassuré! Vous me demandez ce que je crains! Hélas! c'est votre caractère qui me fait trembler.... Oui, demain, par un caprice, votre mère viendrait vous dire : « Je ne veux plus que vous épousiez votre cousin, » que, pour lui plaire, vous me diriez une seconde fois, en pleurant, juste assez pour ne pas être détestée : « Étienne, il faut nous quitter, adieu!... »

Marguerite, par un mouvement d'impatience, reprit son

écharpe de dentelle avec laquelle Étienne jouait depuis un moment, et le regardant d'un air fâché, elle dit : — Je ne suis plus une petite fille de quinze ans que l'on marie malgré elle; je suis libre d'avoir une volonté maintenant, et si jamais je vous dis encore : Il faut nous quitter, adieu! c'est que je croirai, comme il y a un mois, que je vais mourir.

— Ne te fâche pas, dit-il, ma pauvre malade, et ne va pas te donner la fièvre en me grondant, ce qui retarderait encore notre mariage. Je ne me plaindrai plus. Je sens bien qu'avec mes gémissements éternels je dois être très-ennuyeux, mais il faut me pardonner.... Savez-vous, madame, qu'il y a bientôt vingt ans que je vous aime!

— Ne dites pas cela si haut, on va penser que je suis une vieille femme; d'abord, il n'y a pas vingt ans.

— Il y a dix-huit ans, c'est déjà beaucoup.

— Est-ce que vous comptez les années d'enfance?

— Certainement. Ce sont les plus importantes de nos amours; c'est à cette grande passion de mon jeune âge que je dois tous mes petits talents. Quand on voulait me faire apprendre des vers latins, on me disait : « Travaille bien, et tu iras jouer avec Marguerite; » quand on me forçait à étudier mon piano, on me disait encore : « Tu joueras des sonates à quatre mains avec Marguerite; » on m'a appris à dessiner en me répétant : « Tu feras le portrait de Marguerite.... »

— Oh! dit-elle, voilà une prédiction qui s'est réalisée bien des fois! Je crois, en vérité, que vous avez fait une douzaine de portraits de moi, au moins.

— Une douzaine... j'en ai fait bien davantage!

Étienne ouvrit son album et compta successivement onze portraits. — Onze déjà dans cet album, dit-il; votre mère en a cinq, mon père en a un, lady Helena en a deux, Gaston en a un qu'il a fait accrocher hier dans sa chambre et au bas duquel il a mis lui-même cette inscription :

PORTRAIT DE MAMAN.

Ce qui n'est pas très-flatteur pour le peintre. Cela fait vingt, en tout, et ce n'est que la première série; quand nous serons mariés, on commencera une seconde série.

— Vous êtes fou! dit-elle en riant; mais est-ce Gaston lui-même qui vous a demandé mon portrait?

— Lui-même, et cela m'a fort étonné, car je sais qu'il ne m'aime guère.

— C'est sa nourrice qui lui a inspiré cette sotte jalousie; mais vous-même, vous n'êtes pas non plus très-disposé à l'aimer?

— Si, je trouve qu'il prend chaque jour plus de ressemblance avec vous, et cela change mes sentiments. Il est venu me voir ce matin; il a daigné jouer avec les pipes que j'ai rapportées de Constantinople. Oh! quel souvenir! oh! que j'aime Constantinople! c'est là que j'ai appris que vous étiez veuve. Oh! j'aime Constantinople! quelle admirable ville, et avec quel plaisir je l'ai quittée pour revenir vers vous, qui étiez libre, que je pouvais retrouver encore!

— J'admire votre manière de voyager, dit en souriant Marguerite; vous ne visitez pas les villes où de mauvaises nouvelles viennent vous chercher, et vous quittez tout de suite les pays où vous en recevez qui vous plaisent.

— Hélas! je ne voyageais pas pour m'instruire, je fuyais bien loin pour oublier.... Heureusement, on m'a permis de revenir sans avoir rien oublié.

Étienne dit ces mots avec tant de grâce et d'émotion, que Marguerite en fut touchée. — Un amour de dix-huit ans, c'est très-beau, dit-elle, surtout pour un héros de votre âge.

— Un amour que ni le temps, ni l'absence, ni le désespoir, n'ont pu altérer un seul instant!

— Et vous avez peur que je ne sois ingrate?

— J'ai peur de tout : j'ai peur de votre mère, de votre enfant; j'ai peur d'un rival....

A ce mot, Marguerite partit d'un éclat de rire.

— Et de quel rival, s'il vous plaît? Nommez-le! nommez-le!

— Je n'en connais point jusqu'ici, mais il en peut venir un tout à coup, qui vous paraîtra plus aimable que moi.

— Oh! ne faites pas le modeste; jamais personne ne me plaira plus que vous.

— Pourquoi?

— Parce que personne ne sera jamais à la fois si bon et si spirituel, si plein de courage, de générosité, de talent.

— Je ne crois pas un mot de tout cela; mais c'est égal, c'est bien agréable à entendre.

— Parce qu'enfin, continua Marguerite, personne ne m'aimera jamais autant que vous.

— Eh! mon Dieu, qui sait? Cela n'est déjà pas si difficile, de vous aimer!

Marguerite regarda son cousin avec une expression de joie charmante, un mélange d'étonnement et de fierté. — Eh bien, dit-elle, voilà ce qui me plaît en vous : jamais vous ne tombez dans les vulgarités d'usage. Ordinairement, les gens qui ont la prétention d'aimer n'admettent pas qu'on puisse les égaler en amour; vous, au contraire, vous permettez la concurrence... à la bonne heure! c'est nouveau.

— Ce n'est pas de ma part originalité, je vous jure; si quelque chose me surprend, c'est qu'on puisse vous voir et vous aimer autrement que je vous aime. Aussi, je ne compte pas sur la supériorité de mon amour pour me rassurer; et, d'ailleurs, qu'importe celui qui aime le mieux? Aimer n'est rien, plaire est tout.

Comme il parlait encore, une grande rumeur se fit sentir dans tout le château. Des cris affreux partaient du côté de l'avenue. Étienne descendit aussitôt dans la cour pour savoir ce qui était arrivé, et Marguerite, trop faible encore pour marcher, s'appuya sur le balcon, pâle et tremblante, en appelant son fils avec effroi.

II.

Étienne regardait de tous côtés autour de lui, cherchant vainement à interroger quelqu'un.... Tous les habitants du château couraient avec empressement vers le bas de l'avenue, comme des gens inquiets qui vont au secours d'une personne en danger. Étienne se mit à courir aussi; mais l'avenue était très-longue : il ne pouvait de si loin distinguer ce qui se passait. Ce qu'il éprouvait ressemblait à ces angoisses irritantes de

l'impossible, qui vous tourmentent dans un cauchemar; il avait beau hâter le pas, l'avenue semblait s'allonger à mesure qu'il s'avançait; la distance ne diminuait point, le but qu'il voulait atteindre fuyait devant lui, et ses forces, épuisées par la rapidité de la course et par l'oppression de la crainte, étaient près de l'abandonner.

Une jeune paysanne passa dans le champ voisin. Étienne lui cria : « Qu'est-ce donc?... qu'est-il arrivé?... » La jeune fille, qui avait l'air épouvanté, répondit en patois, en pur patois... et le malheureux Étienne ne put rien comprendre à sa réponse.

Peu à peu les objets devenaient plus visibles. Étienne aperçut plusieurs groupes, tous très-agités; des personnes allaient d'un endroit à l'autre, comme s'il y avait à ce malheur plusieurs victimes auprès desquelles on s'empressait tour à tour.

Étienne courait plus vite, mais il ne pouvait encore expliquer ce qu'il voyait.

Il reconnut la place d'un banc où il s'asseyait souvent avec Marguerite. Six ou sept femmes — on voyait leurs bonnets blancs reluire aux rayons du soleil couchant — entouraient ce banc; quelques-unes levaient les bras au ciel en signe de désespoir et de détresse.

Le vent, qui soufflait de ce côté-là, envoyait des cris, des sanglots; Étienne reconnut une voix d'enfant, la voix de Gaston....

Tout son sang s'arrêta dans ses veines; ses yeux éblouis ne voyaient plus; ses pieds se clouaient au sol, le sable leur semblait une montagne à soulever. Mais Étienne pensa à l'anxiété de Marguerite, il reprit courage et hâta de nouveau sa course. Il vit alors un autre groupe, plus loin que celui qui avait d'abord attiré son attention : des paysans ébahis et effrayés étaient au milieu de l'avenue, et contemplaient avec une curiosité consternée un objet qu'Étienne ne pouvait voir, mais qui était étendu par terre sans mouvement. Eux aussi levaient les bras en signe d'étonnement et de colère.... Étienne aperçut devant eux un des domestiques du château; il le reconnut à sa livrée et l'appela de toutes ses forces : « François! François!... » mais François, les deux mains posées sur ses genoux, regardait... regardait... et n'entendait rien. Étienne n'était plus

qu'à cinq cents pas environ de l'endroit où se passait ce drame inexplicable.... Il put remarquer un autre groupe, invisible jusqu'alors pour lui : une douzaine de personnes, la tête en l'air, gesticulant, parlant avec chaleur, entouraient un jeune arbre et paraissaient très-occupées de ce qu'il y avait sur les branches de cet arbre.

Étienne, parmi ces personnes, reconnut à son habit noir M. Berthault, le précepteur de Gaston, et cette vue tout à coup le rassura. Il pensa avec raison que si Gaston était dangereusement blessé, M. Berthault le tiendrait dans ses bras, le soignerait, le consolerait, et qu'il ne resterait pas là comme un curieux à regarder un oiseau dans un arbre.

Étienne atteignit le premier groupe. « Ah! voilà M. d'Arzac! » dit une paysanne. Elle s'approcha de lui, elle pleurait. « Mon pauvre cher monsieur, un grand malheur! s'écria-t-elle; un loup qui a mordu l'enfant à la Louise... voilà qu'on lui brûle le bras!... » L'enfant poussait des cris affreux.

Étienne, effrayé, appela : « Gaston! Gaston! »

« Ils jouaient tous les deux ensemble, continua cette femme; les pauvres petits, elle les aura mordus tous les deux, la vilaine bête! elle était enragée, c'est sûr... par cette chaleur! Grâce au ciel, on l'a tuée.... C'est bien heureux; sans quoi elle aurait pu faire encore d'autres malheurs. »

Étienne ne l'entendait plus; il avait rejoint le second groupe. Les paysans se séparèrent, pensant qu'il voulait voir ce qu'ils regardaient. C'était une énorme louve étendue tout de son long par terre, dans une mare de sang. Étienne jeta sur elle un coup d'œil et demanda en tremblant où était l'enfant de madame de Meuilles.

— Il est là-haut, monsieur le comte, dans ce petit cerisier; il n'en veut pas descendre; il dit qu'il a peur.

— La louve l'a mordu?

— Je le croirais volontiers, et que c'est pour ça qu'il ne veut pas descendre; il a entendu dire que le maréchal allait venir avec un fer rouge pour brûler le bras du petit Charlot, et il ne veut pas qu'on voie s'il a été mordu, voilà l'affaire.

Étienne arriva au pied de l'arbre. Gaston, pâle, les cheveux hérissés de frayeur, se cramponnait aux branches de l'arbre

avec ses petits bras convulsivement crispés. Il criait d'une voix forte et résolue : « Non! je ne veux pas descendre! je ne veux pas! je ne descendrai pas!... »

A l'aspect d'Étienne, il se tut. M. d'Arzac regarda Gaston rapidement; mais il comprit, à une certaine quiétude de l'enfant qui se trahissait à travers ses craintes, que Gaston n'avait pas été mordu par la louve.

— Il n'y a pas un moment à perdre, disait M. Berthault, il faut absolument cautériser la plaie.

Et M. Berthault s'apprêtait à monter dans l'arbre; alors Gaston grimpait plus haut, et comme on craignait qu'il ne tombât du sommet de l'arbre ou que l'arbre, trop jeune, ne se brisât, on recommençait à parlementer.

— Tu n'as pas été mordu, n'est-ce pas? lui dit Étienne.

— Mais non! mais non! ils ne veulent pas me croire... ils veulent me brûler tout de même!...

— N'aie pas peur, Gaston; viens voir ta mère, elle est bien inquiète; tu vas encore la rendre malade... viens vite la rassurer.

— Vous me promettez qu'on ne me brûlera pas?

— Je te le promets; descends vite.

Et Gaston se laissa tomber dans les bras d'Étienne. Il regardait autour de lui avec effroi. A peine fut-il à terre, qu'on lui ôta ses habits : il n'avait ni une morsure ni une égratignure; sa blouse était déchirée, mais il l'avait accrochée dans l'arbre en se défendant contre ceux qui voulaient le forcer à en descendre.

M. Berthault essaya de raconter à Étienne l'événement; mais M. d'Arzac ne pensait qu'à Marguerite, à ses craintes, à tout ce qu'elle devait éprouver pendant cette attente mortelle; il savait de l'événement ce qu'il en désirait savoir, c'est-à-dire que Gaston était sain et sauf, et il retourna en hâte au château, emportant sur ses épaules Gaston, qui faisait des signaux à sa mère et agitait sa petite cravate blanche et rose au-dessus de sa tête comme un pavillon de bon augure.

A la moitié de l'avenue, Gaston, voyant distinctement Marguerite sur le perron, lui envoya des baisers. Marguerite, qui comprit ce gentil langage, tomba assise sur un fauteuil, n'ayant plus la force de supporter sa joie après une si violente inquié-

tude. Elle était à peine remise de cette émotion, quand Étienne déposa Gaston dans ses bras.

Comme l'enfant n'avait plus pour tout vêtement qu'une petite chemise brodée, elle crut d'abord qu'il était tombé dans l'eau; mais la chemise n'était pas mouillée. On lui dit qu'on venait de tuer une louve, que cette louve avait mordu un enfant avec lequel Gaston jouait dans l'avenue, et que, par un bonheur incompréhensible, elle n'avait pas atteint Gaston. Madame de Meuilles, après avoir bien regardé ses jolies petites jambes et ses jolis petits bras blancs et noirs, — car les enfants, à la campagne, hâlés par le soleil, ont l'air de statues de deux marbres différents, — et s'être assurée qu'il n'y avait pas de trace de morsure, demanda à Gaston si la louve avait couru après lui et comment il avait pu lui échapper.

— Elle venait tout tranquillement de la forêt, dit Gaston; le petit Charlot a dit : « Ah! v'là le vilain chien à la Pierrette! » Il s'est mis à courir, la bête s'est jetée sur lui; alors je me suis enfui; elle a quitté Charlot et elle a couru en sautant après moi; je voulais aller vite, mais j'avais mal aux jambes, je ne pouvais pas marcher. Tout à coup, pan!... un coup de fusil... ça m'a fait encore plus peur, je suis tombé.... Aussitôt un chasseur m'a pris comme ça, — et l'enfant expliquait que le chasseur l'avait pris d'une main par ses vêtements, — et il m'a mis dans un arbre, en me disant : « Gaston, — il me connaît, — reste là jusqu'à ce qu'on vienne te chercher; ne bouge pas! » Quand j'ai été dans l'arbre, j'ai regardé... j'ai vu la louve couchée par terre; le chien du chasseur était un peu plus loin; il faisait comme ça, — l'enfant imita le hurlement d'un chien; — *alors* la louve s'est relevée et elle a sauté sur le chien; ils se sont mis à se manger l'un l'autre; *alors* le chasseur, voyant qu'il n'avait pas assez tué la louve, est venu tout près, tout près d'elle, et a encore tiré une autre fois..... Cette fois-là, c'était la bonne, la louve n'a plus remué.

M. Berthault arriva. Il était à quelques pas des enfants, dit-il; mais tout cela s'est passé si rapidement, qu'il n'a rien vu. — J'ai couru les rejoindre. Le chasseur avait déjà franchi l'avenue; il était loin de nous, de l'autre côté de la route.

— Étienne, dit Marguerite, allez vite chez la jardinière

demander des nouvelles de son pauvre enfant; dites-lui que si je n'étais pas malade, j'irais la voir moi-même.... Allez vite.

La morsure était légère; mais tout faisait craindre que la louve ne fût enragée, et l'on était très-inquiet. Le garde-chasse avait beau dire qu'il n'avait jamais vu de loup enragé au mois de septembre, on ne se rassurait pas. Cette année-là a été une année extraordinaire : les feuilles de certains arbres ont poussé deux fois; on prétend qu'il y a eu deux générations d'insectes, et le premier jour de septembre était aussi chaud que le 27 juillet le plus révolutionnaire et le plus torride.

On s'aperçut aussi que la louve avait la moitié d'un pied emporté : elle s'était prise à un piége. On retrouva, quelques jours après, le piége dans un fourré, à quelque distance d'une grotte célèbre dans le pays, et qu'on a surnommée l'*Auberge aux loups*, parce que les loups s'arrêtent souvent dans cet antre quand ils voyagent d'une forêt à l'autre.

Gaston, tout fier d'être interrogé et écouté avec intérêt, recommença son récit pour sa grand'mère, qui venait de rentrer au château; elle était allée faire quelques visites chez des voisins. Elle fut épouvantée en songeant à l'émotion que sa fille avait dû éprouver; elle embrassa Gaston moitié avec joie, moitié avec colère. — Ces vilains enfants, dit-elle, ça n'est bon qu'à vous donner des plaisirs comme celui-là, et tous les jours ils inventent quelque chose de nouveau!... Peu s'en fallut qu'elle ne grondât Gaston, qui était pourtant bien innocent.

— C'est mon brave Travay qui a tué la louve? demanda-t-elle.

— Non.

— C'est le père Mortier?

— Non.

— Qui est-ce donc?

— Un chasseur qu'on ne connaît pas et qui se trouvait là par hasard.

— Par hasard n'est pas tout à fait le mot, dit quelqu'un; voilà plus de huit jours que ce monsieur rôde aux alentours du château; la petite Geneviève l'a vu hier encore assis au pied du gros châtaignier; elle m'a même dit : Il étudiait dans un livre.

— Je me rappelle, dit Gaston, qu'il était à la fête de Mazerat : c'est lui qui m'a demandé des nouvelles de maman. Je m'en

souviens très-bien, c'était le même; je crois aussi que nous l'avons vu à Paris cet hiver, une fois, à cheval, aux Champs-Élysées, mais je n'en suis pas bien sûr.

— C'est quelque braconnier, dit madame d'Arzac. Depuis qu'elle devinait que ce pouvait être un Parisien, elle se désintéressait du sauveur mystérieux.

— Est-il jeune ou vieux?

— Jeune, répondit Gaston.

— Grand ou petit?

— Ni grand ni petit.

— De quelle couleur sont ses cheveux?

— Il avait un chapeau gris.

— Alors tu n'as pas vu ses cheveux?

— Si, son chapeau est tombé quand il m'a mis dans l'arbre.

— Eh bien, est-il brun ou blond?

— Je ne sais pas ce que c'est.

— Comment! tu ne sais pas ce que c'est que d'avoir les cheveux noirs comme ton cousin Étienne?

— Ah! si, je comprends; il n'a pas les cheveux noirs.

— Alors il les a blonds comme toi, comme ta mère?

— Non, il n'a pas des cheveux comme moi; il a des cheveux... — il s'arrêta et regarda autour de lui — de la couleur de la robe de grand'maman!

Tous les regards se portèrent avec avidité sur cette robe... elle était couleur grenat ou dahlia cramoisi. On se mit à rire.

— Mais, Gaston, dit madame de Meuilles, il n'y a pas de cheveux de cette couleur-là.

— Vous méritiez bien cette belle réponse, dit madame d'Arzac; quelle idée de demander à un enfant, à un petit garçon, une couleur quelconque! les enfants ne connaissent pas les couleurs; ils les confondent toutes ensemble, et les hommes font bien souvent comme eux. J'ai entendu l'autre jour un flatteur aimable dire avec beaucoup de grâce à une jeune femme en deuil qui avait une robe grise : « Vous avez là, madame, une robe d'un bleu charmant.... » Elle était furieuse.

Le garde-chasse passa devant les fenêtres du salon; Marguerite lui fit signe de venir.

— Eh bien, dit madame d'Arzac, nous avons fait bonne chasse aujourd'hui! qu'est-ce que vous dites de cela, Travay?

— Ah! dame, je dis que celui qui a tué ce gibier-là n'était pas manchot et qu'il n'a pas peur de son ombre. Il l'a tiré de près, ma foi! et il fallait ça : quand il s'agit de tuer une louve avec un fusil qui n'est chargé que de plomb à lièvre, il faut tirer la louve à bout portant pour que la charge *fasse balle;* sans ça on ne fait que l'émoustiller.... Je ne dis pas cela pour vous, monsieur le comte, vous savez ces choses-là aussi bien que moi; mais ces dames ne sont peut-être pas si connaisseuses; elles pourraient croire que le chasseur a tiré à quinze pas, à son aise, comme il aurait pu faire pour un lapin. Non! non! c'est un fin chasseur. Je ne le connais pas, mais rien qu'à le voir on devine que c'est....

— Vous l'avez donc vu? dit Marguerite.

— Oui et non; je l'ai aperçu du côté de l'étang de Faux; mais comme je ne savais pas ce qui venait d'arriver, je ne l'ai pas bien examiné, c'est-à-dire que j'ai regardé son fusil et son costume plus que lui-même; je ne le reconnaîtrais pas, mais je vous dirais bien comment il était habillé.

— Oh! contez-nous cela, Travay; ce chasseur m'intéresse beaucoup, dit Marguerite; et elle embrassa Gaston.

— Il était ce qu'on appelle *ficelé,* il avait un chapeau gris....

— Nous savons cela, dit madame d'Arzac, que cet interrogatoire impatientait. Elle observait Étienne et elle remarquait avec humeur qu'Étienne commençait à devenir jaloux du sauveur inconnu dont Marguerite s'occupait si ardemment.

— Alors je passe à l'habillement, dit Travay : il avait un habit... un habit-veste, comme on dit, de basin blanc....

— Comme les cuisiniers, interrompit madame d'Arzac.

— Ah! madame la comtesse, s'écria Travay, vous ne voulez pas savoir!... Mais c'est son fusil qui était beau! Ah! je m'engagerais bien à tuer quatre loups pour gagner un fusil comme celui-là!

— Et sa figure, demanda Étienne, vous ne vous la rappelez pas?... La description de ce fusil éveillait ses soupçons.

— Est-ce que je regarde les figures des chasseurs, moi!... je regarde les fusils. Ah! des braconniers, c'est autre chose;

mais lui n'est pas un braconnier; il était avec le nouveau garde de M. de Rochemule.

— Alors vous pourrez savoir son nom.

— Sans doute. Quand il plaira à madame la marquise, je m'en informerai.

— Tâchez de l'apprendre tout de suite, répondit Marguerite; je voudrais....

— Parle d'autre chose, lui dit tout bas sa mère; tu ne vois donc pas que ta curiosité tourmente déjà Étienne? Pourquoi le faire souffrir?

Madame de Meuilles laissa partir le garde-chasse, et elle s'occupa d'Étienne pour le consoler; mais Étienne fut triste toute la soirée, et chaque fois que Marguerite embrassait son enfant avec une joie pleine de tendresse, comme une pauvre victime sauvée par miracle, il lui semblait qu'elle remerciait un rival inconnu et il pâlissait de jalousie et de dépit.

Pourquoi n'était-ce pas lui qui avait sauvé Gaston? Il habitait le château, il était là tous les jours, c'eût été si naturel! mais un étranger, un passant, un indifférent, avoir un tel bonheur... c'était en effet digne de regret et d'envie.

Madame de Meuilles attendit en vain les renseignements que lui avait promis Travay. Ou il ne put rien apprendre, ou il ne voulut rien dire; bref, on ne sut rien.

Le sous-préfet de la ville voisine vint voir madame de Meuilles. Elle lui demanda quels étaient les chasseurs arrivés récemment chez M. de Rochemule.

— Quoi! madame, dit-il, vous voulez que je vous nomme les héros du camp ennemi? (M. de Rochemule était un légitimiste très-prononcé.) Vous savez que je ne vais pas chez lui; je ne sais donc ce qui s'y passe qu'administrativement, car nous sommes en fort bons rapports ensemble pour tout ce qui est chemins, écoles, lavoirs, etc.; mais pour le reste, nous nous fuyons l'un l'autre avec une égale horreur. Tout ce que je puis vous dire, c'est que l'on attendait chez lui, la semaine dernière, brillante compagnie, tous nos *lions* parisiens : M. de la Fresnaye, le roi du jour; le petit d'Héréville, surnommé le Berger de porcelaine; Maynard le millionnaire, le duc de Bellegarde, MM. de Milly, Georges de Pignan; en un mot, la fleur des pois.

Marguerite lui dit les motifs de sa curiosité et les raisons qu'elle avait de croire que le chasseur qui avait sauvé Gaston si adroitement était un ami de M. de Rochemule.

— Fort bien, reprit le sous-préfet; je saurai qui c'est dans peu de jours et j'aurai l'honneur de vous l'apprendre.

Dès qu'il fut parti : — Ton sous-préfet ne saura rien, dit madame d'Arzac à sa fille.

— Pourquoi, ma mère?

— Parce qu'un sous-préfet ne sait jamais que ce qu'on lui dit, et qu'on le trompe toujours : c'est une autorité! Dans le monde, on n'apprend jamais rien que par hasard; or il n'y a point de hasard pour les autorités; on les attend, on les guette, on va au-devant d'elles; qu'est-ce que vous voulez qu'elles surprennent? Oh! il viendra te raconter scrupuleusement ce qu'il aura appris, mais ce ne sera qu'une fable absurde, le contraire de la vérité; et puis il est évident que ce chasseur veut rester inconnu. C'était une manière charmante de se présenter à une châtelaine, jeune et élégante comme toi, que de lui ramener l'enfant qu'on venait de sauver par sa présence d'esprit et son courage; si ce chasseur s'est enfui comme un homme qui a fait un mauvais coup, en laissant Gaston perché sur un arbre, c'est qu'il a des raisons pour se cacher à nous, et ton sous-préfet n'est pas de force à découvrir le nom d'un malin roué qui a intérêt à se moquer de lui.... Tu ne sauras rien, ma fille.

Madame d'Arzac ne se trompait point. Au bout de trois jours, le sous-préfet revint : il ne savait pas le nom du chasseur, mais ce qu'il pouvait affirmer, c'est que ce chasseur ne faisait point partie de la joyeuse société réunie chez M. de Rochemule. Il avait justement rencontré la veille, aux environs de la ville, deux nouveaux hôtes du château de Mazerat, avec lesquels il avait causé fort longtemps : c'étaient M. de la Fresnaye et M. de Pignan : il leur avait parlé de l'accident arrivé chez madame de Meuilles, à la Villeberthier, et ces messieurs n'en savaient seulement pas le premier mot. — M. de la Fresnaye, ajouta le jeune magistrat, quand je lui ai donné tous les détails de l'aventure, prétendait qu'il n'y avait qu'un homme familier avec les bêtes féroces qui fût capable d'un pareil exploit. Il

attribuait, lui, ce trait de courage à un dompteur d'animaux qui était ici l'autre jour, à la fête de Mazerat. Il paraît que c'est un homme d'une audace prodigieuse; M. de la Fresnaye le croyait encore dans les environs; mais quelqu'un vient de me dire qu'il était parti avant-hier et qu'il allait donner des représentations à Bordeaux. Je pencherais volontiers pour cette opinion.

— Moi aussi, dit madame d'Arzac; tous ces acrobates, ces funambules obtiennent des prix de vertu : ces gens-là sauvent beaucoup.

— Oui, dit Marguerite, dans les incendies, parce que leur agilité les rend très-habiles, mais dans une forêt!...

— Ce qui me confirmerait dans cette opinion, reprit le sous-préfet, c'est le tour de force accompli par cet homme; il n'est pas facile à tout le monde de prendre un enfant de six ans d'une seule main et de le poser dans un arbre à bras tendu. Il faut pour cela avoir l'habitude de soulever des poids énormes.

— Eh! monsieur, s'écria Gaston d'un air crâne, ce n'est pas du tout difficile! Nous en faisons bien d'autres au gymnase Triat. Et si M. Triat était là, il vous prendrait vous-même par votre collet, et il saurait bien vous lancer dans un arbre!

Marguerite fit semblant de gronder Gaston pour que le sous-préfet ne la vît pas rire de l'étrange figure qu'il avait en écoutant ces menaces.

— Qu'est-ce donc que ce M. Triat? demanda-t-il.

— C'est le fondateur d'un gymnase nouveau où Gaston va faire des exercices.

— Je ne connais pas.... Au reste, reprit-il, l'idée elle-même était audacieuse : mettre un enfant au haut d'un arbre, c'était risquer de lui faire casser le cou.

— Ah! me casser le cou! s'écria encore Gaston indigné, parce qu'on me met sur un petit cerisier tout bas... tout bas... moi qui grimpe dans les cordes, à plus de soixante pieds de haut!

Le sous-préfet n'osa plus rien dire et s'en alla.

— Eh bien, avais-je raison, Marguerite? Ton sous-préfet t'a-t-il appris quelque chose? Il t'a répété naïvement un conte inventé par ces messieurs, qui se sont moqués de lui.

Certes, ce récit du sous-préfet était parfaitement insignifiant; cependant Étienne en conservait une impression pénible, une crainte agitée qu'il ne pouvait dissimuler. Plus la trace de ce personnage mystérieux paraissait se perdre pour tout le monde, plus Étienne semblait la suivre avec intelligence et lucidité.

D'abord ce fusil, qui avait attiré si vivement l'attention du garde-chasse, était un indice significatif. Ce fusil appartenait sans doute à un homme très-élégant; Travay n'en était pas à son premier fusil, et pour qu'une arme de chasse eût excité à ce point son admiration, il fallait qu'elle fût rare et précieuse. Ensuite, le mystère même était une preuve de la distinction du personnage. Avoir sauvé l'enfant de la marquise de Meuilles, l'une des femmes les plus célèbres par leur beauté, c'était, pour un jeune débutant, une bonne fortune, une façon heureuse et brillante d'entrer dans le monde et de se faire connaître; or, pour dédaigner un tel avantage, il fallait être supérieur à cet avantage; pour cacher si modestement ce trait de courage et d'adresse, il fallait être déjà placé bien haut dans l'opinion par son courage et par son adresse.... Les dandys se reconnaissent entre eux comme les artistes, les peintres, les poëtes, ou plutôt comme les voleurs et les mouchards, qui, en apprenant un vol ou un crime, disent : « Ce doit être celui-ci; cela ressemble à celui-là... c'est la manière de telle ou telle école. » De même Étienne, en écoutant tous ces récits, en commentant cette conduite singulière, se disait : « Ce doit être lui, cela lui ressemble bien. »

Il faut si peu de chose pour dénoncer la vérité aux esprits observateurs qui ont étudié la science des indices! Demandez aux magistrats : ils ne rendent pas toujours la justice faute de preuves, mais ils savent toujours la vérité par les indices.

Un malheur réel, affreux, vint donner encore à cet accident plus de gravité. Dix jours après, l'enfant de la jardinière, mordu par la louve, mourut dans des convulsions horribles, avec tous les symptômes de l'hydrophobie. Madame de Meuilles fut vivement frappée de cette mort; elle passait de longues heures auprès de la malheureuse mère, et l'idée du danger qu'avait couru Gaston la glaçait d'effroi et lui inspirait encore plus de sympathie pour cet inconnu qui l'avait préservé d'une

telle mort. Étienne devinait bien qu'elle se cachait de lui pour s'occuper de ce sauveur, et sa jalousie en augmentait. Il n'avait jamais aimé Gaston, maintenant il le haïssait presque; il ne pouvait pardonner au pauvre enfant d'avoir fourni à un autre homme l'occasion de se dévouer pour Marguerite.

III.

Gaston pleura son camarade plus longtemps qu'on ne pleure ordinairement à son âge. Cette mort fit sur son esprit une impression profonde. Souvent on le surprenait seul, pâle, immobile, attachant sur la maison de Charles des yeux brillants de larmes. Quand il passait devant le cerisier, devenu fameux depuis cette triste journée, il détournait la tête pour ne pas voir la place où il jouait avec son compagnon, et il était évident que ce souvenir tourmentait encore sa jeune pensée.

D'ailleurs Gaston, comme tous les fils uniques, était déjà un vieil enfant; il était de la race des *songeurs :* l'habitude de vivre toujours avec des grandes personnes et surtout l'obligation de jouer seul le forçaient à être méditatif et ingénieux. Un enfant qui a des frères et des sœurs court avec eux dans le jardin, se cache, les cherche ou se bat avec eux; l'activité des jambes suffit à une troupe de démons pour se divertir; mais quand on est seul, c'est à l'activité de l'esprit qu'on a recours pour s'amuser; on appelle les fictions à son aide, l'imagination travaille en petit, mais elle n'en travaille pas moins ardemment; et il en résulte que les enfants élevés dans la solitude ont plus d'esprit, plus de réflexion que les autres, mais aussi ont moins de fraîcheur et de naïveté.

Quels efforts d'imagination ne faut-il pas faire pour distraire un enfant qu'on tient enfermé un jour de pluie! C'est alors qu'on le nourrit de fictions et qu'on lui apprend, tout en jouant, à mentir, à feindre, à exagérer, à parodier, à voir ce qui n'est pas, à répondre à ce qui n'a pas été dit, à redouter des périls imaginaires, à simuler une colère factice, à composer toutes

sortes de rôles, enfin. C'est une poupée que l'on gronde, dont on imite le désespoir et que l'on console.... C'est une voiture qu'on improvise avec un fauteuil et un tabouret, qu'on attelle de quatre chaises de paille, et à laquelle on fait courir les plus terribles dangers.... Ceci est la fiction favorite, l'enfant la comprend rapidement : avec quel aplomb il conduit ses quatre chaises! avec quelle sévérité il les corrige! comme il les fait se cabrer avec adresse! l'illusion est parfaite.... Vous lui avez montré le jeu, mais il vous dépasse dans l'exécution; il complète la fiction de manière à vous surprendre vous-même; vous le voyez grave, soucieux; il tient les rênes serrées, le fouet relevé, il observe, il ne perd pas de vue ses chevaux. « Eh bien, petit, qu'est-ce que tu as donc? lui dites-vous. — Maman, ce sont des bœufs qui passent; j'attends qu'ils aient tous défilé, et je tiens mes chevaux... ils ont peur.... » Une autre fois, c'est un régiment : les chevaux se cabrent... le bruit du tambour les effraye; alors le cocher fantastique roue de coups les chevaux imaginaires... mais les coups sont réels; une des chaises se brise!... vous venez mettre les holà et vous cherchez un autre jeu... c'est-à-dire un autre mensonge.... Et puis on s'étonne que ces enfants nourris de fictions, nourris de mensonges, très-ingénieux et très-profonds, soient plus tard de malins trompeurs, de savants hypocrites! On les dresse à jouer la comédie du matin au soir, et puis on s'indigne que ces petits comédiens, qu'on a formés dès le berceau, deviennent de grands comédiens avec l'âge et utilisent pour les choses réelles de la vie, pour satisfaire leurs désirs, leurs passions, les mille *singeries* qu'on leur a naïvement enseignées! Toute leur existence se ressent de ce premier apprentissage. C'est le point de départ de toutes les roueries, de toutes les faussetés bien exprimées. La fiction est à peine modifiée. Quand une femme exagère une douleur qu'elle ne sent pas, affecte une rancune qu'elle n'a plus, pour obtenir quelque sacrifice... c'est encore l'histoire de la poupée qui a désobéi, que l'on gronde et dont on imite les larmes.... Quand un infidèle, pour amener une rupture, fait une scène de jalousie à une femme qui ne vit que pour lui; quand un profond politique fait semblant de châtier un peuple qui ne se révolte pas, ou de sauver un pays que lui-même a mis en danger,

c'est encore la fiction de la voiture et des chevaux indociles; c'est toujours la colère bien imitée du cocher imaginaire, corrigeant avec sévérité et fouettant à tour de bras quatre chaises de paille qui se cabrent!... Nous semons des mensonges et nous crions anathème quand il a poussé des menteurs.... O inconséquence!

Une autre cause contribuait aussi à mûrir trop tôt l'esprit de Gaston. La mort de son père et le prochain mariage de sa mère avec M. d'Arzac avaient fait de lui un personnage. A tout moment, il entendait parler de lui et débattre sérieusement ses intérêts par son tuteur, sa mère et des gens d'affaires. Il ne comprenait pas un mot de ce qu'on disait, mais il devinait qu'il avait une situation à part, et qu'il serait bientôt dans la maison comme un étranger; il savait déjà que ses frères, si sa mère avait des enfants, ne s'appelleraient pas comme lui. Un jour le notaire prononça devant lui ces mots : « A la majorité de M. le marquis de Meuilles.... » Gaston demanda ce que c'était que le marquis de Meuilles, si c'était un de ses parents : on lui avait répondu que c'était lui-même. « Je suis marquis? — Pas encore, tu es trop jeune. — A quel âge devient-on marquis? — A vingt et un ans. — Oh! bien, j'ai le temps de m'y préparer. » Il savait aussi qu'il avait en Normandie un grand château à lui tout seul; il n'en avait pas plus d'orgueil pour cela, mais il se trouvait un peu d'importance. On lui avait donné un précepteur dans l'âge où l'on n'a ordinairement qu'une gouvernante. Et puis, il se regardait déjà, grâce aux propos de sa nourrice, comme en hostilité avec M. d'Arzac, ce qui le rendait défiant, et rien ne vieillit l'esprit et le visage comme la défiance.

Gaston eut bientôt deviné qu'Étienne n'avait aucun désir d'apprendre le nom du chasseur qui était venu à son secours, et dès lors la découverte de ce nom devint son idée fixe. Mais le souvenir de cet événement commençait à se perdre dans l'agitation des préoccupations nouvelles. Un mois s'était écoulé; la santé de Marguerite s'améliorait chaque jour : le bonheur est un si bon médecin! Sa pâleur jeune et transparente n'était plus qu'une beauté, et déjà l'on accusait sa langueur de coquetterie. On osait parler avec certitude de l'époque prochaine du mariage. Étienne lui-même devenait crédule au bonheur, et il

n'avait plus que très-rarement de ces pressentiments subits et sombres que Marguerite appelait ses attaques d'inquiétude : Marguerite l'aimait avec une si naïve tendresse, elle était pour lui si dévouée, elle le regardait avec des yeux si doucement troublés, elle était à toute heure si complétement occupée de lui, qu'il fallait bien, malgré tous les instincts de l'âme, tous les avertissements de la destinée, malgré toutes les convictions des sens — car il arrive parfois que notre cœur et notre raison sont persuadés d'une chose, tandis que nos sens sont, en dépit de nous, convaincus du contraire; — il fallait bien, malgré tout cela, se rassurer et accepter l'espoir qui s'offrait avec les apparences de la plus positive réalité.

Que de fois l'on se dit, en faisant les préparatifs d'un voyage : « Je ne partirai pas! je ne me vois pas en voiture.... » Et en effet, on ne part point. Que de fois encore, lorsque tout annonce comme certain un événement très-probable, on se dit : « Cela ne sera pas, cela ne sera jamais.... » Et cette prédiction de l'instinct bientôt se justifie; l'événement auquel les sens ont refusé de croire n'advient pas.

M. d'Arzac, plus confiant dans son avenir, s'était décidé à quitter Marguerite pour quelques heures et à aller à quatre lieues de la Villeberthier chercher des papiers indispensables à leurs nouveaux arrangements de fortune. C'était encore s'occuper de son mariage, et cette perspective lui donnait le courage de s'éloigner. Il fit des adieux comme pour un an d'absence, et il ne voulut pas monter à cheval que Marguerite ne lui eût donné une rose pour en *parer sa boutonnière*. Elle était à la fenêtre et elle le regarda tant qu'il fut dans l'avenue; au détour du chemin il lui envoya un baiser, et, arrêtant son cheval, il se mit à la contempler. Elle comprit que tant qu'il pourrait l'apercevoir il resterait là, et, pour rompre le charme, elle quitta la fenêtre et rentra dans le salon; mais elle se laissa tomber sur un canapé en soupirant tristement.

— Ah! dit madame d'Arzac en imitant ce profond soupir, que nous sommes à plaindre! Vivre tout un grand jour sans lui!

— Vous riez, ma mère, mais c'est fort triste, et ce jour va me paraître bien long!

— J'ai un conseil à te donner : puisque nous ne pouvons le

consacrer à l'amour, ce tant douloureux jour, consacrons-le au devoir.

— Et à quel devoir?

— Allons à Bellegarde, chez cette bonne duchesse qui est venue tant de fois elle-même savoir de tes nouvelles quand tu étais si malade. Je n'oublierai jamais comme je l'ai vue pleurer le jour où nous t'avons crue perdue. Je l'aimerai toute ma vie pour ces larmes-là.... Allons, viens; tu lui dois bien ta première visite.

Marguerite ne répondit pas, mais sa physionomie disait qu'elle se souciait fort peu de cette visite. Sa mère remarqua cette timide répugnance.

— Est-ce que tu en veux à la duchesse? dit-elle.

— Moi! non vraiment. Je la trouve charmante, au contraire.

— Eh bien?

— Je l'aime beaucoup, je la crois noble, généreuse; mais je suis toujours triste quand je l'ai vue.

— Pourquoi donc?

— Elle est si belle! quand je la regarde, j'envie horriblement sa beauté, et je me sens découragée à jamais.

— Quelle folie! tu es cent fois plus jolie qu'elle.

— Ah! ma mère, la duchesse de Bellegarde est la plus belle femme de Paris!

— C'est cela qui lui fait tort, elle est trop belle; c'est une déesse, et il n'y a rien de moins séduisant que les déesses! De tout temps, on leur a préféré les nymphes, et l'on a eu bien raison. Elle est belle sans originalité, elle a des yeux noirs et des cheveux noirs comme tout le monde. Toi, tu as de beaux yeux noirs avec de magnifiques cheveux blonds; c'est très-rare. Il lui manque ce je ne sais quoi qui attire, qui attache, qui trouble... ce charme que tu possèdes au suprême degré.

— Ce je ne sais quoi... que j'ai pour vous, ma mère, c'est que je suis votre fille, et je pense que si la duchesse avait ce je ne sais quoi, vous la trouveriez ravissante.

— Peut-être! Mais maintenant que tu m'as avoué que sa beauté te faisait envie, je brûle de la revoir pour lui chercher des défauts; viens donc, je veux absolument aller l'étudier aujourd'hui.... Ah! j'en trouverai!

— Voilà un aimable motif pour une visite de remercîment! O ma mère! que vous êtes bien une véritable mère!

En disant cela, Marguerite embrassait avec tendresse madame d'Arzac, qui, riant elle-même de son empressement à critiquer la beauté de la duchesse, ajouta gaiement :

— J'espère même que je vais découvrir que le matin elle est laide! C'est possible maintenant... c'est très-possible : les grandes passions font de tels ravages!

— Madame de Bellegarde est donc en proie à une grande passion?

— C'est tout un roman!

— Mais je croyais qu'elle adorait son mari?

— Elle l'adore toujours, mais moins. Cette adoration s'est compliquée d'un autre amour.

— Alors, c'est qu'elle n'aimait pas son mari : quand on aime, on est invulnérable.

Marguerite prononça cette phrase d'un ton pédant et superbe dont madame d'Arzac se moqua.

— Ma chère enfant, dit-elle, tu es un vrai docteur en amour.

— Et vous, ma mère, un grand athée! Vous êtes d'une indulgence qui révolterait, si l'on ne connaissait pas votre vie exemplaire. Il faut être, comme vous, un modèle de vertu pour oser parler de l'amour avec tant de légèreté.

— Oh! ce n'est pas de la légèreté, c'est de la modestie! Au contraire, je respecte l'amour comme toutes les choses que j'ignore.

— Mais vous comprenez tout, vous admettez tout!

— Précisément parce que je ne sais rien; ne pouvant juger par moi-même, j'accepte toutes les variétés du sujet, toutes les définitions, toutes les contradictions, les exceptions, etc., etc.; n'ayant point fait d'études, je n'appartiens à aucune école; je n'ai pas, comme toi, de parti pris; je ne décide pas, je n'argumente pas; si quelqu'un vient me raconter que telle femme a fait telle folie par amour, je me dis : Il paraît que lorsqu'on aime à ce degré, on arrive à ce genre de folie; comme je dirais : A tel degré de chaleur, le métal fond. Mais je n'en suis pas plus sévère pour cela, et je ne crois pas la femme plus crimi-

nelle pour avoir subi la fatale influence de l'amour, que le métal pour avoir obéi à la puissance du feu. J'admets la faute ici comme j'admets le phénomène là, sans les juger, sans les flétrir, et j'avoue aussi sans les comprendre.

— Ainsi, vous imaginez que madame de Bellegarde, qui aime son mari, peut aimer un autre homme?

— Je n'imagine pas, je vois.

— Alors c'est une femme bien étrange.

— Mais ce n'est pas la première femme à qui ce malheur arrive.

— Mais, ma mère, vous qui parlez de ce double amour avec tant de sang-froid, vous en auriez été incapable. Vous me disiez un jour : « Je suis bien aise de n'avoir eu qu'un seul enfant, je n'aurais pas aimé à partager la tendresse que j'ai pour toi. »

— Ah! moi, c'est autre chose, et je ne juge pas le monde d'après moi. Certainement je serais incapable de diviser mon pauvre cœur, mais cela tient à la misère de ma nature. Je suis *solitone*, selon la méthode de Charles Fourier; je ne suis faite que pour une seule passion : l'amour maternel. Voilà pourquoi je n'ai jamais pu éprouver un autre amour. Que veux-tu, la duchesse est peut-être *duétone*.

Marguerite resta un moment rêveuse, puis elle demanda :

— Quel est le héros de cette grande passion?

— Robert de la Fresnaye.

Ce nom était magique. Il expliquait les anomalies les plus singulières, les plus inconcevables changements; c'est comme si, du temps de Louis XIV, on avait dit d'une femme : « Elle aime le roi! »

Marguerite répondit à ce nom terrible par un : Ah! qui voulait dire : Vous m'en direz tant! — C'est lui, dit-elle, qu'on a surnommé Lovelace corrigé?

— Oui, seulement il n'est ni l'un ni l'autre : il n'est pas si séduisant que Lovelace, et il n'est pas corrigé du tout.

— On le dit cependant très-beau, très-spirituel, très-élégant.

— Tu ne l'as donc jamais vu?

— Non. Depuis mon mariage, j'ai toujours été malade ou en deuil; je ne suis allée nulle part, et je ne le connais pas.

— Il faut que tu le voies, cela vaut le voyage. Habille-toi vite et partons.

C'est ainsi que les choses se passent dans le monde! On fait, en riant, un projet auquel on ne tient pas beaucoup; on l'exécute par désœuvrement et sans y attacher d'importance : c'est une fantaisie sans but, une visite sans conséquence, une idée qui est venue tout à coup; on l'adopte aveuglément, on la suit au hasard, par caprice... et l'on s'en va gaiement, avec ses parents, ses amis, ceux qu'on aime le mieux et qui vous aiment le plus, jeter au loin la semence de son malheur éternel.

Il a bien raison, celui qui prétend qu'il n'est pas une de nos actions, pas même la démarche la plus insignifiante, qui ne laisse un germe dans notre existence, et qui, au bout de quelque temps, d'une année, de dix, de vingt années, ne finisse par porter son fruit.

Si on remontait le cours de sa vie, si on recherchait l'origine des événements les plus graves de son destin, on serait épouvanté de découvrir de quels petits incidents, de quelles niaiseries sont nés les faits les plus importants; on en arriverait à ne plus oser remuer ni faire un pas, si on se rendait compte des grands ennuis que l'on doit aux visites les moins nécessaires, aux promenades les plus oiseuses... car la taquinerie du sort est telle que, plus le danger qui nous menace est terrible, plus ce qui le présage est serein. Il semble que le malheur proportionne ses menaces à notre insouciance. Il fait plus que les anciens, qui couronnaient de fleurs leurs victimes : quand il nous choisit pour victimes, il nous inspire à nous-mêmes l'idée de nous couronner de fleurs.

IV.

Cédant à cette cruelle inspiration, madame d'Arzac mit un chapeau orné d'épis et de bluets, et après avoir enveloppé dans un manteau la pâle convalescente, elle monta en voiture, et l'on partit pour le château de Bellegarde.

La route était facile, unie; l'on arriva au bout de deux heures. Le mouvement de la voiture et l'effet du grand air étourdirent tellement Marguerite, qu'elle faillit tomber en descendant le marchepied. Madame d'Arzac, la voyant si faible, s'empressa de la conduire dans le salon, où elle la fit asseoir. Un domestique vint dire que la duchesse était dans la nouvelle salle de spectacle, avec son architecte.

— Je vais la rejoindre, dit madame d'Arzac; toi, reste là, Marguerite, repose-toi; je vais admirer enfin cette merveille dont on parle tant.

La salle de spectacle, nouvellement construite, était à l'autre extrémité du château. Marguerite resta seule. Elle n'était pas en état de suivre sa mère dans cette promenade. D'abord, elle étudia l'arrangement du salon, qui était de l'élégance la plus ingénieuse. Ce salon était immense, et, par la manière dont les meubles étaient placés, il était confortable et intime comme un boudoir. Chaque coin du salon était lui-même un petit salon indépendant des autres, et orné de ses attributs particuliers.

Dans celui-ci on allait lire; sur une large table, entourée de bons fauteuils, étaient étalés une foule de journaux, des revues, des recueils de toute espèce, livres de science, de poésie, de politique, voire même d'agriculture : c'était la bibliothèque.

Dans cet autre était un magnifique piano, embastillé dans une forteresse de canapés et flanqué de deux élégantes étagères chargées des meilleures partitions anciennes et modernes : c'était la salle de concert.

Dans cet autre était la table à dessiner, les métiers, les boîtes à ouvrage pour les femmes laborieuses, des vases remplis de bouquets artistement composés pour tenter les peintres de fleurs; tout cela près de la fenêtre; le jour était disposé avec soin : c'était un atelier d'amateurs.

Là-bas, enfin, c'était ce que le duc appelait en riant : le dortoir. Le jour y était encore plus doux; il n'y avait que des sofas, des chaises longues, des *dormeuses*, des *ganaches*, de grands fauteuils à accotoirs comme ceux de nos pères, des *pouffs*, des *brioches*, des *pavés*, des coussins, des carreaux d'Orient, tout un mobilier de paresseux. C'était dans ce coin

qu'on allait se réfugier et s'étendre nonchalamment les lendemains de bal, de chasse ou de comédie, et après les grandes parties de campagne. C'est là que les amis de la maison, les habitués du château passaient de douces heures à se rappeler les solennités ou les plaisirs de la veille, et à médire, avec une émulation édifiante, de ceux des invités déjà partis, qui avaient, pendant trois ou quatre jours, étalé si pompeusement dans ce beau séjour leurs faiblesses, leurs ridicules et leurs manies.

Quand Marguerite se sentit un peu reposée, elle pensa que son chapeau devait être tout de travers sur sa tête; elle s'était heurtée à la capote de la calèche en descendant si maladroitement! Elle se regarda dans la glace, sourit, et vit que la paille de son chapeau était tout à fait *cassée :* ces maudites pailles de riz n'en font pas d'autres! Elle ôta vite son chapeau pour le rétablir dans sa forme régulière; mais, en l'ôtant, elle défit son peigne, et ses lourds cheveux tombèrent par flots sur ses épaules. Elle ne put retenir un mouvement d'impatience en voyant qu'il lui fallait se recoiffer complétement. Pour relever ses cheveux, il lui fallut aussi ôter son manteau; c'était toute une toilette à refaire. Elle se hâta, pour l'avoir terminée avant l'arrivée de la duchesse. Comme elle était debout devant la cheminée, rassemblant avec effort dans sa petite main la masse de ses cheveux... tout à coup elle s'arrêta et poussa un cri... elle avait aperçu dans la glace deux grands yeux qui la regardaient. Elle se retourna effrayée, mais elle ne vit personne dans le salon. Comment expliquer ce mystère? En face de la cheminée était une grande glace sans tain qui donnait sur la salle de billard; sans doute quelqu'un avait traversé cette salle et avait regardé Marguerite en passant. « C'est peut-être le duc de Bellegarde? pensa-t-elle. Non, il serait venu vers moi; et d'ailleurs le duc n'a pas ces yeux-là.... »

Peu d'instants après, la duchesse vint avec madame d'Arzac; Marguerite avait eu le temps de remettre son chapeau et ses gants, mais elle était encore troublée de l'apparition mystérieuse; l'idée que quelqu'un l'avait vue se recoiffant si complaisamment la contrariait; elle aurait voulu savoir qui l'avait regardée ainsi, et cependant elle craignait de l'apprendre. Un

vague souvenir lui disait que ce regard n'était pas celui d'un indifférent.

Quand la duchesse fut là, Marguerite ne songea plus qu'à elle, et c'était plaisir de voir son envieuse admiration pour cette royale beauté. La duchesse avait pris sa place habituelle sur un petit canapé entouré d'un paravent de fleurs. Le long d'un treillage d'or léger comme une résille grimpaient des plantes au feuillage sombre, aux grappes de toutes couleurs. C'était un fond de tableau charmant et qui convenait à merveille à cette belle tête si fière, rayonnante de jeunesse et de santé.

La duchesse avait posé ses pieds sur un pouff de velours rouge; elle était à moitié assise et à moitié couchée, le coude appuyé sur le canapé et la joue appuyée sur la main. Rien n'était plus gracieux que cette attitude d'une nonchalance exquise chez cette femme d'un si majestueux aspect. Si le mot de félicité n'était pas très-niais, on aurait pu dire que la duchesse ressemblait à ce que devait être la déesse de la Félicité. Ses regards exprimaient tant de confiance et tant de joie! c'était une sécurité affable, un orgueil bienveillant qui prévenait tout de suite en sa faveur; elle semblait dire par cette douce fierté : « Vous pensez bien qu'avec tous les avantages que j'ai, je ne puis en vouloir à personne. Qui pourrait l'emporter sur moi? qui oserait même lutter avec moi? » Elle n'admettait pas même l'idée du combat; elle n'admettait pas non plus le soupçon de l'indifférence. Si on fuyait son empire, ce n'était pas rébellion, c'était découragement; si on s'occupait d'une autre femme... c'était par modestie ou par désespoir.... Cette foi profonde dans sa puissance la rendait bonne, généreuse, charmante. Jamais un mauvais sentiment n'avait traversé son cœur; elle était entourée de soins, elle vivait d'hommages, et comme elle avait toujours été nourrie d'encens, la fumée de l'encens ne l'enivrait pas; car l'encens est un poison auquel on s'accoutume comme aux autres. Bien humbles sont les orgueilleux qui s'enivrent de son parfum! ils avouent à leurs flatteurs qu'ils le respirent pour la première fois.

Madame d'Arzac avait beau chercher des sujets de critique, elle n'en trouvait point. La duchesse venait d'ôter ses gants. « Ah! voyons sa main! » pensa la pauvre mère, qui commen-

çait aussi à devenir envieuse : une femme qui n'a pas une jolie main n'est pas une femme, et elle s'apprêtait à reconnaître cette fâcheuse imperfection.... Mais, inutile espoir! la duchesse avait une main de statue! O rage! il fallait encore admirer!

Madame d'Arzac commençait aussi à s'impatienter pour une autre cause. Elle avait espéré voir M. de la Fresnaye, et M. de la Fresnaye ne paraissait point.

— Vous avez eu beaucoup de chasseurs à Bellegarde, ces jours-ci, dit-elle; est-ce que vous êtes seule maintenant?

— Presque seule, répondit la duchesse; je n'ai plus ici qu'une de mes parentes et M. Baudoin, que vous avez vu tout à l'heure.

— Un homme de goût, reprit madame d'Arzac; cette salle de spectacle lui fera honneur : on dirait un vrai théâtre.

— M. Baudoin, c'est l'architecte, pensa Marguerite; est-ce lui qui m'a vue? Oh! non, ces yeux-là ne sont pas des yeux d'architecte.... Un peintre... un poëte peut-être... mais un architecte a l'air plus raisonnable. Un architecte qui aurait ces yeux-là ne pourrait pas courir sur les toits.

— Comment! vous êtes toute seule? reprit madame d'Arzac avec un accent d'incrédulité; et vos Parisiens?

— Ils sont tous repartis, répondit la duchesse.

Au même moment M. de la Fresnaye entra dans le salon.

— Ou ils vont partir, ajouta-t-elle un peu confuse; M. de la Fresnaye nous quitte ce soir pour retourner à Paris.

Madame d'Arzac ne remarqua point l'air embarrassé de la duchesse, elle qui était venue pour l'observer.... Que se passait-il donc qui la captivait au point de lui faire oublier son rôle d'observateur si laborieusement malveillant?

Il arrivait que Marguerite était elle-même tremblante, pâle et déconcertée à la vue de M. de la Fresnaye, et que sa mère ne pouvait plus s'intéresser qu'à elle; remplie d'inquiétude, elle s'efforçait de deviner la cause de ce trouble.

Cette cause, la voici :

Marguerite avait reconnu les deux yeux qui l'avaient regardée dans la glace; mais, bien plus, elle avait reconnu dans Robert de la Fresnaye le jeune homme mystérieux qui, depuis

un an, la suivait à cheval au bois de Boulogne d'une manière si romanesque et avec une exactitude si étrange.

Elle avait d'abord pensé que c'était quelque aventurier, coureur de riches veuves et d'héritières, qui comptait sur sa jolie figure pour se faire adorer, et sur son audace et sa persévérance pour se faire épouser. Marguerite, qui était en deuil, allait au bois de Boulogne aux heures solitaires et dans les allées les plus retirées. Elle se promenait là de onze heures du matin à midi; comment s'imaginer que M. de la Fresnaye, cet élégant à grandes prétentions, venait comme elle, à l'heure des vieillards et des convalescents, au bois de Boulogne? Mais elle ne pouvait s'y tromper, c'était bien lui, et c'était une chose bien effrayante de découvrir que c'était lui.

Eh quoi! depuis un an, Robert de la Fresnaye était occupé d'elle! Ce personnage mystérieux qui la poursuivait de ses pensées muettes, de ses regards à la fois indiscrets et timides, c'était Robert de la Fresnaye!

Son *inconnu*... — quelle est la femme qui n'a pas un adorateur inconnu?... — son inconnu était l'homme le plus célèbre de tous les merveilleux de Paris; son soupirant inavoué, c'était l'homme à bonnes fortunes par excellence, l'homme à la mode, le héros du jour....

Quelle découverte! il aurait fallu un bien superbe aplomb pour supporter sans émoi cette clarté soudaine et terrible, et madame de Meuilles n'était pas assez aguerrie contre de telles épreuves pour dissimuler prudemment l'impression qu'elle en ressentait.

Madame d'Arzac regardait sa fille d'un air stupéfait et irrité.

La duchesse regardait Marguerite d'un air étonné et inquiet.

Robert regardait madame de Meuilles d'un air fier et presque heureux. Et la pauvre jeune femme se sentait mourir de ce triple regard qui dardait sans pitié sur sa pâleur.

La situation n'était plus tenable. La duchesse, en bonne maîtresse de maison, voulut y mettre un terme.

— Si vous avez des commissions pour Paris, dit-elle, M. de la Fresnaye se chargera de vos ordres, et M. de Bellegarde, qui reviendra dans huit jours, pourra vous rapporter ce que vous aurez demandé.

— Je vous remercie, reprit madame d'Arzac; nous irons nous-mêmes à Paris à la fin du mois.

— Comment! interrompit la duchesse, la noce ne se fera pas à la Villeberthier?

— Non; je l'aurais bien préféré, mais mon beau-frère, le père de mon neveu, désire assister à la cérémonie, et il est trop goutteux pour penser à entreprendre un si long voyage.

Marguerite ne put s'expliquer le sentiment qu'elle éprouvait, mais elle en voulait à la duchesse d'avoir parlé de son prochain mariage; il lui semblait que c'était une méchanceté.

En effet, les femmes les plus généreuses ont un instinct de vengeance qui les inspire malgré elles. Madame de Bellegarde n'avait en apparence aucun motif de se plaindre de M. de la Fresnaye, et cependant elle se sentait vaguement offensée; et elle avait choisi, comme à dessein, le sujet de conversation qui devait le plus lui déplaire.

A cette nouvelle du prochain mariage de Marguerite avec son cousin, la figure de M. de la Fresnaye prit une expression de colère si violente et trahit une si étrange indignation, que madame d'Arzac et Marguerite en furent épouvantées; il regarda Marguerite avec une audace incroyable, et dans ce regard éclataient le reproche et le mépris. Il semblait dire : « Folle et imprudente femme qui se lie à jamais avec un autre, et qui est née pour moi! »

Marguerite comprit ce langage; mais madame d'Arzac, révoltée de tant d'impudence, ne vit dans ce courroux que le dépit d'un envieux. Elle pensa que M. de la Fresnaye détestait Étienne d'Arzac, qu'il était jaloux de lui voir faire un beau mariage et qu'il en voulait à sa fille de l'avoir choisi.

La duchesse sentait son cœur se serrer, sans pouvoir deviner d'où lui venait tant de crainte. Un silence agité régnait dans cette singulière réunion; chacun était préoccupé si vivement que personne ne songeait à parler. Tout à coup, on entendit frapper à la porte, puis gratter avec impatience, puis gémir, puis japper, puis aboyer franchement : c'était le petit chien de la duchesse, enfant gâté qui ne se gênait nullement pour égayer les situations solennelles et qui voulait entrer dans le salon.

Le premier mouvement de madame de Bellegarde fut de se retourner vers M. de la Fresnaye, pour le prier d'aller ouvrir la porte à cet hôte indiscret; mais M. de la Fresnaye semblait tellement troublé, ses traits étaient si péniblement contractés, sa physionomie était si mélodramatiquement sombre... ah! mon Dieu, qu'il n'y avait pas moyen de demander un pareil service à un homme qui avait cette figure-là.

La duchesse sonna un domestique, et, dès que la porte fut ouverte, le petit chien s'élança dans le salon. Oh! comme cet aimable importun fut bien reçu! Chacun en était arrivé à ce moment des émotions puissantes où l'on commence à se reconnaître, à cette période de l'embarras où l'on s'aperçoit qu'on est embarrassé et où l'on éprouve le besoin de se chercher une contenance. On s'occupa de ce vilain petit chien avec enthousiasme. Madame de Bellegarde raconta comment il lui avait été donné par le duc de Devonshire; Marguerite déclara qu'elle n'avait jamais rien vu de si joli; madame d'Arzac prétendit que les chiens avaient plus d'esprit que les hommes, et là-dessus elle raconta des traits d'esprit de petits chiens à faire honte à M. de Voltaire et à Beaumarchais eux-mêmes. Enfin, il n'y eut pas jusqu'à M. de la Fresnaye qui ne tendît son gant à ce cher *Joujou* et qui ne daignât le caresser de sa main encore tremblante.

— A propos, dit la duchesse à M. de la Fresnaye, est-ce vrai ce qu'on vient de me dire, que vous avez fait tuer un de vos chiens de chasse, le plus beau, le *pointer?*

— Non, madame la duchesse, répondit Robert, je n'ai pas commis un si grand crime. D'où me vient cette accusation?

— Ce n'était pas un crime, si ce chien avait été mordu....

C'en était trop, Marguerite frissonna. Mais Robert détruisit bientôt ses soupçons.

— Je vois ce que c'est, reprit-il, on m'a confondu avec un des amis de Georges de Pignan, à qui il est arrivé, en effet, une aventure de loups effrayante... je ne sais plus son nom; mais moi, je n'ai nullement à me plaindre des bêtes féroces.

— Je respire, pensa madame d'Arzac, ce n'est pas lui!

— Il ment! pensa Marguerite; et elle osa lever les yeux sur M. de la Fresnaye pour lire la vérité dans ses regards; mais

TAYLOR INSTITUTION UNIVERSITY OF OXFORD LIBRARY

Robert était impassible.... Ou il disait vrai, ou il était depuis bien longtemps établi dans ce mensonge.

Madame d'Arzac, un peu rassurée, se leva et dit adieu à la duchesse. On pressa les compliments d'usage; la duchesse avait hâte d'interroger M. de la Fresnaye. Madame d'Arzac avait hâte d'interroger sa fille : le moment des explications était venu.

Dès que madame d'Arzac fut seule dans la voiture avec Marguerite :

— Tu le connaissais donc, ce fat! dit-elle vivement; pourquoi m'as-tu dit que tu ne l'avais jamais vu?

— Mais, ma mère, je ne le connais pas du tout.

— Alors pourquoi t'es-tu troublée ainsi à son arrivée?

— C'est un enfantillage qui n'a pas le sens commun. Pendant que vous étiez allée voir le petit théâtre avec madame de Bellegarde, j'étais dans le salon, et là, me croyant seule, j'ai ôté mon chapeau, j'ai défait mes cheveux, je les ai relevés, je me suis recoiffée entièrement, sans me douter qu'il y avait quelqu'un dans la salle de billard et qu'on me regardait faire ma toilette à travers la glace sans tain qui sépare les deux salons; et quand M. de la Fresnaye est venu, j'ai été un peu confuse en pensant que je m'étais si tranquillement recoiffée devant lui.

Madame d'Arzac se contenta de cette explication.

— Au fait, pensa-t-elle, c'est peut-être ça!

Mais Marguerite était loin d'être si facilement contentée; des remords vagues l'agitaient; elle s'en voulait de sa tristesse; elle se demandait quel événement sinistre venait de bouleverser son existence. A mesure qu'elle s'approchait de la Villeberthier, la pensée d'Étienne lui revenait au cœur, et elle ne pouvait s'expliquer pourquoi ce nom chéri lui causait une si profonde inquiétude. Cependant elle désirait revoir Étienne; elle croyait que sa présence seule dissiperait tous ces nuages; un souvenir l'obsédait, une image impérieuse la tourmentait, et elle sentait que cette image n'oserait lui apparaître devant Étienne, devant ce protecteur bien-aimé. « Pauvre Étienne! se disait-elle, il me tarde de le revoir. Que je l'aime!... »

Oh! sans doute, elle l'aimait encore, elle l'aimait toujours... mais elle le plaignait déjà!

V.

Quand Marguerite et sa mère revinrent à la Villeberthier, M. d'Arzac était déjà de retour. Il courut au-devant de Marguerite et lui offrit le bras pour monter l'escalier du perron; mais à peine eut-il jeté les yeux sur elle, que toutes ses craintes se réveillèrent : le visage de Marguerite, profondément altéré, annonçait une émotion pénible et violente; elle souriait, mais son sourire était douloureux; son regard était plein de tendresse, mais cette tendresse même avait quelque chose de suppliant qui faisait rêver.

— Comme elle est émue! comme elle est pâle! pensa Étienne.

Elle se hâta de répondre à cette pensée voilée :

— J'ai eu tort de sortir, dit-elle; cette visite m'a fatiguée.

— J'en ai peur, dit madame d'Arzac; Marguerite, crois-moi, sois raisonnable, ne dîne pas à table, va te reposer : nous irons te tenir compagnie dans ta chambre.

Marguerite saisit avec empressement cette occasion de s'éloigner, et Étienne trouva cette obéissance alarmante.

— Il faut, se dit-il encore, qu'elle soit bien souffrante ou bien préoccupée. Peut-être lui a-t-on dit de moi quelque chose qui l'a fâchée.... Mais non, elle n'avait pas l'air de m'en vouloir; au contraire, elle semblait me demander pardon.... Que s'est-il donc passé? qui a-t-elle rencontré chez la duchesse? L'inconnu qui a sauvé Gaston... le souvenir de ce mystérieux personnage la poursuit.... Oh! il y a un secret entre nous, et ce secret, c'est un malheur!

Et le démon de l'inquiétude se mit de nouveau à le tourmenter.

Pendant tout le temps que dura le dîner, le malheureux jeune homme chercha vainement à prononcer cette simple question : « Y avait-il du monde chez madame de Bellegarde? » Mais sa voix était si troublée, qu'il avait peur d'être deviné dans ses nouvelles craintes; il redoutait la sagacité de madame d'Arzac. Par moments, il espérait que cette question serait

inutile, et que le courant de la conversation amènerait naturellement les choses qu'il désirait savoir. Il tendait des piéges adroitement.

— Le château de Bellegarde est immense, n'est-ce pas? disait-il.

— C'est un château royal!

— Il faut un grand train de maison pour habiter un pareil château convenablement.

— Mais la duchesse a tout ce qu'il faut pour cela, répondait brièvement madame d'Arzac.

Et le pauvre inquiet n'apprenait rien.

Il attaquait d'une autre manière :

— Le duc doit être là maintenant? il amène toujours avec lui une foule de flâneurs....

— Le duc est à Paris.

Il fallait tendre un autre piége :

— On doit jouer la comédie à Bellegarde: nomme-t-on déjà les acteurs?

— On ne jouera point la comédie cette année.

Enfin il s'avisa d'une question plus heureuse :

— Madame de Bellegarde n'avait pas revu Marguerite depuis qu'elle a été si malade; elle a dû la trouver bien changée, bien maigrie?

— Pas trop, elle l'a trouvée charmante.

— Oh! la duchesse est très-bienveillante, mais les autres personnes qui étaient là ont dû....

— Les autres personnes? interrompit madame d'Arzac que toutes ces questions impatientaient; il n'y avait pas un chat!

« Puisqu'il n'y avait personne, puisqu'on ne lui a pas dit de mal de moi, si elle est triste, c'est qu'elle est très-souffrante! » pensa-t-il, et il se hâta afin de revoir Marguerite.

Madame d'Arzac se dépêchait de son côté; elle avait une peine affreuse à cacher sa mauvaise humeur, et Étienne l'expliquait ainsi : « Elle voit que cette promenade trop longue a fatigué sa fille, et elle se reproche de l'avoir engagée à sortir ce matin. » Mais à peine furent-ils auprès de Marguerite que toutes leurs craintes se dissipèrent.

La jeune femme s'était métamorphosée. Chose étrange et

bien concevable cependant... en rentrant dans son atmosphère habituelle, elle avait retrouvé toutes ses pensées accoutumées; son imagination, un moment fourvoyée, était revenue dans le bon chemin et s'élançait joyeuse et confiante, sans souvenir du faux guide qui l'avait un moment égarée; son cœur retrouvait ses instincts, il s'éveillait d'un mauvais rêve, et elle regardait en souriant fuir, fuir à jamais le fantôme importun qui l'avait effrayée vainement.

En ôtant son chapeau, son manteau, sa robe et tout son attirail de visite, elle avait ôté le fardeau que l'idée de cette visite lui avait laissé. En se retrouvant dans cette demeure chérie, où depuis si longtemps elle aimait Étienne, où chaque objet lui parlait de lui, de son amour, de son espérance, elle oublia complétement que la pensée d'un autre amour avait pu un seul instant l'inquiéter. Robert de la Fresnaye!... Eh! vraiment, elle ne savait déjà plus son nom.... Et son image, qui naguère la poursuivait... elle était entièrement effacée.... Son image! elle n'aurait osé pénétrer dans cette chambre-là, où le souvenir d'Étienne régnait en maître : quel audacieux profanerait le sanctuaire en présence du dieu!

Cela arrive souvent, n'est-ce pas, d'être rendu à l'existence ordinaire, oubliée pendant un jour, un mois même, par les objets qui frappent habituellement nos yeux? On se réinstalle dans son caractère en même temps qu'on se réinstalle dans son logis. On se sent repris par son mobilier; on a pensé souvent à telle chose en regardant tel tableau, telle fleur de la tapisserie... et malgré soi, l'aspect de ce tableau, de cette fleur, vous renvoie à l'esprit cette même pensée; les idées vous rentrent au cœur par les yeux. Aussi, lorsqu'on veut sincèrement oublier quelqu'un qu'on a aimé dans une maison, il faut déménager au plus vite et faire une vente... car tous les objets qui vous entouraient, vos fauteuils, vos glaces, vos livres, votre encrier, votre table à ouvrage, toutes ces choses que vous regardiez, aux douces heures où vous visitait sa pensée, où vous enivrait sa présence, toutes ces choses-là sont les éternels complices de son souvenir.

Heureusement pour Marguerite, il n'y avait pas un seul meuble de son élégant salon qui lui rappelât M. de la Fres-

naye. Il était parfaitement étranger à ces lutins familiers du logis qui se nichent dans vos rideaux, dans vos tentures et dans vos corbeilles de fleurs. Aussi, dès que son fantôme se présenta à la porte, fut-il chassé par eux outrageusement. Étienne, au contraire, fut accueilli par ses fidèles sujets en roi bien-aimé.

Cette soirée, commencée si tristement, se termina d'une façon charmante. Marguerite était de la plus aimable humeur, elle avait une gaieté vivace et fiévreuse qui l'embellissait encore : c'était la joie folle d'un poltron sauvé, échappé à quelque grand danger. Elle était si complétement rassurée qu'elle devint brave, même imprudente. Elle raconta hardiment, et sans aucun trouble, qu'un moment elle avait cru rencontrer le libérateur de son enfant chez la duchesse de Bellegarde.

— Qui était-ce donc? interrompit Étienne.

— Nous avons cru un moment, ma mère et moi, que c'était M. de la Fresnaye, parce qu'on disait qu'il avait....

Mais elle n'acheva pas. A ce nom, Étienne avait pâli si affreusement que Marguerite s'était arrêtée inquiète.

— Ce n'est pas lui, Dieu soit loué! reprit madame d'Arzac; car j'aurais été bien fâchée de devoir de la reconnaissance à cette espèce de fat.

— Robert de la Fresnaye était donc chez la duchesse? demanda Étienne dès qu'il eut recouvré la voix; vous m'aviez dit qu'il n'y avait personne chez elle!

— Oh! lui ce n'est personne, reprit madame d'Arzac d'un ton sec; vous savez bien qu'il est de la maison.

C'était de mauvais goût ce qu'elle disait là, mais elle tenait à constater, devant sa fille, les engagements de Robert.

Pourquoi? Elle ne s'en rendait pas compte : c'était par instinct.

— Grâce à lui, nous avons appris une circonstance qui nous mettra sur la voie, ajouta-t-elle; bientôt, nous saurons le nom de l'inconnu.

— Quelle circonstance?

— Nous vous apprendrons cela après nos recherches.

— Ce qui m'étonne, dit Marguerite, c'est que madame de Bellegarde ne m'ait pas du tout parlé de cet accident.

— Cela ne m'étonne pas, moi; je l'avais priée de n'en rien faire. Nous en avons causé longtemps. Elle savait l'histoire tout de travers. On lui avait raconté que c'était un paysan qui avait sauvé Gaston, et qu'après avoir donné une riche récompense à ce brave homme, nous l'avions invité à dîner avec sa famille; toutes choses de ce genre qui n'ont pas le sens commun. Je ne devine pas qui est-ce qui a pu lui faire ces contes-là.

— Ah! Robert de la Fresnaye était à Bellegarde! dit Étienne.

— Comme il a l'air suffisant, ridicule! s'écria madame d'Arzac. Si cet homme-là est le plus séduisant de tous, comment sont donc les autres?

— Vous m'étonnez, ma tante. M. de la Fresnaye est renommé par ses manières élégantes, et je ne le reconnais plus au portrait que vous faites de lui.

— Il a l'air odieusement fat, et je suis bien sûr que Marguerite est de mon avis.

— Oh! je ne suis pas si sévère; cependant j'avoue que je me figurais M. de la Fresnaye tout différent de ce qu'il m'a paru.

Cette phrase était passablement jésuitique; mais on est toujours un peu jésuite dans les commencements d'un amour. Comment voulez-vous qu'une femme, une femme raisonnable, s'avoue franchement qu'un monsieur qu'elle ne connaissait pas la veille est déjà plus pour elle que tous ses parents, amis ou ennemis? Elle passera des mois entiers, une année peut-être, à chercher à ses préoccupations, à son trouble, toutes sortes de noms, avant de leur donner leur nom véritable. Et Marguerite n'était pas embarrassée pour qualifier son émotion. Elle trouvait des faux noms très-ingénieux et même des sobriquets charmants pour son naissant amour. C'était l'embarras bien naturel d'une jeune femme, encore étrangère aux coquetteries du grand monde, qui découvre subitement, dans un admirateur mystérieux, le séducteur à la mode.... C'était le vague pressentiment d'une mère qui devinait, dans ce personnage étrange, le sauveur de son enfant.... C'était aussi la pudeur confuse d'une pauvre femme qui se sent poursuivie et fascinée

par le regard brûlant et presque menaçant d'un magnétiseur présomptueux. Voilà comment les choses s'expliquent!

La sincère ignorante avait éprouvé ce jour-là cette commotion électrique toute-puissante, fatale, que les vieux faiseurs de romans appelaient, dans leur poétique langage, « le coup de foudre », et elle était maintenant calme comme s'il ne s'était rien passé dans sa vie.

Mais pouvait-elle le reconnaître, ce terrible effet?

Non.... Pour le reconnaître, il faut l'avoir éprouvé, et quand on l'a éprouvé une fois, on n'a plus besoin de son expérience, car on ne l'éprouve plus.

Marguerite écouta avec un véritable intérêt les détails qu'Étienne lui donna sur sa visite chez leur notaire; elle-même dicta ce qu'il fallait répondre à ses hommes d'affaires de Paris; elle-même demanda à avancer de quelques jours le départ de toute la famille. Elle voulait surveiller les travaux commencés dans le nouvel appartement qu'elle devait habiter après son mariage.

Étienne était radieux; jamais il ne s'était vu si près de son bonheur.

— Nous partirons mercredi, c'est cela; et nous serons à Paris samedi soir!

Madame d'Arzac souscrivit à ce beau projet, et l'on se sépara gaiement; et Marguerite s'endormit en songeant à Étienne, à ce dévouement de toutes les heures, à cette passion si profonde, si constante qu'il lui témoignait depuis tant d'années. Elle se dit que la joie le rendait encore plus spirituel et plus séduisant, et qu'elle était la plus heureuse des femmes.

Or, pendant ce temps, Robert de la Fresnaye faisait aussi ses projets de bonheur. Plus clairvoyant, il savait lire dans son cœur : lui aussi avait reçu le coup de foudre... mais, en homme d'expérience, il l'avait aussitôt reconnu. « Je n'ai jamais éprouvé cela, donc c'est cela. » Et, avec la plus douce confiance, malgré les obstacles, malgré la duchesse, malgré les fiançailles, les engagements contraires, malgré tout, il se disait : « Madame de Meuilles est la femme de mes rêves, je l'épouserai! »

VI.

Qu'était-ce donc que ce Robert de la Fresnaye, pour exciter de telles alarmes et pour oser montrer une telle audace?

Robert de la Fresnaye?... nous l'avons déjà dit, c'était tout bonnement l'homme à la mode du jour. C'était le plus brillant, le plus élégant, le plus beau, le plus spirituel et le plus riche — n'oublions pas cela — de tous les jeunes gens de Paris, le héros de vingt aventures charmantes, le séducteur malgré lui, toujours vainqueur, jamais coupable, ou du moins jamais accusé; un nouveau marquis de Létorières, un don Juan bénévole, un Lovelace généreux; il avait résolu ce problème, que nul avant lui n'avait même tenté de résoudre : Être adoré sans être maudit.... — Son secret? dites son secret!... Le voici : il n'avait jamais déçu un seul cœur; il n'avait jamais *attrapé* aucun amour-propre; bref, il avait fait beaucoup de victimes, mais jamais une dupe! et il était resté l'orgueil, le beau souvenir, le regret chéri de toutes les femmes qui l'avaient aimé. Il ne s'était jamais posé en héros de roman, il n'avait jamais tendrement débité ce vulgaire mensonge : « Vous seule et pour la vie! » Il ne faisait point l'homme sentimental; il n'avait pas de prétention au parfait amour, et cependant son amour était irrésistible : on lui plaisait, il le disait naïvement, et cela seul lui suffisait pour plaire.

Quant à la fidélité, il avait un système : il prétendait que cela ne le regardait pas, que cela regardait la femme aimée, que c'était à elle à s'arranger de manière qu'il lui restât fidèle.... Système ingénieux que bien des gens adoptent en fait de gouvernement; eux aussi, ils prétendent que c'est au gouvernement à s'arranger de manière qu'ils lui soient fidèles.

Il faut reconnaître aussi que l'excès même de sa gloire servait d'excuse à Robert. Il était tellement recherché, poursuivi, tourmenté, qu'on lui pardonnait d'être rare; bien mieux, on lui savait gré d'être libre; et lorsqu'il vous donnait un moment, une minute, une seconde, on l'acceptait comme un généreux sacrifice, comme un acte de dévouement flatteur. On se disait

tout bas, dans le plus profond secret de sa vanité : « C'est bien aimable à lui d'être ici, car il pourrait être là. » Et *là*... voulait dire « chez mon orgueilleuse rivale, » car une rivale, si maltraitée, si misérable qu'elle soit, est toujours à vos yeux une orgueilleuse rivale. Enfin, il avait un tel charme, il réunissait tant de perfections séductrices, il était si complétement supérieur à tous, qu'il rendait les femmes modestes!... Elles ne se trouvaient jamais assez belles, jamais assez spirituelles... (excepté les sottes et les laides, mais de celles-là il ne s'occupait pas), jamais assez élégantes pour lui. Être digne de lui!... cela paraissait un rêve impossible... comme si un homme n'aimait que la femme qui est digne de lui! Eh! l'amour! il s'inquiète bien vraiment d'être mérité... au contraire, ça l'ennuie.... A ces femmes éblouies, ce célèbre héros de roman faisait l'effet de ces trop riches parures qu'on porte avec orgueil les jours de grande fête, mais que l'on sent bien qu'il ne faut point porter tous les jours.

Ce qui frappait d'abord dans la physionomie de Robert de la Fresnaye, c'était un contraste singulier, le mélange de deux expressions qui semblent s'exclure : c'était un regard d'une insoutenable insolence avec un sourire d'une ineffable bonté. Ordinairement, dans les belles physionomies, on remarque le contraire : le regard est tendre, le sourire est malin. Chez M. de la Fresnaye, le regard et le sourire ne semblaient pas appartenir à la même personne; il y avait toute une histoire d'origines diverses dans cette anomalie piquante; c'était la lutte de deux natures hostiles réunies dans une même personne. Il y avait du ciel et de l'enfer dans cette étrange créature; on aurait dit le fils d'un démon et d'un ange; c'était bien un peu cela : c'était l'enfant du vice et de la vertu, le fils d'un roué et d'une sainte.

Et son existence tout entière était comme celle de Robert le Diable, son bizarre patron, dans le combat de ces deux natives influences. Il commençait une action à la mode de son père, c'est-à-dire en franc mauvais sujet... et puis il la terminait tout à coup généreusement, héroïquement, à la façon de sa mère, en noble cœur qu'il était. Ses méchants desseins tournaient en bonnes actions. Le souvenir de sa mère venait tou-

jours à temps l'arrêter au moment terrible, et, lui envoyant une inspiration généreuse, l'aidait à changer en bien le mal que l'instinct cruel qu'il tenait de son père lui avait fatalement et vaillamment fait entreprendre.

Une seule de ces aventures à double aspect suffira pour donner une idée de toutes les autres. On appelait cette aventure-là, dans le monde, son histoire avec madame de L....

— Vous connaissez son histoire avec madame de L...?

— Non.

— Comment! vous ne savez pas cette bonne plaisanterie!... Elle est charmante. Je vais vous la raconter. Et on vous la racontait ainsi :

« D'abord, vous saurez que la jolie madame de L... — la » brune, pas la grande blonde, qui est une pédante insupportable, — non, la nièce du maréchal *** est la plus gentille, » la plus étourdie, la plus naïve petite personne qui soit au » monde; ce qui ne l'empêche pas d'être spirituelle et maligne » comme un page. On lui a fait épouser à seize ans un ostrogot » qui n'a qu'une passion, c'est de tourner des boîtes en ivoire; » oui, il tourne toute la journée : ça fait un petit bruit insupportable. Pour une femme nerveuse, c'était un supplice. La » pauvre madame de L... s'ennuyait beaucoup avec ce mari. » Elle rencontrait souvent chez une de ses parentes M. de la » Fresnaye; lui ne l'ennuyait pas. Il était fort occupé d'elle; » mais il la trouvait rebelle, quoique sérieusement atteinte; il » ne pouvait s'expliquer sa conduite, c'était un mélange d'imprudence et de retenue qui l'impatientait. Un jour de querelle, la jeune folle lui dit franchement : — Je vous aime, » mais je ne sais pas mentir; je déteste mon mari, mais je suis » trop étourdie pour le tromper; enlevez-moi! — Je ne demande pas mieux; partons! — Et ils partirent. Je passe des » détails inutiles. Ils arrivèrent à Lyon; là, madame de L... » apprit, par hasard ou autrement, qu'un oncle à elle, vieillard morose et très-avare qui habitait dans les environs, était » dangereusement malade. M. de la Fresnaye l'engagea vite à » l'aller voir. — Cela servira de prétexte à votre voyage.

» — Mais, dit-elle, je n'ai pas besoin de prétexte, puisque » je ne veux jamais revenir.

» — N'importe! allez-y : c'est un devoir; je vous atten-
» drai ici.

» Elle alla chez son oncle; le vieillard fut si touché de cette
» démarche, qu'il ne voulut plus la laisser repartir. Elle resta
» là, près de lui, un mois, à le soigner comme une fille. Il
» mourut, et il lui laissa toute sa fortune. Deux cent mille
» livres de rente, rien que cela.

» — Vous voilà riche, dit M. de la Fresnaye à la jeune héri-
» tière; maintenant il faut retourner à Paris.

» — Y pensez-vous? Je n'oserais me montrer nulle part. Et
» mon mari, que dira-t-il? Il vous tuera!

» — Il me croit en Suède.

» — Et moi?

» — Il sait que vous êtes chez votre oncle.

» — Depuis quand donc?

» — Depuis le jour de votre départ.

» — Et qui lui a écrit cela?

» — Mon valet de chambre, qui a une bien belle écriture.

» — Et ma lettre dans laquelle je lui disais un éternel adieu?

» — La voilà.

» — Vous saviez donc que mon oncle était mourant?

» — Sans doute, et cela expliquait votre fuite, cela arran-
» geait tout; car je voulais bien vous enlever, mais je ne vou-
» lais pas vous perdre.

» — Vous ne m'aimez pas! s'écria-t-elle.

» — Nous verrons, dit-il.

» Et nous voyons qu'il lui est encore très-dévoué. »

Cette histoire de M. de la Fresnaye le peint merveilleusement; elle commence par la séduction du mauvais sujet, elle finit par la prudence et la délicatesse du véritable ami. C'est toujours la lutte du démon et de l'ange, comme cela est chez presque tout le monde; seulement, ce qui est nouveau chez lui, c'est que c'est l'ange qui est vainqueur.

Tel était l'homme qui s'était mis à rêver tendrement à madame de Meuilles et qui se berçait de l'espoir de l'épouser, malgré son prochain mariage avec son jeune cousin qu'elle aimait; et ce qui rendait cet homme redoutable, c'est qu'il savait vouloir ce qu'il rêvait.

Quant à Marguerite, elle l'avait complétement oublié. Oh! comme toutes ces craintes vagues, ces impressions inexplicables étaient bien effacées le lendemain, lorsque Gaston entra dans sa chambre. La visite à Bellegarde n'était plus qu'un souvenir lointain, un songe ennuyeux que l'aurore brillante avait fait disparaître. M. de la Fresnaye était encore moins que cela, c'était le héros insignifiant d'un roman médiocre qu'on avait lu pour s'endormir.... Un peu de fatigue pour une longue course en voiture, voilà tout ce qui restait des émotions de la veille.

— Bonjour, maman, dit le gracieux enfant en embrassant sa mère; vous allez être bien contente, je sais qui!

— Comment, qui? Que sais-tu donc?

— Je sais le nom de mon sauveur! le garde champêtre vient de nous le dire : c'est M. le comte de la Fresnaye.

A ce nom, toutes les impressions effacées se ranimèrent.

Marguerite garda le silence; elle n'osait plus questionner son fils, et l'enfant continua de répéter ce qu'on avait raconté devant lui.

— Le comte de la Fresnaye! Il a été obligé de faire tuer son chien, que la louve avait mordu, et ça lui a fait bien de la peine : c'était un fameux chien! quand il avait regardé une perdrix, c'était fini, elle restait là comme s'il l'avait changée en pierre. Il n'y avait pas son pareil dans les chenils de Chantilly.

Comme il parlait encore, madame d'Arzac entra.

— N'est-ce pas, grand'mère, dit Gaston, que l'on sait le nom du chasseur qui m'a sauvé?

— Oui, répondit madame d'Arzac d'un air triomphant, c'est M. d'Héréville.

— Eh! mais, qu'est-ce que tu disais donc, toi? s'écria Marguerite avec un peu d'impatience.... Elle ne s'expliquait pas cela, mais elle était contrariée que ce ne fût *plus* M. de la Fresnaye.

— Je disais que c'est le comte de la Fresnaye, reprit l'enfant, parce que le garde champêtre nous l'a assuré.

— Tu as mal compris : il a parlé de M. de la Fresnaye, mais seulement comme de l'un des compagnons de chasse de M. d'Héréville.

— Mais le chien! grand'maman, le chien!

— Eh bien, le chien appartient à M. d'Héréville.

— C'est M. de la Fresnaye qui l'a fait tuer....

— Mais non; tu confonds, mon enfant.

— Je sais bien ce que le garde champêtre a raconté.

— Et moi aussi; je le quitte; il m'a donné les détails les plus précis. Il reviendra demain; tu pourras lui parler, Marguerite.

Madame d'Arzac, en disant toutes ces choses, avait un aplomb trop grand, il y avait un ton d'autorité dans ses affirmations qui prouvait une résolution prise d'avance; c'était suspect, et l'enfant trahit ses soupçons instinctifs en disant: — Au reste, moi, on ne pourra pas me tromper; si je le vois jamais, je le reconnaîtrai bien.

Marguerite était indécise; elle ne savait lequel des deux il fallait croire; de tout cela elle ne devinait clairement qu'une chose, c'est que madame d'Arzac ne voulait absolument pas que Robert de la Fresnaye fût le sauveur de son fils.

Le lendemain elle fit venir le garde champêtre, elle l'interrogea; il répondit que l'enfant s'était trompé, que celui qui l'avait sauvé était M. d'Héréville, un jeune homme qui n'avait passé au château de Mazerat que quelques jours en se rendant en Italie.

Il était évident que cet homme répétait une leçon, que ce récit embrouillé était un mensonge, imaginé pour lui faire perdre la trace; et ces précautions eurent l'effet qu'elles devaient avoir, elles excitèrent vivement la curiosité de Marguerite. Une ligue muette s'établit entre elle et son fils, dont les convictions n'avaient point changé; et comme l'enfant, forcé de se taire, la regardait avec de grands yeux étonnés qui semblaient dire : — Vous croyez ça, maman!... Elle lui répondit tout bas en l'embrassant : — Tais-toi, nous le chercherons ensemble.

Comme les enfants sont étranges! à dater de ce jour Gaston perdit la haute considération qu'il avait pour sa grand'mère; il se défia d'elle, il observa, il comprit qu'il y avait quelque chose qu'elle aimait plus que lui, puisque sa reconnaissance n'était pas tout empressée pour l'homme qui s'était dévoué en

le sauvant. Il ne se dit pas positivement : « Elle n'aime pas celui qui m'a secouru, donc elle ne m'aime pas ; » il ne pensait pas cela, mais il le sentait. Sa tendresse devint prudente. C'est un jour funeste pour un enfant que celui où ses grands parents cessent d'être infaillibles ; et ce premier instant de rébellion présage souvent une guerre sérieuse.

Depuis ce moment, Gaston avait des airs rêveurs, des accès d'impatience soudainement réprimés, des réticences pleines de sagesse qui intriguaient singulièrement Marguerite.

— Pourquoi donc, lui dit-elle un matin en jouant dans le parc avec lui, pourquoi donc es-tu fâché contre ma mère?

— Parce qu'elle a voulu vous faire croire que j'avais menti.

— Non, elle a dit seulement que tu t'étais trompé.

— Pourquoi ce vilain garde a-t-il nommé M. de la Fresnaye à moi et au jardinier, et pourquoi après a-t-il soutenu que c'était un autre ?

— Parce que c'était la vérité.

— Non, c'était pour faire plaisir à grand'maman : puisqu'il m'a emmené dans la laiterie, et que là il m'a dit en cachette : « Il ne faut pas dire M. de la Fresnaye, mon petit ami ; vous voyez bien que cela fâche madame. »

— Eh ! mais, qu'est-ce que cela te fait, à toi, que ce soit celui-là ou un autre ?

— J'aime mieux que ce soit M. de la Fresnaye !

— Tu ne le connais pas.

— Je ne lui ai jamais parlé, mais je le connais. C'est un jeune homme qui a beaucoup de chevaux ; il a à Paris un grand jardin où il y a des tortues, des gazelles et des jets d'eau magnifiques.... On voit là une boule d'or que l'eau fait sauter en l'air très-haut et qui ne tombe jamais. C'est très-joli.... Eh bien, maman, si c'était lui qui m'eût sauvé, il me mènerait voir tout ça ! J'aime mieux que ce soit lui !

— Voilà d'excellentes raisons, reprit Marguerite en souriant, et je comprends que ce serait un sauveur très-amusant.

Elle riait, mais elle était désappointée ; elle s'était imaginé que l'entêtement de Gaston venait d'une certitude, ce n'était qu'une préférence.... Elle ne croyait plus tant à ses affirma-

tions, et elle commençait à penser que madame d'Arzac pourrait bien avoir raison et que l'inconnu était M. d'Héréville.

On fit les préparatifs du départ. Étienne était si joyeux, que sa joie gagnait tout le monde.

— C'est la première fois, disait madame d'Arzac, que j'ai tant de plaisir à quitter la Villeberthier; et pourtant c'est dommage, ce pays-ci n'est jamais plus beau que dans cette saison.

— Moi, reprenait gaiement Étienne, je n'appelle pas un beau pays un pays où l'on ne peut pas se marier.

— Mais ce n'est pas la faute du pays, c'est celle de votre père, qui ne peut pas y venir. Avouez que si cela avait été possible, vous auriez préféré, comme nous, que la noce se fît au château!

— Eh bien, non! on est plus caché à Paris. Paris, c'est la ville du bruit et du mystère. Ah! je voudrais déjà être en route!

— C'est ce pauvre Gaston qui est fâché de quitter ses moutons, ses vaches et ses chevreaux!

— Moi, pas trop, dit l'enfant; je suis curieux de revoir Paris.

— Et pourquoi donc?

— J'ai mon idée....

Et il regarda sa mère, qui lui fit signe de ne rien dire.

— Qu'est-ce que c'est donc? demanda Étienne, tout de suite inquiet.

— Rien... reprit Marguerite, un enfantillage; nous vous raconterons cela à Paris.

On partit le jour suivant. Avec quelle tendresse Étienne s'occupa de tous les soins du voyage! Après une si longue maladie, Marguerite avait besoin encore de grands ménagements. Il faisait trop chaud le jour, il faisait assez froid le soir; il fallait parer aux inconvénients de tous les climats, et Étienne n'oubliait rien; il trouvait mille moyens ingénieux pour rendre la voiture plus agréable, plus douce, plus commode. Cette pensée qu'il se répétait à chaque instant : « Quand nous reviendrons ici dans un an, Marguerite sera ma femme! » cette pensée délicieuse lui donnait le délire; et tout en faisant les préparatifs du départ, il songeait déjà aux prochains arran-

gements du retour. Sa seule crainte était que Marguerite ne souffrît de la fatigue du voyage, et que le jour de son mariage ne fût encore retardé par quelque fièvre, quelque rechute sérieuse. Aussi, on allait à petites journées jusqu'à Tours, où l'on devait rejoindre le chemin de fer.

Madame d'Arzac, sa fille et Gaston étaient dans la voiture; Étienne restait sur le siége pour laisser plus de place à la chère convalescente; elle pouvait ainsi s'étendre à l'aise sur des coussins soutenus par des courroies qui formaient à volonté une espèce de lit de repos. C'était un grand sacrifice que faisait là Étienne en se privant du bonheur de contempler Marguerite pendant la route; il aimait tant à regarder cette noble et douce figure dont la physionomie intelligente et expressive variait à chaque instant. Marguerite avait un de ces teints transparents et, pour ainsi dire, naïfs qui sont un langage. Toutes les nuances de la pâleur et de la rougeur lui servaient à trahir ses émotions et ses pensées. Avant qu'elle eût parlé, son teint avait dit et parfaitement dit ce qu'elle allait dire, et c'était, même pour les indifférents (mais il n'y avait point d'indifférents pour ces natures sympathiques), c'était un plaisir que de lire couramment tous les secrets de cette âme si pure sur ce charmant visage.

Pour se consoler d'être pendant de longues minutes privé de sa vue, Étienne, à chaque relais, venait lui demander de ses nouvelles. Il lui apportait des fleurs, des brins de verveine qu'il dérobait çà et là. Au relais suivant il venait les reprendre; il disait que leur parfum était trop fort, qu'il ne fallait le respirer qu'un moment.

Comme les écoliers qui comptent avidement les jours qui les séparent des vacances, il comptait les heures qui le séparaient de Paris, car, pour lui, Paris, c'était la terre promise.

— Nous n'avons plus que quinze heures de route, disait-il; ce soir nous serons à Paris!

Comme il disait cela, il s'aperçut que Marguerite était un peu oppressée.

— Vous êtes fatiguée! s'écria-t-il; voulez-vous vous arrêter deux heures ici?

— Non, répondit-elle en souriant.

— Pourquoi?

— Parce que, si nous restons ici deux heures, nous aurons encore dix-sept heures de route.

— J'ai fait mon calcul, nous pouvons perdre deux heures, nous arriverons encore à temps au chemin de fer.

— Alors je veux bien me reposer, dit Marguerite; j'aime mieux attendre dans ce village très-calme que dans le débarcadère de Tours.

On descendit à l'*hôtel de la Poste,* dans un joli village situé au milieu d'une vaste prairie. Marguerite s'étendit sur un lit très-simple, mais orné de rideaux bien blancs; elle s'enveloppa de longs châles et essaya de dormir, pendant que madame d'Arzac, Étienne et Gaston allaient se promener dans les prés, au bord de la rivière.

Etourdie par le mouvement de la voiture, Marguerite s'endormit de ce sommeil étrange, à la fois si agité et si profond, qu'on pourrait appeler « le sommeil de voyage ». On dort sans doute, on ne sait plus qui on est, ni où l'on est; on a perdu connaissance... et cependant on revoit en détail toute la journée passée : on n'est plus en voiture et cependant on sent la secousse de la voiture, on entend le bruit des roues, le tintement des grelots, les cris des postillons; on voit sautiller une petite veste à revers rouges sous un chapeau galonné... elle saute toujours, toujours!... il semble que rien ne pourra l'arrêter; c'est un irritant cauchemar qui exaspère.... On voit passer les arbres de la route; on est repris par tous les incidents du chemin; on rêve de ses souvenirs; ce qui ne vous empêche pas de distinguer parfaitement tous les bruits actuels du séjour nouveau qu'on habite; on entend aller et venir dans l'auberge; on entend le hennissement des chevaux, la voix des servantes, les conversations des voyageurs qui arrivent; on entend tout... seulement on ne comprend rien; la réalité et le rêve se confondent de telle façon, que si l'on vous soutenait que ce que vous avez rêvé est arrivé et que vous avez rêvé ce qui est arrivé réellement, vous seriez hors d'état d'émettre une opinion personnelle.

Comme Marguerite venait de s'endormir, ce cri retentit dans la rue : « Deux chevaux de calèche! » Un voyageur venait de s'arrêter devant la porte de l'hôtel. Pendant que le postillon

dételait les chevaux, le valet de chambre, qui était sur le siége, descendit lestement et entra dans la cuisine de l'hôtel, comme une ancienne connaissance.

— Ah! c'est vous, dit une voix; où allez-vous donc?

— Nous retournons à Paris.

— Vous n'allez donc plus en Italie?

— Non, on a changé d'idée.

— Avez-vous fait bonne chasse là-bas, à Mazerat?

— Oui, nous avons tué des sangliers, des loups.

— Et votre beau chien, je ne le vois pas?

— Pauvre bête! il a été mordu par une méchante louve, et de crainte de malheur, on lui a flanqué un coup de fusil. Ce n'est pas moi, c'est le garde. Je n'ai pas voulu me mêler de cette affaire-là... ça me crevait le cœur.

A ces mots, Marguerite, à moitié endormie, à moitié lucide, se leva vivement et courut vers la fenêtre; mais comme elle entr'ouvrait le volet, le postillon cria : « En route! » et la voiture partit rapidement. Marguerite ne vit rien qu'une calèche poudreuse dans un tourbillon de poussière.

Elle appela la fille d'auberge.

— Connaissez-vous ce voyageur qui vient de changer de chevaux?

— Oui, madame.

— Qui est-ce?

— C'est un monsieur qui a déjà passé par ici il y a un mois.

— Comment se nomme-t-il?

— Je ne sais pas, madame.

— Votre maître le sait?

— Non, madame; ce monsieur n'est pas venu à l'hôtel; c'est son domestique seulement qui a parlé avec nous. Il avait un bien beau chien de chasse; il paraît qu'on a été obligé de le tuer.

Telle est la vie! Ce voyageur était, pour cette fille, un monsieur qui avait un domestique et un chien, et pour Marguerite, cet inconnu était le sauveur de son fils. Elle se rappela ce mot : « Vous n'allez donc plus en Italie?... » Ceci était un indice certain; M. d'Héréville devait aller en Italie, donc c'était

M. d'Héréville; d'ailleurs, M. de la Fresnaye avait quitté Bellegarde depuis huit jours. Et comme Marguerite, tout le temps du voyage, était sous la douce influence d'Étienne, elle se dit très-franchement :

— M. d'Héréville?... Eh bien, j'aime mieux ça!

VII.

On arriva à Paris. Étienne courut bien vite voir où en étaient les travaux commencés dans l'appartement qu'il devait habiter avec Marguerite. Tout dépendait pour lui de l'arrangement plus ou moins prochain de ce nouveau logis : son mariage, c'est-à-dire son bonheur. Cet appartement était au premier, dans un des beaux hôtels de la rue d'Anjou; Étienne monte précipitamment l'escalier.... Il veut ouvrir la porte, elle est fermée à clef.... Comment! les ouvriers ne sont donc pas là? Il commençait à s'impatienter, une idée agréable le calma aussitôt : « Ils ont terminé leurs travaux, pensa-t-il, et l'on m'attend pour donner des ordres aux tapissiers.... » Il descend l'escalier rapidement et interroge le portier.

— Vous n'avez plus d'ouvriers?

— Non, monsieur.... Est-ce qu'on peut les tenir, ces êtres-là! L'*architèque* a beau les tourmenter tous les jours, ils font semblant de venir, et ils ne l'écoutent pas.

— Comment! tout n'est donc pas fini là-haut?

— Fini!... eh! à peine si c'est commencé.

— Mais les peintres ne viennent donc pas tous les jours?

— Si, ils viennent chercher leurs couleurs, leurs échelles, leurs pinceaux, et puis ils vont travailler ailleurs. Quelquefois il y en a trois ou quatre qui se mettent à l'ouvrage de bon cœur et en chantant à tue-tête. « Bon, me dis-je, les voilà en train, ça va marcher rondement... » et puis pas du tout, il en arrive deux autres qui leur disent je ne sais quoi, et ils s'en vont tous ensemble.

Le portier avait, en faisant ces dénonciations, un petit air

naïf et bonhomme qui était suspect; un portier est, en fait d'informations, le contraire d'un sous-préfet : si l'un est placé de manière à ne rien savoir, comme on l'a déjà prétendu, l'autre est placé de façon à ne rien ignorer; un portier sait toujours, et quand il répond : Je ne sais pas, c'est qu'il a promis de ne pas dire. Mais M. d'Arzac était en colère, et un homme furieux n'a plus la clairvoyance qu'il faut pour pénétrer le machiavélisme d'un portier.

Étienne parcourut l'appartement, l'âme navrée de tristesse; une seule pièce, la plus inutile, une antichambre, était à peu près terminée; mais dans le salon, dans la chambre à coucher, tout était à faire. Il y avait pour deux grands mois de travail avant que ces chambres fussent habitables.

Étienne regarda ce nouveau retard comme un présage, une décourageante superstition s'empara de son esprit : il se persuada que cet obstacle lui était fatal et que son mariage était impossible. Son chagrin était si profond, qu'il n'en voulut pas même parler; mais ses traits abattus, son air sombre, l'altération de sa voix, révélaient le triste sentiment qu'il voulait cacher, et Marguerite, qui l'aimait et qui savait que la crainte de voir son mariage retardé était la seule inquiétude de cette pensée toute à elle, Marguerite le devina.... Le lendemain, pendant l'heure qu'Étienne passait avec son père, elle alla elle-même visiter ce malheureux appartement, et sa seule vue lui expliqua tout ce qu'elle avait deviné.

Cet appartement n'était réellement habitable pour personne. Il eût été mortel pour Marguerite, encore si faible et toujours menacée. Au bout de dix minutes, elle n'y pouvait même plus rester, tant l'odeur de la peinture, de la térébenthine lui faisait de mal. Selon ses idées, elle ne pourrait y venir raisonnablement avant quatre ou cinq mois.

Alors elle se représenta quel avait dû être le désespoir d'Étienne en voyant ces murs dépouillés, ces peintures effacées, ces dorures cassées, ces plafonds noircis, toutes ces choses qui signifiaient pour lui des heures d'attente et d'angoisses; et elle trouva, dans l'ardeur de sa pitié, le courage d'une résolution héroïque. D'avance, elle se réjouit du bonheur que cette résolution allait donner à Étienne; mais elle se pro-

mit de le tourmenter encore un peu pour que la surprise fût plus piquante; c'est un plaisir que l'âme la plus charitable même ne peut se refuser : la contemplation d'un vif chagrin qu'on va faire cesser par un seul mot.

Étienne et madame d'Arzac dînaient chez elle ce jour-là; et elle se dit que ce serait pendant le dîner qu'elle annoncerait ce projet superbe, destiné à produire tant d'effet. Elle était très-émue et elle remettait toujours le moment de parler, par une lâcheté pleine de pudeur et de charme; mais, comme Étienne était plus sombre encore que la veille, comme il ne mangeait rien et que la famine n'était pas au nombre des tourments qu'elle voulait lui imposer, elle se décida enfin.

— Je devrais sortir tous les jours, dit-elle; cette course que j'ai hasardée ce matin m'a fait un bien réel.

— Vous êtes sortie aujourd'hui? reprit Étienne; pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu, je vous aurais accompagnée?

— Je ne voulais pas de vous; j'avais une résolution à prendre, vous m'auriez influencée.

Étienne la regarda tristement. Il ne répondit rien.

— Je suis allée visiter notre futur logis, continua-t-elle; il sera très-commode; mais, je vous en préviens, je ne compte pas l'habiter avant six grands mois.

Étienne pâlit. Ce qu'il éprouvait, c'était plutôt de l'irritation que de la douleur; pour la première fois, il trouvait Marguerite méchante... il ne la reconnaissait plus.

— Et six mois, c'est le moins, ajouta-t-elle en observant Étienne. Je n'y ai pas grand regret; nous aurons plus de temps pour nous y installer, pour l'arranger à notre goût; et d'ailleurs.... En ce moment son émotion devint plus vive et elle n'osa plus regarder Étienne.... Et d'ailleurs, nous serons tout aussi bien ici pour cet hiver. Étienne prendra la chambre de Gaston et celle de M. Berthault....

— Et moi? dit Gaston.

— Tu viendras chez moi, dit madame d'Arzac.

Marguerite osa alors regarder sa victime; mais la joie d'Étienne était si violente qu'elle lui fit peur : c'était un délire muet qui ressemblait à de la folie. Il regardait autour de lui avec une impatience à la fois menaçante et comique; il était

évident qu'il aurait voulu jeter les domestiques par la fenêtre et pouvoir serrer Marguerite dans ses bras pour la remercier. Elle comprit qu'il fallait venir à leur secours, son instinct lui dit qu'il fallait rire un peu pour briser cette contrainte trop pénible. Alors, d'une main tremblante, elle prit une corbeille de fruits sur la table, elle la présenta à M. d'Arzac, et contrefaisant l'accent du Cid en parodiant ses sublimes paroles :

— Mangez, mon noble *époux!* dit-elle avec le plus gracieux sourire.

Mais Étienne était trop ému.

— Je mangerai demain, répondit-il en essayant de sourire aussi.

On retourna dans le salon. Là, Étienne tomba aux genoux de Marguerite.

— Jugez de la joie que vous me donnez! s'écria-t-il; depuis deux jours je me dis : Si elle m'aimait, elle aurait cette idée-là.

— Eh bien, je l'ai eue cette idée-là! donc je vous aime, donc vous ne vous plaindrez plus.

— Non, non, je suis bien heureux....

Comme il disait cela, on entendit un sanglot déchirant retentir tout au bout du salon, et l'on découvrit le pauvre Gaston pleurant sur un canapé et caché par de grands fauteuils plus hauts que lui.

Marguerite s'élança vers son fils, et, le pressant sur son cœur, lui demanda vite pourquoi il avait tant de chagrin. Il pleura longtemps sans pouvoir parler. Enfin, à travers ses sanglots, on distingua cette plainte qui était toute l'histoire de ses griefs contre Étienne :

— On me l'avait bien dit, que maman ne m'aimerait plus quand elle se remarierait... Elle va se remarier et elle me renvoie!

— Jamais, mon pauvre Gaston! jamais! Je ne te renvoie pas... la preuve, c'est que dans notre nouvel appartement, tu auras une belle chambre avec une terrasse.

— Il y a une terrasse? dit l'enfant déjà consolé.

— Sur laquelle je te ferai faire une volière, dit Étienne, si tu veux me prêter, pour deux mois, ta petite chambre verte qui est là.

— Une volière avec des oiseaux?

— Mais on ne met pas des chats ni des moutons dans une volière.

Gaston commença à rire.

— Vois-tu, mon petit Gaston, reprit Étienne, pour avoir ta chambre, je te donnerai tout ce que tu voudras, je ferai tout ce que tu me demanderas. Allons, dis quelles sont tes conditions. Qu'est-ce que tu désires? veux-tu aller au spectacle?

— Non, je veux aller à Franconi....

— Eh bien, nous irons quand tu voudras.

— Alors, ce soir.

— J'aimerais mieux demain.

Étienne aurait voulu ce soir-là tenir son bonheur enfermé et savourer dans la solitude son émotion profonde.

— Moi, j'aime mieux aujourd'hui, dit Gaston.

Marguerite s'écria : — Il faut faire ce qu'il veut; nous lui avons fait de la peine, il faut le consoler.

— Et puis, dit madame d'Arzac, le temps est doux, ce soir; peut-être, un autre jour, Marguerite n'osera-t-elle pas sortir.

— Venez-vous, ma mère?

— Moi, rien ne me fatigue comme de voir tourner ces maudits chevaux. Les plaisirs de Gaston ne sont pas encore ceux de mon âge.

On arriva à Franconi ou plutôt au Cirque des Champs-Élysées. On se plaça près de l'entrée, et, pendant que Gaston suivait avidement des yeux un beau marin à cheval qui imitait avec ses bras le galop des vagues à s'y méprendre, Marguerite et son cousin parlaient tendrement de leurs projets d'avenir. Souvent, Étienne se troublait en voyant les regards curieux et hardis des hommes se porter sur Marguerite. Une femme d'une beauté si remarquable ne pouvait rester inaperçue longtemps en public, et, depuis l'arrivée de madame de Meuilles au Cirque, toutes les lorgnettes étaient tournées de son côté. Étienne était fier de cet hommage, mais il en souffrait; il était contrarié que Marguerite fît sa *rentrée* dans le monde avant d'être sa femme. Il aurait voulu que l'on répondît déjà à ces admirateurs qui demandaient son nom : « C'est madame Étienne d'Arzac. »

Tout à coup Gaston s'écria :

— Maman, maman, le voilà !

Madame de Meuilles pensa qu'il s'agissait d'Auriol ou de quelque cheval célèbre, et elle continua de causer avec Étienne; mais voyant son fils, qui s'était levé, sauter par-dessus les banquettes et descendre précipitamment l'escalier de l'amphithéâtre, elle commença à s'inquiéter. L'enfant, avançant toujours, disparut bientôt derrière une des balustrades qui séparent de chaque côté l'entrée par où viennent les chevaux de l'endroit où sont les spectateurs; les habitués du Cirque affectent de se tenir debout à cette place; c'est une manière de dire : « Je suis un amateur de chevaux. » Étienne, pour calmer l'effroi de Marguerite, courut après Gaston, et comme tout cela occasionnait une sorte de rumeur, quelqu'un demanda :

— Qu'est-ce que c'est donc?

— Ce n'est rien, répondit une grosse dame; c'est un petit garçon qui a aperçu son père et qui court l'embrasser.

Ce qui faisait croire cela à la grosse dame, c'est que Gaston, en descendant, s'était écrié : « Je vous en prie, madame, laissez-moi parler à ce monsieur, je lui dois la vie!... »

Il paraît que cette locution pompeuse, que Gaston avait entendu dire à quelque femme de chambre, dans le langage de la grosse dame signifiait : C'est l'auteur de mes jours, vulgairement ; mon père, et voire même : papa.

Étienne cherchait des yeux Gaston à hauteur d'enfant, et il ne le trouvait pas. Enfin il leva les yeux et l'aperçut pendu au cou d'un jeune homme dont il ne pouvait distinguer les traits. La tête de l'enfant, grossie par de magnifiques cheveux bouclés, cachait entièrement le profil de ce jeune homme; mais il comprit bien que M. d'Arzac cherchait Gaston, et lui faisant signe de la main, il dit en embrassant l'enfant :

— Laissez-le-moi, je vous le rendrai à la sortie.

— C'est lui qui a tué la louve, dit Gaston tout bas à Étienne.

Alors Étienne reconnut le jeune élégant, et il retourna auprès de Marguerite pour la rassurer.

— J'ai laissé votre fils entre les bras de son sauveur, comme vous l'appelez.

— Et qui est-ce donc? demanda Marguerite.

— Vous allez le savoir, répondit Étienne avec humeur; il nous attendra à la sortie.

— Eh bien, partons tout de suite! dit-elle.

— Ah! mon Dieu, quelle impatience!

— N'est-ce pas une impatience bien naturelle?

— C'est vrai, j'ai tort, répondit Étienne tristement et trahissant ainsi sa pensée.

L'idée de connaître enfin cet homme qui avait exposé sa vie pour sauver son enfant agitait Marguerite; elle était toute tremblante. Oh! comme Étienne était jaloux de cette émotion!

Madame de Meuilles quitta sa place, descendit les gradins et sortit de la salle, toujours cherchant et regardant autour d'elle. Mais elle ne vit personne. Enfin, comme elle restait indécise sous les grands arbres des Champs-Élysées qui entourent le Cirque, elle aperçut dans l'allée sa voiture, et, près des chevaux, Gaston avec son sauveur mystérieux.

— Maman! s'écria Gaston.

Le jeune homme s'approcha de madame de Meuilles... c'était Robert de la Fresnaye!

Eh bien, l'émotion de Marguerite était si vive que cette découverte n'y ajouta rien. Qu'importait alors à sa reconnaissance toute maternelle ce détail, que le sauveur de son enfant fût un séducteur célèbre, un homme dangereux qui la poursuivait de son amour depuis plus d'un an!... Elle n'y songeait guère en ce moment; elle ne voyait en lui qu'un noble jeune homme qui avait bravé le plus horrible des dangers pour en préserver son enfant; elle l'aimait de toute la tendresse qu'elle avait pour son fils; elle n'était plus une femme; elle était une mère, une heureuse mère!... et s'il n'y avait pas eu tant de monde à la sortie du spectacle, elle aurait sans doute embrassé Robert sans façon, sans embarras, sans remords, et sans se demander si cette preuve de reconnaissance ne le rendrait pas très-fat et trop heureux.... Ah! la coquetterie!... ah! l'aimable trouble de l'amour!... comme la passion maternelle vous avait vite purifié tout cela! Peut-on penser à autre chose, en voyant celui qui a sauvé votre enfant, qu'au danger couru par l'enfant, qu'au bonheur de l'en voir sauvé?

Elle alla vers lui, empressée, joyeuse, et, lui offrant ses deux mains :

— Pourquoi n'avoir pas voulu de ma reconnaissance? dit-elle. C'est mal.

— Pour une raison absurde que j'aurai l'honneur de vous avouer, si vous le permettez, madame.

— Quand vous voudrez, répondit Marguerite.

— Demain alors, car je pars après-demain pour l'Italie.

— A demain donc!

Et elle lui serra la main affectueusement.

On se sépara. Marguerite remonta en voiture. Étienne avait retrouvé sa gaieté; ce mot : « Je pars après-demain pour l'Italie » lui avait ôté un poids énorme de dessus le cœur. Quant à Gaston, il était rayonnant d'orgueil et de joie : il était fier de lui, du courage qu'il avait montré en descendant deux degrés de l'amphithéâtre du Cirque pour aller rejoindre Robert; il faut dire aussi que M. de la Fresnaye lui avait fait signe de venir à lui; Gaston, sans cela, n'aurait peut-être pas eu tant de hardiesse.

— Je savais bien que c'était lui! s'écria-t-il en trépignant dans la voiture : grand'maman qui croyait que c'était M. d'Héréville!... Ah! je savais bien, moi, que c'était M. de la Fresnaye!

Marguerite aussi était contente et contente d'elle; toutes les émotions qui l'avaient tant inquiétée s'expliquaient alors naturellement et noblement : « C'était lui! se disait-elle, je le devinais. L'instinct maternel me guidait; la vérité transparente m'éclairait; en vain il voulait me tromper; le secret que cachait sa pensée agissait, malgré lui, sur moi. Voilà pourquoi à sa vue j'étais tremblante, inquiète, attendrie. C'est que mon cœur l'avait reconnu et me criait : C'est lui! »

VIII.

Marguerite attendait M. de la Fresnaye avec impatience; elle avait hâte de lui dire tout ce qu'elle n'avait pu lui dire la

veille. Sa reconnaissance, si longtemps contenue ou égarée, avait enfin trouvé à se placer et à s'exprimer. Elle n'avait plus peur de Robert maintenant.

Gaston était auprès d'elle; elle l'avait paré encore plus coquettement qu'à l'ordinaire, pour le montrer à son sauveur dans toute sa beauté. Elle s'était habillée sans coquetterie et sans prétention. Ce jour-là toute sa vanité était pour son fils; il lui semblait que c'était la meilleure manière d'exprimer sa reconnaissance que de prouver à quel point elle aimait ce charmant enfant et à quel point il méritait sa tendresse, et qu'en disant à celui qui le lui avait conservé : « Voyez comme il est beau! comme il est adorable! comme je l'aime! » c'était lui dire : « Jugez alors ce que doit être pour moi l'homme courageux qui l'a sauvé!... »

Aussi quand Robert de la Fresnaye entra dans le salon, elle ne le salua point avec grâce et politesse, comme un monsieur qui fait une visite : elle se leva et alla vers lui, en lui présentant Gaston. Robert embrassa l'enfant, qui revint vers sa mère; alors elle prit à son tour Gaston dans ses bras, le pressa sur son cœur avec une tendresse passionnée et fondit en larmes.

— Sans vous, je n'aurais plus ce bonheur, dit-elle en embrassant encore Gaston.

Le petit espiègle, que cette sensibilité commençait à attrister et qui avait une idée fixe : aller jouer dans le jardin de M. de la Fresnaye, voir les tortues, les gazelles dont on lui avait tant parlé, demanda à Robert s'il devait toujours partir le lendemain.

— Non, répondit Robert, je ne partirai que mardi.

— Alors je pourrai aller chez vous.

— Sans doute, et je venais demander à madame votre mère la permission de vous enlever demain matin.

— O maman! il faut dire oui; ça me ferait *si plaisir!...* s'écria Gaston.

— M. Berthault vous le mènera, ne vous donnez pas la peine de venir le chercher.

— Qu'il vienne donc avec M. Berthault déjeuner chez moi demain à onze heures; il trouvera là un camarade digne de lui, le fils de ma cousine madame ***.

— Oh! quel bonheur, demain!

Et l'enfant, ayant obtenu ce qu'il désirait, s'en alla jouer. A la porte du salon, il trouva sa grand'mère, et la regardant avec un petit air malin et doucereux à la fois, il lui dit :

— M. de la Fresnaye est là!

Madame d'Arzac parut un moment contrariée; mais bientôt, en voyant l'extrême bonhomie de Robert, le peu de coquetterie qu'il mettait dans ses manières avec Marguerite, son affectueuse cordialité, elle se rassura tout à fait et finit par trouver qu'il était sinon aimable, du moins ce qu'on appelle bon garçon. Il lui demanda si elle avait des amis en Italie, s'offrant de leur porter lettres et paquets. Après beaucoup d'excuses, elle lui proposa de se charger d'un petit livre qu'elle adressait au prince Teano, à Rome.

— Très-volontiers, répondit Robert; c'est mon meilleur ami, et certes c'est l'homme le plus spirituel de toute l'Italie.

Alors il parla du prince Teano avec enthousiasme; et comme rien ne plaisait plus à madame d'Arzac que d'entendre louer ses amis, elle l'écouta avec complaisance et se laissa prendre au piége. M. de la Fresnaye triompha de ses préventions implacables. Dans sa subite bienveillance, elle alla même jusqu'à le faire arbitre d'un différend qui s'élevait, depuis deux jours, entre elle et son neveu. Il s'agissait d'un détail d'ameublement pour le grand salon de l'appartement qu'allaient habiter les nouveaux mariés. A cette pensée, M. de la Fresnaye pâlit visiblement; mais, par bonheur, on ne le regardait pas dans ce moment-là; et la parfaite tranquillité de ses manières, la gaieté de ses réponses, ne permirent point de soupçonner la peine qu'un tel sujet de conversation lui causait. On le consulta comme un maître, un juge en fait d'élégance. D'abord, il se récusa; puis, avec beaucoup de grâce et même avec une sorte d'intérêt, il donna des conseils pleins de goût et d'intelligence, et son avis, savamment motivé et parfaitement bien raisonné, fut adopté à l'instant.

— A propos, s'écria madame d'Arzac en s'adressant à Marguerite, j'oubliais de te parler de cela, mais il est prêt, votre appartement! Qu'est-ce qu'Étienne disait donc, qu'il faudrait encore trois mois pour l'achever? J'y suis allée ce matin, il y avait une douzaine d'ouvriers; demain ils auront tout fini, et

dans très-peu de temps vous pourrez habiter là, ce qui vaudra beaucoup mieux que de tout bouleverser pour vous établir ici très-mal, en mettant à la porte ce pauvre Gaston.

— M. d'Arzac ne goûtera point ce projet, dit Robert : cela va encore retarder son mariage.

— De quinze jours au plus, reprit madame d'Arzac; n'est-ce pas un grand malheur?

Robert ne dit rien, mais son visage s'éclaira d'une joie suspecte; son sourire était celui d'un homme qui voit ses calculs vérifiés. Heureusement encore, personne ne le regardait : madame d'Arzac faisait de la tapisserie, et sa fille, que cette conversation embarrassait cruellement, pour se donner une contenance, étudiait avec une attention d'antiquaire, dans tous ses détails, un cachet du moyen âge, très-artistement travaillé, qu'elle tournait entre ses doigts, et semblait rechercher dans l'histoire des temps passés pour quel personnage illustre avait été ciselée cette merveille.

Quand M. de la Fresnaye prit congé de madame de Meuilles, elle s'éveilla comme d'un songe pénible, et ce fut un grand soulagement pour elle que de l'entendre parler de Gaston : il rappelait la promesse qu'elle avait faite de le lui envoyer le lendemain. Ce nom expliquait l'oppression étrange qu'elle ressentait et l'accablement où elle était tombée. Elle avait éprouvé une vive émotion en présentant son fils à M. de la Fresnaye; il était tout naturel que cette émotion l'eût fatiguée, brisée.

A peine Robert fut-il parti, qu'une indicible tristesse s'empara de Marguerite. A cette singulière oppression que lui donnait sa présence succéda un découragement profond. Elle était comme une personne subitement abandonnée, et toutes les langueurs de l'isolement tombèrent comme un fardeau sur elle.

Elle ne pouvait parler, et elle redoutait d'entendre la voix de sa mère; elle comprenait vaguement que ce qu'allait dire madame d'Arzac lui ferait mal. Depuis une demi-heure, chacune des paroles de sa mère l'avait blessée sans qu'elle pût savoir pourquoi. Madame d'Arzac avait donné à M. de la Fresnaye des commissions pour l'Italie; elle avait discuté des projets d'arrangements qui avaient rapport au prochain mariage de Marguerite, et par une bizarrerie inexplicable, ces deux

idées de départ et de mariage l'irritaient; elle savait bien que ces deux événements étaient décidés, qu'ils auraient lieu, que c'était convenu, mais elle ne voulait pas qu'on en parlât.

C'était une bien grande puérilité, n'est-ce pas? mais la pauvre Marguerite n'était pas en état de faire cette réflexion critique. Elle souffrait, mais elle ne savait pas encore analyser sa souffrance.

Étienne arriva. Elle l'accueillit avec une joie fiévreuse, comme un malade reçoit un médecin fameux qui peut le guérir. Elle devinait qu'Étienne allait dissiper son anxiété. Madame d'Arzac déclara à son neveu les nouveaux projets arrêtés relativement à son mariage; elle lui apprit que l'appartement qu'il avait tant maudit était prêt. Son bonheur ne dépendant plus de la promptitude qu'on mettrait à disposer cet appartement, Étienne ne s'en occupait plus. Il parut étonné; mais sachant que les ouvriers d'un même patron se réunissent quelquefois tous ensemble pour finir un travail arriéré, il s'expliqua cette hâte par l'impatience qu'il avait témoignée, et il ne soupçonna aucune ruse. Il accepta les quinze jours de retard sans trop murmurer, se promettant de les abréger autant qu'il serait possible.

On parla de M. de la Fresnaye, de sa personne et de son esprit, et madame d'Arzac fit de lui un éloge terne et vulgaire qui rassura Étienne et lui plut beaucoup. C'était, disait-elle, un homme très-simple, moins séduisant, mais bien meilleur qu'on ne le disait; elle ne comprenait pas qu'il eût tourné tant de têtes, mais elle comprenait qu'on eût pour lui de l'estime et de l'affection. — J'avais de grandes préventions contre lui, disait-elle, mais il m'en a fait revenir.

Puis, après l'avoir complétement démoli, elle ajouta : — Il gagne à être connu.

Enfin, à ses yeux, M. de la Fresnaye, ce n'était plus le séducteur à la mode, non... ce n'était plus que le sauveur de son petit-fils; c'était bien peu, il n'y avait plus là de quoi tant s'inquiéter.

— Et pourquoi n'a-t-il pas dit plus tôt que c'était lui qui avait tué cette louve? demanda Étienne.

— Ah! c'est vrai, s'écria Marguerite, il était venu ce matin

pour m'expliquer ce mystère, et j'ai oublié de lui en parler; que je suis étourdie!

Étienne lui sut bon gré de cette insouciance; mais il ignorait qu'il y a des êtres dont la présence vous domine si puissamment que vous perdez toutes vos idées... vous oubliez de leur dire ce que vous vous êtes promis de leur raconter... vous oubliez même de les interroger sur les choses qui vous intéressent le plus.

— Bah! dit madame d'Arzac, je devine pourquoi; c'est bien naturel, c'est à cause de la duchesse de Bellegarde.

— Eh! qu'est-ce que cela fait à la duchesse, dit Étienne avec aigreur, que Robert empêche les loups de manger les enfants?

Marguerite eut un mouvement d'impatience. Elle était choquée de cette plaisanterie sur un danger dont le souvenir la glaçait encore d'effroi.

Madame d'Arzac remarqua l'impatience de sa fille et elle se hâta de terminer la conversation en répondant :

— Au fait, c'est juste, cela doit lui être bien égal! je ne sais ce que je dis.

Étienne trouva le lendemain son futur appartement doré, décoré, ciré, superbe. Seulement, c'était un séjour très-malsain. Il donna des ordres pour qu'on allumât dans chaque pièce un énorme poêle de fonte, et recommanda bien au portier d'entretenir dans les calorifères un feu continuel. Le portier fit des serments, ou plutôt prononça des vœux de vestale : il jura qu'il surveillerait lui-même le feu sacré nuit et jour; et M. d'Arzac, plein d'espoir, courut chez les tapissiers, les marbriers, les ébénistes pour activer leur zèle. Il entra un moment chez madame de Meuilles, lui raconta tout ce qu'il avait fait, la consulta sur diverses choses importantes qu'il ne voulait point décider sans elle, et repartit pour aller choisir des étoffes de meubles dans les plus célèbres magasins de Paris.

Il était si agité, si affairé, qu'il ne s'aperçut point que Marguerite était seule, et que Gaston, qui ne cédait à personne l'honneur de lui servir son thé, était absent.

Madame de Meuilles ne fut pas fâchée de cette indifférence; elle craignait qu'on ne lui reprochât d'avoir trop vite confié son

fils à un *inconnu*. Le monde des convenances a des raffinements de délicatesse si ingénieux! On peut confier son fils à un vieil ami de la maison, que l'on connaît depuis dix ans pour un mauvais sujet capable de tout, mais à un jeune étranger qui lui a sauvé la vie et que vous ne connaissez que pour ça!... oh! c'est bien léger!...

A trois heures Gaston revint.

— Maman, voyez donc le beau bouquet! Il faut tout de suite le mettre dans l'eau. Je l'ai cueilli moi-même!

Et Gaston entra dans le salon, entièrement caché par une énorme masse de fleurs; on n'apercevait plus que ses petites jambes: il ressemblait à ces légumes enchantés des ballets féeriques, ces choux énormes qui marchent, dansent des pas, et s'entr'ouvrent pour laisser sortir un *Amour*.

Madame de Meuilles prit le bouquet, et, l'admirant, elle dit:

— Ce n'est pas possible, tu n'as pas pu cueillir ces fleurs-là toi-même; il faudrait parcourir une douzaine de serres pour trouver et réunir des plantes de cette rareté.

— Mais puisqu'il a un grand jardin tout en fenêtres! reprit Gaston.

M. Berthault, confirmant l'explication donnée par Gaston, raconta qu'ils avaient déjeuné dans une espèce de jardin d'hiver d'une construction fort ingénieuse, rempli d'arbustes de toute beauté et de plantes admirables. M. Berthault, qui croyait aux savants et aux gouvernements, ajouta: — Je ne pense pas qu'il y ait rien de plus beau au jardin des Plantes... dans cette saison.

Il fit cette réserve par respect pour les magnificences officielles.

— T'es-tu bien amusé, Gaston? demanda madame de Meuilles.

— Oh! maman, il y avait la petite voiture aux chèvres, et nous n'étions que deux pour jouer, j'étais toujours le cocher. Il y avait un petit poney très-doux, très-sage; j'ai monté dessus, j'ai été au galop!... et M. de la Fresnaye dit que je monterai très-bien à cheval... Il y avait deux gazelles, elles ne sont pas sauvages! Ah! si vous aviez vu comme elles m'ont aimé vite!... Il y avait des poissons rouges et des oiseaux verts, des petits

chiens si gentils! Enfin, de tout!... Ah! nous nous sommes bien amusés!

— Avez-vous été content de lui? dit Marguerite à M. Berthault.

— Oui, madame, il a été parfaitement raisonnable.

M. Berthault se retira.

— Est-ce vrai? dit Marguerite en prenant Gaston sur ses genoux.

Gaston ne répondit pas.

Madame de Meuilles le regarda et crut découvrir sur sa figure, bien joyeuse pourtant, des traces de larmes.

— Tu as pleuré? dit-elle.

— Oh! ce n'est pas ça, répondit-il en se trahissant.

— Il y a donc quelque chose? Voyons, conte-moi tout; qu'as-tu fait? Tu as cassé quelque belle tasse?... tu as brisé quelque plante?... tu t'es querellé avec le neveu de M. de la Fresnaye?...

— Non, au contraire, c'est mon ami.

— N'aie pas peur, tu sais bien que quand tu es sincère je ne te gronde jamais.... Qu'as-tu fait de mal?

— Oh! ce n'est pas mal! reprit Gaston fièrement.

— Eh bien?

— Mais on me le défend.

— Qu'est-ce que tu as donc fait?

— Je n'ai rien fait.

— C'est quelque chose que tu as dit.

— Oui, j'ai encore dit quelque chose qu'on me défend toujours de dire; mais c'est sa faute. Pourquoi m'a-t-il demandé si j'étais content d'aller à la noce?

— Il t'a parlé de cela! reprit madame de Meuilles un peu troublée... et tu lui as répondu...?

— Que je n'irais pas.

— Ah!... Et si....

— Maman, ne m'y forcez pas! je pleurerai tout le temps et je serai malade.

Madame de Meuilles n'insista pas.

— Il t'a demandé pourquoi tu ne voulais pas?... dit-elle.

— Oui, maman.

— Et qu'est-ce que tu lui as répondu?

— Je n'ai rien voulu lui répondre... mais il a deviné. Il a dit : « Cela te chagrine bien, n'est-ce pas, que ta mère se remarie? » C'est alors que j'ai pleuré, et j'ai dit : « J'ai peur qu'elle ne m'aime plus!... » et lui... au lieu de me gronder comme grand'maman, il m'a embrassé et il m'a dit : « C'est très-gentil à toi, mon enfant, d'avoir tant de chagrin de ce mariage. Il faut pleurer comme ça jusqu'à ce que ta maman te dise : Je ne me marierai pas. »

— Mais, Gaston, s'écria madame de Meuilles, il ne faut pas l'écouter; c'est pour rire qu'il t'a donné ce mauvais conseil, il s'est moqué de toi!

— En vérité, c'est absurde, pensait-elle, cet homme est fou!

Au même instant on annonça M. le comte de la Fresnaye.

IX.

— Ah! vous le confessez, et il me dénonce, dit Robert en entrant; je vois ça tout de suite.

Ce début fit sourire madame de Meuilles, malgré sa colère, et elle n'osa pas gronder Gaston qui, par un petit signe de tête, avait fait comprendre à M. de la Fresnaye qu'il avait deviné juste.

— Il me raconte tous les plaisirs de sa journée, répondit Marguerite : vous l'avez gâté....

— C'est un charmant enfant, reprit Robert, et nous nous aimons bien.

Gaston sauta à son cou, et M. de la Fresnaye l'embrassa avec une si vive tendresse que Marguerite se sentit rougir.

— Va, M. Berthault t'attend, dit-elle à son fils; et Gaston s'en alla en jetant à M. de la Fresnaye un regard mélancolique.

— Quelle créature adorable que cet enfant! s'écria Robert. A présent qu'il n'est plus là, je puis vous dire à quel point il a été aimable avec nous; plein d'esprit, de tact et même de profondeur, ajouta-t-il en riant; oui, il m'a dit un mot digne de

la Bruyère. Je lui demandais s'il aimait M. d'Arzac, il m'a répondu : « Je l'aime pour faire plaisir à maman.... » Ceci n'est pas le mot profond, il faut l'amener.... Alors je lui ai tendu un piége, je lui ai dit avec finesse : « Et si votre maman vous disait de ne pas l'aimer? — Elle n'aurait pas besoin de me le dire!... » s'est-il écrié.... Ceci n'est pas non plus le mot profond, je reconnais même que c'est une naïveté bien pardonnable à son âge. Enfin, je lui ai fait cette question : « Mais il vous aime, lui, M. d'Arzac? — Non; il est bon pour moi, mais je vois bien qu'il ne m'aime pas. — Et à quoi voyez-vous ça? — Il ne m'embrasse jamais que quand maman est là!... » Ceci est le mot profond, et je ne crains pas de prédire que cet enfant sera un jour un grand moraliste. Au reste, j'ai remarqué que tous les enfants étaient, jusqu'à l'âge de douze ans, de profonds observateurs du cœur humain; ils comprennent tout, ils devinent tout, ils sont effrayants; rien ne leur échappe... et puis, de douze à vingt ans, je ne sais pas ce qu'on leur fait, mais ils deviennent tous des imbéciles!. . J'attribue cela aux bienfaits de l'éducation. C'est une épidémie, il n'y a que les paresseux qu'on sauve. Heureusement, Gaston est paresseux et rêveur, j'ai quelque espoir. Je vous l'ai ramené moi-même, madame.

— Je le sais.

— Je ne l'ai pas conduit jusqu'à vous, parce qu'il n'était pas encore quatre heures, l'heure permise, l'heure des indifférents. Je craignais de vous gêner en venant trop tôt. Vous devez être très-occupée... à la veille d'un mariage!

— Et vous-même, à la veille d'un départ! dit Marguerite en souriant.

— Moi, madame, je ne m'occupe de rien du tout; je néglige exprès mes affaires importantes; je compte bien sur elles pour me rappeler; si je les terminais avant de m'en aller, je n'aurais plus de prétexte pour revenir.

— C'est donc malgré vous que vous faites ce beau voyage?

— Sans doute, j'aimerais mieux rester, mais cela ne dépend pas de moi.

Et son regard disait très-clairement : « Vous savez bien que cela dépend de vous. »

Elle voulut changer de sujet de conversation et dit : — Vous ne m'avez pas expliqué pourquoi vous nous avez trompés, pourquoi vous avez refusé notre reconnaissance?

M. de la Fresnaye parut heureux de cette question ; il semblait l'attendre avec impatience.

— Ah! mon Dieu, madame, dit-il avec une grande simplicité, je vous répondrai bien franchement, c'est parce que toute cette aventure de sauvetage ressemblait d'une manière affreuse au premier chapitre d'un mauvais roman, et que je ne voulais point faire de roman avec vous; d'abord, je ne suis nullement romanesque, il n'y a pas un homme moins sentimental que moi; et puis, dussé-je vous fâcher, je vous avouerai que j'ai toujours eu, à propos de vous, qui êtes pourtant un être charmant, poétique, idéal, les idées les plus bourgeoises, les plus vulgaires. Quand je vous suivais au bois de Boulogne, tous les matins, il y a deux ans, peut-être vous êtes-vous imaginé que c'était par sentiment, par besoin d'aventures?... point du tout, c'était pour quelque chose de très-maussade. Que c'est étrange! moi qui ai toujours eu l'horreur du mariage, dès que je vous ai vue, j'ai pensé à me marier.... Vous m'apparaissiez si languissante, si douce, vous sembliez si indifférente au monde, si ennuyée de ses niaiseries, si étrangère à ses vanités, que je me disais : « Cette jeune femme doit être bien aimable dans la simplicité de la vie, dans la retraite, à la campagne!... » Et le désir de vous emmener dans mon vieux château m'est venu tout de suite. Une femme d'une beauté admirable qui n'aime pas le monde! c'était un trésor pour moi : car je ne voudrais pas enfermer ma femme malgré elle, et, d'un autre côté, je n'aimerais pas non plus à la promener, comme un sot, partout, aux courses, au spectacle, au bal.... Le métier de mari, tel qu'on l'exerce aujourd'hui, c'est celui du marchand d'esclaves qui va présentant partout une belle femme, jusqu'à ce qu'on la lui prenne. Ce métier ne me tenterait nullement.... Non, je voulais une femme très-belle, qui n'eût pas du tout de vanité.... Ah! je ne retrouverai jamais cette merveille-là.... Mais peut-être que je me trompe et que vous aimez le monde?

— Non!... dit-elle vivement.

Elle aurait voulu reprendre cette réponse, qui signifiait un

peu : « Vous ne vous trompiez pas, j'étais la femme qui vous convenait ; » mais il continua.

— Ce qui a achevé de me tourner la tête, c'est de vous voir à l'église....

— A l'église! interrompit-elle ; je ne vous y ai jamais aperçu.

— Eh! vraiment, c'est bien cela qui me séduisait. Vous étiez là, recueillie, fervente, absorbée par une dévotion que rien ne pouvait distraire. Je vous ai vue plus de dix fois à la Madeleine, et jamais vous n'avez soupçonné que votre inconnu était là.... J'en étais bien heureux ; toute ma crainte était d'être remarqué. Parfois je me créais des dangers ; je me disais : « Si elle me voit, je ne l'aimerai plus.... » Je restais inquiet, tremblant pendant tout le service, et j'étais bien joyeux en sortant de l'église, parce que vous ne m'aviez pas regardé.

— C'est effrayant, dit Marguerite, d'être observée ainsi traîtreusement !

— N'est-ce pas, cela fait frémir! On va et vient en sûreté... et puis il y a un être qui vous poursuit mystérieusement de sa pensée audacieuse, de ses rêves les plus extravagants. Cela explique ces tristesses sans cause, ces impressions pénibles dont on ne se rend pas compte : c'est quelqu'un qui vous déplaît qui pense à vous.... Vous riez?... Mais je suis sûr que c'est là l'explication de toutes les migraines ; cette conviction m'est venue l'autre jour en entendant gémir la jolie madame D..., que l'ennuyeux R... poursuit de son ennuyeux amour. Elle se plaignait d'un mal de tête affreux. « J'ai là, disait-elle en posant la main sur son front, j'ai là une douleur insupportable, je ne sais ce que c'est. — C'est R... qui pense à vous, lui dis-je, et qui vous évoque ; son ennuyeuse pensée vous magnétise, elle pèse sur votre esprit de tout son poids. » Elle m'a répondu très-gentiment : « Je crois que vous avez raison ; allez vite le distraire, ça me guérira.... » Et elle a saisi cette occasion de me mettre à la porte avec beaucoup de grâce. Si vous avez foi au magnétisme, vous devez comprendre celui-là! Rappelez-vous depuis deux ans vos jours d'ennui et de souffrance, et accusez-moi, je pensais à vous ; ah! j'y pensais bien souvent ; j'attendais avec impatience la fin de votre deuil pour

chercher les occasions de vous rencontrer ailleurs qu'au bois de Boulogne et à l'église.... Mais j'ai appris vos projets, le retour de M. d'Arzac... et il a bien fallu me faire une philosophie.... J'ai eu de la peine... car, au fait, je vous ai considérée comme ma femme pendant plus d'un an, et ce divorce auquel vous me condamnez me semble un procédé cruel, une amère ingratitude à laquelle je ne devais point m'attendre, après tous les soins et tous les égards que j'ai eus pour vous... en idée.

Il dit cela en riant, mais l'accent de sa voix et son extrême pâleur trahissaient une émotion sérieuse. L'embarras de madame de Meuilles était pénible; elle ne savait comment prendre ces étranges aveux; elle les trouvait audacieux et déplacés; cependant pouvait-elle se fâcher contre un homme qui lui révélait loyalement que pendant deux ans il avait eu l'espoir de l'épouser; surtout quand cet homme était, par sa naissance, sa fortune, sa distinction et sa supériorité, le mari idéal cherché par toutes les mères et rêvé par toutes les filles?

M. de la Fresnaye, pour faire cesser cet embarras, qui pourtant ne lui déplaisait point, reprit d'un air hypocritement insouciant :

— Je peux vous dire tout ça à présent que c'est inutile; j'ai l'air plus désintéressé. Aujourd'hui, d'ailleurs, j'ose; je n'aurais pas osé autrefois.

— Est-ce que, par hasard, vous avez la prétention d'être timide? dit-elle avec un peu trop d'ironie.

— Moi? certainement, madame.

— Vous! gâté par les succès comme vous l'êtes, accoutumé à voir toutes les femmes se jeter à votre tête!

Elle prononça ces mots, qui n'étaient pas de son langage habituel, avec une malveillance qui n'était pas non plus dans ses manières... mais quand on ne se sent pas de force dans la lutte, on emprunte des armes.

— Je n'admets pas, répondit-il, que toutes les femmes se jettent à ma tête; mais si cela était, ce serait une raison de plus pour me rendre timide auprès de celle qui ferait exception; je me dirais dans ma modestie : « Il faut que je lui déplaise furieusement à celle-là, pour qu'elle ne fasse pas comme les autres.

Madame de Meuilles ne s'attendait pas à cette réponse folle. Elle se mit à rire franchement. L'esprit de Robert était un composé de fatuité et de bonhomie vraiment original; c'était toujours l'effet de sa double nature maligne et bonne, perfide et généreuse. Au moment où l'on allait se fâcher contre le roué moqueur, insolent, on voyait reparaître l'homme naïf et sans prétentions, le caractère noble et sincère, et l'on pardonnait à l'un en faveur de l'autre.

Cet accès de gaieté rendit l'entretien plus confiant : ils causèrent de toutes choses, de leurs idées, de leurs préjugés, de leurs manies; et cette causerie facile et douce berçait délicieusement leur émotion croissante, comme le bavardage d'une écluse berce une rêverie profonde au bord de l'eau. Marguerite oubliait l'heure candidement, M. de la Fresnaye l'oubliait volontairement; il comprenait qu'il était déjà fort tard, mais il attendait l'arrivée d'Étienne pour s'en aller. Il voulait voir Étienne et Marguerite ensemble. « Je devinerai bien vite si elle l'aime, » pensait-il, car lui doutait encore. Mais Étienne ne venait point, ni madame d'Arzac, ni personne. Cela était singulier, et M. de la Fresnaye ne pouvait s'expliquer cette solitude.

Enfin sept heures sonnèrent à la pendule.

— Ah! mon Dieu, s'écria Marguerite, est-ce qu'il est sept heures?

— Oui, madame... eh bien?

— Et moi qui ai du monde à dîner, ma mère et tous mes amis!

Robert comprit alors pourquoi sa mère, ses amis, ses habitués n'étaient pas venus chez elle à quatre heures; ils ne devaient venir que pour l'heure du dîner. C'était un hasard de la trouver seule, ou plutôt c'était un destin.

— Moi aussi j'attends quelques personnes, dit-il.

— Mais il faut que je m'habille, je n'aurai jamais le temps....

— Je vois que j'ai été bien importun, reprit-il; pardonnez-moi, madame... de n'en avoir aucun remords.

— Oui, mais allez-vous-en tout de suite!

Et elle disparut dans sa chambre.

Robert s'éloigna le cœur joyeux. — Elle ne s'ennuie pas trop avec moi, se disait-il ; c'est toujours quelque chose.

Marguerite était confuse. — Il est venu à quatre heures, il est resté là jusqu'à sept, et j'ai oublié que je devais m'habiller et que.... Ah!... mais il faut dire aussi qu'il est bien amusant!

Le mot amusant était une insolence; elle essayait de traiter légèrement M. de la Fresnaye et de le déconsidérer dans son esprit pour se rassurer; mais braver un pouvoir, cela ne vous empêche pas de le subir; nier un danger, cela ne vous empêche pas d'y succomber; cela vous empêche seulement d'agir à propos et de le conjurer lorsqu'il en est temps encore.

X.

Quand Marguerite entra dans son cabinet de toilette et qu'elle vit étalé çà et là tout ce qui composait sa parure : robe de dessous, robe de dessus, mantille, nœuds pour le corsage, nœuds pour les manches, nœuds pour la coiffure... un découragement affreux s'empara d'elle. — Jamais je ne serai prête! se dit l'infortunée; que faire?

Il y avait trois partis à prendre :

Premier parti : Mettre à la hâte un bonnet déjà porté, qui ne demandait pas à être étudié; passer une robe négligée, et se déclarer malade....

Mais il n'y avait pas moyen de faire accepter ce mensonge : Marguerite, toujours si pâle, si languissante, avait des couleurs admirables, des yeux brillants, une mine excellente; c'était du guignon. Et puis cette robe n'était plus assez fraîche, elle avait voyagé, elle avait passé l'été à la campagne, en province, elle ne convenait pas un jour où l'on avait de grands personnages à dîner. Marguerite avait toujours eu le désir d'être jolie, le goût d'être élégante, mais maintenant elle éprouvait le besoin d'être à la mode... elle se corrompait.

Ce premier parti de la maladie improvisée fut donc abandonné.

Deuxième parti : Avouer franchement qu'on avait eu du monde toute la journée et que l'on était en retard. Mais il fallait dire qui était venu et qui vous avait fait oublier l'heure. « C'est impossible! pensa-t-elle, ils vont me taquiner tous! » — Et elle maudit l'indiscret qui lui valait tant de soucis. « Il savait bien l'heure, lui! » se disait-elle. — Et, songeant à cela, elle le détestait.

Enfin, troisième parti : Faire attendre ses invités très-tranquillement, comme une personne innocente qui ne se croit aucun tort envers eux.

Ce fut celui pour lequel elle se décida.

On entendit le roulement d'une voiture dans la cour.

— C'est ma mère! dit Marguerite, je suis perdue....

L'imminence du danger lui inspira une idée lumineuse. Elle courut dans le salon et elle retarda la pendule : elle la mit à six heures précises.

Ce moyen de salut n'était peut-être pas très-sain pour la pendule. Eh! qu'importe ce vain détail dans les grandes agitations de la vie! Aussi défiez-vous des femmes chez qui les pendules vont toujours mal; n'accusez pas leur horloger.

Madame d'Arzac voulut entrer chez sa fille, la porte était fermée au verrou.

— Tu n'es pas encore habillée! dit-elle; est-ce que tu es malade?

— Non, ma mère, mais il n'est pas tard.

Elle n'aurait pas su mentir en plein regard de sa mère, mais à travers la porte et les verrous fermés, elle était brave.

Madame d'Arzac regarda l'heure.

— Ah! ma chère, dit-elle, ta pendule t'a trompée! Elle retarde d'une grande heure. Il était sept heures déjà quand je suis partie de chez moi.

— Vraiment? dit Marguerite; je vais me dépêcher.

Elle ouvrit la porte; madame d'Arzac entra chez elle, et l'ayant regardée, elle fut frappée de sa beauté.

— Tu as bonne mine, mon enfant, lui dit-elle; et elle l'embrassa.

Marguerite se sentit honteuse de sa supercherie, et sans doute elle aurait tout avoué naïvement, si sa femme de chambre ne l'avait avertie qu'un de ses convives venait d'arriver.

— Ne te presse pas trop, dit madame d'Arzac, je vais le recevoir; j'ai justement quelque chose à lui demander.

Marguerite acheva paisiblement sa toilette. Quand elle parut dans le salon, tout fut expliqué et pardonné. Elle avait une robe d'une élégance merveilleuse et d'une forme nouvelle qui avait dû exiger des soins et des travaux; elle avait une coiffure d'un goût exquis, dernière création du coiffeur en vogue; cela motivait suffisamment une demi-heure de retard. Dès qu'elle eut parlé à tous ses amis, Étienne s'approcha d'elle.

— Comme vous nous avez fait attendre! lui dit-il.

— Je voulais mettre cette robe-là; on l'apporte à l'instant. Je deviens coquette.

— Vous dites cela en riant; mais c'est que je le trouve, moi.

— Plaignez-vous donc, c'est pour vous plaire : je ne dois voir que vous aujourd'hui.

Le mot était naïf; par bonheur Étienne ne l'entendit pas, on était venu interrompre leur conversation.

Marguerite faisait bonne contenance, mais elle n'était pas sans inquiétude; elle craignait à chaque minute qu'un de ses amis, par une question, par une maladresse, n'apprît à sa mère, et à Étienne que M. de la Fresnaye était venu la voir le matin et qu'il était resté très-longtemps chez elle. Un moment elle frissonna; quelqu'un lui dit : « J'ai passé devant votre porte à cinq heures, j'ai vu de bien beaux chevaux. » Elle ne répondit rien. Alors l'interrogateur se répondit à lui-même : « C'étaient sans doute ceux de quelque merveilleux qui était chez sa voisine. » Puis, reprenant tout haut : « Comment va madame d'Estigny? Les eaux de Wiesbaden lui ont-elles réussi? »

Madame d'Estigny demeurait au rez-de-chaussée de l'hôtel qu'habitait madame de Meuilles. Ces dames étaient liées d'amitié et se voyaient presque tous les jours.

Marguerite répliqua que la santé de sa voisine était meilleure, et laissa croire à l'amateur de chevaux tout ce qui lui plaisait.

Après le dîner, elle eut encore un moment de frayeur.

Gaston vint se faire câliner, admirer. Il avait une blouse neuve, on lui avait frisé les cheveux, il venait chercher des compliments. Marguerite tremblait qu'on ne lui parlât des plaisirs de la journée et qu'il n'en fît le récit. A chaque parole, elle redoutait d'entendre prononcer le nom de M. de la Fresnaye; mais on était engagé dans une grande discussion politique, et après avoir accordé un coup d'œil à l'enfant de la maison par politesse, on se remit à crier et on ne s'occupa plus de lui.

Gaston remarqua que sa mère était très-belle. Il la regarda avec un mélange d'orgueil et d'attendrissement. Il y avait près de deux ans qu'il ne l'avait vue parée, et comme cette élégante parure lui semblait un gage de santé, il lui dit joyeusement : — On n'est plus malade avec une si belle robe !

Marguerite était en effet *idéalement* belle ce soir-là. Elle était aimable, spirituelle plus qu'à l'ordinaire et d'une autre façon; c'était la même grâce, la même finesse, mais il y avait dans son esprit plus d'audace et dans son maintien plus d'aplomb; c'était le ton et les manières d'une personne encore modeste, mais qui commence à avoir le sentiment de sa valeur et qui s'étonne moins d'être aimée. Étrange impression ! cette première atteinte d'orgueil tourna d'abord à l'avantage d'Étienne. Jusqu'alors la passion de son cousin pour elle lui avait paru une sorte de manie, de faiblesse, d'exagération romanesque, particulière à sa nature. Elle lui croyait un cœur exceptionnel; elle s'imaginait que c'était dans son caractère d'aimer ainsi, et que toute femme pouvait lui inspirer un amour semblable; mais maintenant qu'elle voyait un autre homme... et quel homme ! l'adorer de même, elle osait se croire réellement aimable, et la tendresse folle d'Étienne, qui le déconsidérait un peu à ses yeux, ne lui semblait plus un enfantillage; son amour était dignifié par celui d'un autre; en un mot, et ce mot est assez plaisant, la passion de M. de la Fresnaye rendait celle d'Étienne *raisonnable*, c'est-à-dire probable.

Madame de Meuilles traitait son cousin avec une déférence affectueuse qui le surprenait; elle était avec lui comme on est avec une personne sur le compte de laquelle on vient de décou-

vrir une chose noble et louable, et à qui on ne peut pas encore parler de sa découverte. Il ne devinait pas sa pensée, mais il comprenait à la gravité de son accent qu'il avait grandi dans son opinion; que son rôle d'adorateur humble et soumis était terminé près d'elle; que désormais elle ne serait plus pour lui une idole complaisante qui daignait le plaindre, l'assister, et payer d'une indulgence gracieuse un culte fervent, mais une femme reconnaissante et attachée, qui acceptait son dévouement avec conscience, qui le traitait d'égal à égal et qui lui rendait de l'amour pour de l'amour.

Il fut pendant quelques minutes bien heureux de ce changement, et de même que la vanité de plaire embellissait Marguerite, de même la fierté d'être aimé donnait à Étienne une séduction nouvelle. Jamais il n'avait paru plus charmant aux yeux de sa cousine. « Comme cet amour si noble, plein de franchise et d'enthousiasme est bien plus touchant, pensait-elle, que le marivaudage de M. de la Fresnaye! » Et dans cette comparaison imprudente la supériorité restait à Étienne.

« Marivaudage! » c'est ainsi qu'elle appelait la profonde tendresse qu'elle inspirait à Robert. Elle ne devinait pas que ce langage léger qu'il affectait près d'elle était une nécessité de sa situation : il lui fallait bien parler en riant de son amour, puisqu'on l'aurait fait taire à l'instant même s'il avait osé en parler sérieusement.

Étienne attendait avec impatience la fin de la soirée pour obtenir quelques mots de madame de Meuilles. Il voulait lui demander pourquoi elle semblait l'aimer plus respectueusement, et elle aurait été bien embarrassée de lui répondre.... Mais tout le monde était encore dans le salon, quand on apporta à madame de Meuilles, sur un petit plateau d'argent, un billet non cacheté, sans adresse et négligemment plié en triangle.

— C'est de ma voisine, dit Marguerite; et elle lut tout haut le billet :

« Je vous écris en secret... chut! Madame de Kalergis est » chez moi; je n'ose rien lui demander, mais si vous venez » m'aider à la tourmenter, elle nous jouera, pour vous, ce beau » nocturne de Chopin que vous aimez tant. Venez sans crainte, » je n'aurai personne ce soir; il y a une première représenta-

» tion à l'Opéra et un bal à l'ambassade d'Angleterre. Descendez » vite avec Etienne et votre mère : cette solitude doit rassurer » votre sauvagerie.... »

Madame de Meuilles s'arrêta; elle ne lut pas les derniers mots. Elle donna le billet à Étienne, qui, malgré son impatience, sourit en lisant : « Votre sauvagerie de tourtereaux. » Cette plaisanterie lui fit plaisir; tout ce qui constatait l'engagement de Marguerite avec lui, tout ce qui lui prouvait que chacun croyait à son prochain mariage lui donnait de la joie et de la confiance.

Marguerite le questionna des yeux, et son attitude semblait dire : « Que voulez-vous que je réponde? » mais il lui laissait sa liberté. Alors, avec une légère inflexion de regret dans la voix, elle dit au domestique : « Attendez, je vais répondre. » Et elle se leva pour aller écrire; mais Étienne n'accepta point ce sacrifice; il savait à quel point Marguerite aimait la musique. Madame de Kalergis venait d'arriver à Paris; on parlait dans le monde de son admirable talent, on la citait comme l'une des trois meilleures élèves de Chopin : la princesse C..., mademoiselle Camille Méara et elle étaient, disait-on, les seules personnes en état de conserver la tradition du maître.... Et M. d'Arzac n'eut pas le courage de priver sa cousine du plaisir de l'entendre.

— Ne vous inquiétez pas de ces messieurs, dit-il en montrant deux de ses amis qui causaient entre eux dans le premier salon, ils vont vous quitter pour aller à l'Opéra. Quant à M. S..., vous connaissez son adoration pour madame de Kalergis, à son nom seul il va s'envoler... Eh! mais, il est déjà parti!... Quant à moi, ajouta-t-il en s'inclinant avec respect, je suis destiné à vous suivre.

— Et moi à vous précéder, dit madame d'Arzac; je ne veux pas perdre une note, et je descends la première. Je vais vous annoncer. Et elle sortit.

Étienne espérait se trouver seul un moment avec Marguerite, mais il y avait là un vieux diplomate très-poli, qui ne voulut céder à personne, pas même à son prétendu, l'honneur d'offrir le bras à madame de Meuilles pour descendre l'escalier.

N'avez-vous pas remarqué cela, dans un salon : si quelqu'un

fait une gaucherie, se montre inintelligent ou importun, prolonge sa visite hors de mesure, interrompt une confidence mal à propos, choisit un sujet de conversation malheureux, vous demande des nouvelles des parents que vous pleurez, ou du mari avec qui vous plaidez, c'est toujours un vieux, grave et lourd diplomate français. Les diplomates étrangers, au contraire, sont très-rusés et très-habiles; mais les nôtres sont pour la plupart d'une innocence irréprochable! Cela s'explique. Les cours étrangères nous envoient ce qu'elles ont de mieux, leurs hommes les plus distingués; parmi eux, c'est à qui viendra à Paris; tandis que nous, nous sommes bien forcés d'envoyer aux cours étrangères nos ennuyeux, nos esprits lourds et incapables; les Français qui valent quelque chose ne sont pas si bêtes que de quitter Paris!

Comme ce monsieur était un de nos plus profonds diplomates, il ne devina pas que ces deux jeunes gens qui s'aimaient auraient préféré de beaucoup le bonheur de s'en aller tous deux ensemble à l'honneur de le traîner en tiers avec eux.... Et il les gêna consciencieusement et diplomatiquement jusqu'à la porte de madame d'Estigny. Là, pour couronner son œuvre, il crut devoir dire en s'inclinant très-bas :

— Maintenant, madame, il faut que je vous quitte et bien à contre-cœur!

— Que le diable t'emporte! pensa Étienne; tu aurais bien dû nous quitter plus tôt!

Puis il se consola en pensant qu'à son tour il donnerait le bras à madame de Meuilles lorsqu'elle remonterait chez elle.

En aidant Marguerite à ôter son mantelet, il lui dit :

— Vous êtes contente, vous allez entendre cette merveille.

— Oui, et je vous en remercie, dit-elle avec le plus affectueux sourire.

C'était la récompense du bon sentiment qui lui avait fait renoncer à un moment d'entretien bien doux, pour qu'elle n'eût point à regretter un plaisir; il était juste qu'elle voulût le remercier.

Mais la reconnaissance de Marguerite fut vaine : en amour, les bons sentiments portent malheur; loin d'être récompensés, ils sont punis! Cela doit être, car ils sont presque toujours une

offense à l'amour, et l'amour ne vous pardonne point le courage que vous avez contre lui. Ce n'est pas M. de la Fresnaye qui aurait permis à Marguerite de sortir de chez elle; il l'aurait forcée à rester avec lui; mais il aurait été si charmant, si spirituel et si tendre, qu'elle n'aurait eu à regretter aucune mélodie.

XI.

Après avoir joué avec beaucoup de poésie et de charme plusieurs nocturnes de Chopin, madame de Kalergis venait d'achever une *fantaisie* très-belle, composée par elle et pour elle sur deux motifs admirables, expression suprême de la supplication... non... de l'*imploration* en musique, l'air de *Robert le Diable :* « Grâce! grâce! » et le grand duo du quatrième acte des *Huguenots*. Dans ce morceau très-remarquable, ces deux chants sublimes semblent lutter ensemble de passion et d'angoisse : ils se répondent tour à tour avec une poignante ferveur; on dirait deux prières ardentes en rivalité; il est impossible d'écouter ce morceau sans être ému; et les quelques amateurs qui étaient là, encore pénétrés d'admiration, entouraient la célèbre virtuose et la remerciaient avec enthousiasme, lorsqu'une espèce de tumulte vint troubler cette joie d'artiste.

On criait dans la cour, on parlait haut dans l'escalier, on riait aux éclats dans l'antichambre. Enfin la porte du salon s'ouvrit, et l'on vit entrer presque en même temps et sans être annoncées, — on ne pouvait pas proclamer tant de noms à la fois! — une douzaine de personnes, hommes et femmes, agitées, amusées, contrariées, chacune selon son caractère, comme des gens à qui il est arrivé quelque déconvenue plaisante et qui viennent demander un abri. Ce groupe singulier avait l'air d'une mascarade qui fait son entrée dans un bal costumé; seulement la mascarade est plus solennelle.

Marguerite, effrayée à la vue de tout ce monde et regrettant le concert intime si fâcheusement interrompu, voulait remonter chez elle; mais madame d'Arzac était curieuse de savoir ce qui

amenait ces femmes si parées (elles étaient couronnées de fleurs et de diamants), ce qui les amenait à la même heure et ce qui leur donnait cet air aventureux et évaporé. Elle attira sa fille auprès d'elle.

— Voilà nos beautés à la mode, lui dit-elle; regarde-les bien : elles sont toutes laides.

En effet, ces beautés n'étaient point belles; au premier aspect même, un ignorant se demandait ce qui avait pu motiver leur réputation. Il fallait apprendre à les trouver jolies; mais une fois qu'on savait!... une fois qu'on avait fait une étude raisonnée de leurs agréments, on les déclarait adorables et bien plus séduisantes que ces beautés positives, éclatantes, incontestables, qui sautent aux yeux de tout le monde et tout de suite, qui n'ont besoin pour être découvertes des révélations d'aucun homme de génie, qui peuvent se passer d'un Christophe Colomb, d'un Améric Vespuce et même d'un Magellan. Car ces mystérieuses beautés de convention ont un grand avantage pour les merveilleux à prétentions : c'est d'être une énigme; or, prouver qu'on possède le mot de cette énigme, c'est prouver qu'on appartient au monde de la mode, au monde le plus élégant. Il y a des admirations qui sont une franc-maçonnerie dans une certaine société. Dire : « Madame une telle est une des plus jolies femmes de Paris, » c'est dire : « J'appartiens à la coterie dont elle est l'héroïne, et cette coterie se compose de tout ce qu'il y a de mieux; j'en suis! j'en suis! nous sommes tous charmants!... » Et si vous répondez : « Mais votre madame une telle, je ne la trouve pas du tout jolie, moi! » le dandy ne vous fait même pas l'honneur de combattre votre opinion; il vous jette un regard dédaigneux et s'écrie naïvement : « Dans quel monde vivez-vous donc, mon cher! » c'est-à-dire : « Vous n'êtes pas de notre société, de notre confrérie, puisque vous ne connaissez pas nos signes franc-maçonniques, et que vous n'avez pas fait serment de trouver belle cette femme.... Dans quel monde vivez-vous! »

Ceux qui venaient d'arriver tous ensemble parlèrent aussi tous à la fois; les uns s'adressaient à la maîtresse de la maison, les autres accaparaient à droite et à gauche les auditeurs vacants; dans ce bruit confus, on n'entendait aucune phrase

suivie; mais ces mots : « Opéra... madame Stolz, malade, indisposition subite... voitures renvoyées... une pluie battante, une heure sous le vestibule... » faisaient le fond de tous les récits. Madame d'Estigny comprit à peu près qu'on n'avait pu représenter l'opéra nouveau, et qu'on avait mis tous les spectateurs à la porte; que ces dames, qui comptaient passer dans leurs loges la soirée entière, avaient renvoyé leurs voitures et qu'il leur avait fallu attendre sous le vestibule un moyen quelconque de quitter l'Opéra et de venir jusqu'à elle.

Dès qu'elle eut compris, elle s'alarma : sa fille aînée était allée à cette première représentation manquée; et songeant qu'elle aussi avait dû se trouver fort embarrassée à la sortie, sans domestique, sans voiture, elle s'écria : « Et ma fille!... » Alors une jeune femme qui jusque-là avait essayé vainement d'approcher d'elle lui dit tout haut : « Soyez sans inquiétude, madame, elle va venir; M. de la Fresnaye vous la ramène. »

A ce nom, Marguerite se leva vivement. Une terreur étrange s'empara d'elle. Revoir M. de la Fresnaye lui paraissait un danger qu'il fallait éviter à tout prix.

Mais madame de Kalergis venait de se remettre au piano, les naufragés de l'Opéra l'ayant suppliée de les consoler, de les dédommager du plaisir perdu. Par une coquetterie fort aimable, elle leur joua plusieurs airs du nouvel opéra. Elle avait assisté à la répétition générale et retenu les motifs les plus brillants.

On vanta sa mémoire, sa bonne grâce, puis on lui demanda des mélodies, des valses, des mazurkas, toutes choses charmantes qu'il fallait bien écouter. Elle commençait un nouveau morceau d'Alkan, une marche très-originale, lorsque la fille de madame d'Estigny entra dans le salon avec une de ses amies. M. de la Fresnaye était avec elles. Ces dames allèrent s'asseoir sur un canapé, il resta debout près de la porte. La maîtresse de la maison lui adressa un sourire de remercîment auquel il répondit par un salut respectueux; puis il se mit à regarder autour de lui avec indolence, comme un homme dont la pensée est ailleurs.

Tout à coup, derrière une grande Anglaise, bien soignée par tout le monde ce soir-là, — elle avait ramené de l'Opéra

six personnes dans sa voiture, un de ces vieux landaus à tabatière comme on n'en fait plus et qu'on ne voit paraître que les jours de détresse; — derrière cette Anglaise, couverte de dentelles et de bijoux, il aperçut madame de Meuilles. Il ne s'attendait pas à la trouver là; il ne put cacher sa joie, et quand il la vit pâlir et se déconcerter, il ne put cacher son orgueil. C'est là une des épreuves certaines de l'amour : l'émotion violente que cause une rencontre imprévue; quand cette émotion est plus forte que vous, soyez sûr que vous aimez déjà... ou encore, selon l'âge de votre amour.

Et Marguerite fut tellement émue, qu'elle eut peur de se trouver mal. Elle mit la main devant ses yeux comme pour accuser une migraine; mais bientôt sa main retomba inerte. Un battement de cœur impétueux et suffocant lui ôta la force de tout mouvement. Étienne, qui la regardait toujours, l'observait plus attentivement depuis l'arrivée de M. de la Fresnaye. Il remarqua sa pâleur, cette subite défaillance, et le supplice commença pour lui.

La fille de madame d'Estigny raconta comment, à la sortie ou plutôt à la fuite de l'Opéra, elle avait heureusement été reconnue par M. de la Fresnaye, qui lui avait offert ses services de la manière la plus aimable. « Sans lui, disait-elle, je ne sais ce que nous serions devenues, Mathilde et moi. Il pleuvait à verse, pas un fiacre; nous aurions attendu là toute la nuit; et souffrante comme je le suis déjà, j'en aurais été malade un mois : ma mère, vous devez une récompense à mon sauveur. »

Ce mot de sauveur fit sourire M. de la Fresnaye et Marguerite en même temps; ils se regardèrent.... D'abord, ce doux regard ne fut qu'un échange d'idées... mais un charme invincible retint leurs yeux, malgré eux, par une fascination mutuelle; leurs regards subitement engagés l'un par l'autre se nouèrent... selon la poétique expression de Théophile Gautier. « Oh! s'écriait-il un jour, dans une causerie animée sur la sympathie, l'attrait, l'amour, quand une fois deux regards se *sont noués*, tout est dit! » Et Marguerite sentait son regard captif s'unir à celui de Robert par un lien magique. Soudain, frappée d'une révélation lumineuse, elle sembla s'éveiller à une vie nouvelle : elle venait d'acquérir une âme, une *seconde*

âme, si l'on peut parler ainsi, qui donnait à la sienne une force inconnue, qui lui découvrait un monde ignoré, des sentiments, des tendresses, des émotions ineffables, qu'elle n'avait pas même imaginés dans ses plus beaux rêves. Pendant ce moment d'extase, elle oublia qui elle était, où elle était; elle ne savait plus rien du passé, elle n'appartenait plus à son ancienne existence; si on l'avait appelée, elle n'aurait pas répondu à son nom... et c'eût été justice, car elle n'était plus Marguerite... et lui-même, il n'était plus Robert : il n'y avait plus là ni madame de Meuilles ni M. de la Fresnaye... il y avait deux êtres créés l'un pour l'autre, qui s'étaient cherchés longtemps sans espoir et qui se trouvaient enfin! deux cœurs dépareillés qui se rejoignaient malgré tout; deux natures sympathiques qui venaient de se reconnaître à la ressemblance de leur émotion, à l'égalité de leur puissance mutuelle. Ainsi les deux âmes de Paolo et de Francesca de Rimini, d'un vol harmonieux et se tenant embrassées, traversent l'enfer, indifférentes à l'enfer même; ainsi leurs deux âmes planaient au-dessus des vaines agitations d'un monde faux, et s'unissaient, dans un fraternel isolement, pour l'éternité.

Comme pour fêter cette heureuse rencontre, le salon fut illuminé soudain, et Marguerite parut aux yeux éblouis rayonnante de joie et de beauté. Ce prompt éclairage était la chose la plus simple; mais dans la disposition d'esprit où était Marguerite, cette splendeur inattendue lui sembla un enchantement féerique. La magicienne était tout bonnement la maîtresse de la maison. Madame d'Estigny avait voulu voir toutes ces jeunes femmes si élégamment parées qui arrivaient chez elle à chaque instant, elle avait donné l'ordre d'allumer les candélabres du salon; elle avait aussi envoyé chercher au café à la mode des glaces, des fruits, etc.; et la soirée intime, commencée avec deux lampes mystérieusement voilées, finissait en soirée brillante, avec des illuminations et des rafraîchissements de bal.

La beauté de madame de Meuilles, cachée jusque-là dans l'ombre, apparaissant tout à coup dans son jour le plus favorable, fit événement.

Cette beauté inconnue était cependant célèbre, ses amis l'avaient proclamée; Marguerite vivait dans la retraite, mais

les peintres, les amateurs savaient qu'il existait à Paris une jeune femme, une madame de Meuilles, d'une beauté remarquable qui rappelait les types les plus nobles de Raphaël. Quelques-uns l'avaient aperçue et avaient essayé de saisir son image; le vague souvenir qu'ils en avaient retracé faisait déjà deviner la grâce, la noblesse, la divine langueur du modèle. Et ce soir-là, à la beauté réelle que la nature lui avait donnée, Marguerite ajoutait cette beauté surnaturelle et indéfinissable que donne l'amour : ce rayonnement des yeux, cette émotion du sourire, cette transparence du teint, cette ciselure nerveuse des traits qui les rend si fins et si purs; cet orgueil du maintien qui n'ôte rien cependant à la flexible nonchalance des attitudes, cette heureuse inspiration de toute la personne qui lui fait naïvement et à son insu choisir les poses qui lui sont les plus avantageuses, la physionomie qui la pare le mieux; cette indiscrète beauté de l'amour... qui, pour l'observateur intelligent, est un aveu et qui a compromis plus de femmes que les billets les plus imprudents, que les œillades les plus audacieuses.

Les personnes qui ne connaissaient pas madame de Meuilles crurent qu'elle était toujours belle de cette manière et ne devinèrent point d'où lui venait cette auréole; mais sa mère, mais M. de la Fresnaye, mais Étienne, le malheureux Étienne, ils savaient l'histoire de cette métamorphose et ils en étudiaient les phases avec anxiété.

— Ma fille aime cet homme, pensait madame d'Arzac; malheur à nous!

— Jamais je ne l'ai rendue si belle, se disait Étienne, elle ne m'aime pas!

Quant à Robert de la Fresnaye, il ne pensait rien du tout; il était plongé, abîmé dans la contemplation de cette adorable créature, et il était incapable de parler, d'écouter, de comprendre... il était non pas fou, mais imbécile d'amour... et il s'enivrait avec délices de cette voluptueuse imbécillité.

Impatientée de voir que Robert ne s'occupait point d'elle, une jeune femme à la mode lui dit :

— Vous n'êtes pas brillant ce soir, monsieur de la Fresnaye; on devine bien que vous êtes contrarié d'avoir manqué votre soirée!

Robert regarda madame de Meuilles. Elle avait entendu ce reproche, et ils y répondirent tous deux d'un commun sourire. Marguerite rougit et regretta ce sourire d'intelligence qui l'engageait; mais ce n'était pas sa faute : pourquoi donc cette petite femme avait-elle parlé de soirée manquée! Cela arrive souvent dans le monde, qu'une sotte aide deux personnes d'esprit à se comprendre, que la secourable balourdise d'un indifférent serve d'interprète à une pensée trop tendre ou trop hardie qu'on n'aurait pas osé exprimer sans son assistance.

Madame d'Arzac se repentait d'avoir retenu sa fille chez madame d'Estigny. A son tour, elle songeait à lui faire signe de partir.... On annonça madame la duchesse de Bellegarde... elle changea de projet. « Ah! se dit-elle, voilà qui va le mettre à la raison, ce fier séducteur! » Et elle crut que le moyen le plus sûr de perdre M. de la Fresnaye dans l'esprit de Marguerite, c'était de la rendre témoin de ses soins obligés pour une autre femme; mais madame d'Arzac ne connaissait pas M. de la Fresnaye. C'était le caractère le plus indépendant, le cœur le plus *indisciplinable* qui exista jamais; il n'était esclave que de ses désirs, il n'appartenait qu'à sa volonté, et quand une idée ardente le possédait puissamment, il n'y avait au monde ni devoir, ni scrupule, ni ambition, ni lien capable de l'en distraire; la force de la volonté chez lui allait jusqu'à l'exaltation : c'était une fièvre qui le rendait cruel et terrible tant que durait le délire, et qui n'avait d'autre chance de guérison que l'impossibilité démontrée de ses vœux ou leur triomphe.

L'arrivée de la duchesse de Bellegarde, qui devait le déconcerter, le réjouit; il ne vit pas en elle une ennemie, un obstacle, il vit un auxiliaire : elle allait lui servir dans ses attestations; il allait faire de son dépit un gage d'amour pour Marguerite.

Quelle recherche pleine de délicatesse!

Persuader madame de Meuilles de sa tendresse, c'était l'idée fixe du moment, et il fallait que tout fût sacrifié à cette idée. La duchesse de Bellegarde n'avait été créée si belle, si séduisante, si digne en tout d'inspirer une passion profonde, elle ne l'avait aimé si tendrement, elle ne s'était si follement compromise pour lui depuis deux années, que pour lui fournir ce soir-là le moyen de dire à une autre : Je vous aime!

Faire jouer à la plus belle femme de Paris un tel rôle, c'était impardonnable, c'était une rouerie infernale; mais M. de la Fresnaye, on le sait, était le fils d'un démon, et ce n'est pas le jour où il voulait plaire qu'il l'oubliait. Son double caractère se révélait encore dans cette circonstance : ainsi le but était noble, le moyen cruel; il employait une méchanceté... pour exprimer le plus pur amour.

L'entrée de madame de Bellegarde dans un salon causait toujours une sorte de rumeur : les hommes venaient la saluer avec empressement, les femmes étudiaient sa parure; ses amies se hâtaient de faire valoir leur intimité avec elle en l'appelant câlinement par son nom de baptême : « Bonsoir, Isabelle, — Bonsoir, Betzy, » — selon leur rang d'amitié. — Et elle avait pour tout le monde un sourire aimable, un mot gracieux. Elle devait aller au bal de l'ambassade d'Angleterre, elle était couverte de diamants et parfaitement bien mise; on ne se lassait point de l'admirer. Les femmes, que la beauté de madame de Meuilles commençait à impatienter, accueillirent la duchesse comme une vengeance : « Voilà une belle femme! » disaient-elles tout haut; ce qui voulait dire : « Votre madame de Meuilles n'est plus rien à côté d'elle.... » Mais par compensation, une parente de la duchesse, que les succès de la duchesse ennuyaient depuis longtemps et tous les jours, voulut s'armer contre elle des succès de Marguerite. Après lui avoir dit mille flatteries, elle ajouta : — Il est temps que vous arriviez, ma cousine! nous avons ici une merveille dont tout le monde raffole; madame R..., qui s'y connaît, puisqu'elle peint, disait tout à l'heure qu'elle ressemble à *la Vierge* du palais Pitti, vous savez, cette madone si admirable!

— Qui? demanda la duchesse un peu inquiète.

— Madame de Meuilles.

— Ah! je la connais.

Et la duchesse fut tout à coup rassurée; elle trouvait Marguerite fort jolie, mais elle l'avait toujours vue maigre, épuisée, mourante, et cet astre de beauté ne pouvait s'imaginer que la faible lueur d'une étoile tremblante pût faire pâlir son éclat.

M. de la Fresnaye avait profité de l'agitation générale pour s'approcher de Marguerite; et leur émotion fut bien vive quand

ils commencèrent à se parler. Après ce qui s'était passé entre eux, se reparler, c'était un grand trouble. Eh! mais, que s'était-il donc passé? Rien.... un regard.... Qu'est-ce qu'un regard? c'est peu de chose.... Cependant, quand ce regard vous a donné la vie, il faut bien convenir qu'on l'a reçue.

— Vous ne m'avez pas dit ce matin, madame, que vous seriez ici ce soir? J'ai failli ne pas venir.

— Mais je ne le savais pas! répondit-elle naïvement.

Elle s'excusait déjà. Quel aveu! elle reconnaissait qu'elle avait manqué à son devoir....

Étienne avait entendu ces seuls mots de M. de la Fresnaye : « Vous ne m'avez pas dit ce matin.... » Il était donc venu chez elle le matin?... A cette idée un nuage avait passé sur ses yeux. Ah! ils se sont vus aujourd'hui deux fois!... Et Étienne se rappela l'embarras de Marguerite avant le dîner, quand il lui avait reproché de s'être fait attendre, cette coquetterie étrange qu'elle avait professée... et toutes les griffes de la jalousie lui déchirèrent le cœur. Cependant il ne pouvait croire à la duplicité de Marguerite; il voyait bien qu'elle ne se comprenait pas elle-même; elle lui faisait l'effet d'une personne qui a pris de l'opium ou du haschisch: elle l'inquiétait; il la surveillait comme un être en danger que sa raison a quitté, mais il ne lui en voulait pas encore. Toute sa haine était pour Robert, pour cet homme méchant et fatal qui venait volontairement, présomptueusement troubler son bonheur. Son irritation contre lui était telle qu'oubliant tout, il alla vers lui, prêt à l'insulter; il voulait lui demander raison à l'instant même. Mais raison de quoi? de causer à madame de Meuilles une émotion nouvelle qui la faisait paraître plus charmante?... il fallut bien se calmer.

La petite dame qui peignait de grands tableaux ne tarissait pas en éloges sur la beauté de madame de Meuilles. Elle vint près de la duchesse pour lui répéter ce qu'elle avait déjà proclamé dans tout le salon, que Marguerite ressemblait à *la Vierge* du palais Pitti; puis elle ajouta, pour impatienter la duchesse, qui avait refusé de poser pour elle :

— Il y a certainement des femmes qui paraîtront plus belles dans un bal ou bien au spectacle; mais pour les artistes, il n'existe pas une tête plus ravissante : c'est la grâce suprême!

— Elle va se marier, dit la parente de la duchesse, qui trouvait la malice de la dame peintre un peu trop grossière.

— Oui, reprit-elle, elle doit épouser son cousin; on vient de me le montrer. Quelle belle tête il a, lui aussi! il ressemble beaucoup au *César Borgia* de Raphaël.

Pour cette artiste, non pas de profession, mais de prétention, on ressemblait toujours à quelque toile. Apercevait-elle un vieillard déguenillé? c'était un mendiant de Murillo; un portier chauve? c'était un moine du Zurbaran. Cette érudition pittoresque n'avait d'autre but que de rappeler le superbe talent de la dame, c'était une manière de dire : Parlez-moi donc de mes travaux, et faites savoir à ces messieurs, qui l'ignorent, que je suis un peintre distingué.

— Voyez, s'écria-t-elle avec un enthousiasme assez bien joué, en désignant Marguerite, regardez-la maintenant : est-il rien de plus adorable que cette ligne, que les attaches de ce col si harmonieusement penché!... et cette torsade d'or, quelle belle puissance de cheveux!

La duchesse, impatientée, regarda enfin Marguerite... mais elle fut quelques minutes avant de la reconnaître. A sa vue, elle éprouva, pour la première fois de sa vie, un sentiment de jalousie. Madame de Meuilles n'était plus la jeune mourante à la taille courbée, fleur languissante inclinée sur sa tige, qui ne lui inspirait qu'une pitié affectueuse : c'était une femme dans tout l'éclat de la jeunesse, grande, svelte, élancée, élégamment parée; c'était une beauté incontestable pour les gens du monde et pour les artistes; c'était une femme à la mode, c'était une rivale enfin!

La duchesse se vit menacée dans sa puissance, son sceptre de beauté trembla un moment dans sa main; mais lorsque, après avoir avec effroi admiré Marguerite, elle vit M. de la Fresnaye auprès d'elle; quand elle remarqua l'étrange expression de son visage, l'ardente pâleur de son front, la tristesse heureuse de son regard toujours si fier, si insolent; quand elle comprit, dans ce changement de tout son être, la métamorphose d'une passion nouvelle, elle se sentit désarmée, vaincue.

Depuis deux jours, Robert n'était point venu chez la duchesse, et depuis quelque temps il évitait de parler de son prochain

départ pour l'Italie, où il devait la rejoindre. Cette conduite, qui l'avait alarmée, s'expliquait. Elle devinait qu'il ne l'aimait plus. Jamais elle n'avait prévu ce chagrin-là; il la trouva sans force, sans présence d'esprit, sans courage; elle avait toujours commandé en souveraine; cette atteinte à son autorité la confondait; elle était éperdue d'étonnement; elle était ce que dut être le premier roi qu'un parlement a osé réprimander.

Elle sentait sa défaite, mais elle n'y voulait pas croire encore; d'ailleurs il n'y avait aucune preuve; elle n'avait point combattu, elle pouvait encore lutter avantageusement; elle hésitait à se condamner; elle refusait le désespoir et cherchait autour d'elle un autre indice, un autre témoignage, une preuve irrécusable de son malheur! Tout à coup elle vit se lever en face d'elle un fantôme, les statues de la Jalousie et de la Douleur: Étienne dardait sur elle ses yeux enflammés de rage. La pauvre femme!... elle reconnut sur la physionomie de cette autre victime tous les tourments qui déchiraient son cœur.... Ils échangèrent entre eux un regard plein de larmes, et cependant terrible. Apprenant leur sort l'un par l'autre, lisant chacun leur condamnation dans leur désespoir commun, ils semblaient se dire : C'est donc vrai!

Ainsi, ces existences douces et brillantes étaient troublées à jamais par l'orage d'un moment, et tous ces événements s'étaient accomplis par deux regards : par un regard, Marguerite et Robert avaient compris qu'ils s'aimaient; par un regard, Étienne et la duchesse s'étaient appris qu'ils n'étaient plus aimés.

L'agitation de madame de Bellegarde et la douleur d'Étienne épouvantèrent Marguerite; un tendre remords s'empara d'elle. M. de la Fresnaye observait aussi tout ce drame, mais avec plaisir et en profond connaisseur. La fureur jalouse de la duchesse, le découragement haineux d'Étienne, l'indignation de madame d'Arzac, les remords de Marguerite, tout cela n'avait pour lui qu'un sens, tout cela signifiait : Espère!... Il ne plaignait personne, il n'éprouvait pas un regret, il n'admettait pas un nuage dans le ciel de sa félicité; il contemplait leurs souffrances avec l'avidité d'un augure qui ne voit dans le sang versé que le présage; il n'aurait pas dit une parole pour

diminuer leur supplice, rien n'aurait pu fléchir son implacable joie.... C'est qu'il aimait passionnément et comme il faut que l'on aime, car cet égoïsme cruel, c'est l'amour... oui.... Si l'amour était doux, bon, commode et plein d'égards, ce ne serait plus l'amour, ce serait la bienveillance ou la charité.

XII.

Madame de Meuilles remonta seule chez elle, seule, c'est-à-dire sans être reconduite par Étienne et sans avoir dit adieu à sa mère. Ce fut un vieil ami de madame d'Estigny qui lui donna le bras jusqu'à sa porte.

Marguerite avait été abandonnée de tous les siens : Étienne s'était enfui pendant qu'elle prenait congé de la maîtresse de la maison, il craignait de se trahir, et il ne voulait point d'explication; madame d'Arzac voulait une explication, mais elle la voulait complète, et pour cela elle se promettait de courir Paris le lendemain et d'apprendre de ses parents, amis et connaissances, tout le mal que l'on pouvait penser et savoir sur le compte de M. de la Fresnaye, afin de chasser à jamais cet odieux fat de la maison de sa fille.

Marguerite avait cru que Robert, la voyant ainsi délaissée, s'offrirait pour la ramener jusqu'à son appartement. Elle se disposait à refuser cette offre avec une très-grande dignité; mais M. de la Fresnaye était un trop savant stratégiste pour commettre une pareille faute. Tant qu'on ne s'est pas fait comprendre, toutes les occasions sont bonnes pour tâcher de se faire écouter, mais une fois que l'on est compris, il faut éviter cet empressement banal qui ne peut que déconsidérer l'amour. D'ailleurs, il savait bien que son pouvoir sur Marguerite était primé dans ce moment; il y avait à supporter une première crise de remords inévitable, et pendant laquelle les soins les plus séduisants seraient inutiles. Il fallait lui laisser user son remords. Et, en effet, la triste Marguerite, réveillée de son rêve d'infidélité, était indignée contre elle-même. Elle

cherchait en vain à s'expliquer ce qui se passait dans son cœur. Un instant, cette affreuse idée qu'elle pourrait aimer M. de la Fresnaye se présenta à son esprit; mais elle la repoussa bien vite par ces mots si raisonnables : « Je ne peux pas l'aimer, je ne le connais pas. » Et elle se rassura en se disant encore : « Ce serait le malheur de ma vie, donc cela ne peut pas être. »

Une autre femme aurait eu sans doute la malice de se dire : « Cette grande émotion, cet attrait qu'il m'inspire, sont bien naturels : il a sauvé mon enfant, mon âme s'élance vers lui. Ce souvenir, à sa vue, me trouble, m'exalte.... » Mais Marguerite était de trop bonne foi avec elle-même; elle savait très-bien que si le sauveur de son enfant avait été un vieux notaire ou un gros major allemand, elle n'aurait pas éprouvé pour lui cette émotion ni cet attrait; ce qu'elle éprouvait était donc tout autre chose que de la reconnaissance : c'était une sympathie dangereuse, coupable, qui ressemblait à de l'amour... mais qui n'était pas de l'amour... parce que... parce qu'elle ne voulait pas que ce fût de l'amour!

Et puis il y avait encore une bien meilleure raison pour qu'elle n'aimât pas Robert de la Fresnaye, c'est qu'elle aimait Étienne d'Arzac. Or, comme on ne peut pas aimer deux personnes à la fois, du moment où il était avéré qu'elle aimait l'un, elle ne devait pas craindre d'aimer l'autre!

Enfin elle se dit, — toujours pour expliquer le trouble où la jetait la présence de cet homme qu'elle n'aimait pas, — elle se dit que lui l'aimait et qu'il était ainsi très-naturel que cet amour qu'il lui avait déclaré si singulièrement et qu'il lui témoignait avec une tendresse si franche, la rendît timide, embarrassée en sa présence, lui causât même une certaine confusion qu'on pouvait prendre pour de l'amour; mais comme elle était pleine de bon sens et d'un caractère très-décidé, elle conclut qu'il y avait un moyen certain de faire cesser toutes ces craintes, c'était d'éviter de voir désormais M. de la Fresnaye, et elle fit défendre sa porte pour tout le monde.

Elle attendait Étienne, mais elle sentait bien qu'il ne viendrait pas. Un prétexte pour lui écrire se présenta, elle le saisit avec empressement. Étienne avait, dans plusieurs magasins, fait mettre de côté diverses étoffes d'ameublement, de rideaux

de portières, de tentures; il avait dit qu'on les portât chez madame de Meuilles. Elle devait choisir dans le nombre ce qui convenait à telle ou telle pièce de son appartement. Marguerite prétendit qu'elle n'oserait pas se décider toute seule; elle fit attendre le commis du magasin et envoya chercher M. d'Arzac.

Étienne était plongé dans le plus profond désespoir; il méditait un adieu, une rupture; sa seule préoccupation était de ne point faire d'éclat et de ménager la réputation de Marguerite. On lui remit son billet; il le laissa sur la table et dit : « J'enverrai plus tard la réponse.... Elle va s'excuser, pensait-il, je ne veux rien croire, je souffre trop pour n'avoir pas raison de souffrir. Elle m'écrit qu'elle m'aime encore; qu'elle a beaucoup pleuré parce que je suis parti sans la voir; elle m'écrit que je suis injuste. Ah! mon Dieu, je lui pardonne; mais il ne dépend plus d'elle de me rendre la foi!... » Il ouvrit le billet et il resta étourdi, déconcerté après l'avoir lu.... Pas d'excuses, pas de protestations; il n'y avait que ce seul mot :

« Le marchand d'étoffes est là, venez vite m'aider à choisir. »

Le marchand d'étoffes! comme il l'avait oublié!

Le marchand d'étoffes! cela voulait dire : Nous arrangeons ensemble notre appartement pour nous marier dans un mois.

Ce mot fut magique. Il rendit à Étienne la vie; par ce mot, son chagrin lui fut retiré du cœur comme une lame d'acier par une main habile.

Étienne courut chez madame de Meuilles.

Elle craignait qu'il ne refusât de venir, elle pensait qu'il faudrait lui écrire encore une fois, et se justifier des torts de la veille pour obtenir son retour. Comme elle fut joyeuse de le voir entrer!

— C'est vous! s'écria-t-elle.

— Eh bien, ne m'avez-vous pas fait demander?

— Oui, mais....

Elle n'acheva pas et se troubla. Étienne osa la regarder; il la trouva divinement belle, presque aussi belle que la veille; cette beauté qu'elle avait à cause de lui le consola de celle que lui avait donnée la présence d'un autre. Sa jalousie tomba, il redevint heureux. Et comme deux enfants, ils se mirent à jouer avec les riches étoffes qu'on étalait à leurs yeux. Après

avoir choisi un superbe lampas pour la tenture générale de l'appartement, ils s'amusèrent à chercher des dessins bizarres pour les fauteuils, les petites chaises, les canapés de fantaisie. Ces soins de ménage, pris en commun, rendaient à Étienne sa confiance, et quand le marchand d'étoffes fut parti, il se sentit rassuré au point de s'écrier avec une grande indulgence pour ses propres tourments :

— Ah ! Marguerite, que je me suis ennuyé hier !

— Quel dommage que ces vilaines gens soient venus nous troubler ! répondit-elle : cette musique était charmante... je les ai maudits. Le monde ne me vaut rien à moi, j'ai la tête trop faible ; le monde me grise.... Ce bruit de commérage, ces flatteries, cet empressement dont on est l'objet, ces femmes qui vous regardent, qui vous dévisagent... tout cela m'étourdit, je ne sais plus ce que je fais. Je crois que si j'allais toujours dans le monde, je deviendrais vaine comme les autres ; je courrais après les succès, les hommages... je n'y tiens pas, mais quand on est avec toutes personnes qui ne pensent qu'à plaire, on finit par vouloir plaire aussi, n'est-ce pas ? C'est comme pour le jeu, on ne tient pas à jouer, mais une fois qu'on a les cartes en main, on veut avoir des atouts et gagner, et l'on se passionne et l'on se laisse emporter à faire des choses qui ne sont pas du tout dans votre caractère, et dont on finit par se repentir.... Ah ! j'en ai assez du monde ! Étienne, nous n'irons jamais.

Étienne était vivement touché de cette confession naïve, pleine de tendresse et de remords. Il voulut aider Marguerite à se pardonner à elle-même.

— Je comprends, dit-il, que vos succès vous aient enivrée, madame.... Vous étiez bien belle hier ! quelle fraîcheur ! quel éclat !

— Je le crois bien, j'avais la fièvre. Mais je paye cher ce triomphe aujourd'hui : je suis hideuse, regardez-moi.

Elle s'approcha de lui et il remarqua qu'elle avait beaucoup pleuré. Oh ! comme il la trouvait jolie ! Avec quelle passion il l'aurait pressée dans ses bras ! Mais Marguerite était très-pieuse, et tant qu'Étienne n'était pas son mari, il n'avait que le droit de lui baiser la main. Lui-même était très-superstitieux,

et il craignait qu'un moment de bonheur usurpé ne fût le dernier de sa vie.... Mais quel supplice, et que ce mois d'attente lui paraissait long!

Madame d'Arzac vint avec sa provision de médisances. Tout ce qu'elle avait pu ramasser de laides histoires, de propos révoltants, d'horreurs de toutes espèces contre M. de la Fresnaye, avait été recueilli par elle avec un zèle religieux. Elle était comme ces personnes qui soignent un blessé ou un malade, et qui arrivent toujours chez lui avec une foule de renseignements et de recettes relatifs au mal qu'il faut guérir. Sa malveillance contre M. de la Fresnaye tenait de la monomanie; elle oubliait pour lui sa bonté naturelle, son éducation distinguée, les lois de la politesse même. Son esprit impérieux devinait le caractère despotique de Robert; la tyrannie de la maternité s'épouvantait d'avance de la tyrannie de l'amour. Madame d'Arzac ne voyait point dans M. de la Fresnaye un prétendant qui voulait épouser sa fille, mais un ravisseur qui cherchait à la lui enlever, et tout lui semblait permis pour la défendre contre cet ennemi redoutable.

C'était peut-être la seule mère, dans tout Paris, qui eût peur d'avoir pour gendre ce jeune homme si bien né, qui avait de si grandes alliances et une fortune si bien établie en belles et bonnes terres!

Elle trouva les jeunes fiancés souriants, joyeux, confiants comme s'il n'y avait aucun rival menaçant à l'horizon. Elle eut l'air d'avoir oublié ses craintes de la veille; mais elle mit à part dans sa mémoire toutes les méchancetés qu'elle avait rapportées de ses courses du matin, bien décidée à les lancer à propos, si l'ennemi osait reparaître.

Vers la fin de la journée, on apporta à madame de Meuilles des lettres et des cartes de visite. Elle avait fermé sa porte ce jour-là; plusieurs personnes étaient venues; parmi les noms laissés, elle chercha celui de M. de la Fresnaye. Elle s'accusait elle-même et se disait que la manière dont elle l'avait traité devait l'encourager à revenir la voir plus tôt qu'il n'aurait osé le faire; mais M. de la Fresnaye ne s'était point présenté chez elle. Alors, elle se persuada qu'elle n'avait rien fait pour l'y attirer, et ses remords s'adoucirent. Elle se répéta plusieurs

fois que sans doute il ne songeait plus à elle; elle alla même jusqu'à trouver qu'elle était bien ridicule de tant s'épouvanter de l'amour d'un homme léger qui savait se distraire si facilement. Elle avait bien, en pensant toutes ces choses, un peu de dépit, mais elle n'avait plus du tout d'inquiétude, c'était l'important. Le danger était passé.

Hélas! le danger était plus grand que jamais; Robert ne s'occupait pas de Marguerite chez elle, mais il s'occupait d'elle chez la duchesse, et le coup qu'il portait à cette généreuse femme devait frapper Marguerite au cœur.

Madame de Bellegarde avait quitté le salon de madame d'Estigny presque rassurée; Robert s'était rapproché d'elle, et comme il avait accueilli ses reproches, ses épigrammes avec douceur et tristesse, elle s'était soudain calmée; sa colère s'était changée en une espèce de pitié.

— Qu'avez-vous donc? lui avait-elle dit malgré elle; vous paraissez soucieux.

— Je suis inquiet, tourmenté.

— Vous me confierez vos ennuis?

— Oui... répondit M. de la Fresnaye.

Et la duchesse fut effrayée de l'air solennel avec lequel il prit cet engagement.

— Vous serez chez vous demain à deux heures? reprit-il.

— Je vous attendrai.

Et elle était montée dans sa voiture. Seule, elle s'interrogea à son tour comme avait fait Marguerite, et elle ne comprit plus d'où lui était venue sa subite jalousie. « Madame de Meuilles va se marier; elle ne songe pas à lui.... Il la regardait avec admiration. Eh bien, tout le monde la regarde ainsi, et tous ceux qui la regardent ne sont point amoureux d'elle. Quelle folle idée m'est passée par l'esprit! il ne la connaît pas, ils ne se voient jamais. Pourtant, ce soir, j'aurais juré qu'il était tout à elle, et qu'elle-même.... Non, je me suis trompée... j'avais cru voir qu'ils s'aimaient. Oh! que j'ai souffert! Mais Étienne?... Étienne m'a vue jalouse, il a eu peur; voilà tout. »

Alors elle chercha à deviner quel était le chagrin qui attristait M. de la Fresnaye, mais elle ne le devina pas.

Il le lui apprit sans pitié... Il était passionnément épris d'une

autre femme, et c'est à sa chère Isabelle qu'il venait demander des secours dans cette douloureuse démence!...

Certes, il l'aimait encore assez pour la tromper facilement; mais il l'estimait trop pour vouloir la tromper. Il la savait bonne et généreuse, elle comprendrait qu'il y avait beaucoup de tendresse dans cet étrange aveu.

— J'ai toujours été sincère avec vous, disait-il; je ne veux pas vous faire douter du passé en vous mentant aujourd'hui. Je suis malheureux, je suis fou, pardonnez-moi et aimez-moi pour me guérir. Je n'ai aucun espoir, et cependant j'agis comme un homme qui aurait le droit d'espérer. Cette femme que j'aime va s'engager loin de moi pour jamais, cela est inévitable, et cependant j'attends avec confiance l'événement qui doit me la rendre. Quand j'ai quitté Bellegarde, je suis allé m'établir dans les environs de son château; je lui ai fait savoir que c'était moi qui avais sauvé son enfant.... Je le lui avais caché d'abord; je croyais l'avoir oubliée, car il y a deux ans que l'idée de cet amour me tourmente; ce ne fut longtemps qu'une idée... ce n'est devenu une passion que le jour où j'ai revu cette femme... Eh! mon Dieu, chez vous!... Elle m'est apparue d'une manière si poétique, seule, dans ce grand salon, pâle comme une ombre, couverte, inondée de ses longs cheveux qu'elle relevait avec tant de peine et avec tant de grâce!... Elle m'a tourné la tête; je me suis remis à l'aimer comme je l'aimais avant de vous connaître.

— Oh! dit la duchesse un peu soulagée de son émotion, c'était avant moi?

— Je vous l'ai dit. Il y a deux ans, je la suivais partout.... Elle est revenue à Paris, je suis parti en même temps qu'elle, je voyageais sur ses pas; s'il lui était arrivé un malheur, quelque accident, je serais accouru. J'avais appris qu'on arrangeait pour elle et son mari futur un appartement à Paris; j'avais aussitôt écrit à un homme de confiance que j'ai ici d'apporter tous les obstacles imaginables à l'arrangement de cet hôtel, et de rendre cet appartement inhabitable le plus longtemps possible. En effet, quand elle le vit, elle renonça au projet de l'habiter et résolut de s'établir dans un autre. Cette résolution hâtait son mariage d'un mois; j'étais ivre de rage!... J'envoyai ordre

aux ouvriers, que je tenais captifs, de terminer les travaux de cet appartement en trois jours. Cette ruse me réussit, et une nouvelle combinaison dans ses projets retarda le mariage de six semaines. Je vous raconte toutes ces niaiseries pour que vous compreniez que cet amour est plutôt une maladie de mon esprit qu'une véritable affection de mon cœur : il y a de la folie dans tout cela, je le pense bien. C'est pourquoi j'espère, par un plus digne amour, me distraire. Je suis allé plusieurs fois chez cette femme, je lui ai dit non pas que je l'aime, elle ne m'aurait pas écouté, mais que je l'avais aimée; elle a souri avec indifférence, et j'ai bien vu que je ne lui plaisais pas et qu'il fallait renoncer à elle... mais je n'en ai pas la force, donnez-la-moi.... Cette passion m'a dompté, je ne me connais plus, je souffre comme jamais je n'ai souffert... et je viens vous demander à vous, ma chère Isabelle, vous, la seule personne au monde que j'aime sérieusement, je viens vous demander de m'aider à supporter cette douleur poignante et de me consoler.

La duchesse, stupéfaite et tremblante, le laissa parler avec un respectueux effroi comme on écoute un homme qui a le délire; quand elle vit qu'il lui fallait répondre à cette inimaginable confidence :

— Ah! je comprends bien, dit-elle, ce que vous devez souffrir : n'être pas aimé, c'est si triste!

Elle éclata en sanglots. Robert ne l'avait jamais vue pleurer. L'aspect de cette beauté si fière, si brillante, si heureuse, tout à coup vaincue par le désespoir, lui brisa le cœur... il se reprit à l'aimer, non plus avec tendresse, mais avec exaltation, comme un poëte qui admire une œuvre ou une action sublime. Un moment, il oublia ce qu'il avait appelé son délire; mais elle... ne l'oublia pas. Elle le repoussa loin d'elle, et lui dit avec beaucoup de dignité :

— Ce n'est pas ainsi que je veux vous consoler, Robert; j'ai un moyen plus sûr et qui vous plaira davantage; je vous consolerai en vous disant que madame de Meuilles vous aime et que... vous avez tout à espérer.

Elle devint très-pâle en parlant ainsi.

— Vous croyez? s'écria-t-il avec une joie barbare qu'il ne sut pas cacher.

— Elle vous aime, je le crois, et... je le sens! ajouta-t-elle d'une voix éteinte.

Il y avait de la grandeur dans la manière dont la duchesse acceptait ce rôle douloureux de confidente, elle si digne d'être le plus charmant des secrets. Robert l'admira davantage encore pour sa bonté et pour sa générosité; elle devina cette admiration et comprit que cette admiration lui acquérait la reconnaissance de Robert pour toujours.

— Ce fol amour passera, se dit-elle, mais le sentiment que je lui inspire aujourd'hui survivra à tout.

Un peu d'espoir rentra dans son âme désolée; elle pleurait en silence, mais on devinait que sa résolution était prise; avant de la faire connaître, elle laissait le temps à son agitation de s'apaiser, comme un voyageur qui vient de gravir péniblement une montagne attend que les palpitations de son cœur soient arrêtées avant de reprendre sa route.

— Que m'ordonnez-vous? dit Robert avec une feinte soumission.

— Je vous ordonne de l'aimer, dit-elle, et de rester ici; moi, je partirai demain.

Robert n'eut qu'une pensée : dissimuler sa joie.

— C'est comme cela que vous me consolez? dit-il.

— Je ne puis rien pour vous maintenant, votre accès de folie doit avoir son cours; tant qu'il durera, cette puissance sur votre esprit que vous voulez bien me reconnaître serait sans valeur; j'attendrai qu'il soit passé.

Elle dit ces mots avec plus d'orgueil que de douleur, et M. de la Fresnaye, croyant avoir perdu son amour, le regretta.

— Ah! vous attendrez que mon accès de folie soit passé! En vérité, dit-il tout à coup en se rapprochant d'elle, je crois qu'il l'est déjà; je ne sais plus pourquoi je me tourmente... je me figure que j'aime une autre femme.... Pourquoi vous causé-je tant de peine, quand nous pourrions être si heureux! Nous nous aimons... rien ne nous sépare....

La duchesse, dans sa joie, fut imprudente.

— Ils s'aimaient aussi, pourquoi les séparer? dit-elle.

— Parce que je ne veux pas qu'ils s'aiment!... reprit M. de la Fresnaye avec violence.

Et toute sa passion pour Marguerite lui revint au cœur.

— Adieu donc! dit la duchesse; vous m'écrirez.... Et elle attacha sur lui ses grands yeux baignés de larmes.

— Et si je m'aperçois que je ne l'aime plus? car il faut tout prévoir... dit-il avec un sourire étrange qui fit rougir la duchesse.

— Vous viendrez nous rejoindre.

— Et vous ne m'en voudrez pas?

— Non; vous pouviez me tromper, j'aurais appris la vérité, et je vous aurais haï; vous êtes cruel loyalement, cela vaut mieux.... Cette franchise me permet de garder de vous un noble souvenir. Vous me reprenez votre amour, mais vous me laissez le mien.

Elle lui tendit la main avec une coquetterie charmante qui le fâcha. Il la trouvait trop résignée et trop spirituelle pour la circonstance; mais il comprit bientôt qu'elle jouait l'habileté, et qu'elle n'était si douce, si patiente, que parce qu'elle avait encore beaucoup d'espoir. D'ailleurs, que voulait-il? rompre avec elle sans perdre son amitié. Quel but était le sien en lui faisant ces confidences si douloureuses? obtenir qu'elle quittât Paris promptement sans lui. Eh bien! il avait ce qu'il désirait: une rupture amicale, un départ prochain, et dans trois jours Marguerite entendrait dire de tous côtés : « Vous savez la nouvelle! la duchesse de Bellegarde est partie pour l'Italie; elle est brouillée avec M. de la Fresnaye, elle a découvert qu'il la trompait, et elle lui a défendu de la revoir. Ah! il y a eu des scènes terribles. — Et pour quelle femme la trahissait-il? — On ne sait pas encore son nom, mais on le saura bientôt. » Marguerite se dirait alors : « Mais c'est donc sérieusement qu'il m'aime? »

Calcul et passion, personne peut-être, excepté les ambitieux, n'avait réuni au même degré ces deux contrastes. L'esprit de Robert, astucieux et froid, était au service de son cœur ardent et de sa nature violente. C'était un pilote impassible, qui savait se servir de la tempête même pour faire marcher le vaisseau, ou, pour parler moins poétiquement, c'était une sorte de pompier calme et prudent de sa nature, mais toujours réveillé par l'incendie.

XIII.

Comme tous les mauvais sujets, M. de la Fresnaye était très-prude. Les mauvais sujets ont, en général, une grande austérité de principes; ils ne reconnaissent que la vertu absolue; pour eux, il n'y a que deux catégories de femmes : les courtisanes et les matrones romaines, les Cléopâtres et les Octavies, c'est-à-dire les femmes qui aiment tout le monde et celles qui n'aiment personne; les femmes dont on parle toujours et celles dont on ne parle jamais. Pour celles qui ont aimé quelqu'un et dont on a parlé une fois, ils n'ont aucune indulgence, ils n'admettent point d'excuse; pour eux, les faiblesses du cœur, les passions, les fatalités ne comptent point. Il y a une chose qu'ils ne pardonnent jamais à leur maîtresse : c'est d'être leur maîtresse, quels que soient ses remords et sa fidélité. Pour leurs sœurs, ils se montrent d'une sévérité, d'une susceptibilité farouche; ils les surveillent, ils les espionnent, ils les enfermeraient volontiers... Et dans les sermons qu'ils leur adressent, ils trouvent, pour flétrir l'inconduite des femmes du monde, des expressions de mépris et d'opprobre qu'envierait un prédicateur tonnant. Un mauvais sujet, c'est un ancien complice devenu juge, et juge inexorable : il ne reconnaît point de circonstances atténuantes; ne lui confiez jamais une faiblesse, même seulement rêvée, c'est un confesseur sévère, d'une austérité désespérée; il ne croit ni au repentir ni à la pénitence.

La duchesse de Bellegarde avait plu à Robert précisément à cause de sa bonne réputation et de l'amour qu'elle avait pour son mari, et du jour où elle eut trompé ce mari tant aimé, elle perdit aux yeux de Robert tout son prestige. Elle descendit de son piédestal et rentra dans la foule des femmes vulgaires qu'on peut quitter sans égard, parce qu'elles peuvent se consoler sans peine. Cependant la manière noblement résignée, affectueusement digne, dont elle avait accepté ses aveux lui avait fait retrouver une partie de son estime, et sans doute s'il ne s'était agi que d'un autre amour, il aurait eu le courage de sacrifier cet amour et de rester tout à elle; mais il s'agissait

de sa destinée entière. Marguerite était pour lui plus qu'une beauté brillante, qu'une conquête flatteuse : c'était la femme de ses rêves, la femme auprès de laquelle il voulait passer sa vie, la femme qu'il voulait épouser. M. de la Fresnaye se disait : « Si je n'épouse pas Marguerite, je ne me marierai jamais ; » et comme il jugeait qu'il était convenable qu'il se mariât, il s'attachait doublement à Marguerite, parce qu'il sentait que jamais une autre femme ne lui inspirerait en même temps ces deux sentiments si contraires, qui seuls pouvaient l'entraîner, sentiments qu'il est bien rare d'éprouver ensemble : la confiance et la passion.

Le soir même, Robert rencontra chez sa tante madame d'Arzac. Il voulut la saluer, elle affecta de ne le point voir et lui tourna le dos. « Maintenant, pensa-t-elle, il n'osera plus venir chez ma fille. » Et puis elle commença à lancer indirectement contre lui une mitraille d'épigrammes : c'étaient des allusions détournées, mais qui allaient droit au but comme une flèche, des sous-entendus transparents comme du cristal, des réticences pleines d'abîmes, des traits mordants, acérés, empoisonnés, qui devaient tuer un homme sur l'heure. M. de la Fresnaye était devant la cheminée et il regardait rouler ce *torrent d'injures* sans mot dire. Madame d'Arzac voulut voir comment il supportait cette attaque, elle leva hardiment les yeux sur lui... O rage ! ô mystification sans pareille ! le monstre la contemplait avec une extrême bienveillance, il avait un air doux et heureux qui semblait dire : « Vous avez peur, c'est donc possible ? »

Quelques jours après, il rencontra sur le boulevard M. d'Arzac. Étienne le salua, mais avec hauteur et en pâlissant. « Bon ! pensa Robert, voilà des gens qui m'encouragent. » Il alla voir madame de Meuilles.

On lui dit qu'elle était sortie ; mais Gaston, qui avait entendu les chevaux de M. de la Fresnaye piaffer à la porte et qui le guettait au passage, lui cria : « Ne les croyez pas, maman est chez elle ! » Puis il alla en courant chez sa mère, et lui dit :

— N'est-ce pas, maman, qu'on ne doit pas le renvoyer, lui ?

— Jamais, répondit Marguerite malgré elle, en apercevant Robert ; et ce fut la mère qui parla. Quand Gaston était présent,

elle ne voyait plus dans Robert que l'homme qui avait sauvé son fils. « Madame de Bellegarde est partie ce matin, pensa-t-elle; il la rejoindra dans quelques heures, je puis le recevoir sans crainte. »

M. de la Fresnaye entra avec Gaston, et, posant la main sur la tête de l'enfant :

— Lui, au moins, dit-il, n'est pas mon ennemi. N'est-ce pas, Gaston, si on m'attaquait, tu me défendrais?

— Oh! je vous défends! répondit le naïf accusateur.

— Bien; et qui est-ce qui m'attaque le plus?

Gaston allait répondre; sa mère le regarda, il se mit à rire et s'enfuit; elle le rappela bientôt, ne voulant pas rester seule avec M. de la Fresnaye; mais M. Berthault parut, il réclama son élève, c'était l'heure de la leçon d'anglais.

— Je vous croyais parti, dit Marguerite avec un embarras mêlé d'impatience.... La manière dont Robert l'observait commençait à la troubler.

— J'ai retardé encore mon départ, je ne peux pas me décider à vous quitter.

— Ah! je vais vous y aider, dit-elle en essayant de rire.

— Rien ne vous est plus facile, et vous pouvez me renvoyer d'un mot; mais tant que vous n'aurez pas dit ce mot, je resterai. Que voulez-vous, je n'y songeais plus, moi; jamais je n'aurais eu de moi-même une si bonne idée, je ne suis pas fat, et je partais bien complétement désolé et bien malheureux, Dieu le sait! Ce n'est pas ma faute si on m'a donné de l'espoir.

Marguerite fit un mouvement d'indignation qui trahissait un superbe orgueil offensé.

— Ce n'est pas vous, madame, reprit-il; vous, au contraire, me découragez sans pitié; mais les personnes qui vous entourent me donnent tant de confiance, elles semblent si alarmées pour vous de ma présence, et si inquiètes pour elles-mêmes, qu'elles m'inspirent, malgré moi et malgré elles sans doute, une présomption inaccoutumée qui m'enivre; car enfin elles vous connaissent mieux que moi; et si elles éprouvent tant d'effroi de me voir occupé de vous, c'est qu'elles imaginent que ce n'est pas sans danger... pour elles... oh! je ne dis pas pour vous. Mais certainement il y a dans mon caractère, dans

mes défauts, quelque chose qu'elles jugent devoir vous plaire; elles savent cela mieux que moi; je m'en rapporte à elles.... Comment expliquerais-je, si ce n'était par cette crainte qui les trouble, comment expliquerais-je la haine que me montre madame votre mère? Cette grande haine n'est-elle pas un symptôme flatteur? Qu'ai-je fait pour la mériter, quel crime a-t-elle à me reprocher? J'ai sauvé la vie à son petit-fils, je l'ai empêché d'être dévoré par une louve qui se jetait sur lui. Ce n'est pas là une méchanceté! Eh bien, j'aurais livré votre enfant à cette bête féroce, je serais cette bête féroce elle-même, que madame votre mère ne me témoignerait pas plus d'horreur. Que dois-je voir dans cet acharnement d'une personne qui vous adore contre moi qui vous aime? Je n'y peux voir qu'une jalousie qui m'honore et m'encourage. Votre mère reconnaît dans ma tendresse une rivalité, et elle a raison.

— Vous vous trompez, interrompit Marguerite, irritée de la justesse de ces observations et cherchant à se défendre; ma mère ne hait pas ceux qui m'aiment; elle a pour M. d'Arzac une profonde affection; elle n'est pas jalouse de lui....

Elle crut avoir donné une leçon de convenance à M. de la Fresnaye par cette réponse qui rappelait ses engagements; mais il s'écria :

— Oh! je le crois bien qu'elle n'est pas jalouse de lui, il vous aime en esclave; il ne lui ôte rien de son autorité. Il fera ce que vous voudrez, et comme ce que vous voulez est ce qu'elle veut, elle est tranquille, vous resterez sous son empire. Sa tendresse impérieuse et l'amour docile d'Étienne s'entendent à merveille, ils sont associés pour vous aimer.... Mais dans ma pensée, à moi, elle devine une rivalité, une autorité au-dessus de la sienne, et elle voit juste, car si vous me permettiez d'avoir l'honneur de vous aimer, je vous aimerais en maître absolu.

Il dit ces derniers mots d'un ton très-respectueux, mais il jeta sur Marguerite un regard qui la fit frémir.

— Ah! mon Dieu, dit-elle avec une petite toux affectée, que j'aurais peur d'être aimée ainsi!

— Vous croyez? C'est alors que vous ne tenez pas à être aimée.

— On peut aimer autrement.

— Non; vous vous imaginez peut-être que d'Arzac vous aime!

— Oui vraiment, et comme je veux qu'on m'aime.

Elle fut très-contente d'avoir trouvé cette malice qu'elle jeta d'un ton dédaigneux.

— Oh! je le reconnais, il vous est complétement attaché, dévoué, consacré; mais ce dévouement n'est pas de l'amour....

Elle allait se fâcher; il feignit de plaisanter.

— Sans doute, continua-t-il, Étienne fera pour vous toutes sortes de belles actions, de nobles choses... moi, je ne ferais rien que du mal... mais je le ferais bien et avec ardeur; lui vous aime pour vous, moi je vous aimerais pour moi.... Par exemple il se jetterait au feu pour vous; moi je vous jetterais au feu pour moi... mais avec quelle passion!... Lui, enfin, aimerait mieux mourir que de vous voir souffrir, que de vous causer le plus léger chagrin; moi... si j'étais inquiet, jaloux ou mécontent de vous, je vous ferais des scènes affreuses, et loin d'éprouver la moindre pitié, je vous verrais souffrir, pleurer, sangloter avec délices... parce que, moi, je vous aime et que lui ne vous aime pas. Non, le sentiment qu'il a pour vous n'est pas de l'amour.

— Qu'est-ce donc?

— C'est... une appréciation exaltée. Croyez-moi, ces natures si nobles, si généreuses, ça ne sait point aimer, ça ne sait que se sacrifier... Eh bien, quand on se sacrifie, c'est tout de suite fini : on vous oublie; tandis que lorsqu'on tourmente, cela dure, on pense à vous. Le sacrifice est borné, mais le tourment est si varié! Pour bien aimer, il faut être méchant; les bonnes âmes ne valent rien en amour.

— En amour, soit; mais en ménage, je ne rêve nullement ce tyran passionné dont la joie serait de tourmenter ma vie.

— Vous avez raison de ne pas le rêver, mais s'il existe, vous auriez tort de ne pas le choisir.

— Il existe peut-être, mais je ne le connais pas.

— Vraiment! reprit-il avec un accent de reproche plein de douceur, vous n'avez jamais rencontré un regard qui attirât le vôtre par une force irrésistible... et vous n'avez pas senti dans cette sympathie toute-puissante une loi, ou, comme vous l'ap-

pelez, une tyrannie de l'amour!... Dites, soyez de bonne foi.... Non?

Elle n'osa dire non; elle retrouvait ce regard qui l'avait tant émue; elle subissait son charme.... Pouvait-elle le nier?

La malheureuse jeune femme était en proie à une angoisse indicible, mélange de tendresse et de haine, de répulsion et d'attrait. Elle était bien faible pour une lutte si terrible! Un moment il lui sembla qu'elle allait devenir folle... Quel supplice! Ne pouvoir commander à son cœur!... Sentir qu'il vous trahit, qu'il vous échappe... L'avoir donné loyalement, volontairement à qui l'a mérité, et le voir se donner lui-même, malgré vous, à qui n'a rien fait pour le conquérir! Ne pouvoir plus gouverner son regard, le sentir brûler et ne pouvoir l'éteindre... comprendre qu'il dément chacune de vos paroles et ne pouvoir reprendre ce qu'il a dit malgré vous!... C'est le supplice du coupable que de menteurs récits allaient justifier et qu'un témoignage sincère vient tout à coup confondre.... Elle luttait pourtant avec courage.... Mais le combat lui-même était un aveu, un aveu qu'il acceptait avec ivresse! Pourquoi baissait-elle les yeux prudemment? c'est qu'elle redoutait leur langage. Pourquoi donnait-elle à sa voix des accents durs et saccadés? c'est qu'elle sentait sa pauvre voix s'attendrir à chaque instant malgré elle; c'est qu'elle tâchait de déguiser, sous une fausse impatience, son invincible amour.

— Ah! vous êtes bien coupable, madame, dit-il en se levant comme s'il partait, car vous allez vous lier à jamais à un honnête homme que vous n'aimez pas.

— Monsieur de la Fresnaye! dit Marguerite révoltée.

— Pourquoi vous fâcher? En quoi ma conduite vous semble-t-elle un affront? Est-ce que je veux vous perdre, vous compromettre, vous afficher? Je veux vous donner ma vie, est-ce une injure? Je veux vous épouser... parce que je crois que je vous conviens mieux que personne et qu'il est dans notre destin de nous aimer. Pourquoi feindre? Pensez-vous donc que je ne souffre pas autant que vous? Cette émotion violente que vous cachez si mal sous une fausse dignité, cette émotion qui vous fait pâlir, rougir, trembler comme moi, je la ressens aussi, et j'ai bien le droit de la reconnaître, c'est la mienne!...

Pensez-vous donc qu'on l'éprouve deux fois dans sa vie, cet amour-là, et jugerez-vous qu'un homme soit un fou, un insolent, lorsqu'il rencontre une femme qui le lui inspire et qui le lui rend, de faire tout au monde pour obtenir cette femme, pour l'empêcher de lui échapper et de se mésallier à un autre? Oui, la véritable alliance, c'est celle-là, c'est l'harmonie de deux natures, c'est la sympathie invincible. Il y a des milliers de créatures qui meurent sans avoir jamais connu cet amour. Certes, on peut se passer de lui tant qu'on l'ignore...; mais dès qu'on le rencontre, il est impossible de ne pas se dire tout de suite : C'est lui! parce qu'il ne ressemble en rien aux autres. Dès qu'on le trouve, on ne peut plus vivre que par lui.... Vous comprenez alors si on le regrette quand, l'ayant trouvé, on l'a repoussé! O Marguerite, je vous en supplie, il est encore temps, interrogez-vous sincèrement. Demandez-vous si l'affection profonde et sans doute méritée que vous inspire votre cousin.... mon Dieu, je me rends justice, il vaut beaucoup mieux que moi.... si cet amour de naissance, de circonstance, d'habitude, de consentement, de parenté même, ressemble en rien à cet amour fatal, involontaire, impérieux, tout-puissant qui nous attire l'un vers l'autre, malgré nous, qui nous opprime, nous écrase... qui vous rend si belle, Marguerite, et qui me fait mourir!

Il se laissa tomber sur un canapé loin de madame de Meuilles et n'osa pas la regarder.

Marguerite était éperdue. Jamais Robert ne lui avait semblé plus séduisant, plus dangereux. Elle sentait bien qu'il avait raison et que toute son âme était à lui, mais sa volonté lui restait, à elle... elle ne l'aimait pas encore avec sa volonté. Elle résista vaillamment.

— J'avoue, dit-elle, que je vous trouve très-aimable et que vous auriez pu prendre sur moi beaucoup d'empire... mais j'aime mon cousin.

— Non! s'écria Robert avec violence, vous ne l'aimez pas!... Tenez, demandez-le-lui; il sait cela mieux que nous!

Madame de Meuilles, épouvantée, retourna la tête et elle aperçut derrière elle M. d'Arzac. Robert l'avait vu entrer dans le premier salon. Un moment elle crut que M. de la Fresnaye

allait lui poser nettement cette question. Il en était bien capable; elle eut peur.... Mais Étienne avait un air d'insouciance qui les déconcerta d'abord tous les deux. Il fit à Robert un salut très-gracieux, et tendant la main à Marguerite, il lui dit à la hâte, comme un homme qui est attendu : — Je viens vous demander pardon, ma chère cousine, je suis obligé de vous faire ce soir une infidélité.

A ce mot, Marguerite rougit. Étienne continua :

— J'ai un dîner d'adieu; nous embarquons ce soir notre brave capitaine Gérard. Il va faire le tour du monde. J'avais d'abord refusé, mais il m'a dit : « Viens, viens... qui sait? nous ne nous reverrons peut-être jamais; ne perds pas cette occasion.... Si c'était la dernière! » J'ai accepté.

Elle retrouva un peu de voix pour lui dire : — Vous viendrez tard?

— Je viendrai de bonne heure demain; des marins, ça dîne pendant vingt-quatre heures.... A demain! on m'attend....

Il sortit en courant et laissa toutes les portes ouvertes.

Madame de Meuilles et Robert restèrent stupéfaits de cette apparition. Mais leur étonnement avait une cause différente. Une profonde tristesse se peignait sur les traits de Robert, ses yeux exprimaient une pitié navrante.

— Pauvre jeune homme! dit-il en se parlant à lui-même.

— Vous le plaignez, reprit Marguerite, parce qu'il me quitte pour s'amuser?

— Ah! vous croyez donc au départ du marin, vous?

— Sans doute.

— Et vous dites que vous l'aimez!... Et vous n'avez pas vu qu'il était fou de désespoir, ivre de jalousie... qu'il avait le cœur déchiré?

— Non, dit-elle confondue et avec humilité.

— Eh bien, moi qui ne l'aime pas, mais qui sais ce qu'un malheureux qui aime peut souffrir, moi je vous apprends qu'il n'a rien à faire ce soir, qu'il n'a pas d'ami dans la marine, qu'il va s'enfermer chez lui, et que là, seul, désolé, il va vous écrire vingt lettres qui commenceront toutes par ces mots : « Je vous rends votre parole, Marguerite. »

— Si c'est ainsi, dit-elle, c'est moi qui vais lui écrire

— Bien. Écrivez-lui, c'est votre devoir, mais ne lui dites pas que vous l'aimez.

— Oh! vous vous trompez... Étienne riait, il avait l'air heureux et confiant.

— Par respect pour lui, ne dites plus cela.

— Vous m'inquiétez; je vais tout de suite envoyer chez lui.

Elle sonna. Un domestique vint. M. de la Fresnaye la salua et sortit.

— Courez chez M. d'Arzac, dit-elle, et priez-le de passer un instant ici avant d'aller dîner; j'ai à lui parler.

Le domestique partit à la hâte.

Dès que Marguerite fut seule, elle s'abandonna à toute sa douleur. « Mon Dieu! s'écria-t-elle, il a dit vrai, je l'aime! Que vais-je devenir? je l'aime!... » Puis elle rassembla toutes ses forces : « Oui, je l'aime, dit-elle, mais je ne veux pas l'aimer!... »

XIV.

Le domestique que Marguerite avait envoyé chez M. d'Arzac revint; il n'avait trouvé personne. M. d'Arzac était sorti, il ne devait pas rentrer avant minuit. Madame de Meuilles pensa naturellement que les conjectures de Robert étaient absurdes; elle les jugea même pleines de présomption et de fatuité.

L'idée de passer la soirée seule l'effrayait; elle avait peur de ses souvenirs. Pour se distraire et se calmer par la réalité de la vie mondaine, elle descendit chez madame d'Estigny. Elle savait que madame d'Estigny, ayant perdu une de ses parentes, vivait en famille depuis quelque temps. A peine elle était assise, on se mit à *commérer* sur les nouvelles du jour; le grand événement était le départ de madame de Bellegarde; chacun le racontait à sa manière : La duchesse avait découvert que M. de la Fresnaye la trompait, elle lui avait fait une scène épouvantable, elle était partie en lui défendant de la suivre.

Autre version : M. de la Fresnaye lui avait dit qu'il allait se

marier; elle avait d'abord beaucoup pleuré à cette déclaration, puis elle avait pris son parti courageusement.

— Tout ce que je sais, dit la fille de madame d'Estigny, c'est que madame de Bellegarde parle de lui avec la plus grande estime et comme du plus loyal de ses amis.

— Alors, c'est qu'ils ne sont point brouillés et qu'ils se sont donné rendez-vous à Gênes ou à Florence.

— Ils se sont *brouillés à l'amiable*, dit en souriant la maîtresse de la maison, et ils ne se reverront jamais.... Et elle regarda madame de Meuilles, dont le trouble était remarquable. — Mais, ajouta-t-elle avec une insouciance très-bien jouée, comme leur brouille ou leur bon accord n'intéresse personne de nous, je vous demanderai de parler d'autre chose et de m'indiquer un livre nouveau qui puisse m'aider à souffrir.

On causa un moment littérature. Marguerite essayait de se mêler à la conversation; mais comme elle était agitée!...

Quelle nouvelle pour Marguerite! Robert l'aimait donc, puisqu'il lui avait sacrifié madame de Bellegarde. Oh! cette pensée lui donnait une joie folle qu'elle se reprochait amèrement.

Madame d'Arzac était venue chez sa fille; on lui avait dit qu'elle était chez sa voisine, et madame d'Arzac avait rejoint Marguerite chez madame d'Estigny.

— Où est donc Étienne? dit-elle tout bas à sa fille.

Marguerite lui raconta l'histoire du dîner de marins.

— Ce n'est pas possible, dit madame d'Arzac; il y a là-dessous quelque mystère. Tu l'as vu?

— Oui, ma mère.

— C'est lui-même qui t'a dit cela?

— Lui-même.

— Vous étiez seuls?

— Non.

— Alors il a cru devoir faire un mensonge.

— Et quelle nécessité de mentir?

— Ah! mon enfant, que veux-tu, dans une situation fausse il est difficile d'être vrai.

Marguerite rougit, elle garda le silence. Madame d'Arzac devina à peu près ce qui s'était passé; elle jugea que le moment était venu d'attaquer M. de la Fresnaye avec vigueur. Elle fit

contre lui une sortie admirable, remplie de verve et d'esprit. Madame d'Estigny la contemplait d'un air étonné, et semblait lui dire : « Prenez garde ! ce n'est pas prudent, vous ne voyez donc rien !... » Car madame d'Estigny avait parfaitement observé tout le petit drame qui s'était joué chez elle quinze jours auparavant. Elle avait compris la jalousie de la duchesse et d'Étienne, et, ce qui est plus grave, elle avait reconnu qu'ils avaient tous deux raison d'être jaloux. D'abord elle crut madame d'Arzac aveuglée, mais elle s'aperçut que la mère intelligente avait, comme elle, la conscience du danger, et que c'était pour le conjurer qu'elle appelait la médisance et la méchanceté à son secours.

Bientôt, avec cette prompte intuition des femmes du monde, elles se devinèrent... et elles s'entendirent tacitement pour étudier, chacune à son tour, sur le visage de Marguerite, les impressions diverses que lui faisaient éprouver les attaques cruelles de sa mère contre M. de la Fresnaye et les justifications éloquentes d'un de ses amis : il y avait là un ami de Robert qui le défendait avec chaleur; et le résultat de leurs observations fut que Marguerite était complétement indifférente à l'accusation et à la défense. — Elle ne l'aime pas, se dirent-elles. — Et Marguerite elle-même se dit : — Cela ne me fait aucun chagrin d'entendre parler mal de lui, je ne l'aime donc pas?... Et elle se réjouit dans le fond de son âme.

Parmi les crimes dénoncés, il y en avait un dont madame de Meuilles ne put s'empêcher de rire, ce qui lui était facile, elle n'y croyait pas. On reparlait encore de son voyage en Italie.

— Ah ! je vous prédis, moi, qu'il n'ira pas; il ne peut pas aller en Italie, reprit madame d'Arzac.

— Eh ! pourquoi? s'écria-t-on.

— Parce qu'il y serait, comme M. de Pourceaugnac, poursuivi par une foule de femmes et d'enfants, et qu'il n'a pas envie d'entendre chanter à ses oreilles ce chœur terrible : « La polygamie est un cas pendable ! La polygamie est un cas pendable !... »

— Il est donc marié?

— Marié et père de famille ! Marié, comme don Juan, à une fausse église, avec un faux prêtre. Après tout, il a reconnu son

erreur et l'a réparée... en abandonnant sa femme. Elle est morte de chagrin! Quant à l'enfant, qui était bossu, il n'a jamais voulu le reconnaître, il a prétendu qu'il était incapable d'avoir des enfants bossus.

Marguerite s'amusa de cette folle histoire comme d'une mauvaise plaisanterie. Elle ne croyait point aux cruautés paternelles de M. de la Fresnaye; elle l'avait vu avec Gaston, et elle avait bien compris qu'il aimait trop les enfants pour avoir jamais le courage d'abandonner un fils à lui, même bossu.

Madame d'Estigny était contente de Marguerite. Après avoir pris le parti de M. de la Fresnaye attaqué comme père de famille, elle voulut éprouver encore madame de Meuilles et la forcer à être de son avis. — Eh bien, Marguerite, dit-elle, vous restez neutre; il faut vous prononcer : avec qui êtes-vous? Avec votre mère pour condamner M. de la Fresnaye, ou avec nous pour le défendre? Voyons, dites franchement, que pensez-vous de l'*accusé?*

— Je pense, dit Marguerite en s'armant de toute son énergie pour vaincre ou cacher son trouble, je pense que M. de la Fresnaye est un homme très-distingué, supérieur, et que cela suffit pour expliquer toutes les calomnies.

— Elle est brave, se dit madame d'Arzac, il n'y a encore rien de sérieux.

Mais voilà qu'un vieux parent de madame d'Estigny fit demander de ses nouvelles; il traversait Paris, se rendant d'un château à l'autre; on ne l'avait pas vu depuis longtemps, on lui permit d'entrer. Il raconta en détail tous les plaisirs de son été, son séjour aux eaux, ses visites en province, et enfin son arrivée chez lui. Chaque récit était semé d'une broderie d'anecdotes piquantes, d'observations malignes, de parenthèses instructives; car ce vieil homme du monde était une gazette vivante, un journal du soir en frac noir et en cravate blanche.

— Vous allez me dire encore que je suis un furet, que je paye vingt espions pour savoir ce qui se passe!... Dès mon premier pas dans la *capitale*, j'ai découvert une petite intrigue, peu de chose, mais j'arrive, il faut être indulgent.... Je quittais l'embarcadère du chemin de fer d'Orléans, je m'en allais tranquillement chez moi dans un fiacre avec mes deux malles. Tout

à coup j'avise une petite personne, jolie comme un cœur, seize ans au plus, une Hébé!... Elle avait de grands yeux étonnés qui regardaient de tous côtés, comme une petite sauvage; elle donnait le bras à un jeune homme. Parbleu! me dis-je, voilà un gaillard bien heureux! De temps en temps, elle se penchait sur son bras pour lui parler avec une familiarité câline qui était charmante, et lui, il riait comme un fou des questions probablement saugrenues qu'elle lui adressait; au tournant d'une rue, l'heureux couple s'est trouvé arrêté par mon fiacre, et j'ai reconnu ce monstre, ce brigand, ce scélérat de la Fresnaye.

— M. de la Fresnaye? s'écria madame d'Arzac; ah! c'est charmant! tout se découvre... voilà ce qui a fait fuir la duchesse.

— Robert de la Fresnaye lui-même! en bonne fortune à huit heures du matin, avec une petite personne assez suspecte, mais, ma foi, bien gentille et bien jolie; et il fallait qu'elle fût naturellement très-agréable, car elle était habillée comme une petite sorcière : un vilain chapeau de peluche râpé, une piteuse robe de laine jadis bleue. Ah! pour un élégant, c'était misérable; aussi, la première fois que je verrai Robert, je lui ferai honte, ajouta le vieux mauvais sujet en parlant bas au gendre de madame d'Estigny; je lui dirai : On habille, mon cher! on habille!

Cette histoire inconvenante et racontée sans aucune finesse venait tellement à propos, qu'on l'écouta avec ravissement.

— J'oublie de vous dire, ajouta le narrateur charmé de son succès, que j'ai salué la Fresnaye par méchanceté et qu'il a paru très-contrarié de ma politesse.

Chose étrange! pendant ce récit, Marguerite était au supplice; une jalousie insensée lui rongeait le cœur et elle en souffrait doublement : elle souffrait parce qu'elle était jalouse, elle souffrait parce qu'elle découvrait qu'elle était jalouse et que cette découverte lui prouvait son fatal amour.

On avait dit tant de mal de Robert depuis une heure! elle était restée insensible; on avait parlé de sa passion pour la duchesse de Bellegarde, elle ne s'était pas sentie jalouse de la duchesse, et pour cette amourette d'Opéra peut-être, pour cette

aventure de hasard sans doute, elle éprouvait tous les tourments de l'orgueil offensé, de l'amour trahi!

Craignant de ne pouvoir cacher son agitation, elle dit adieu à madame d'Estigny et retourna chez elle. Madame d'Arzac ne voulut point l'accompagner; elle pensa que la soirée avait été bonne et qu'il fallait laisser Marguerite méditer en paix sur la conduite édifiante de l'homme qui commençait à la préoccuper; et Marguerite se retrouvant dans son salon, à la place où Robert lui avait parlé le matin même avec tant de foi et d'ardeur de son amour pour elle, songeant à ses misérables intrigues, à ses amours de grisettes, se sentit révoltée, indignée. Elle quitta précipitamment ce salon, dont les échos gardaient encore tous les mensonges, avec dégoût, comme un théâtre où l'on n'a entendu que des parades grossières, que des stupidités répugnantes. Sa pensée tout entière s'exhalait en imprécations contre cet homme insolent qui s'était moqué d'elle. Quelle superbe colère! quelle dignité puissante! mais quelle joie aussi de n'avoir plus à craindre cette influence fatale! Comment aurait-elle eu peur de l'aimer? elle le haïssait!... Elle était tremblante, elle ne pouvait dormir. La rage faisait bouillonner son sang et tordait ses nerfs. Oh! cet homme était un misérable! Elle passa toute la nuit à le haïr.

Un moment, cependant, à travers sa fureur, elle eut un accès de gaieté bien naturelle, quand elle se rappela cet aplomb merveilleux avec lequel M. de la Fresnaye avait deviné le désespoir d'Étienne. « Quelle fatuité plaisante! se disait-elle; en vérité, je crois qu'il s'attendrissait sur le sort de son infortuné rival! Il daignait le plaindre et semblait lui demander pardon des succès qu'il obtenait contre lui!... Et il me grondait, moi, de ne pas savoir lire dans son âme; il avait la prétention de connaître mieux que moi les sentiments de cet homme que j'aime! Ah! cela, franchement, c'était comique, et il était parfaitement ridicule avec ses airs de devin profond et d'ennemi généreux. Je le vois encore! Une seule chose était plus ridicule que sa présomption, c'était ma naïveté; et j'ai pu un seul instant me laisser troubler par cette parodie! Oh! j'étais folle!... » Et elle se mit à rire.

Le lendemain, à dix heures, sa femme de chambre entra

chez elle avec une lettre. Madame de Meuilles reconnut l'écriture d'Étienne et frissonna. Cette lettre commençait ainsi :

« Je vous rends votre parole, Marguerite.... »

Elle crut rêver et lut une seconde fois :

« Je vous rends votre parole, Marguerite; ce n'est pas moi » que vous aimez, je le vois, et je vous sais gré d'être si » longtemps à le comprendre. Vous êtes libre, soyez heureuse. » Adieu.

» ÉTIENNE. »

XV.

Marguerite resta stupéfaite. Combien elle se reprochait alors de n'avoir pas deviné la vérité! « M. de la Fresnaye avait raison, pensa-t-elle... Et c'est pour lui qu'a souffert Étienne!... O cher Étienne!... »

Elle répondit aussitôt :

« Vous êtes libre, soyez heureuse!... Libre?... mais je ne » veux pas être libre! Heureuse?... je ne puis être heureuse » sans vous!... Quelle étrange idée vous prend? Mais, Étienne, » c'est vous que j'aime, vous seul, et aujourd'hui plus que » jamais, pour votre générosité et pour vos souffrances. Revenez » à moi, mon ami; je vous dirai tout. Ne me laissez pas long- » temps avec cette inquiétude, avec cette pensée que vous êtes » triste à cause de moi. Ah! que j'ai besoin de vous revoir! »

Étienne était résolu à subir le martyre jusqu'à la fin. « Pauvre enfant, se dit-il, elle croit m'aimer... je lui laisserai cette illusion tant qu'elle lui sera nécessaire. » Et il revint chez Marguerite. Elle le gronda bien doucement d'être malheureux sans raison. — N'ayez pas peur que j'aime ce merveilleux, dit-elle; il peut paraître séduisant à ceux qui ne le connaissent pas, mais quand on sait ce que cache d'orgueil et de rouerie toute cette fausse franchise, toute cette originalité si bien étudiée, on le trouve le moins dangereux des hommes, et ses

comédies de sentiment, admirablement déclamées, ne peuvent plus intéresser.

— Marguerite, dit Étienne, vous étiez bien troublée auprès de lui.... Il s'excusait d'être jaloux.

— Oui, c'est vrai, cela vous a fait croire que je l'aimais; c'est un trouble très-facile à expliquer et où l'attrait n'est pour rien. Vous saurez que M. de la Fresnaye, depuis deux ans, s'amuse à me suivre partout. J'avais bien remarqué cette espèce d'ombre qui s'attachait à mes pas; mais je croyais que c'était quelque aventurier inconnu, et je n'y pensais guère, lorsque j'ai découvert que mon adorateur était M. de la Fresnaye. Cette découverte, naturellement, m'a contrariée. C'est pourquoi vous m'avez vue souvent rougir à son nom; mais il est une vérité que je dois vous avouer : quand j'ai appris que c'était lui qui avait sauvé Gaston, j'ai oublié toute cette folle aventure, et je l'ai aimé bien franchement de reconnaissance et d'amitié sérieuse; ça, je ne vous le cache pas.

A mesure que Marguerite lui faisait ses aveux, Étienne se sentait pâlir et défaillir; plus elle lui expliquait son indifférence pour Robert, plus il se disait : Elle l'aime!... et il lui fallait tout son courage pour l'écouter de sang-froid.

— Je l'aurais traité affectueusement toujours, reprit-elle, s'il n'avait pas voulu recommencer à parler de sa passion, de ses regrets, de toutes choses enfin qu'il sait très-bien être inutiles... et qui d'ailleurs ne sont que des mensonges. Je trouve étrange, je trouve offensant qu'un homme ose dire à une femme qu'il l'aime, quand cette femme va se marier avec un autre homme qu'elle a choisi et qu'elle préfère; il y a dans cette audace une fatuité impardonnable, et je me manquerais à moi-même si je lui permettais, même en riant, de me tenir ce langage un jour de plus. Aussi je suis très-décidée à le mettre à la porte sans cérémonie, et cela ne me coûtera guère; car maintenant je le hais parce qu'il vous a rendu malheureux. Étienne, ce n'est pas à vous d'être jaloux de lui. Une femme aimée de vous serait bien folle de sacrifier un si noble amour à toutes ces faussetés éloquentes. Étienne, n'ayez plus peur de ce rival; je sais trop ce que vous valez pour vous comparer même à lui; vous êtes tout amour et dévouement; lui n'est

qu'égoïsme et vanité ; il médit des natures généreuses : il a ses raisons pour cela. C'est un triste héros de roman que cet homme que toutes les femmes s'arrachent. Je ne lutterai pas avec elles ; mon sort vaut mieux. Vous êtes tout aussi élégant que lui, tout aussi aimable, et vous avez plus de cœur et la passion qu'il n'a pas. Étienne, dites-moi vite que vous n'êtes plus jaloux.

Étienne n'eut pas la force de répondre.

— Eh bien, vous doutez encore ? Vous m'en voulez toujours ?

— Oh ! je ne vous en veux pas, mais....

— Vous croyez donc que je vous trompe ?

— Ce n'est pas moi que vous trompez.

— Et qui donc ?

— C'est vous, Marguerite.... Toutes ses résolutions l'abandonnèrent, et il ne put s'empêcher de lui dire : — Vous l'aimez !...

Il s'attendait à la voir s'emporter à ce mot, il fut étonné de la voir sourire.

— J'ai cru cela comme vous, dit-elle naïvement, mais vous comprendrez bientôt comme moi qu'il n'en est rien....

— Hier, cependant, quand je suis venu, il vous parlait avec passion et vous l'écoutiez....

— Oui, je pouvais le craindre encore hier, mais aujourd'hui !... je le connais, et je n'ai pas peur de lui.... N'y pensons plus.

De vives protestations n'auraient pu persuader Étienne, mais cet aveu plein de candeur le rassura. Cette fois encore il fut repris par l'espoir.

Marguerite força Étienne à lui dire ce qu'il avait fait la veille, et à confesser qu'il n'avait pas fait le moindre dîner de marins et qu'il s'était promené toute la soirée dans les allées sombres des Champs-Élysées, marchant à grands pas comme un furieux et méditant vingt lettres plus folles les unes que les autres.

— Elles commençaient toutes par : Je vous rends votre parole ?

— Oui ; mais il y en avait de bien injurieuses....

— J'ai envoyé chez vous.

— Pourquoi ? Cela m'a fait plaisir, mais je n'ai pas compris pourquoi.

— Je me défiais de ce dîner de marins, reprit-elle un peu embarrassée.

— Oh ! je croyais avoir si bien menti !

— Ma mère, quand je lui ai parlé de ce dîner, a dit tout de suite que c'était un conte.

— C'est pour cela que vous avez envoyé chez moi ?

Elle ne dit plus rien et le regarda. « Mon Dieu, comme il est changé ! » pensa-t-elle. Les traits d'Étienne étaient bouleversés : ces douze heures de jalousie l'avaient changé plus qu'un mois de maladie. Elle fut profondément touchée de ce désespoir visible, attesté par de si prompts ravages. Oh ! en ce moment, elle aurait donné sa vie pour le consoler. Le besoin de réparer le mal qu'elle avait fait l'emporta sur tout autre sentiment.

— Étienne, il me vient une idée, dit-elle. Depuis que nous sommes à Paris, nous endurons l'un et l'autre mille tourments. Retournons à la Villeberthier ; votre père assistera à notre mariage, et en sortant de l'église nous partirons seuls ; nous laisserons ici tout le monde ; ma mère aura soin de Gaston, et dans six semaines, eh bien, nous reviendrons ; voulez-vous, dites ?

Étienne, sans pouvoir s'expliquer ce qu'il éprouvait, se sentit mortellement affligé, attristé par cette proposition qui aurait dû l'enivrer de joie. Il leva sur Marguerite des yeux inquiets ; il semblait se demander : « Qu'a-t-elle donc ? » Il semblait découvrir un malheur affreux derrière ce bonheur. Marguerite, qui n'avait jamais quitté son enfant une heure... proposer de l'abandonner pendant six semaines ! Ce n'était pas naturel, il se passait quelque chose d'extraordinaire dans son esprit.

— Vous n'approuvez pas ce projet ? dit-elle avec amertume.

Pour motiver son hésitation, il répondit :

— Je ne voudrais pas vous séparer si longtemps de Gaston.

— On parle de moi, dit Gaston, qui était venu chercher un livre dans le salon voisin ; qui m'appelle ?

— Personne, dit Marguerite ; nous causons affaires ; va, je te ferai demander plus tard.

Étienne fut frappé du ton sec avec lequel Marguerite dit ces

mots. Pour la première fois de sa vie elle parut souffrir de la vue de son fils. Oh ! certainement il y avait une douleur secrète au fond de cette âme. « Qu'a-t-elle donc ? » se disait-il.

Plusieurs personnes vinrent chez madame de Meuilles. Ce jour-là elle n'avait point défendu sa porte. Madame d'Arzac arriva à son heure ; elle venait tous les jours chez sa fille pour l'empêcher d'aller chez elle ; la saison commençait à être froide, et Marguerite ne pouvait sortir qu'avec de grandes précautions et les jours de soleil. Madame d'Arzac fut, comme Étienne, alarmée de l'air et des manières étranges de Marguerite : elle s'impatientait à la moindre contradiction ; elle trouvait tout mal, et déployait un merveilleux talent de satire jusqu'alors tout à fait inconnu. Madame d'Arzac se disait de son côté : « Qu'a-t-elle donc ? »

Elle prit Étienne à part, et, l'emmenant dans l'autre chambre, elle chercha à obtenir de lui la vérité ; mais il ne la savait pas. Il répéta ce que Marguerite lui avait dit au sujet de la Villeberthier.

— C'est une très-bonne idée, reprit vivement madame d'Arzac ; il faut vous marier tout de suite et partir.

Madame d'Arzac consentant si vite à laisser sa fille voyager sans elle, par ces premiers froids toujours dangereux pour une convalescente, c'était encore un symptôme alarmant.

Comme ils causaient ensemble, cherchant à se cacher mutuellement leurs soupçons et leurs craintes, M. de la Fresnaye, parfaitement calme, traversa le grand salon, précédé par le domestique qui allait l'annoncer. Revenir sitôt, quelle audace ! Il se croyait donc des droits ?

Étienne aurait bien voulu être là quand Marguerite le verrait entrer, pour savoir si elle l'attendait, ou si cette visite imprévue la fâchait ; mais il était si irrité, il avait un si violent désir d'insulter Robert, qu'il resta dans le premier salon, où quelques personnes, prêtes à s'en aller, étaient venues le rejoindre.

Marguerite, en apercevant M. de la Fresnaye, devint pâle comme une statue ; elle l'accueillit par un regard d'une dureté et d'une froideur qui l'épouvantèrent. Il fut un moment déconcerté. Après un salut d'une politesse haineuse, si l'on peut s'exprimer ainsi, elle se retourna vers la personne qui lui par-

lait et fit semblant de l'écouter avec une attention profonde. Robert eut le temps d'observer Marguerite; et lui aussi, comme Étienne, comme madame d'Arzac, il se demanda : « Qu'a-t-elle donc? » Ce n'était plus cette femme qu'il aimait pour son angélique douceur; elle avait changé d'aspect : son regard était morne, son sourire contracté; son front, plissé par la colère, avait perdu sa noble sérénité; il ne trouvait plus sur son visage cette dignité suave, cette candeur sérieuse de madone, qui étaient le caractère de sa beauté. Le type religieux s'y devinait encore, mais altéré, mais contrarié; ce n'était plus la Vierge rêveuse du maître de l'Italie souriant à l'Enfant divin; c'était une jeune abbesse indignée, découvrant un crime dans la communauté, et condamnant la religieuse coupable à être enterrée vivante dans les souterrains du monastère.

M. de la Fresnaye se sentit découragé, presque désenchanté.

— Madame, dit-il quand il lui fut permis de parler, pardonnez-moi d'être venu vous ennuyer encore; mais je n'ai pu résister à mon impatiente curiosité. Dites-moi, je vous en conjure, si la prédiction de votre somnambule s'est accomplie, et si vous avez reçu ce matin la lettre qu'il vous avait annoncée.

Dans la disposition d'humeur où était Marguerite, cette question lui parut de la plus haute insolence. Elle répondit avec une froideur pleine de dédain :

— Non, monsieur; mais il n'y avait aucune raison pour que cette lettre fût écrite.

Robert comprit qu'il était perdu.

— Je vois, madame, reprit-il d'une voix troublée, que le somnambule n'était pas lucide et qu'il s'est trompé... sur tout.... Maintenant, ajouta-t-il, que vous avez bien voulu satisfaire ma curiosité, je n'ai plus aucune raison pour vous importuner.

Et il s'en allait confus, humilié et désolé... car il l'aimait..., lorsque madame d'Arzac, paraissant tout à coup à ce mot de curiosité, l'arrêta hardiment à la porte.

— Ah! votre curiosité est satisfaite, monsieur, dit-elle d'un ton railleur; vous seriez bien aimable d'avoir pitié de la mienne et de me permettre de vous adresser une question très-indiscrète et, je l'avoue, très-inconvenante... Il ne s'agit pas d'un somnambule, mais d'une rencontre qu'on a faite hier....

— Je suis à vos ordres, madame, prêt à vous répondre.

— Je n'ose, dit-elle, c'est embarrassant....

— Pour vous, madame? cela m'étonnerait.

— Non, mais pour vous peut-être.

— Oh! moi, je n'ai pas peur....

— Eh bien, un de mes amis vous a rencontré hier matin... à huit heures.

Robert parut contrarié. Marguerite attachait sur lui des yeux perçants; Étienne regardait Marguerite.

Madame d'Arzac continua :

— A huit heures; c'était dans une rue dont j'ai oublié le nom, mais qui est près du chemin de fer d'Orléans... Vous donniez le bras à une petite personne, jolie comme un ange... et vêtue plus que simplement.

— C'est vrai, madame, dit Robert avec un sourire triste et d'un air contraint.

— Eh bien, monsieur... et c'est là ce qui m'embarrasse à vous dire... un de mes amis a soutenu que cette jolie personne, qu'il a cru reconnaître, était mademoiselle Zizi, de l'Opéra.

— Ah! madame, dit-il, c'était ma sœur!

Il regarda madame de Meuilles. Oh! comme il fut heureux! Marguerite avait rougi, elle était rayonnante de joie; toute sa beauté, toute sa tendresse, lui étaient revenues. « C'était donc cela, pensa Robert en lui souriant avec amour, elle était jalouse! »

Étienne avait suivi toutes les impressions que n'avait pu cacher Marguerite; et, le cœur plein d'amertume et de douleur, il se disait en même temps : « Elle était jalouse! »

M. de la Fresnaye venait de partir. Dès qu'il fut assez loin pour qu'on n'eût plus à le craindre, un immense éclat de rire fit trembler les vitres du salon.

— Oh! c'est charmant! disait l'un.

— Elle est bonne, la plaisanterie! disait l'autre.

— Quoi donc?

— Sa sœur!

— Eh bien?

— Mais il n'a pas de sœur! il n'a jamais eu de sœur, il est fils unique, tout ce qu'il y a de plus unique! Sa mère était ma

parente, je l'ai vue mourir, dit le vieux diplomate; elle n'avait qu'un chagrin, c'était de n'avoir pas de fille.

— Vraiment? s'écriait madame d'Arzac. Alors il s'est moqué de moi!

— Aussi, pourquoi l'avez-vous interpellé devant tout le monde; il a fait comme font les ministres convaincus d'abus de pouvoir, il a nié, il a improvisé un document, un faux document; il a improvisé une sœur pour les besoins de la cause, pour enlever un vote!...

Et les rires recommencèrent.

Marguerite souriait avec complaisance à ces malices. Rien ne l'empêchait d'être heureuse, rien ne troublait sa confiance. « Je ne sais pas comment cela s'expliquera, pensait-elle, mais puisqu'il l'a dit, c'était sa sœur! »

Gaston, tout paré pour le dîner, se montra timidement à la porte. « Viens donc, petit, » lui dit Marguerite; et, comme il n'osait s'approcher, ayant été renvoyé une heure auparavant, elle courut vers lui, le prit sur ses genoux et l'embrassa avec effusion. La vue de Gaston ne lui faisait plus de mal à présent.... Il lui rappelait Robert... mais elle ne haïssait plus Robert.

Moralité : Une femme jalouse ne doit pas très-bien élever ses enfants.

XVI.

C'était sa sœur! Et depuis deux mois, Robert se donnait mille peines et faisait toutes sortes de démarches fatigantes et inutiles pour retrouver cette pauvre sœur abandonnée.... Enfin il ressaisit sa trace : il apprit qu'elle était à Gênes, dans un couvent. Que de formalités, de supplications, d'intrigues même il fallut avant de constater son identité, avant d'obtenir qu'on la remît sous sa protection! Grâce à l'influence d'un ancien ami qu'il avait à Gênes, il parvint à triompher de toutes ces difficultés, et sa sœur venait de lui être rendue. Elle était charmante; quoiqu'elle n'eût que douze ans, comme elle était

grande et forte, elle paraissait en avoir quinze ou seize. Sa mère était Milanaise et d'une bonne famille, mais ruinée et sans crédit. Le comte de la Fresnaye, père de Robert, veuf depuis quelque temps, et voyageant en Italie, l'avait aperçue et s'était épris de passion pour elle. Il avait espéré faire d'elle sa maîtresse, et se borner à la séduire (on sait qu'il était peu délicat dans ses procédés); mais il comprit bientôt que cette séduction était impossible, et il se décida à se remarier. Au bout d'un an, sa seconde femme mourut en lui laissant une fille. Il revint en France, où il jugea inutile de parler de cette aventure. Sa conduite envers son enfant et les parents de sa femme fut telle, qu'on se résigna à faire de la dignité, désespérant de rien obtenir de lui. Ce ne fut qu'après sa mort qu'on eut l'idée de rappeler les droits méconnus de cette fille. Mais les actes principaux étaient anéantis ou perdus; les témoins du mariage étaient dispersés. L'affaire, confiée à des avocats ingénieux, traîna en longueur. Dans leur finesse, ils empêchaient prudemment la famille intéressée de faire la seule démarche qui fût raisonnable : c'était d'écrire à Robert.... Oh! quelle folie! l'avertir, lui que cette révélation dépossédait en partie, c'était compromettre le succès! Les gens de loi prévoient tout en affaires, excepté cette bizarrerie, qu'un homme, apprenant qu'il a un devoir d'honneur à remplir, s'empresse de le remplir aussitôt. La jeune fille, avec son instinct de générosité, fit plus que tous leurs beaux calculs : elle écrivit à son frère... en cachette, car c'était bien imprudent.

Robert fut d'abord très-étonné en recevant sa lettre; puis de vagues souvenirs l'éclairèrent.... Il se rappela avoir entendu parler à un vieux valet de chambre de son père d'une belle Italienne qui avait voyagé avec lui en Italie; il prit des informations et fit demander des renseignements à la légation française de Milan; mais l'acte de mariage ne s'y trouvait point. Après plusieurs recherches infructueuses, Robert finit par découvrir que son père avait voulu se marier à Naples, où il avait, à l'ambassade, un ancien camarade de jeunesse qui lui promit de le marier en secret et de cacher ce qu'il appelait sa faute à tous les Français présents en Italie. Et l'acte de naissance?... il fallait six mois avant de retrouver l'acte de naissance de

Teresa; enfin, ces ennuis étaient passés. Et la pauvre enfant venait d'arriver à Paris avec une parente de sa mère.

Dès six heures du matin, M. de la Fresnaye attendait sa sœur au débarcadère du chemin de fer d'Orléans; il la vit et la trouva si gentille, qu'il se prit à l'aimer tout de suite. Elle avait voulu aller à pied pendant quelque temps pour voir un peu la ville merveilleuse qu'il lui tardait de connaître; et Robert, s'amusant de ses questions étranges, de son esprit, de sa naïveté, la conduisait très-fraternellement chez lui, lorsqu'il avait été reconnu par le roi des commérages, ou plutôt par cette vieille portière du grand monde qu'on appelait le marquis de ***.

Ainsi s'expliquait l'aventure de la petite Zizi de l'Opéra et cette autre histoire de faux mariage et d'enfant bossu que madame d'Arzac avait recueillie avec tant de joie : on avait prêté à Robert une aventure de son père.

On s'occupa de ce roman pendant huit jours à Paris. La conduite de M. de la Fresnaye était louée avec enthousiasme; il sacrifiait par cette reconnaissance près de quatre-vingt mille livres de rente. C'était inouï! on l'admirait avec un étonnement humble et naïf; chacun semblait dire : « Je ne connais que lui capable de faire une chose pareille! » Il y avait même des gens qui, exagérant le sacrifice, l'accusaient de perdre cent cinquante mille livres de rente par cette belle action; mais les jeunes personnes et les mères de famille étaient mieux informées; elles savaient que la plus grande partie de sa fortune lui venait de sa mère, et que cette petite sœur, étant d'un *second lit,* n'avait droit qu'à la fortune du comte de la Fresnaye, son père. Un des principaux ennuis du grand monde, c'est d'entendre quelquefois, pendant une soirée entière, des femmes, jeunes et vieilles, même des jeunes filles, parler fortune, dots, rentes, héritages, propriétés, maisons de rapport, usufruits, substitutions, etc., etc., avec un intérêt toujours croissant et une admirable connaissance des faits. Que des gens d'affaires, des commerçants s'appliquent à connaître la fortune de tous ceux qui les entourent, cela est tout simple : quand on a pour métier de vendre, il faut bien s'informer si ceux à qui l'on vend ont de quoi payer; mais dans un salon, mais pour des personnes

qui ont la prétention d'être futiles et généreuses, cette science de la fortune générale, cette étude du bilan universel a quelque chose de dégoûtant et de misérable. O gens bien élevés, si votre vénalité vous porte à acquérir cette triste science, du moins que votre bon goût vous empêche de la faire valoir avec tant de pompe !

Les mères de famille qui avaient une fille à marier faisaient déjà mille agaceries à Robert de la Fresnaye. Les mères de famille qui avaient un fils à marier commencèrent aussi à s'enquêter de la petite sœur, dont la fortune, thésaurisée par le frère, serait un jour considérable. On ne l'avait pas encore vue, on savait déjà, à un denier près, ce qu'elle aurait de dot dans quatre ans, et on courait après M. de la Fresnaye avec une nouvelle ardeur, et pour sa sœur et pour lui-même.

Mais l'alarme fut bientôt dans le camp des mères de famille, un bruit étrange parvenait jusqu'à elles : on prétendait que Robert, leur gendre idéal à toutes, était amoureux fou de madame de Meuilles et qu'il voulait l'épouser.

Alors, sans savoir si ce bruit était fondé, et par précaution dans le cas où il viendrait à se vérifier, on tomba sur la malheureuse femme, et l'on inventa sur son compte toutes sortes de méchancetés. L'idée ne vint à personne que Marguerite, aimant son cousin, pût refuser M. de la Fresnaye : il était deux fois plus riche que M. d'Arzac et d'une naissance bien supérieure! Si elle avait fait cette folie, on l'aurait trouvée ridicule, mais on n'y songeait même point. Ce qui révoltait contre elle, c'est qu'elle l'eût emporté sur toutes les jeunes filles de Paris, elle veuve, avec un enfant de sept ans, huit ans, dix ans! On vieillissait ce pauvre Gaston!... « Elle a vingt-trois ans! c'est déjà une vieille femme! » disait une innocente de vingt-huit ans... parée d'une rose sur l'oreille. Ah! ce succès-là était impardonnable!

Mais d'où ce bruit était-il venu?... D'une précaution!... comme tous les bruits qui compromettent; ils ont presque toujours pour origine une précaution. Dans le monde, la prudence est l'ennemie de la sûreté. Pour ne plus voir M. de la Fresnaye, Marguerite avait fait défendre sa porte à tout le monde; puis, entraînée par Gaston, elle l'avait reçu; mais la porte était restée

défendue pour les autres. Or les autres étant venus, ayant vu la voiture de M. de la Fresnaye dans la cour et ayant été renvoyés, avaient raconté la chose par la ville et avaient publié partout que madame de Meuilles s'enfermait tous les jours, de trois à six heures, avec M. de la Fresnaye. Ces propos, joints à ceux que faisait tenir le départ de la duchesse de Bellegarde, établirent une intimité patente entre Marguerite et Robert, et l'on crut leur faire beaucoup d'honneur en supposant que cette intimité se terminerait par un mariage.

Mais comment arranger ce projet de mariage avec les assiduités de M. d'Arzac? « On lui donne son congé homéopathiquement, disait-on : on attend qu'il comprenne. »

Hélas! Étienne n'avait que trop bien compris; mais on ne voulait pas lui donner son congé, et Marguerite était pour lui si charmante et si dévouée, que malgré lui il conservait de l'espoir.

Éclairée par sa folle jalousie, madame de Meuilles s'était avoué enfin qu'elle aimait M. de la Fresnaye; seulement, comme il fallait qu'elle parcourût tous les degrés de l'illusion, elle croyait sincèrement guérir de cet amour et revenir à Étienne, qu'elle préférait. Étrange situation!... sa passion involontaire l'entraînait vers Robert, mais Étienne était le choix de son cœur; c'est Étienne qu'il lui plaisait d'aimer. Toutes ses émotions violentes appartenaient, malgré elle, à M. de la Fresnaye; mais toutes ses pensées d'avenir douces et habituelles étaient à M. d'Arzac; c'est près de lui qu'elle rêvait de se retirer loin du monde, loin de ce monde dangereux où elle avait rencontré Robert; et elle attendait la fin de son amour avec confiance et certitude, comme on attend le vingt et unième jour d'une fièvre maligne pour entrer en convalescence. Quelquefois elle en voulait un peu à Étienne de se décourager ainsi par délicatesse, et de ne pas l'aider à chasser plus vite le souvenir importun de Robert.

Étienne n'avait plus qu'une chance; elle était belle, il la connaissait et il la ménageait avec intelligence. Les deux grands avantages que Robert avait sur lui, c'était d'être un remords et d'être un inconnu. De là venait le trouble que causait toujours sa présence et qui lui donnait tant de charme. Eh bien! en ayant l'air d'accepter la rivalité et en laissant à Mar-

guerite le droit et la liberté de choisir entre eux, il supprimait déjà le remords; M. de la Fresnaye devenait un concurrent plus ou moins redoutable, mais ce n'était plus le séducteur fatal, le démon ennemi de la foi jurée. On ne tremblait plus quand il venait, il avait la permission de venir. On ne se cachait pas de l'avoir rencontré, on lui donnait franchement rendez-vous; tout le côté dramatique de cet amour était ainsi retranché.

C'était déjà beaucoup; ensuite, Étienne pensait que l'habitude de se voir sans obstacle et sans mystère rendrait moins vif le plaisir de se retrouver et que M. de la Fresnaye, admis sans façon dans la maison comme plusieurs autres amis, finirait bientôt par perdre cette superbe position d'inconnu, cette fleur de nouveauté qui était son prestige : alors il pourrait lutter avec lui heureusement. « Il viendra un jour, se disait Étienne, où il faudra se dévouer, un jour où celui qui aimera le plus sera le mieux accueilli : ce jour-là, Marguerite sera toute à moi ! »

Mais Robert avait vu le piége, il l'avait accepté, et sans s'y laisser prendre, il tournait autour adroitement pour qu'on n'eût pas l'idée de lui en tendre un autre plus ingénieux. S'il avait perdu malgré lui sa belle *position de remords*, il avait conservé son prestige d'*inconnu*. Il venait souvent, mais comme un étranger, sans familiarité, sans aucune bonhomie. Il était comme M. de G..., à qui l'on disait : « Que vous avez l'air froid et imposant! on n'est jamais à son aise avec vous ! » et qui répondait : « Mais je ne tiens pas du tout à ce qu'on soit à son aise avec moi ! » M. de la Fresnaye chez madame de Meuilles, excepté pour Gaston, n'était cordial pour personne; et, dans ses manières avec Marguerite, il y avait une froideur volontaire, un respect craintif et prudent qui la troublait bien plus que n'aurait fait une familiarité provinciale ou villageoise. M. de la Fresnaye avait un préjugé. « En amour, disait-il, il ne faut jamais être affectueux. »

Autant il était réservé dans ses manières, autant il était franc et même présomptueux dans ses discours. Quoique en apparence on ne lui laissât aucun espoir, il parlait comme un homme dont on a accepté l'avenir. Le jour où il amena sa petite

sœur chez madame de Meuilles, comme elle admirait sa générosité envers cette enfant abandonnée qu'il lui aurait été si facile de renier impunément : « J'ai hésité un instant à cause de vous, dit-il en souriant, car enfin cette reconnaissance m'ôte quatre-vingt mille livres de rente... mais j'ai pensé que, comme à moi, cela vous serait bien égal.... »

Marguerite fit semblant de ne pas entendre; elle s'occupa de la jeune fille pour se donner une contenance, mais sa rougeur prouva qu'elle avait bien entendu.

Cette parfaite confiance de Robert lui semblait ridicule; cependant elle s'en inquiétait. Ainsi, pendant que Marguerite attendait si naïvement la guérison de son amour pour Robert, Robert attendait orgueilleusement qu'elle eût oublié Étienne. Il admettait les égards qu'on devait à une ancienne affection, à un vieil amour éteint, passé, trépassé, et il permettait qu'on lui rendît les derniers devoirs.

Par une sorte de convention tacite, Étienne et Robert évitaient de se rencontrer. Étienne venait tous les soirs, Robert ne venait jamais que dans la journée. Chacun, dans la lutte, avait un auxiliaire : Étienne était chaudement soutenu par madame d'Arzac; Robert, puissamment protégé par Gaston. Et Marguerite, pendant ces quelques jours de fausse liberté qu'on semblait lui laisser, s'enivrait de ce double amour, et passait de longues heures à interroger ses sentiments sans les comprendre.

Parfois elle se disait : « Si je cessais de voir M. de la Fresnaye, je ne penserais plus à lui.... » Jamais l'idée ne lui était venue de cesser de voir Étienne.... « Si j'étais la femme d'Étienne, se disait-elle encore, je l'aimerais par amour et par devoir, et comme ce serait un crime de me rappeler un autre amour, j'oublierais cet autre amour.... » Jamais l'idée ne lui était venue d'épouser M. de la Fresnaye.

Un soir, Étienne, la voyant malheureuse, inquiète, épuisée par ses combats et ses remords, lui dit avec un courage plein de tendresse : — Pourquoi vous tourmenter ainsi?... Vous l'aimez... dites-le franchement, ma pauvre Marguerite; je ne saurais vous en vouloir... ce n'est pas votre faute. Eh! mon Dieu, l'amour n'est si beau que parce qu'il est involontaire;

on n'a pas le droit de dire : Aimez-moi ! L'amour ne se commande pas, il s'inspire.... Dites loyalement que vous aimez Robert.... Il vous aime... épousez-le.... Si vous êtes heureuse, je lui pardonnerai....

A ce seul mot, « épousez-le, » Marguerite s'était sentie toute confuse; épouser M. de la Fresnaye! la seule idée d'être à lui la faisait rougir de honte et frissonner de peur.... Hein, comme elle l'aimait !

— Étienne, répondit-elle, je vous épouserai, ou je ne me marierai jamais. Je subis une influence fatale dont je veux triompher et dont je triompherai, si vous ne m'abandonnez pas. Ayez confiance en moi; je ne vous cache point ce que j'éprouve. Quand il est là..., il me semble que je l'aime...; mais quand il est loin de moi, il me semble que je redeviens libre..., et, libre, je me donne à vous. Il y a une chose que je puis vous certifier, c'est que je pourrais vivre sans lui et qu'il me serait impossible de vivre sans vous. Souffrez encore un peu avec patience.... Bientôt je vous dirai : C'est vous que j'aime, emmenez-moi!

Certes, c'était là une existence charmante : être courtisée, aimée, adorée par deux hommes jeunes, beaux, distingués entre tous les élégants de Paris; pouvoir choisir entre eux, se voir préférée par eux à toutes les femmes les plus séduisantes et les plus belles, il y avait là de quoi satisfaire un ambitieux orgueil, il y avait là de quoi rendre heureuse une coquette Célimène ! Mais cette existence, si charmante pour la vanité, était mortelle pour une sensibilité vraie et pour une honnêteté consciencieuse. Marguerite, dans cette atmosphère d'amour, languissait brûlée et dévorée. Le magnétisme rival de ces deux volontés qui lui commandaient tour à tour irritait ses nerfs déjà si faibles; cette vie chaste qu'elle menait, entourée de passions, objet des plus tendres pensées, faisait bouillonner son sang et lui donnait une agitation invincible qui devenait dangereuse. Elle avait perdu complétement le sommeil; elle passait la nuit à se promener dans sa chambre, essayant, par la fatigue, d'obtenir un repos forcé; elle avait tâché de prier, mais elle priait si mal... c'était profaner la prière. Quand elle était lasse d'avoir marché longtemps, elle allait s'asseoir auprès

du lit de son fils et elle le regardait dormir. Là seulement elle retrouvait un peu de courage pour recommencer les combats de la journée.

Mais cet aveuglement ne pouvait durer toujours, l'excès même du supplice qu'elle endurait finit par la rendre lucide, et la vérité lui apparut dans toute sa laideur. Oh! comme elle se méprisa! comme elle se maudit! Elle fut pour elle sans indulgence et sans pitié; elle s'accusait de lâcheté, de perfidie! « Mais je ne peux plus me faire d'illusion! s'écriait-elle en tombant à genoux et en cachant dans ses mains son front humilié..., mais je suis une indigne créature, je suis une misérable! Je les trompe tous les deux!... je les aime tous les deux!... »

Et le matin on la trouva sans connaissance au pied du lit de Gaston. Les sanglots et les cris de sa mère ne l'avaient point réveillé! Heureux enfant! insouciant dormeur! dans quinze ans, toi aussi, tu inspireras des passions folles et tu feras pleurer les femmes!... dans quinze ans, tu le causeras à ton tour, ce désespoir qui maintenant te berce!

XVII.

Dès ce jour la résolution de Marguerite fut prise : ne plus voir Robert, ne plus voir Étienne. « Si je choisis l'un, je regretterai toujours l'autre, pensa-t-elle; ce qu'il y a de plus sage, c'est de les fuir tous les deux. Je serai bien malheureuse, mais je serai honnête, c'est l'important, et je ne jouerai plus un rôle honteux. »

En amour, les résolutions héroïques sont toujours celles qu'on adopte, parce qu'elles sont impossibles à tenir. On les prend, et l'on satisfait sa conscience; on les abandonne, et l'on contente sa faiblesse; on se persuade que l'on a cédé à la force des choses.

Marguerite était malade; sa mère seule eut le droit de pénétrer jusqu'à elle. Cet évanouissement, qui avait duré plus d'une

heure, malgré les secours, avait inquiété tout le monde. Madame d'Arzac commençait à s'alarmer de cette situation plaisamment romanesque dont elle affectait de rire; et elle accourut chez sa fille, très-décidée à lui parler franchement. Mais quand elle s'approcha de Marguerite et qu'elle remarqua sa pâleur, son accablement profond, elle comprit que la pauvre femme n'était pas en état d'écouter des remontrances; et elle imagina d'aller le soir même chez son beau-frère, pour l'engager à hâter le mariage de son fils et à vaincre les sentiments de fausse délicatesse qui empêchaient Étienne de rappeler à Marguerite sa promesse. Madame d'Arzac resta toute la journée près de sa fille, méditant silencieusement ce beau projet; vers sept heures, elle la quitta et s'en alla sournoisement chez le vieux comte d'Arzac ourdir le complot de famille qui devait chasser à jamais M. de la Fresnaye de la maison et assurer le repos de Marguerite.

Aussitôt que sa mère fut partie, Marguerite se remit à pleurer; sa haine contre elle-même n'était point calmée. Un moment elle avait pensé à avouer à sa mère son désespoir et ses angoisses; mais la honte l'avait retenue. Il y a des choses qu'on ne peut avouer à une mère, par respect pour elle.

Madame de Meuilles se demandait comment elle allait faire pour éloigner d'elle ces deux hommes qui l'aimaient, et tout à coup, malgré ses larmes, elle sourit de l'étrange idée qui lui venait : c'était de dire à Étienne qu'elle aimait Robert, et à Robert qu'elle aimait Étienne... Mais ce moyen, outre qu'il lui semblait contraire à sa dignité, était encore dangereux : Étienne se serait découragé et serait parti; mais Robert n'aurait pas perdu l'espoir, il serait resté; par le fait, c'était choisir Robert. Sa perplexité était grande.

Marguerite avait quitté sa chambre à coucher, et elle était étendue sur un canapé dans son salon. Fatiguée de cette longue nuit sans sommeil, elle s'endormit un instant. Comme elle avait bien recommandé qu'on ne laissât entrer personne chez elle, ni parents, ni amis, elle était en sécurité. Oh! si quelqu'un était venu à l'heure habituelle des visites, on l'eût renvoyé impitoyablement; le valet de chambre, à qui avait été donné cet ordre exprès, aurait fait son devoir en dragon; mais

il était sept heures et demie... qui est-ce qui pouvait venir à cette heure-là? personne. Aussi le grave valet de chambre était-il allé dans le voisinage faire une petite visite, une course d'un moment; il était bien sûr d'être rentré pour l'heure du danger, et il avait laissé à sa place un jeune étourdi qu'il n'avait pas jugé en état de recevoir une consigne. Madame de Meuilles venait à peine de s'endormir, qu'elle fut réveillée par une voix qui annonçait avec pompe un personnage que d'abord elle ne reconnut pas; puis l'ayant vu près de la cheminée :

— Vous... à cette heure! s'écria-t-elle.

— Je n'espérais pas vous voir, madame; je venais seulement demander de vos nouvelles : on m'a dit ce matin que vous étiez bien souffrante.

— Je suis beaucoup mieux, reprit-elle sèchement.... Marguerite croyait mentir, mais elle disait vrai : rien que la vue de Robert l'avait ranimée et guérie.

— Vous jouez, croyez-moi, un jeu très-dangereux, dit-il. Vous vous rendrez sérieusement malade.

— Êtes-vous médecin? Prétendez-vous me donner des conseils?

— C'est votre esprit qui souffre; ce n'est pas un médecin qu'il faut pour vous soigner, c'est un philosophe, et moi qui vous parle, je suis un excellent philosophe; vous avez tort de ne pas me consulter.

— Je n'ai pas confiance.

— Ah! si vous n'aviez pas confiance, vous me consulteriez! dit-il avec une légère fatuité, mais avec une malice pleine de grâce.

Elle allait répondre, quand Étienne entra. « Oh! mon Dieu, que va-t-il se passer? que vais-je devenir?... pensa madame de Meuilles. Quelle fatalité! je me promets de ne revoir jamais ni l'un ni l'autre, et les voilà tous deux ensemble... ensemble, ces deux hommes qui se détestent... quel supplice! »

Elle tremblait, elle était horriblement inquiète. Autre fatalité : madame d'Arzac, qui venait tous les soirs, ne venait pas justement ce soir-là que sa présence aurait été si utile à sa fille; elle l'aurait aidée dans cette situation pénible; elle aurait causé de choses indifférentes; elle n'aurait pas été, comme Marguerite, étouffée, étranglée par l'embarras, par l'émotion,

par la peur. Enfin, pour comble de malheur, ils se trouvent chez elle ensemble, précisément le jour où elle est malade, où elle n'a pas la force de vaincre son trouble et de les dominer eux-mêmes par sa volonté.... Comme ils se détestent, c'est effrayant!

Étienne, en entrant dans le salon, lança à Robert un regard de haine qui fit tressaillir Marguerite. Robert, en apercevant M. d'Arzac, fronça le sourcil avec impatience.... Cette rencontre avait quelque chose de dramatique, de prédestiné; on sentait un orage menaçant dans le choc de ces deux passions rivales.... Puis, tout à coup, Étienne, après avoir reproché à Marguerite sa cruauté, — elle avait refusé de le recevoir le matin, — Étienne, le farouche, le jaloux Étienne, s'adressant à M. de la Fresnaye avec une politesse charmante, lui demanda si sa petite sœur s'accoutumait au séjour de Paris, et si elle parlait toujours ce petit langage moitié italien, moitié anglo-français qui lui plaisait tant à comprendre...; et M. de la Fresnaye, l'orgueilleux, l'insolent Robert, lui répondit avec une cordialité non moins aimable que sa sœur s'amusait beaucoup à Paris, et qu'elle n'avait pas encore oublié ce joli petit *charabia* que M. d'Arzac voulait bien appeler un langage. « Ce que j'ai découvert avec plaisir, ajouta M. de la Fresnaye, c'est que la signorina est déjà très-bonne musicienne, et je compte la faire travailler sérieusement?... » Alors ils se mirent tous les deux à parler musique en amateurs éclairés; ils étaient presque toujours du même avis, et, chose singulière, ils avaient les mêmes préférences pour les mêmes maîtres; on n'avait jamais vu deux êtres plus parfaitement d'accord. C'était une véritable tierce majeure : on l'entendait vibrer.

Marguerite n'y comprenait plus rien : elle les observait avec une attention inquiète, ne pouvant pénétrer le mystère que cachait ce changement subit dans leur ton et dans leurs manières. Un soupçon l'avertit : elle pria Étienne de lui donner un petit coffre gothique qui était sur sa table à ouvrage; elle prit un sac de bonbons dans ce coffre pour motiver le désir qu'elle avait eu de l'ouvrir, puis elle se regarda furtivement dans la glace qui était sous le couvercle.... Oh! cette entente si prompte lui fut bien vite expliquée : elle était affreusement

changée et avait une mine effrayante; cette nuit de larmes, cette fièvre qui l'agitait encore, avaient altéré ses traits visiblement; elle reconnaissait sa physionomie de malade qu'elle avait eue quelques mois auparavant et qui présageait de grands dangers pour sa vie.... « C'est cela, pensa-t-elle, ils ont pitié de moi! » Et elle rendit à Étienne le coffre qu'il lui avait apporté. En le posant sur la table, Étienne aperçut son album et ses crayons, et, tout en causant, il se mit à dessiner.

— Ma cousine, dit-il, je sais pourquoi vous êtes malade, et je vais vous guérir. Vous avez une passion au fond du cœur, que vous ne voulez pas avouer; je vais vous jouer le tour qu'on a joué à Stratonice : je vais vous offrir le portrait de votre idole, et il faudra bien à sa vue que vous vous trahissiez.

Étienne, en quelques minutes, fit la caricature d'un grand officier suédois arrivé depuis peu à Paris et dont tout le monde se moquait pour son élégance exagérée. La caricature, très-bien dessinée, était frappante de ressemblance.... Il l'apporta à Marguerite.

— Attendez, dit en plaisantant Robert, laissez-moi observer les impressions d'Antiochus; j'aurais même le droit de compter les pulsations, mais ce n'est pas dans mon système.

Et il attacha sur Marguerite des yeux pénétrants.

A l'aspect de cette caricature, Marguerite se mit à rire. Étienne et Robert se regardèrent d'un air d'intelligence.

— Ce n'est pas lui, dit Étienne; recommençons l'épreuve.

Robert prit un crayon à son tour et fit un portrait exact — ce qui se trouvait être naturellement une caricature — d'un de nos vieux élégants, le plus jeune sans ses ridicules. Robert n'avait pas le talent d'Étienne; son dessin était naïf et même sauvage; mais la caricature était si spirituelle, la pose gamine du vieillard était si comique qu'Étienne en fut enthousiasmé; et ils passèrent ainsi une heure à dessiner toutes sortes de figures plaisantes, souvenirs des personnages grotesques à la mode en ce moment; ils les montraient à Marguerite qui les nommait aussitôt, tant leur image était fidèle. Pendant qu'ils dessinaient, qu'ils causaient, qu'ils riaient ensemble, Marguerite les regardait avec émotion, et peu à peu un attendrissement invincible lui serrait le cœur.

Il était déjà assez tard. On servit du thé. Marguerite voulut se lever et remplir ses devoirs de maîtresse de maison; mais ses hôtes s'y opposèrent :

— Ils allaient faire le ménage, disaient-ils.

Ils apportèrent la table près du canapé sur lequel elle était étendue.

— Moi, dit Étienne, je fais le thé comme une jeune miss... comme la *Lucile* de CORINNE.

— Moi, dit Robert, je fais les tartines comme la *Charlotte* de WERTHER.

— Voilà un thé bien littéraire, dit en souriant Marguerite.

— Ah! s'écria Étienne en posant sa tasse de thé sur le plateau, ne mettez pas de cette crème! elle est détestable.

— Envoyez-en chercher d'autre, Étienne, dit Marguerite; sonnez!

— C'est inutile, madame, dit en riant M. de la Fresnaye; à cette heure, il n'y a plus dans tout Paris que du lait rose : c'est l'heure des compositions chimiques.

— Rose! rose! dit Étienne, j'en ai vu de bleu....

— C'est rare, reprit Robert; on obtient difficilement cette teinte pour de la crème.

— Si nous remplacions cette fausse crème par du vrai rhum? dit Étienne.

— Ah! si Théophile Gautier vous entendait!... il dirait que vous êtes bien une véritable jeune miss! Il prétend que les jeunes Anglaises ne mettent jamais que du *brandy* dans leur thé; que la crème, c'est pour les étrangers; elles offrent de la crème aux hommes, dit-il, mais elles... elles mettent de l'eau-de-vie.

— Avec votre vilain rhum, vous allez me griser, dit Marguerite.

— N'ayez pas peur, ma cousine, je suis là... dit Étienne avec finesse.

— Et moi aussi! reprit Robert.

Et ils se mirent à rire tous les trois de cette situation si comique et cependant si grave.

Tout en prenant leur thé, ils disaient mille folies pour amuser madame de Meuilles. Robert racontait toutes sortes

d'histoires, jeunes et vieilles, qui l'aidaient à soutenir la conversation; quand on est embarrassé, on devient très-anecdotique : la conversation d'une maîtresse de maison, inquiète, qui veut faire bonne contenance, ressemble à un recueil d'historiettes variées; c'est une espèce d'ana; et M. de la Fresnaye, sentant son esprit se troubler dans cette contrainte violente, appelait à son secours l'esprit de ses amis. Il raconta que Balzac avait dîné chez lui la veille, et qu'il avait été plus brillant, plus étincelant que jamais. — Il nous a bien amusés avec le récit de son voyage en Autriche. Quel feu! quelle verve! quelle puissance d'imitation! C'était merveilleux. Sa manière de payer les postillons est une invention ravissante qu'un romancier de génie pouvait seul trouver : « J'étais très-embarrassé à chaque relais, disait-il; comment faire pour payer? Je ne savais pas un mot d'allemand et je ne connaissais pas la monnaie du pays. C'était très-difficile. Voilà ce que j'avais imaginé. J'avais un sac rempli de petites pièces d'argent, de kreutzers.... Arrivé au relais, je prenais mon sac; le postillon venait à la portière de la voiture : je le regardais attentivement entre les deux yeux et je lui mettais dans la main un kreutzer..., deux kreutzers..., puis trois, puis quatre, etc., jusqu'à ce que je le visse sourire.... Dès qu'il souriait, je comprenais que je lui donnais un kreutzer de trop... Vite je reprenais ma pièce et mon homme était payé. »

— C'est charmant, dit Étienne; mais c'était dangereux : un postillon triste et misanthrope l'aurait volé.

— Non, reprit Robert; les misanthropes sont honnêtes: c'est pour cela qu'ils sont misanthropes; mais ce cher Balzac, cette histoire le peint tout entier; il s'était dit : « Je ne comprends pas l'allemand, je ne connais pas la monnaie du pays; mais je comprends le cœur humain, mais je connais le langage de la physionomie, qui est le même dans tous les pays... » Et il avait su se faire un dictionnaire, bien plus, un argyromètre du sourire imprudent et naïf d'un postillon allemand.

— Aviez-vous Méry? demanda Étienne; quel esprit merveilleux!

— Il n'est pas à Paris; sans cela.... Mais nous avions Cabarrus, un esprit charmant aussi, plein de vivacité, de trait, de finesse.

— Je le connais, c'est un homme fort distingué.

— Il nous a raconté un mot ravissant de Montrond que je ne savais pas. Montrond demandait à un banquier millionnaire de lui prêter de l'argent; le banquier lui répondit qu'il n'avait pas d'argent : propos de millionnaire bien connu. « Comment! vous osez me dire que vous n'avez pas d'argent? — Eh! sans doute. Quand on est dans les affaires, si riche que l'on soit, on n'a jamais d'argent. Vous, mon cher Montrond, vous ne savez pas ce que c'est que les affaires. — Les affaires! reprit Montrond; eh! si vraiment, je sais très-bien ce que c'est que les affaires : les affaires, c'est l'argent des autres! »

Ils causaient ainsi avec une bienveillance presque affectueuse; mais madame de Meuilles ne les écoutait pas, son émotion allait toujours croissant : plus ils riaient, plus elle sentait les larmes lui venir aux yeux. Cette violence que s'imposaient, par pitié pour elle, ces deux jeunes gens si pleins de passion et de colère; ce courage qu'ils mettaient tous deux à suspendre leur lutte, à contenir leur haine, pour lui laisser un jour de repos; cette harmonie passagère, cette trêve qu'ils obtenaient de leur rivalité menaçante, lui paraissaient une si grande preuve de dévouement et de tendresse, qu'elle était pénétrée de reconnaissance et d'admiration. Comme elle les trouvait nobles, bons, généreux!... Elle se sentait moins coupable... ils la plaignaient, ils n'étaient donc pas indignés contre elle... Ils avaient pitié de sa souffrance... ils reconnaissaient donc qu'elle était leur victime; ce n'était donc pas elle qui avait tous les torts... et dans leur amour si sincère, si pur, si dévoué, si généreux, il y avait peut-être une excuse!

Ils parlèrent voisinage de campagne, comédie de société. Étienne avait vu jouer dernièrement un monsieur très-ridicule qui l'avait fort diverti. Ce monsieur prétentieux remplissait un rôle de marquis dans une pièce du temps de Louis XV. Après avoir jeté, avec une grande insolence, un mot à effet en levant le pied droit d'un air fat et charmant, le marquis avait voulu, selon l'usage, lancer son chapeau sous son bras gauche par un geste plein de grâce et d'impertinence... mais le chapeau, lancé d'une main trop vigoureuse, avait dépassé le but et s'en

était allé tout au bout du théâtre, qui était très-petit, ouvrir la porte du fond, et il était parti... tout seul.... La porte s'était refermée naturellement, et le marquis était resté en scène, fort stupéfait de cette sortie inattendue de son chapeau.

— Oh! dit Robert en riant, une sortie qui n'est pas motivée... c'est une grande faute au théâtre!...

— Ce monsieur, dont j'ai oublié le nom, jouait avec une dame non moins ridicule, une madame H....

— Je la connais! interrompit Robert. Oh! quelle femme! quelle collection de prétentions! Eh bien, peut-être qu'en jouant la comédie elle est naturelle?

— Non, elle est insupportable! elle roule des yeux... elle tourne une bouche précieuse et sotte, et elle grasseye!

— Oh! que c'est ennuyeux une femme sentimentale et triste qui grasseye!... ça fait une voix de polichinelle mourant qui vous agace les nerfs. Cependant je pardonne tout à cette brave madame H...; elle nous a tant amusés cette année! je lui dois les plaisirs de mon été. Elle vient d'acheter un château aux environs de Mazerat, et elle est allée faire des visites chez tous ses voisins de campagne. Madame de Rochemule va un matin lui rendre sa visite : elle arrive, elle la trouve dans son salon avec une petite fille de huit ans assez belle. « Quelle jolie enfant! dit madame de Rochemule; c'est votre fille? — Non, ce n'est pas ma fille, répond madame H.... — C'est votre nièce? » allait dire madame de Rochemule. Mais l'autre reprend : « Ce n'est pas ma fille; c'est un ange que Dieu m'a donné pour m'aider à supporter les peines de cette vie. Vous ne savez pas, madame, ce que cette aimable créature me disait l'autre jour? Je la priais de voir quel temps il faisait. Elle s'approcha de la fenêtre : « Ma mère, dit-elle, il fait beau!... » Je m'apprêtais à sortir, je vis qu'il pleuvait.... « Pourquoi, Flavie, lui dis-je, m'as-tu dit qu'il faisait beau?... — Ah! ma mère, m'a-t-elle répondu avec son air angélique, c'est qu'il me semble qu'il fait beau : quand vous êtes là, il n'y a pas de nuages pour moi dans le ciel. »

— Oh! c'est délicieux! parfait! dit Étienne en riant de bon cœur.

— Ce n'est pas tout, continua Robert. Madame de Roche-

mule revient à Mazerat, et elle nous raconte cette stupidité. Nous en sommes heureux. « Cela me fait penser, dit une amie de madame de Rochemule, que je lui dois aussi une visite à cette dame; j'irai la voir jeudi. » Elle y va.... Elle la trouve toujours dans son salon avec la petite aux nuages, et, sans y entendre malice, elle lui dit : « C'est votre fille, cette belle enfant? » L'autre de répondre : « Non, ce n'est pas ma fille; c'est un ange que Dieu m'a donné pour m'aider à supporter les peines de cette vie.... Vous ne savez pas, madame, ce qu'elle me disait l'autre jour?... » Et la voilà qui recommence l'histoire de la pluie et le mot des nuages dans les mêmes termes et avec les mêmes grimaces. L'amie de madame de Rochemule revient à Mazerat, et elle raconte que madame H... n'a pas fait de nouveaux frais pour elle et qu'elle lui a répété sans y rien changer la phrase de l'ange, des nuages, etc., etc. « Il faut que j'entende cette phrase-là aussi, dis-je alors, j'irai demain à.... — Je vais avec toi, » me crie Georges de Pignan. Et le lendemain nous partons tous deux à cheval. La dame était dans le salon, la petite fille aussi à son poste; je prononce franchement la question magique : « C'est votre fille, cette jolie enfant? » La dame répond aussitôt, comme un automate poussé par un ressort : « Non, ce n'est pas ma fille; c'est un ange que Dieu m'a donné, etc., etc. » Puis elle arrive à ceci : « Vous ne savez pas, monsieur, ce qu'elle me disait l'autre jour?... » — Si, je le sais! pensais-je en regardant Georges de Pignan; mais voilà le jeune fou qui pouffe de rire et qui s'enfuit dans le jardin. Elle m'a dit le fameux mot des nuages, et je l'ai beaucoup admiré. Alors cette stupide histoire s'est répandue dans le pays, et, les voisins, les gens qui arrivaient de Paris, les voyageurs, tout le monde est allé voir madame H... pour se faire dire ces deux superbes phrases; et quand elle commençait celle-ci : « Vous ne savez pas ce qu'elle me disait... » c'était un désarroi complet; les jeunes filles s'enfuyaient, les jeunes gens jetaient des livres et des lettres par terre, ils inventaient toutes sortes de moyens pour prétexter ou cacher leur fou rire. Cela a duré deux mois, et elle ne s'est aperçue de rien, si ce n'est de l'empressement qu'on avait mis à lui rendre visite, et de la bienveillance avec laquelle on

l'avait accueillie dans la contrée; mais vous avez dû la voir aussi à la Villeberthier?

— Eh! certainement, dit Étienne, c'est ce qui m'amuse tant... elle nous a dit cette même phrase.

— C'est excellent!... à vous aussi!... C'est bien la trentième fois... et on accuse cette femme-là de faire des phrases... quelle injustice! La malheureuse n'en fait qu'une et elle la fait servir longtemps.

Ils regardèrent tous deux Marguerite pour voir si elle riait. Ils restèrent saisis d'étonnement : l'émotion de madame de Meuilles avait été plus forte qu'elle, son visage était baigné de larmes. Elle pleurait malgré elle, elle pleurait de leur courage, elle pleurait de leur gaieté.

— Ah bien! si vous pleurez, ce n'est pas la peine!... s'écria Étienne avec amertume. Ce mot trahissait sa pensée.

— J'ai mal aux nerfs, dit Marguerite d'une voix très-douce et avec un sourire charmant qui demandait pardon pour ses larmes.

— Nous allons vous laisser vous reposer, dit M. de la Fresnaye.

Ce *nous* amical, qui joignait deux ennemis, était étrange.

Marguerite était contrariée de l'idée qu'ils allaient partir ensemble; elle craignait que cette comédie de bienveillance ne se changeât en une explication querelleuse quand elle ne serait plus là. Que faire? Elle ne pouvait éloigner l'un et retenir l'autre; il fallait se confier à eux et tout espérer de leur respect pour elle.

— Bonsoir, madame, dit M. de la Fresnaye; j'enverrai savoir demain de vos nouvelles, mais à une heure convenable; je ne ferai pas comme madame de Branne, qui envoie à minuit chez les malades : elle réveille toute la maison et cause un trouble affreux. Cependant, l'autre jour, pour un de mes amis, cette grande rumeur a produit un très-bon effet : elle a amené une crise qui l'a sauvé! Aussi il prétend qu'il doit la vie à madame de Branne.

— Quelle folie! dit Marguerite.

— Bonsoir, ma cousine, dit Étienne. Si demain vous souffrez encore, faites venir votre médecin, sérieusement.

Il lui donna une poignée de main, ouvrit la porte et sortit.

— Faites demander votre philosophe, dit tout bas Robert à Marguerite; j'ai envie de faire graver sur une plaque à ma porte : « Sonnette du philosophe, » et vous m'enverrez chercher toutes les fois....

— Que je m'ennuierai, interrompit-elle en élevant la voix pour qu'Étienne l'entendît, car vous êtes le plus aimable rieur que je connaisse.

— Allez, c'est beau à moi de rire aujourd'hui....

— Je le sais, dit-elle.... Et elle se repentit d'avoir dit cela. C'était avouer qu'elle devinait sa souffrance, c'était accepter son amour.

Robert rejoignit Étienne dans l'antichambre, et tous deux s'observèrent avec inquiétude. Ils étaient redevenus tristes et soucieux, n'ayant plus personne à distraire. Ils descendirent ensemble l'escalier sans se parler; mais l'un et l'autre avaient la même pensée. Étienne se disait : « Il est frappé aussi... il la trouve, comme moi, bien malade! »

Robert se disait : « Pauvre jeune femme! nous la tuons! Il faut que tout cela finisse. »

Marguerite, attentive, écoutait; elle entendit la porte cochère se refermer sur eux; elle craignait qu'une circonstance fâcheuse, un hasard, ne fît éclater cette malveillance qu'ils avaient jusqu'alors si courageusement maîtrisée; mais ses craintes n'étaient pas fondées. Étienne et Robert ne se haïssaient point ce soir-là; ils s'entendaient, au contraire, comme deux amis, comme deux parents; ils avaient, pour quelques heures, le même intérêt : la sauver; le même effroi : la perdre.... Marguerite n'était plus pour eux cette proie désirée qu'ils se disputaient avec tant d'ardeur; c'était une victime menacée qu'il fallait défendre à tout prix, et chacun des deux comptait sur l'autre pour l'assister dans cette noble tâche. Bien loin d'être des ennemis, des rivaux, c'étaient des associés en sacrifice; ils se faisaient, pour un jour, une sympathie de leur égal dévouement, une fraternité de leur commune inquiétude.

XVIII.

— Les paris sont ouverts! cinquante louis pour la Fresnaye! La Fresnaye est favori, messieurs!

Et le baron de ***, en disant cela, posait sa tête sur un fauteuil et ses deux pieds sur la cheminée. C'était dans un des salons du Jockey-Club.

— Vous avez beau dire, Étienne a des chances, reprit le prince de G... en enfonçant son chapeau sur sa tête comme si le vent du salon allait le faire tomber. — L'usage, dans les clubs, c'est de garder son chapeau toujours; cela signifie : Je suis ici chez moi et même plus que chez moi, je ne suis tenu à avoir de politesse pour personne.

Garder son chapeau est un des droits auxquels on tient le plus dans ces sortes d'associations; même avec une migraine atroce, on garde son chapeau sur sa tête; si, par hasard, on est seul un moment, on l'ôte; mais, dès qu'il entre quelqu'un, vite on le remet : c'est un droit, et il ne faut pas, même pour une seconde, renoncer à exercer un droit. Ce principe est élémentaire.

— Je vous le dis, moi, reprit un troisième sportsman, Étienne est distancé; il a beau *rouler, rouler,* il n'arrivera pas.

— C'est égal, moi, je tiens pour Étienne, et je vais boire un verre de *chartreuse* en son honneur.

Le prince de G... sonna.

— Moi, je crois la victoire indécise, dit un quatrième interlocuteur; madame de Meuilles serait bien embarrassée de dire celui des deux qu'elle préfère.

— Vous les croyez manche à manche?

— *Quatorze à!...* cria le marqueur de billard.

Et cet à-propos, qui ressemblait à la voix de l'oracle, fit rire tout le monde.

— Quatorze à!... répéta-t-on.

— Moi, je suis pour Étienne; je l'ai vu, il y a deux jours, au bal avec madame de Meuilles, et je vous assure qu'elle paraissait très-occupée de lui.

— Moi, j'ai vu l'autre soir, au spectacle, madame de Meuilles. La Fresnaye était en face d'elle, et elle n'osait pas le regarder; donc elle l'aime!

— C'est qu'alors elle les aime tous les deux! Un savant hollandais raconte qu'il y avait à Rotterdam une femme très-belle et très-honnête qui aimait également deux jeunes gens de sa famille; elle est morte sans avoir jamais pu se décider à choisir entre eux. On a ouvert son corps, et il s'est trouvé qu'elle avait deux cœurs.

— Ah! ah! ah! il faut être savant pour inventer des histoires pareilles!

— Savant et Hollandais! La fable est ingénieuse.... C'est pour nous faire croire que les femmes aiment avec leur cœur, mais on sait bien qu'elles n'aiment qu'avec leur tête; or, comme la dame en question n'a pas deux têtes, elle ne peut pas avoir deux amours.

— Non. Elle ne les aime pas tous les deux. Une femme ne peut pas aimer deux hommes; elle peut en tromper dix; mais si elle aime, elle en aime un seul.

— Ah! que ceci est bourgeoisement absolu! comme s'il n'y avait pas plusieurs manières d'aimer! dit un jeune chercheur de paradoxes; moi, je comprends très-bien qu'une femme honnête et délicate, précisément parce qu'elle est délicate et honnête, aime deux hommes également.... si elle les aime différemment....

On se récria.

— Laissez-moi développer mon système. Deux jeunes gens aiment la même femme... bien! Il y en a un qu'elle aime et un qu'elle sacrifie... bon! Eh bien, auquel des deux voulez-vous qu'elle s'intéresse?... A celui qu'elle préfère?... Non, il n'est pas intéressant, vous en conviendrez. La femme sensible se dira donc: « Je n'ai pas besoin de m'occuper de celui-là, sa part est déjà assez belle! le scélérat, je l'aime, il est déjà trop heureux.... » Et naturellement tous ses soins, toutes ses attentions seront pour celui qu'elle a sacrifié, et elle se demandera sans cesse: « Que puis-je faire pour lui?... comment pourrai-je le consoler?... » Ainsi, vous le voyez, cette femme se trouve, sans remords, sans perfidie, aimer deux hommes: elle aime

l'un... parce qu'elle l'aime... et l'autre... parce qu'elle ne l'aime pas!

— Mon cher enfant, un raisonnement comme celui-là, appuyé sur une canne comme celle-ci, qui t'a coûté la rançon d'un roi, cela suffit pour te faire interdire par tes parents.

Et le duc de R... montra à ses amis la canne du jeune fou, qui était d'une magnificence ridicule.

— Quand je t'écoute, ajouta-t-il, j'ai toujours envie d'aller chez le docteur Blanche, délivrer Édouard.... J'ai l'air de dire une folie, mais ce que je dis là est très-fort.

— Oh! très-fort!

— Non, ce n'est pas cela; elle n'aime pas l'un par amour et l'autre par pitié; elle aime l'un malgré elle, et l'autre volontairement; c'est ce qui fait qu'elle est si troublée; elle croit aimer Étienne et elle ne l'aime pas; elle croit détester Robert et elle l'aime, voilà la vérité. Cette lutte rend la situation très-piquante. Je suis bien curieux de savoir comment cela finira.

— Je vais te le dire....

— Elle les jouera à pile ou face!

— Tais-toi, jeune homme, tu as perdu la parole : cela finira ainsi : elle épousera Étienne et elle prendra Robert pour....

— Non, elle épousera Robert, et Étienne sera son....

— Non, elle n'épousera ni l'un ni l'autre : il en viendra un troisième qui les mettra tous les deux à la porte.

— Ah! vous ne connaissez pas Robert de la Fresnaye! ce n'est pas lui qui abandonnera jamais une idée! aussi, j'ai parié pour lui et je gagnerai. D'abord, Étienne mérite de perdre, et il est de notre intérêt à tous, messieurs, qu'il soit battu : ce sera bien fait. Pourquoi ce troubadour de pendule s'avise-t-il de ressusciter le parfait amour moyen âge?... c'est d'un très-mauvais exemple, ça gâte les femmes. Si ce héros de vieux roman réussit, nous sommes tous perdus, il va faire école! Ces dames voudront toutes être aimées comme cela. Savez-vous bien qu'il y a sept ans que ce niais soupire pour sa cousine... sept ans!

— Sept ans! s'écria le prince de G... indigné. Eh! que parles-tu d'amour moyen âge, renouvelé des troubadours? Ceci est bien autrement vieux! c'est un amour antédiluvien,

renouvelé des patriarches! Jacob, mon cher, n'en faisait pas d'autres : il a attendu chacune de ses femmes sept ans!

— Ah! s'il fallait attendre sept ans toutes les Rachels de nos jours!

— N'ayez pas peur, nous n'en sommes pas là; les patriarches vivaient neuf cents ans, ils avaient une patience et une fidélité proportionnées à....

— Je suis de l'avis d'Edgar; *du moment* où nous ne vivons plus neuf cents ans, il ne nous est plus permis d'aimer sept ans la même femme. D'Arzac mérite une punition. Je parie contre lui; je parie cinquante louis que d'ici à quinze jours il est *distancé*.

— Je tiens le pari.

— Oh! l'imprudent!...

Et ce pari, sérieusement engagé, devint le point de départ d'une suite de plaisanteries fines et malignes, stupides et grossières, selon la nature du plaisant; mais toutes également offensantes pour les personnes qui en étaient l'objet. Il y avait là de ces faux élégants, de ces moqueurs à la suite qui se croient légers parce qu'ils ne respectent rien et spirituels parce qu'ils rabâchent l'esprit des autres. Ces gens-là ont la manie de répéter tout ce qui se dit; or, comme ils n'écoutent pas, ils ne peuvent répéter que ce qu'ils comprennent... et c'est affreux! Ils colportèrent par le monde les propos folâtres tenus au club sur les deux amours de madame de Meuilles, et la pauvre Marguerite devint, grâce à eux, ce qu'on appelle *la fable de tout Paris*.

Un de ces propos revint malheureusement à Étienne; on l'attribuait au duc de R.... Étienne lui en demanda raison : « J'ai le droit de me battre pour ma cousine, se disait-il; c'est un droit que M. de la Fresnaye m'enviera bien; je ferai du moins valoir cet avantage. » Et rendez-vous fut pris pour le jour suivant; l'arme choisie était l'épée.

Madame d'Arzac était chez son beau-frère lorsque les témoins d'Étienne le ramenèrent chez lui. Il était blessé à la main; la blessure n'était pas dangereuse, mais elle pouvait le devenir; il en souffrait beaucoup. On lui ordonna de se soigner sérieusement. Madame d'Arzac voulut connaître tous les détails du

duel : Étienne lui raconta qu'il s'était battu avec un étranger à la suite d'une discussion politique à propos de la reine d'Espagne ; c'était à l'époque des fameux *mariages espagnols*.

Madame d'Arzac supposa naturellement qu'un hidalgo avait pris la défense de sa jeune reine, et on lui laissa croire tout ce qu'elle imagina. On lui recommanda le secret : il fallait étouffer l'affaire par crainte des tribunaux ; on convint d'un récit assez probable, on parla d'un accident arrivé en faisant des armes ; le duc de R..., aussi blessé, mais plus légèrement, alla le soir même à l'Opéra pour détourner les soupçons, et comme le duc était très-protégé, la police ferma les yeux sur cette affaire, qui du reste n'avait eu aucun résultat fâcheux.

Rassurée sur la vie de son neveu, madame d'Arzac vit avec plaisir le parti qu'elle pouvait tirer de cet événement pour entraîner Marguerite en faveur d'Étienne. Cependant elle était assez embarrassée. Elle voulait produire un grand effet avec sa nouvelle dramatique ; mais, d'un autre côté, elle ne voulait pas donner une trop forte émotion à sa fille, dont la santé l'inquiétait toujours. Elle composa son visage et dit :

— Je quitte à l'instant Étienne ; il m'a chargée de t'exprimer ses regrets : il ne pourra pas venir te voir avant deux ou trois jours.

— Il est malade ?

— Non.

— Il est blessé ?

— Ce n'est rien.

— Il est tombé de cheval ?

— Non, il s'est battu pour une niaiserie.

— Mais il est blessé ?

— A la main ; il pourra sortir dans deux jours.

— Je vais aller le voir... et avec qui s'est-il battu ?

— Avec un Espagnol qui s'est imaginé qu'on voulait insulter sa reine.

— Ce n'est pas possible ! Étienne, attaquer une femme... avec assez d'acharnement pour qu'on lui en demande raison ? Je ne crois pas à cette histoire-là.

— Ah ! ces Espagnols sont si chatouilleux !

Marguerite alla chez son oncle voir Étienne. Elle devinait

bien à l'air calme de sa mère qu'il n'y avait rien à craindre pour la vie de son cousin; mais elle était agitée, elle comprenait vaguement les conséquences de cette aventure; elle sentait que c'était une circonstance décisive, et, dans la situation où elle se trouvait, toute décision l'épouvantait. Étienne fut bien heureux de sa présence; ce qu'elle lui disait était si aimable, elle paraissait si contente de lui rendre un peu des soins qu'il lui avait prodigués! Étienne bénit sa blessure, elle lui valut une douce soirée. Il avait persisté dans son mensonge d'Espagnol, mais il voyait avec plaisir que Marguerite n'y ajoutait nullement foi, et qu'elle cherchait avec intérêt à pénétrer la véritable cause du duel. Quand on est obligé de mentir à une personne qu'on aime, c'est une grande satisfaction que de découvrir qu'on ne la trompe pas; on n'a plus de remords, son incrédulité vous justifie.

Étienne était dans le salon de son père, établi sur un fauteuil très-large, sa main blessée posée sur un coussin; il était entouré de ses amis, de ses témoins, des confidents de l'affaire, qui venaient savoir de ses nouvelles et qui louaient son sang-froid et son courage. Madame de Meuilles était l'objet de l'attention et de l'admiration de ces jeunes gens, et à chaque minute Marguerite entendait quelqu'un faire allusion à son prochain mariage.

— Oui, c'est elle, disait l'un.

— Celle qu'il doit épouser?

— Dans un mois.

On fixait l'époque!... Étienne regardait alors Marguerite, qui souriait malgré elle.

Elle ne pouvait pas dire à ce pauvre blessé : « N'espérez pas, non, jamais; je veux rester libre de penser à un autre; je ne vous aime pas.... » Cela était impossible, et d'ailleurs cela n'était pas vrai. En voyant Étienne blessé, pâle, tâchant de sourire à travers ses souffrances, elle le trouvait aimable et charmant; en songeant au danger qu'il venait de courir, elle se sentait trembler pour lui, et toute sa tendresse passée se réveillait. Ses anciennes pensées de bonheur revenaient naturellement près de lui. Là, chez son père, dans sa famille, ce bonheur était si facile, il était adopté par tout le monde; pas

un obstacle, pas un ennui, pas un reproche, pas un remords. Pourquoi donc résister, pourquoi refuser son avenir à ce jeune homme si dévoué, qui méritait si bien d'être choisi? Il n'y avait aucune raison. Un autre amour? quelle folie! Aimer un inconnu, un étranger, un monsieur que détestait sa mère... qu'elle connaissait à peine depuis quelques mois et qui n'était pas venu dix fois chez elle!...

Gaston n'était pas là pour parler de son pauvre sauveur oublié : aussi cette bonne journée fut toute en faveur d'Étienne, et quand madame de Meuilles lui dit adieu pour retourner chez elle, le jeune blessé la remercia avec confiance, avec bonheur. Marguerite avait entendu parler de son mariage sans se troubler; elle avait consenti par un sourire à tout ce qu'on en disait; elle était donc enfin décidée, et puis elle était là, chez son père, presque chez lui, et cette présence le rendait si heureux qu'elle le persuadait; il ne pouvait pas s'imaginer qu'un plaisir si vif fût incomplet; il en déduisait cette conséquence : « Je suis heureux, donc elle m'aime, donc elle n'aime que moi! » Dans sa joie, il avait presque oublié Robert de la Fresnaye.

Marguerite, arrivée chez elle, se disait : « Pourquoi n'ai-je pas le courage d'être heureuse? car, ma raison me le dit, le bonheur est là. »

On vint lui demander si elle voulait recevoir M. de la Fresnaye. Son premier mouvement fut de répondre non; mais elle pensa que Robert devait connaître la véritable cause du duel de M. d'Arzac, et elle résolut de le voir un instant pour l'interroger. A peine fut-il près d'elle que, prenant un air agité, elle lui dit : « Je ne reçois personne; mais j'ai voulu vous parler un moment pour vous demander si vous savez quelque chose de cette affaire; ce n'est pas avec un Espagnol que mon cousin s'est battu, n'est-ce pas?

— Non, madame; c'est avec le duc de R....

— Et pour quel motif?

— Pour le punir d'une chose stupide qu'il avait osé dire.

— Contre lui?

— Contre vous.

— Contre moi! s'écria Marguerite, Étienne s'est battu à cause de moi?

— C'était son droit, reprit Robert avec tristesse.

— Il ne m'en a rien dit!...

— Ah! madame, ce n'était pas à lui de vous le dire.

— Était-ce à vous?

— Sans doute, je suis incapable de nier un avantage parce que je l'envie. Ah! il a dû être bien heureux!... et je suis sûr qu'il a pensé à moi en se battant, ajouta Robert; il a pensé à moi autant qu'à vous. »

Marguerite leva les yeux sur Robert, et l'expression de sa physionomie lui serra le cœur: Robert avait l'air profondément découragé; cet homme superbe se sentait désarmé, c'était lui que ce duel avait tué.

Marguerite ne pouvait se rendre compte de ses impressions; mais, en apprenant que c'était pour elle qu'Étienne s'était battu, elle n'avait pas éprouvé cet élan de reconnaissance qu'une telle preuve d'amour méritait; elle était obligée de se raisonner pour lui en savoir gré dans sa pensée; certes, c'était pourtant un dévouement chevaleresque qui devait la toucher; mais Robert enviait ce dévouement avec tant de grâce! c'était si généreux à lui d'avoir appris à Marguerite la vérité!... Sans lui, elle n'aurait rien su... et Robert était si malheureux de l'avantage que cet événement donnait sur lui à M. d'Arzac, que Marguerite... c'était bien injuste... se sentait plus d'admiration pour celui qui lui révélait noblement la belle action d'un autre que pour l'homme qui avait fait cette belle action, et éprouvait moins de pitié pour celui qui venait d'être blessé à cause d'elle que pour l'infortuné qui enviait si ardemment la blessure!...

Il était bien adroit, cet affreux Robert; mais, quelle que fût son habileté, elle ne valait pas celle de madame d'Arzac, et il devait être battu par elle.

Marguerite, en revoyant Étienne le lendemain, se trouva lâche, ingrate; elle eut honte d'elle-même; elle aurait voulu lui dire : « Je sais que vous m'avez défendue; ma vie entière sera consacrée à récompenser ce sacrifice.... » Mais elle comprenait que dire : « Je sais... » c'était s'engager, c'était tout promettre, et elle n'était pas en état de rien promettre sincèrement. Elle se persuada qu'il y avait trop de monde ce soir-là

chez son oncle, et qu'il valait mieux attendre un autre moment pour avouer à Étienne qu'elle était instruite de la vérité.

Mais quel chagrin! quelle situation misérable! Connaître une noble action et feindre de l'ignorer! traiter comme un malade ordinaire un brave jeune homme qui s'est battu et qui est blessé pour vous! et s'avouer tout au fond de son cœur que si un autre avait été blessé à sa place, on n'aurait ni cet embarras ni cette ingratitude; c'était cruel, il y avait là de quoi rougir.

Et cependant, l'amour est l'amour; on n'aime pas quelqu'un pour les services qu'il a pu vous rendre; on aime avec sa nature et ses impressions, et non avec sa reconnaissance et ses souvenirs. Si un faisan avait sauvé la vie à une colombe, elle ne se croirait pas obligée de l'épouser; elle lui préférerait un simple ramier qui n'aurait fait que roucouler, mais qui aurait cet avantage d'être un ramier. Alors pourquoi demander à l'amour d'autres droits que son attrait même? — Ah! c'est un des priviléges de l'état social : on veut bien se permettre d'aimer, mais on veut savoir pourquoi; et l'on exige, en fait d'amour comme en fait de projets de loi, un exposé des motifs. Hélas! presque toujours on en trouve.

XIX.

Voici ce que madame d'Arzac inventa : elle prit sur elle de forger un mensonge; voyant Marguerite toujours préoccupée, devinant les nouveaux combats qui se livraient dans son âme, elle imagina de lui dire qu'Étienne s'était battu pour elle, pour la défendre des propos que sa conduite étrange et coupable en apparence faisait tenir contre elle!... et ce mensonge, imaginé à grand'peine, se trouva être la vérité. Mais ce qu'il y eut de singulier, c'est que Marguerite, prise au piége, s'écria :

— Comment le savez-vous?

— Ah! c'est donc vrai? allait dire madame d'Arzac.... Elle

s'arrêta prudemment, et, avec sa présence d'esprit habituelle, elle répondit très-adroitement : — On a bien été forcé d'en convenir, puisque je l'avais deviné; mais, ma chère enfant, ce duel ne sera bientôt plus un secret pour personne : déjà madame d'Estigny m'en a parlé; — c'est elle qui en avait parlé à madame d'Estigny! — ce bruit va se répandre dans tout Paris, tu seras compromise, cela te fera le plus grand tort. Sois raisonnable, ma fille... Dans l'intérêt de ta réputation et de ton bonheur, il faut te décider à annoncer ton mariage avec Étienne tout de suite; alors on apprendra le duel, la cause du duel et le mariage en même temps, et le scandale sera évité; sinon les propos changeront de nature, et qui sait si ce pauvre Étienne ne sera pas obligé de se battre une seconde fois pour ton honneur....

Cette idée, qui était bizarre, épouvanta madame de Meuilles; elle devint rêveuse, et sa mère, jugeant le moment opportun, lui déclara formellement sa volonté. — Quant à moi, continua-t-elle, tu le sais, ton mariage avec Étienne est mon désir le plus cher; ce mariage te laisse toute à moi, il me semble que tu épouses mon fils, tu es deux fois ma fille. Un autre mariage me désolerait, j'y donnerais mon consentement parce que jamais je ne serai un obstacle à tes souhaits; mais un autre mariage, je te le répète, ferait le chagrin de ma vieillesse. Je ne crois, moi, qu'à l'amour d'Étienne, qu'à l'affection d'Étienne. On ne me séduit pas, moi, avec une comédie de sentiment bien improvisée, et six semaines d'œillades ne valent pas pour moi deux ans de soins, sept ans de dévouement à toute épreuve. J'aime Étienne, tu es engagée à lui, et tu ne peux sans déloyauté reprendre la parole que tu lui as donnée; il te la rend, il veut te la rendre, soit; sa délicatesse lui ordonne peut-être d'agir ainsi, mais la tienne te commande, à toi, de refuser cette liberté qu'il vient t'offrir, parce que tu sais bien qu'il se fait violence en te l'offrant; Marguerite, ce n'est pas une raison, parce qu'il veut être généreux, pour que tu sois ingrate et cruelle. J'espère qu'une autre idée, qui serait une idée malheureuse, folle, impardonnable, n'est pas entrée dans ta tête; mais, en tout cas, je te déclare que si la personne à laquelle je fais allusion revient encore ici, chez

toi, après le scandale dont elle a été la cause, car elle seule est cause du duel... Tes étranges hésitations l'ont amené, mais qui a amené ces hésitations si offensantes pour celui que tu avais d'abord choisi et dont tu avais accepté l'amour? qui a fomenté ces troubles? c'est cet homme fat et méchant que je ne veux pas même nommer.... Eh bien, si tu le reçois encore, malgré mes avis, malgré le désespoir d'Étienne, malgré les promesses faites par toi à son père, malgré tout, je cesserai, moi, de venir dans cette maison. Je ne veux plus rencontrer cet homme! Son insolente figure me déplaît, je le trouve ridicule, sot, impertinent, et je ne comprends pas comment un pareil faquin a pu trouver accès auprès de toi.

— Il a sauvé la vie de mon fils! répondit Marguerite avec courage.

— Beau mérite! tout le monde en aurait fait autant; si Étienne avait été là, il aurait fait mieux.

— Avec cette manière de juger, on pourrait dire aussi qu'un autre se serait battu à la place d'Étienne.

— Oui, et qu'il aurait tué son homme, n'est-ce pas?

— Oh! ma mère, je ne dis pas cela; mais si vous voulez que je sois raisonnable... soyez juste.... Engagez-moi à épouser mon cousin, si vous croyez que son affection puisse assurer notre bonheur à tous; mais ne m'ordonnez pas de chasser de chez moi l'homme qui a sauvé mon enfant.

Marguerite avait des larmes dans la voix en parlant ainsi. Madame d'Arzac comprit qu'elle avait été trop loin.

— Mon Dieu! dit-elle, je ne demande pas qu'on le chasse à jamais : je veux seulement que, pendant quelque temps, tu évites de le recevoir, et que tu me prouves enfin que ce n'est pas sa fatale influence qui t'empêche d'épouser Étienne ton cousin, que tu aimes, que tu aimais du moins, et que tu avais choisi. Comment veux-tu que je lui pardonne, à ce monsieur, d'avoir, d'un mot ou d'un regard, — ils sont pourtant bien durs, ses regards! — d'avoir détruit tous nos projets, bouleversé notre avenir, réduit au désespoir Étienne, et amené cette affaire scandaleuse, ce duel qui pouvait coûter la vie à ce pauvre enfant et qui la lui coûtera peut-être....

Marguerite leva sur sa mère des yeux inquiets.

— Oui, continua madame d'Arzac encouragée par cet effroi, Étienne était moins bien ce matin; tu lui as fait beaucoup de peine hier soir; il t'a trouvée préoccupée, d'une tristesse désolante, et il a très-bien compris que tu avais revu son rival et que tu étais retombée sous son empire.

— Mon Dieu ! s'écria Marguerite.

— Écoute-moi, mon enfant, et crois-en mon instinct de mère : cet homme te sera funeste; cesse de le recevoir... pendant un mois; laisse-toi guider par nous qui t'aimons, qui t'aimons, va... mieux que personne! — et elle appuya sur ce mot; — et tu verras que cet empire n'est qu'une influence passagère; que cette amourette de hasard, de salon, n'a aucune racine dans ton cœur, et avant un mois tu riras toi-même de tes rêveries chimériques, de cette puissance fatale qu'un inconnu a la prétention d'exercer sur toi.... Oui, tu ne comprendras même plus ce qui l'a fait naître ni sur quoi elle était fondée. Est-ce demander trop? Je n'exige de toi que ce sacrifice. Reste un mois sans recevoir ce monsieur, Marguerite; il y va de ton repos, du mien. Ne peux-tu faire cet effort pour calmer toutes mes inquiétudes? Je t'en prie, je t'en conjure! me refuseras-tu cela, Marguerite?

— Mais alors je ne recevrai personne....

— Personne, soit; je serais si contente de ne plus le voir, que je me résignerais à vivre dans un désert.

— Mais il faudra lui écrire!

— Lui écrire? non. Laisse-moi faire : il viendra deux fois, on lui dira que tu n'es pas visible, et je t'en réponds, moi, il ne reviendra plus.

— Je ferai ce que vous exigez, ma mère.

— Embrasse-moi... je suis contente de toi, et je te promets de le saluer très-gracieusement la première fois que je le rencontrerai.

Quelle consolation touchante! chassé indignement par la fille, mais salué très-gracieusement par la mère!

Marguerite garda le silence, vaincue par un affreux chagrin. Ces paroles de sa mère étaient tombées sur son cœur et sur son amour comme une pluie froide et l'avaient glacé; elle comprenait que cet amour, qui vivait de poésie et d'ardeur,

allait mourir dans ce climat tempéré, dans ces régions de modération et de famille où l'on voulait le transplanter. A des raisonnements si justes, elle ne pouvait répliquer. A une autorité si sainte, elle ne pouvait rien opposer. Il n'y avait qu'un mot pour détourner de telles menaces, pour expliquer l'audace de la rébellion, si elle avait eu le courage de la rébellion; mais ce mot magique, elle ne pouvait pas le prononcer : « Je l'aime!... » Elle ne pouvait dire à sa mère : « Cet homme que vous haïssez, que vous méprisez, que vous chassez, cet homme-là, je l'aime!... » Dans une scène de famille, et contre des raisonnements de convenances, comme cette toute-puissance de l'amour disparaît! Dites donc à un oncle en courroux, à un tuteur pédant, qui vous parlent chiffres et contrats, à une mère qui vous parle ménage, dites-leur donc avec inspiration, foi, exaltation : « Je l'aime!... » Ils s'écrieront : « Je l'aime, je l'aime! ce n'est pas répondre! » Et si vous persistez, ils vous jetteront ce trait mordant stéréotypé dans toutes les familles : « Eh! ma chère, si vous aimez celui-là, vous en aimerez bien un autre! »

Madame d'Arzac quitta sa fille; mais elle devait revenir au bout de quelques instants pour la mener chez M. d'Arzac, le père d'Étienne. Marguerite, restée seule, se révolta contre cette tyrannie qu'elle n'osait pourtant pas braver, et le résultat de cette révolte fut qu'elle ne se marierait point, qu'elle ne verrait plus Robert, mais qu'elle resterait libre. « Je ne ferai pas ce que je veux, mais on ne me forcera pas à faire le contraire; je vivrai seule, et je serai du moins maîtresse de mes pensées. »

Madame d'Estigny fit demander à la voir. Marguerite la reçut, et cette visite fut encore une épreuve qu'il lui fallut supporter. L'épreuve était moins pénible, mais aussi fut-elle plus décisive. Madame d'Estigny parla du duel avec de grands ménagements et en donnant à cette affaire moins d'importance que ne l'avait fait madame d'Arzac; mais elle reconnut que ce duel forçait Marguerite à se décider.

— Moi, ma chère enfant, disait-elle, je ne vous dirai point, comme votre mère : Il faut épouser votre cousin, le bonheur est dans ce mariage-là pour vous.... Je vous dirai : Il faut vous

marier; on s'occupe de vous depuis quelque temps, peut-être beaucoup trop; on prononce trop souvent deux noms avec le vôtre; on sait que deux jeunes gens spirituels, aimables, veulent vous épouser et se disputent votre préférence; l'heure est venue de choisir entre eux. Je n'ai pas les préventions de votre mère; j'aime Étienne de tout mon cœur, mais je trouve M. de la Fresnaye très-séduisant, très-distingué, et je comprends parfaitement qu'une femme comme vous le choisisse; ainsi je suis tout à fait impartiale : que vous préfériez l'un ou l'autre, je vous approuverai également; je ne vous dis donc pas : Choisissez celui-ci ou celui-là; je vous dis : Choisissez celui que vous voudrez, mais choisissez-le tout de suite. Le monde n'aime pas à s'occuper si longtemps de la même personne. Il n'est pas très-méchant tant qu'on l'amuse, mais du moment où on l'ennuie, il devient impitoyable. Que voulez-vous, ma chère, c'est un public impatient, il s'irrite des dénoûments qui traînent, et quand une scène n'en finit pas, il la siffle.

— Vous avez raison, et je vous remercie, répondit Marguerite avec douceur.

Ces avis, dictés par l'amitié et donnés sans exagération, lui rendirent un peu de confiance; ils eurent plus d'influence sur elle que les ordres impérieux de sa mère; ils amenèrent un résultat important: ils la *décidèrent* à se *décider;* mais pour qui? c'était là le mystère.

Madame d'Arzac revint chercher Marguerite, qui passa la journée avec elle chez son oncle. Étienne était plus souffrant, il avait la fièvre; le médecin était inquiet. Et puis Étienne était triste, ennuyé; il avait l'air d'un malade qui ne veut pas guérir.

— Grondez-le donc, je vous en prie, madame, dit le médecin à Marguerite; il ne m'écoute pas. Sans doute il sera plus docile à vos conseils.

Madame de Meuilles, qui causait avec son oncle, se leva et vint s'asseoir près d'Étienne.

— Est-ce vrai que vous m'écouterez, moi? dit-elle avec son sourire plein de charme.

— Non, répondit-il, ne me dites rien, je ne veux pas que vous me trompiez par pitié.

Marguerite se troubla.

— C'était possible, reprit-il, tant que ma blessure encore douteuse pouvait alarmer, mais aujourd'hui que je suis hors de danger, il faut être sincère.... Vous n'avez plus le droit de m'abuser pour me guérir.

— J'ai le droit de guérir une blessure qu'on a reçue pour moi, reprit-elle.

— Comment! s'écria-t-il, qui vous a appris.... Et la joie brillait dans ses yeux; puis il s'attrista de nouveau et dit avec une noble inquiétude : — Marguerite, il ne faut pas que cela vous engage; c'est comme votre parent, comme votre cousin que j'ai pris parti pour vous. M. de Meuilles vivrait encore, que j'aurais agi de même.

Marguerite, profondément touchée de cette délicatesse, tendit la main à Étienne en disant : — Soignez-vous, soyez docile, songez que votre blessure est un remords pour moi; tant qu'elle ne sera pas guérie, je me la reprocherai comme un crime.

— Ah! si vous m'aimiez, je guérirais tout de suite!

— Allez, dit-elle, il faut que je vous aime bien! sans cela.... Elle n'acheva pas et rougit vis-à-vis d'elle-même de son étrange pensée. « Sans cela... je me déciderais pour un autre que j'aime aussi.... » Voilà ce que — sans cela — voulait dire, et c'était plaisant; et ce qui fut encore plus extraordinaire, c'est que ce mot naïf rendit à Étienne toute sa confiance.

« C'est vrai, se disait-il, si elle ne m'aimait pas, elle accepterait franchement l'amour de Robert : il est plus beau, plus riche, plus élégant que moi; à la place de Marguerite, toute autre femme se serait depuis longtemps décidée en sa faveur; qu'est-ce donc qui la retient? c'est qu'elle m'aime, il ne peut pas y avoir d'autre raison. » Et Étienne, le front radieux, regardait Marguerite avec reconnaissance et bonheur.

Tout à coup, elle entendit près d'elle une voix qui disait :

— Méchante femme, me rendras-tu enfin mon fils?

C'était le vieux comte d'Arzac qui s'était traîné jusqu'au fauteuil d'Étienne et qui venait implorer Marguerite.

— Femme sans cœur, continua-t-il, ne seras-tu pas attendrie par ce spectacle si touchant : un goutteux priant pour un blessé! Cette scène d'hôpital ne te causera-t-elle aucune émotion? Mon fils a manqué de se faire tuer pour vous, madame,

laisserez-vous périr votre chevalier? Ne récompenserez-vous point sa valeur?...

Étienne, impatienté par cette plaisanterie de son père, lui faisait signe de ne point presser Marguerite; mais le vieillard ne voulait pas le comprendre.

— Que vous fassiez languir ce jeune soupirant, c'est pardonnable encore; mais que vous fassiez languir un pauvre vieillard comme moi, c'est cruel.... Allons, coquette, décidez-vous! à quand la noce?

Marguerite était tremblante et oppressée. L'attente pleine d'angoisse de sa mère, la prière de ce vieillard qu'elle avait failli priver de son fils, et surtout la joie charmante d'Étienne, agissaient sur son cœur et l'entraînaient malgré elle; quel obstacle raisonnable opposer à ces souhaits si vifs, à cette supplication si puissante? le souvenir d'un étranger, c'était bien peu de chose; à peine en ce moment l'image de Robert se présentait-elle à sa mémoire. Fallait-il désespérer trois personnes qui la chérissaient pour un inconnu qui dédaignerait peut-être bientôt ce grand sacrifice? Fallait-il immoler des affections profondes, naturelles, légitimes, éprouvées, à un amour éphémère, sans passé, sans avenir, sans droits? Pouvait-elle dire à ce père : « On tenait sur moi et sur deux jeunes gens qui m'aiment des propos indignes qui ont amené un duel; l'un de ces deux jeunes gens, qui est votre fils, s'est battu pour moi... j'épouserai l'autre? » Pouvait-elle dire à sa mère : « Je vous brave! celui que vous haïssez sera mon mari? » Pouvait-elle dire à Étienne : « Je ne vous aime pas?... » Non.... Elle se laissa donc entraîner par la force de la situation, et lorsque son oncle lui répéta cette question décisive : « A quand la noce? » elle répondit :

— Quand vous voudrez.

— Alors dès qu'Étienne sera guéri.

— Je suis guéri! s'écria Étienne en se levant comme un fou et en jetant par terre ses oreillers et ses coussins; je ne veux plus de cet attirail de malade, je ne veux plus souffrir! Vous entendez, Marguerite, je ne veux plus souffrir!

— Heureux âge où l'on déclare qu'on ne veut plus souffrir! dit le vieux comte. Viens m'embrasser, ma chère nièce... ou

plutôt ma chère fille! N'est-ce pas, Marguerite, que c'est bon de faire des heureux?

Marguerite embrassa son oncle; Étienne courut vers madame d'Arzac. Elle se tenait modestement dans un coin du salon, elle triomphait trop pour oser paraître. Étienne embrassa sa tante avec transport; c'était un tableau de famille vraiment touchant. Tout le monde était content, excepté celle qui contentait tout le monde.

XX.

Madame d'Arzac ramena Marguerite chez elle; mais à peine fut-elle seule avec elle, qu'une crainte vague l'agita. Toute sa joie était tombée; entre la mère et la fille, il y avait une hostilité voilée qui ne se trahissait que par le silence. Madame d'Arzac, au comble de ses vœux, était tourmentée.... Marguerite, au dernier degré de la soumission, était imposante. Madame d'Arzac, malgré le bon sens qui l'avait inspirée, malgré cette haute raison qu'elle croyait avoir déployée dans cette circonstance solennelle, sentait un remords naissant; quelque chose lui disait qu'elle venait de signer la sentence de sa fille. Plus Marguerite était résignée, plus elle voyait son imprudence; elle commençait à avoir peur de sa responsabilité; et si Marguerite avait pu choisir un autre homme que M. de la Fresnaye, elle lui aurait rendu sa liberté à l'instant même; mais elle détestait si affreusement cet homme! Pouvait-elle jamais imaginer qu'un être ainsi détesté par elle dût faire le bonheur de sa fille!... Et pourtant, si elle avait été de sang-froid, elle aurait reconnu qu'elle ne haïssait de la sorte cet homme que parce que sa fille l'aimait trop.

Marguerite retrouva avec plaisir la solitude de sa maison. Pour la première fois de sa vie, la présence de sa mère la faisait souffrir. Elle avait agi comme une esclave, cédant à la volonté de celle-ci, à la prière de celui-là; on lui rendait son libre arbitre; on la laissait chez elle rêver, se souvenir, aimer: c'était un grand soulagement.

M. de la Fresnaye était venu le matin ; on lui avait répondu que madame de Meuilles passait toutes ses journées chez son oncle, et qu'elle ne serait pas visible avant cinq ou six jours. C'était la réponse imaginée par madame d'Arzac. « Dans cinq ou six jours il apprendra qu'elle se marie, il comprendra et il ne reviendra plus. »

En effet, la nouvelle du prochain mariage de madame de Meuilles avec son cousin se répandait déjà dans son monde à elle, et Robert fut un des premiers à qui on l'annonça.

Il ne voulut pas y croire ; il alla voir une troisième fois Marguerite : elle était sortie, lui dit-on ; il entra chez madame d'Estigny ; là du moins il aurait des renseignements certains. Madame d'Estigny avait vu madame d'Arzac le jour même, qui lui avait dit que le mariage était décidé. « Après ce duel, c'était probable, » dit madame d'Estigny, et elle n'osa rien ajouter : elle fut épouvantée de l'effet que cette nouvelle avait produit sur Robert : toute la passion de son âme était dans ses yeux ; il avait l'air d'un furieux qui va tuer son ennemi.... Puis, au lieu de tuer personne, il se mit à rire... mais d'un rire de théâtre anglais, d'un rire fou et méchant : « C'est impossible ! madame, » dit-il, et il s'en alla. Dès qu'il fut parti, madame d'Estigny monta chez Marguerite ; elle la trouva pleurant : Marguerite avait reconnu les chevaux de Robert, elle avait entendu qu'on le renvoyait.

— Elle pleure, pensa madame d'Estigny, je m'y attendais. Ma chère Marguerite, vous m'inquiétez, dit-elle avec l'accent d'une véritable affection. Vous avez l'air bien malade ; sortir tous les matins, par ce froid, cela ne vaut rien pour vous.

— Je suis restée chez moi aujourd'hui, répondit Marguerite.

— Ah ! je croyais... quelqu'un m'a assuré être venu pour vous voir et ne vous avoir pas trouvée.... Oui, M. de la Fresnaye vous a demandée, et on lui a répondu que vous n'étiez pas chez vous.

— Vous l'avez vu ? dit Marguerite.

A peine eut-elle la force d'articuler ces mots.

— On lui avait appris votre prochain mariage. Il n'y croit pas.

— En vérité, il a raison. Je serai morte avant d'être mariée.

— Ayez le courage d'être heureuse, et n'ayez plus ces

sombres idées!... Mais vous ne m'avouez pas la vérité.... Hélas! pauvre femme, vous ne vous l'avouez peut-être pas à vous-même.

— Oh! ne parlons pas de moi, je ne m'appartiens plus, je suis engagée. Étienne est si bon! qu'il soit heureux, je supporterai tout!

— Mais vous n'oublierez pas!...

— Il faudra bien que j'oublie!

— Marguerite, il me semble que je vous devine; ayez un peu de volonté, il est encore temps.

— Je ne peux pas soulever le monde à moi seule! reprit Marguerite avec amertume.

— Vous n'êtes pas seule.... Et madame d'Estigny la regarda avec finesse. Elle ajouta en souriant : — Ils sont trois, eh bien... nous aussi, nous sommes trois : lui, vous et moi. Je me charge de ramener votre mère, fiez-vous à Étienne, sa générosité l'aidera à se consoler.

— Non, Étienne ne se consolerait pas.... Et lui... lui, il est si léger, il me fera l'injure d'attendre que je n'aime plus mon mari.

— Ah! Marguerite, ne le calomniez pas; il vous respecte et il vous aime pour votre loyauté. Vous le sacrifiez et vous l'injuriez! c'est indigne de vous : il ne mérite pas cette pensée, il est bien malheureux.

— Lui!

— Vrai, il m'a profondément touchée et même inquiétée.... On m'appelle... je reviendrai ce soir. Pardonnez-moi, Marguerite, mais rien ne peut m'ôter de l'esprit que vous l'aimez... et quand je vous vois vous engager avec un autre, il me semble que je vous vois courir vers un gouffre; il ne faut pas m'en vouloir si je fais tout pour vous arrêter....

Cette conversation calma un peu Marguerite; elle entrevit un moyen de retrouver sa liberté, et puis madame d'Estigny avait l'air de comprendre qu'elle aimât Robert, ce n'était donc pas un crime de l'aimer!

Comme elle réfléchissait aux conseils que venait de lui donner son amie, on lui amena Gaston pour le gronder; il ne voulait pas manger, il se disait malade et ne faisait que pleurer. Marguerite lui demanda ce qu'il avait.

— J'ai du chagrin, répondit-il, et j'ai mal à la tête.

— Quel chagrin as-tu, mon enfant?

— Vous le savez bien, vous m'aviez dit que vous ne vous marieriez jamais! j'étais si content!

Et Gaston se mit à sangloter.

Marguerite le prit sur ses genoux et elle pleura avec lui en silence. Bientôt Gaston, qui était réellement souffrant, s'endormit, et Marguerite passa la soirée à caresser, à câliner le pauvre enfant. Elle rêvait, en admirant ses beaux yeux fermés dont les longs cils encore humides dessinaient leur ombre sur ses joues; elle suivait la trace de ses pleurs que le sommeil avait séchés; elle remarquait avec douleur la tristesse sérieuse de cette bouche enfantine; elle pensait à celui qui avait sauvé la vie de cet enfant et qui l'aimait si tendrement, et ses larmes tombaient amères et brûlantes sur cette tête chérie; si bien qu'au bout d'une heure les cheveux de Gaston étaient tout trempés de larmes.

Étienne surprit Marguerite dans ce muet désespoir dont il fut effrayé; sa blessure était guérie; il venait tous les jours chez madame de Meuilles. Marguerite s'empressa de le rassurer en continuant à pleurer franchement. — Je suis bien malheureuse! dit-elle; ce vilain enfant ne veut pas être raisonnable; depuis qu'il sait que nous allons nous marier, il ne fait que pleurer. Il ne veut plus ni manger ni jouer; c'est désolant! Tâchez donc de le rendre aimable.

— Je fais ce que je peux pour l'attendrir, reprit Étienne avec impatience; mais on lui a dit tant de mal de moi, que tous mes efforts sont inutiles.

— Voulez-vous appeler pour qu'on l'emporte? dit-elle; il dort profondément.

— Je le porterai moi-même dans sa chambre.

Et Étienne prit l'enfant dans ses bras.... Mais comment exprimer cela : on devinait, à sa manière de le tenir, de le regarder, de l'emporter, on devinait qu'il ne l'aimait pas; il y avait dans ses soins quelque chose de gauche, de contraint, de maladroit, de froid, qu'on n'a pas quand on tient dans ses bras un enfant qu'on aime. Étienne avait l'air d'un passant complaisant qui transporte un enfant inconnu de l'autre côté d'un

large ruisseau; il n'avait pas l'air d'un ami qui vient de prendre sur les genoux de sa mère l'enfant chéri de la maison.

Mais Étienne ne pouvait aimer Gaston, qui lui rappelait le premier mariage de Marguerite, son plus affreux chagrin, qui lui rappelait M. de Meuilles, qu'il détestait. Robert pouvait l'aimer, lui, cet enfant; Robert ne connaissait Marguerite que depuis son mariage; il n'avait jamais vu M. de Meuilles; Gaston ne lui rappelait que Marguerite, et il l'aimait parce qu'il avait les yeux et les cheveux de sa mère. La position était bien différente.

Madame d'Estigny vint le soir : Marguerite, entre Étienne et madame d'Arzac, lui parut gardée comme dans une forteresse. Elle comprit que la malheureuse jeune femme restât sans force, opprimée par la confiance respectable de l'un et l'autorité implacable de l'autre. Madame d'Arzac avait si bien persuadé à Étienne que depuis qu'il s'était battu pour elle, Marguerite l'adorait, qu'Étienne était plein de foi. Il était heureux d'une manière désespérante. Il n'y avait pas une femme capable de lui dire cruellement et sans remords : « Votre joie est une erreur, on ne veut pas de vous! » On l'aurait tué sur l'heure. Marguerite, qui l'aimait, pouvait-elle avoir ce courage!... On avait dit à Étienne que M. de la Fresnaye était parti, que pouvait-il craindre?

Madame d'Estigny était venue aider Marguerite à lutter contre eux, mais elle s'avouait elle-même hors d'état de les combattre; elle se retira mécontente, désespérée. « *Lui seul* pourrait tout changer, pensait-elle, mais il n'est pas là. » Le lendemain elle écrivit à M. de la Fresnaye pour l'engager à venir chez elle; « elle avait à lui parler d'une chose qui l'intéressait, *lui*, sérieusement. » M. de la Fresnaye répondit qu'il était malade, mais qu'il ne partirait point sans aller prendre ses ordres. Il refusait de venir, il s'éloignait... il n'y avait plus d'espérance.

Plusieurs jours se passèrent et l'on n'eut aucune nouvelle de M. de la Fresnaye. Marguerite se demandait s'il n'avait pas droit d'être fâché contre elle. Elle pensait à envoyer chez lui Gaston de sa part : c'était une preuve de souvenir bien naturelle, et cette démarche n'avait rien de compromettant... lors-

qu'un matin on lui remit cette étrange lettre, signée ROBERT DE LA FRESNAYE :

« Vous aviez raison, madame, de me dire que vous sauriez » bien me forcer à partir. Je partirai ce soir; mais avant de » vous quitter, peut-être pour longtemps, je voudrais solliciter » de vous une faveur; c'est au nom de Gaston que je la de- » mande. Me permettrez-vous d'avoir l'honneur de vous porter » aujourd'hui ma requête et de vous faire mes adieux?

» Veuillez agréer, je vous prie, madame, mes respectueux » hommages. »

L'écriture de cette lettre était admirable, moulée, burinée; les pleins et les déliés en étaient formés avec une régularité parfaite, d'une main ferme et exercée; on aurait dit un exemple d'écriture; il n'y manquait qu'une guirlande d'oiseaux et une flèche menaçante pour terminaison coquette.

Madame de Meuilles se sentit offensée de la pédanterie de ce style et de la beauté de cette écriture. Il y avait jusque dans la pureté du cachet quelque chose de net, d'officiel, d'administratif qui était un langage. Cela signifiait : Tout roman est fini entre nous.... Marguerite fit répondre qu'elle serait chez elle toute la journée et qu'elle le recevrait. Ah! elle pouvait bien le recevoir sans crainte; un monsieur qui écrivait des lettres comme celle-là n'était plus dangereux; elle était rassurée, mais aussi elle était plus triste : il lui semblait qu'elle venait de perdre un dernier espoir.

Vers trois heures, elle était dans son salon et elle attendait Robert. La pensée de cet adieu lui serrait le cœur, et pour expliquer ce reste d'attendrissement après cette lettre si froide, elle évoquait le souvenir de Gaston et s'imaginait regretter seulement l'homme qui avait sauvé son fils. Elle se demandait avec curiosité quelle était cette faveur sollicitée par M. de la Fresnaye. « Il part, est-ce qu'il veut me prier de lui écrire? Mais non, il doit bien comprendre que... que c'est impossible. »

Elle entendit marcher, ouvrir la porte.... « Le voilà!... » Et son cœur battit avec violence. « Je l'aimais! je l'aimais! » se dit-elle; et les larmes lui vinrent aux yeux.

— Enfin, madame, dit Robert en entrant, vous voulez bien me recevoir, et il faut pour cela que je parte le soir même!

Marguerite n'osait le regarder.

— Emmenez-vous votre sœur? lui demanda-t-elle.

— Oui, madame.

— Elle sera contente de revoir son pays.

Marguerite était inquiète de savoir si Robert allait rejoindre la duchesse de Bellegarde.

— Mais je ne vais pas en Italie, répondit-il d'un air fâché.

— Ah! je croyais....

— Vous n'avez pas le droit de me faire cette injure, madame. Vous pouvez me sacrifier, mais vous devez au moins croire en moi, et vous savez bien que, dans le désespoir où je suis, je ne peux pas aller en Italie.

— Le désespoir!... répéta-t-elle, et elle leva les yeux sur lui. Elle resta muette et troublée. La vue de Robert lui fit mal. Oh! il n'avait pas besoin d'affirmer qu'il avait souffert, la plus véritable douleur se lisait sur son visage; le désespoir se trahissait dans son maintien. Ce n'était plus ce jeune merveilleux, mis avec tant de recherche, si élégant, si mondain, qui semblait défier l'envie; c'était un pauvre jeune homme sans prétention, sans espoir de plaire, qui ne songeait plus à faire valoir ses avantages, qui avait rompu avec toutes les vanités. Ses cheveux en désordre, sa cravate à peine attachée, cette tenue de voyageur qui faisait songer aux adieux, donnaient à toute sa personne un air de tristesse et d'abandon plein de charmes. Il était bien plus beau ainsi que dans ses parures d'homme à la mode; ce découragement modeste, cette humilité d'un amour dédaigné chez ce héros d'aventures brillantes était une grâce nouvelle. Marguerite le regardait, étonnée, attendrie; jamais Robert ne lui avait paru plus séduisant; et sans comprendre elle-même ce qu'elle lui disait ni à quelle idée elle répondait en lui parlant,

— Alors pourquoi cette lettre? dit-elle; cette lettre si....

— Stupide! interrompit M. de la Fresnaye, et si froide! Pour être reçu, il fallait bien l'écrire ainsi; une vraie lettre qui vous aurait parlé de mes vrais sentiments m'aurait valu encore un refus... et je tenais à vous revoir....

Marguerite eut un mouvement de joie qu'elle voulut réprimer, mais qu'elle n'essaya même pas de cacher.

— Vous avez à me demander quelque chose? dit-elle.

— Oui. Après avoir épuisé toutes les souffrances, je me suis trouvé cette consolation.... Car vous ne savez pas, madame, combien j'ai été malheureux en apprenant votre mariage! J'ai manqué en mourir de douleur, tout bonnement. J'avais tant d'espoir!... Je le confesse, pour le dernier jour, ça m'est égal de vous fâcher... j'étais persuadé que vous m'aimiez, et j'avais construit tout mon avenir sur cette idée.... Enfin, j'étais tellement convaincu que vous seriez ma femme, que chez moi, dans ma maison.... Mais non! je ne veux pas vous dire cet enfantillage, vous vous moqueriez de moi, et puis cette pensée me déchire le cœur....

Il avait des larmes dans les yeux en disant cela... et Marguerite l'écoutait avec délices. A mesure qu'il racontait ce qu'il avait souffert, elle reprenait à la vie, elle entrevoyait une chance de bonheur. Oh! elle n'hésitait plus... c'était bien Robert qu'elle aimait; maintenant elle ne pouvait plus s'y tromper. Robert réunissait en ce moment cette double séduction que définissait si plaisamment le jeune faiseur de paradoxes du Jockey-Club : Robert réunissait l'intérêt et l'attrait; on l'aimait parce qu'on l'aimait et puis aussi parce qu'on le sacrifiait; il était à la fois séduisant et intéressant; il était paré de mélancolie, il méritait d'être aimé pour ses souffrances et pour sa tendresse. Marguerite, enfin clairvoyante, comprenait que Robert était son maître et que, lui seul au monde, elle pouvait l'aimer de tous les amours : amour de nature, amour de cœur, amour d'orgueil... car il ne faut pas oublier cet amour-là. Aimer avec orgueil, être fier de ce qu'on aime! ce n'est qu'un luxe, mais c'est un bien beau luxe! il y a même des gens qui ne savent pas se passer de celui-là.

Cette foi nouvelle, mais déjà profonde, inspirait à Marguerite du courage; elle se proposait de lui dire... et pour cela il lui fallait faire un effort... qu'elle aussi, depuis quinze jours, avait horriblement souffert, et qu'elle voyait enfin que le bonheur n'était pas là où elle avait cru devoir le chercher... lorsque M. de la Fresnaye, continuant son récit, s'écria :

— Ah! que l'on est fou quand on aime! Heureusement je me suis souvenu que j'étais philosophe, et j'ai appelé la philo-

sophie à mon secours; maintenant me voilà calmé.... Mais les premiers jours, j'étais furieux; je voulais tuer tout le monde, et surtout le duc de R..., pour vous prouver que M. d'Arzac était maladroit; je voulais vous attendre à votre porte et vous faire des scènes épouvantables... je voulais vous enlever... je vous ai écrit plus de cent lettres... J'avais une fièvre!.. ah! j'avais la tête perdue!... Mais tout à coup j'ai fait un raisonnement bien simple qui m'a rendu à moi-même : je me suis dit que j'étais là, dans la même ville que vous, logé dans le même quartier; que vous n'aviez qu'à me dire : Venez! pour me voir accourir; que vous étiez encore libre, que vous n'aviez qu'à me dire : Je vous aime! pour être à moi... et qu'au lieu de me dire : Venez! vous me disiez : Va-t'en! qu'au lieu de me dire : Je vous aime! vous me disiez : J'aime Étienne...; par conséquent il était bien clair que je ne vous plaisais point, que vous ne vouliez pas de moi, et que ce que j'avais de mieux à faire, c'était de me résigner.

Marguerite était au supplice.... En vain ses regards pleins de tendresse et de douleur lui révélaient tout son amour; il ne faisait pas attention à elle : il se complaisait dans le récit de sa cruelle guérison.

— A présent que tout est fini, je n'en suis pas fâché; je vois dans ce revers la loi du destin; le destin ne veut pas que je me marie, puisqu'il donne à un autre la seule femme qui m'aurait fait aimer le mariage; tant mieux, je ne me marierai jamais... et je ferai Gaston mon héritier.

Marguerite sourit avec amertume.

— Pauvre Gaston! dit-elle; et elle essuya ses larmes... ses larmes qu'il ne voulait point voir.

Il regardait la pendule, lui qui oubliait toujours l'heure auprès d'elle.... Pensant qu'il voulait s'en aller, elle lui dit pour le retenir :

— Eh bien, vous ne dites pas ce que vous voulez me demander.

— Ah! c'est une grande preuve de confiance : je voulais vous demander de me laisser emmener Gaston pendant huit ou dix jours.

— Oh! je le veux bien, répondit-elle vivement; le pauvre enfant a tant de chagrin! il m'ôte tout mon courage....

Elle espérait qu'il comprendrait ce mot, mais il n'eut pas l'air de l'entendre.

— Je l'emmènerai avec M. Berthault, qui vous le ramènera. Il vous gênerait beaucoup, ce cher enfant, pendant votre lune de miel, ajouta-t-il en riant et sans aucun dépit.

Oh! comme il semblait résigné et consolé! Marguerite rougit, son impatience était visible; il l'interpréta faussement.

— Allons, vous trouvez que je reste trop longtemps, dit-il; au fait, il est quatre heures... c'est l'instant où le bien-aimé doit venir, je m'en vais; calmez-vous, il ne me verra pas ici; je lui cède la place humblement.... Je suis devenu bon garçon, avouez-le; mais vous verrez qu'on peut faire aussi de moi un ami sérieux.... D'ailleurs, je serai toujours pour vous le sauveur de Gaston, n'est-ce pas? S'il vous arrivait quelque malheur, vous penseriez à moi.

Elle étouffait, elle ne pouvait répondre.

Il se leva et vint s'asseoir sur le canapé auprès d'elle.

— Adieu, madame, dit-il d'un ton brusque mais ému, et il lui tendit la main.

Elle mit en tremblant sa main dans celle de Robert. Au contact de cette main nerveuse et brûlante, un ardent frisson la fit tressaillir, un feu rapide courut dans ses veines.

— Adieu... vous me promettez de vous adresser à moi, si jamais je puis vous être utile, et de compter sur moi, toujours et partout... de me traiter en confident, en parent, en frère... Oui?... Eh bien, embrassons-nous comme deux vieux amis, et disons-nous adieu!

Il la prit dans ses bras avec une cordialité toute naïve, une familiarité tout amicale; et posant ses lèvres sur son cou tristement penché, il lui donna un franc baiser, un vrai baiser de parrain.

Marguerite s'éloigna de lui vivement.... Elle était pâle, froide, immobile... on l'aurait crue frappée par une commotion électrique ou atteinte par un poison violent. Son émotion était si puissante qu'elle lui ôtait la force même de la ressentir. Elle ne voyait plus, elle n'entendait plus; sa respiration restait suspendue, son sang s'était arrêté, son cœur avait cessé de battre... un degré de plus, c'était la mort.

Robert contemplait ce trouble avec des yeux pleins de joie et d'amour. Lui aussi était pâle, lui aussi était oppressé par une émotion puissante; mais il pouvait regarder Marguerite, et en la voyant vaincue, il était heureux. Il se rapprocha d'elle, et d'une voix affaiblie et voilée par la tendresse, il dit :

— Ah! Marguerite, est-ce là un adieu?

Elle aurait voulu répondre : « Non, c'est un engagement... c'est ma vie que je vous ai donnée, prenez-la, je vous appartiens!... » Mais elle ne pouvait parler, et, sans force, succombant à cette oppression brûlante qui suspendait sa vie, éperdue, enivrée, mourante, elle se laissa tomber dans ses bras.

— Enfin!... s'écria Robert.

Madame d'Arzac entra. Marguerite, à sa vue, n'éprouva ni confusion ni crainte; avec une audace inconnue que lui donnait la foi de son amour, elle alla vers elle et lui montrant M. de la Fresnaye :

— Ma mère, dit-elle, je vous présente mon mari.

XXI.

— Son mari!... lui! s'écria madame d'Arzac. Elle jeta sur Robert un regard indigné... et elle sortit en fermant la porte avec violence. On l'entendit encore répéter plusieurs fois en s'en allant : « La pauvre femme, elle est folle! elle est folle! »

Marguerite, un moment attristée, se remit bientôt, et s'approchant de Robert :

— Elle vous aimera, lui dit-elle pour le consoler de cette injure.... Mais Étienne va venir!... mon Dieu!

— Il ne faut pas qu'il vous retrouve ici, répondit Robert, venez vite.... Appelez Gaston.

— Où irai-je?

— Nous verrons, mais partons tout de suite; dépêchez-vous, je vais donner vos ordres.

Il parlait déjà en maître.

Marguerite alla s'habiller pour sortir et chercher Gaston.

— M. d'Arzac va venir, dit Robert au valet de chambre qu'il avait sonné ; vous lui direz que madame de Meuilles est chez sa mère, et qu'elle le prie de venir l'y rejoindre.

Marguerite et Gaston montèrent à la hâte en voiture. Dans l'agitation où elle était, madame de Meuilles ne put entendre ce que M. de la Fresnaye disait au cocher. Les chevaux semblaient deviner qu'il s'agissait d'un enlèvement : ils allaient un train de poste, et bientôt Marguerite se trouva dans des quartiers de Paris qu'elle n'avait jamais vus.

Robert et Marguerite voyagèrent ainsi pendant près d'une heure en silence ; ils avaient l'air de se bouder, mais ils étaient heureux à en devenir fous. « Comme je l'aime ! » se disait Marguerite. « Comme je vais l'aimer ! » pensait Robert. Gaston seul babillait et faisait mille questions auxquelles il répondait lui-même. Il comprenait vaguement qu'il y avait un grand événement dans cette promenade et que cet événement lui plairait. Il riait, il chantait, il embrassait Robert, il embrassait Marguerite, il se chargeait d'exprimer à lui tout seul la joie étouffée, la tendresse réprimée que sa mère et son sauveur n'osaient se témoigner devant lui.

La voiture s'arrêta en face d'une grande porte artistement sculptée.

— Ah ! c'est là? dit Gaston ; comme c'est loin aujourd'hui !

Robert ne put s'empêcher de sourire à cette naïveté. On passa sous une voûte éclairée *à giorno*, et Marguerite, en descendant de voiture, entra dans un vestibule tout rempli de fleurs. Elle monta quelques marches, sans savoir ce qu'elle faisait, étourdie, charmée, ravie.... Elle traversa plusieurs pièces richement meublées, ornées de tableaux, de statues, et arriva dans un salon d'une élégance exquise, où une femme qui lui était inconnue semblait l'attendre. L'aspect de cette étrangère la rendit à la raison, elle se sentit embarrassée près d'elle, et, regardant M. de la Fresnaye avec inquiétude, elle lui dit :

— Mais où suis-je donc? chez qui suis-je donc?

— Chez vous, répondit M. de la Fresnaye en s'inclinant.

— Chez vous, madame, dit l'étrangère avec un léger accent italien.

— Chez vous, madame, dit à son tour une jeune fille que Marguerite embrassa de bon cœur.

— Pas encore, Teresa... reprit Marguerite en rougissant; je ne....

— C'est vrai, interrompit Robert, qui ne voulait pas effaroucher Marguerite; aujourd'hui, vous n'êtes encore ici qu'en visite; mais dans huit jours..., oui, madame, dans huit jours, vous y reviendrez comme la maîtresse de la maison. Voulez-vous, avant le dîner, venir visiter votre appartement? Vous verrez si je pensais à vous!

On monta au premier étage de l'hôtel. Gaston faisait les honneurs de la maison à sa mère avec un sérieux plaisant. « Je connais tout ça, disait-il, je suis venu ici vingt fois. » Il conduisit Marguerite dans un appartement nouvellement arrangé avec un goût parfait et un luxe intelligent, ce qui est rare. Robert allait dire : « Vous n'aurez pas à craindre ici l'odeur de la peinture. » Il s'arrêta : c'était rappeler Étienne et attrister Marguerite. Le fait est qu'on n'avait pas donné un coup de pinceau dans tout l'appartement. Les plafonds, les murs étaient entièrement recouverts d'étoffes de l'Inde admirables. Les portes étaient remplacées par d'épais rideaux qui interceptaient l'air complétement. Les seuls coups de pinceau qu'on pût remarquer là, c'étaient ceux de Murillo : une *Madone* douce et triste était placée dans un oratoire recueilli, au-dessus d'un prie-Dieu, chef-d'œuvre de sculpture. Dans le salon était un bureau d'une élégance merveilleuse, sur lequel Marguerite reconnut son chiffre ainsi que sur tous les objets qui servent à écrire : cachets, etc.

— Vous le voyez, partout votre chiffre! lui dit Robert, profitant d'un moment où les enfants et madame Rinaldi étaient dans le salon voisin; quelle présomption! Ah! je le savais bien, moi, que vous m'aimiez!

— Ainsi ces faux adieux... étaient un piége?

— Non, d'honneur! Si, en me disant adieu, vous n'aviez pas éprouvé cette émotion que je pressentais, je me serais dit : Je me suis trompé, elle ne m'aime pas... mais j'espérais bien que vous l'éprouveriez.

— O ciel! j'ai cru que j'allais mourir! dit-elle en rougissant,

et je n'aurai de repos que quand je serai votre femme. Ce n'est pas bien d'aimer comme je vous aime celui qui n'est pas encore votre mari.

— Comment! vous avez des remords?...

— Oui!... Et le souvenir de ce moment la fit alors pâlir. Marguerite était sincère : elle sentait que ce moment l'avait livrée. L'amour sait bien mettre toute sa flamme dans un regard, il peut bien mettre toute sa passion dans un baiser.

Elle rejoignit, émue et tremblante, madame Rinaldi et les enfants. Elle prit Gaston par la main et le garda près d'elle. Elle se sentait si faible pour résister à Robert, qu'elle le fuyait avec une lâcheté héroïque. Elle avait une peur affreuse de se trouver seule avec lui, et toutes les peines qu'elle prenait pour retenir Gaston qui voulait aller jouer, pour entraîner d'une chambre à l'autre madame Rinaldi qui voulait rester tranquille, pour rappeler Teresa qui voulait aller s'habiller : tous ces efforts d'une faiblesse si franche irritaient M. de la Fresnaye, l'impatientaient, mais le faisaient rire et le rendaient encore plus amoureux.

Quand on fut réuni dans le salon du rez-de-chaussée, Marguerite, rassurée, osa regarder Robert et se permettre de l'aimer. Oh! comme elle le trouvait charmant! si distingué, si noble!... Elle le voyait là, entouré de tous êtres qui le chérissaient, qui le bénissaient, qui devaient leur bonheur, leur existence même à sa générosité, à son courage : c'était sa sœur Teresa, qu'il avait sauvée de la misère, et de la honte peut-être... ; c'était Gaston, qu'il avait sauvé des loups et de la rage ; c'étaient tous les vieux serviteurs de sa mère qu'il avait gardés près de lui et qui l'adoraient; c'était enfin madame Rinaldi, qui ne tarissait pas en éloges sur lui, et qui terminait ses admirations par cette exclamation qui les résumait toutes pour elle: — Il est si bon et il est si beau !

Tout à coup, Gaston arriva en courant dans le salon; il était rouge de plaisir, ses yeux étaient étincelants.

— Est-ce vrai, maman, ce que je viens d'apprendre ! dit-il bas à Marguerite, vous n'épousez plus mon cousin et vous allez vous marier avec M. de la Fresnaye ?

Ce mot : « vous n'épousez *plus* mon cousin, » rendit madame

de Meuilles confuse.... Les enfants sont de terribles faiseurs d'épigrammes.

— Tais-toi! dit-elle, c'est un grand secret; n'en parle pas.

— Oh! quel bonheur! je l'aime tant, lui!...

Et Gaston courut embrasser Robert.

Marguerite, heureuse, essuya ses yeux pleins de larmes : elle trouvait un dédommagement dans l'approbation de son fils; le *consentement* de son enfant remplaçait du moins celui de sa mère. Mais elle l'obtiendrait aussi bientôt celui-là, et même encore celui d'Étienne; ne l'avait-il pas dit : « L'amour est involontaire!... » Étienne lui pardonnerait, Étienne se consolerait; qui sait? peut-être, il épouserait un jour... il épouserait Teresa... et Marguerite ne serait plus pour lui qu'une sœur chérie.

Tout s'arrangerait, tout se concilierait, elle en était sûre, et il fallait bien que tout s'arrangeât pour le mieux; car il fallait qu'elle fût heureuse, et elle ne pouvait pas s'imaginer qu'un pareil bonheur fût troublé.... Après tant de combats, tant de fausses résolutions prises à contre-cœur, rentrer dans le vrai de sa nature... c'était si doux!... Au lieu de lutter contre le vent, d'aller contre le flot, se laisser porter par la brise et descendre le cours mollement... quelle fête! Marguerite était comme ces pauvres arbres voisins d'une maison qu'on bâtit, arbres précieux qu'on ne veut point abattre et qu'on protége avec soin, mais dont on courbe les rameaux, qu'on attache avec des cordes pour qu'ils ne gênent point la manœuvre des travailleurs. Ils souffrent à la fois toutes les tortures; leur tête baissée blanchit sous la poudre brûlante de la chaux; leurs branches, violemment garrottées, luttent en même temps contre le vent qui les secoue et contre les liens qui les retiennent; jusqu'à ce qu'enfin, la maison terminée, on détache les cordes et on les délivre... alors, leur tête fatiguée se relève et se balance avec orgueil dans l'air, leurs bras meurtris s'étendent avec complaisance, et la brise joyeuse, agitant leur feuillage, chasse au loin cette poussière calcinée qui les faisait mourir.

Ainsi Marguerite avait souffert dans ces liens qu'elle chérissait, mais qui étaient contraires à ses instincts. En vain son cœur l'entraînait vers Robert, elle refusait d'obéir à son cœur. Tous ses sentiments étaient faussés par ses volontés; elle souf-

frait à chaque heure du jour, emportée puissamment par les uns, retenue violemment par les autres, jusqu'à ce qu'enfin l'amour lui eût rendu la liberté et l'eût ramenée à sa nature; car dans l'âme de Marguerite, les affections du cœur, les affections sociales étaient vaincues par les affections de nature. Le mari et l'enfant l'avaient emporté sur la mère et l'ami; en préférant Robert et son fils, elle était dans le vrai; mais la société permet-elle qu'on soit dans le vrai, et la destinée humaine permet-elle qu'on trouve le bonheur?

Qu'importe! Marguerite, bercée comme dans un rêve, oubliait tout; il lui semblait qu'elle n'avait jamais eu d'autre habitation que cette belle demeure, que cette maison était sa maison, et que tous ces êtres qui la soignaient, qui l'entouraient de tendresse, étaient sa famille réelle, ses véritables parents. Une joie ardente l'oppressait, un vertige invincible troublait ses idées. Plus ce qu'elle éprouvait lui semblait nouveau, plus elle avait de confiance; tous ces symptômes de passion folle lui confirmaient son amour; et loin de lutter contre sa violence, elle s'abandonnait, comme une voluptueuse proie, aux délicieux tourments de cette fièvre inconnue.

Et lui, comme il l'adorait! avec quel orgueil et quelle tendresse il la suivait des yeux! comme il était fier de son triomphe! La voir enfin chez lui, penser qu'elle y viendrait bientôt comme sa femme pour ne plus le quitter jamais, quelle joie! Après tant de chagrins et d'inquiétudes, c'était trop beau! Marguerite était là, à cette même place où depuis un mois il passait de longues heures à penser à elle, à chercher un moyen de la reprendre à ceux qui la lui ravissaient. Comme il avait souffert la veille encore dans ce même salon, où il la voyait si heureuse et si belle! Quelle angoisse il éprouvait alors... que de craintes! « Si elle refuse de me recevoir! si elle n'est pas seule! si ce dernier adieu ne la trouble pas comme moi! s'il me faut revenir ici sans elle, sans l'espoir de l'y ramener jamais!... » Ah! quelle agitation.... Et à travers toutes ces folies que de combinaisons profondes! C'est bien toujours le même homme, le même caractère fait de calcul et de passion! Robert avait, pendant quinze jours, préparé cette scène qui devait décider de son sort; il avait, pendant quinze jours, médité un

adieu... un adieu qui devait lui donner Marguerite pour toute la vie.

Cette journée fut charmante et fatale; on les paye cher ces moments d'ivresse. Cela n'est pas permis, que deux êtres vivent l'un pour l'autre et oublient la création entière pour ne plus voir qu'eux seuls; il faut châtier de telles insolences, l'univers mérite des égards, on ne peut pas comme cela le supprimer impunément; l'univers est susceptible, il trouve toujours le moyen de se venger tôt ou tard, et d'une façon cruelle, de ces bonheurs dédaigneux qui ont eu l'audace de l'oublier.... Puis, il ne faut pas se faire d'illusions et il faut bien déclarer cette vérité à tous les cœurs menacés : l'amour est un malheur toujours, même quand il est partagé, même et surtout quand il est heureux... un grand malheur.... Mais c'est un malheur qui fait aimer la vie, ce que ne font pas toujours les bonheurs les plus raisonnables et les plus certains.

Le soir, madame de Meuilles, en rentrant chez elle, trouva une lettre de sa mère; elle la lut en tremblant.

XXII.

Madame d'Arzac envoyait à Marguerite son consentement.

« Mariez-vous tout de suite, disait-elle; il est temps de » mettre un terme à ce scandale. Tout ce que je puis faire » pour vous, c'est d'assister au mariage à l'église; Dieu seul » pourra me donner la force de cacher ma haine.... »

Le reste de la lettre était de cette dureté.

Marguerite, le lendemain, dès le matin, alla voir sa mère. Madame d'Arzac la reçut avec une extrême froideur. En vain Marguerite lui dépeignit tous les chagrins qu'elle avait éprouvés depuis son retour à Paris, les efforts qu'elle avait faits pour vaincre cet amour qu'elle se reprochait comme un crime; en vain elle lui parla de Robert avec la tendresse la plus touchante, avec l'enthousiasme le plus éloquent, madame d'Arzac ne voulut ou ne sut rien comprendre.

— Ne me parlez pas, je vous en prie, de cet amour subit, involontaire, inexplicable, dont je suis honteuse pour vous.... Oui, je rougis pour vous en pensant qu'un monsieur... que vous aviez vu trois fois à peine... a pu vous enflammer au point d'oublier pour lui tout engagement, toute affection, et je dirai même toute pudeur. Moi, je vous l'ai souvent répété, je n'entends rien en amour; mon gros bon sens me faisait croire que, pour aimer un homme, il fallait le connaître, savoir s'il était digne de nous, s'il partageait nos sentiments, nos idées; jamais je ne me serais imaginé qu'on pût s'amouracher ainsi du premier venu, et surtout que ma fille, à moi, fût capable de ressentir jamais ce genre d'amour... que je ne veux pas qualifier, et qu'une femme comme il faut devrait, si elle l'éprouve, au moins savoir cacher. Après tout, c'est encore très-heureux que ce soit un homme de votre rang qui vous ait inspiré cet amour-là; vous auriez pu aussi bien le ressentir pour une espèce, et il aurait fallu de même subir cet affront. Épousez donc votre amant, ma chère, car ça ce n'est pas un mari, c'est un amant; tâchez d'être heureuse avec lui; mais n'essayez pas de me le faire adopter, parce que moi je ne l'aimerai jamais; je n'ai pas les mêmes raisons que vous pour l'aimer. Vous pourrez venir chez moi tant que vous voudrez, seule; mais quant à m'engager à aller vous voir, c'est inutile, ma résolution est prise; je n'irai jamais chez cet homme; jamais, jamais je ne lui pardonnerai de m'avoir désillusionnée de ma fille, de ma fille que je plaçais si haut, dont j'étais si fière! et que j'aimais tant pour sa pudeur et pour sa dignité!... Ah! le misérable!

Marguerite pleurait en écoutant ces reproches pleins d'amertume; à ce mot : « le misérable! » elle sourit avec douceur. La colère de sa mère l'affligeait, mais ses injures ne la fâchaient ni pour elle ni pour Robert; sa mère l'avait avoué elle-même et elle le prouvait : elle n'entendait rien à l'amour; on ne pouvait lui en vouloir de ses blasphèmes.

— Le temps vous convaincra, ma mère, répondit Marguerite avec confiance et avec respect, que je n'ai manqué ni à la pudeur ni à la dignité en choisissant un homme que tout le monde honore et qui m'honore moi-même en me choisissant.

Je comprends vos regrets, je comprends votre tristesse, mais j'aurai de la patience, j'attendrai avec courage que vos préventions soient vaincues! J'espère tout de votre justice. Si vous devez me punir, ce n'est pas par vos reproches que vous y parviendrez, je ne les mérite pas et je suis très-forte contre eux; si vous voulez me blesser cruellement, parlez-moi d'Étienne; le malheur d'Étienne, voilà mon profond chagrin!

— Étienne! s'écria madame d'Arzac, il est bien bon, je ne le comprends pas... quand je vous accusais, dans mon indignation, il vous défendait!

— Cher Étienne! dit Marguerite en essuyant ses larmes.

— Savez-vous contre qui était sa colère? Contre moi! Il m'accusait de l'avoir trompé, de lui avoir dit que M. de la Fresnaye était parti et qu'il ne venait plus chez vous depuis quinze jours. Moi, je le croyais. Est-ce ma faute si ce comédien fait semblant de partir pour reparaître soudain et faire des coups de théâtre? Est-ce qu'on peut prévoir ces scènes de mélodrame?...

— Étienne me défendait!

—Il avait toutes sortes de bonnes raisons pour vous justifier. Cette générosité me faisait vous trouver encore plus coupable. Comment! n'est-il pas allé jusqu'à me prier, me supplier de revenir à vous et d'être indulgente pour son rival!... Il a fini par me dire qu'il vous pardonnait tout le mal que vous lui faisiez, et qu'il se consolerait si vous étiez heureuse.

Marguerite, à ces mots, fondit en larmes.

—Où est-il maintenant? demanda-t-elle à travers ses sanglots.

— Il est parti hier soir.... Il est chez MM. de Presles, à Bellerive. J'aurai de ses nouvelles demain.

— Et son père?

— Le pauvre homme est désolé de ce bonheur perdu; il dit que son fils en mourra. Ah! son indignation contre vous est encore plus vive que la mienne.... Mais j'ai promis d'aller passer la journée avec lui; adieu!

Marguerite quitta sa mère le cœur bien affligé, et le souvenir d'Étienne l'attrista longtemps; mais en rentrant chez elle, elle trouva Robert, qui lui apprit que, grâce à ses démarches, toutes les dispenses étaient obtenues, les bans publiés, et qu'ils

se marieraient la semaine suivante. Teresa vint jouer avec Gaston; Marguerite, en la regardant, se rappela ses projets de mariage. Le malheureux Étienne lui apparut alors dans l'avenir, consolé, joyeux, infidèle, et elle ne songea plus à le plaindre dans le présent. Et puis Robert était là, et quels que fussent ses regrets et ses craintes, elle ne pouvait pas s'empêcher d'être heureuse quand il était là.

Pendant huit jours, Marguerite alla tous les matins chez sa mère et elle écouta les mêmes reproches, les mêmes injures, avec une constance que rien ne déconcertait. Son amour lui donnait tant de courage! Souffrir pour Robert lui semblait si doux! Elle parlait d'Étienne bravement et sans trouble, et le loyal intérêt qu'elle lui témoignait étonnait sa mère. Madame d'Arzac, qui s'attendait à de la confusion, à des remords, ne s'expliquait pas cette tendresse que gardait Marguerite pour un homme envers qui elle avait des torts si graves.

Comme Marguerite l'interrogeait :

— Nous avons de lui de très-bonnes nouvelles, répondit madame d'Arzac; il commence à se distraire; MM. de Presles l'ont forcé de venir avec eux à une grande chasse qu'ils ont faite dans la forêt de Sainte-Lucie. Étienne a tué deux chevreuils, il en envoie un à son père et lui écrit que cette journée de chasse lui a fait grand bien. « Je ne crois pas, dit-il, qu'il y ait une passion qui tienne contre une pareille fatigue; encore une course comme celle-ci, et je ne serai plus qu'un chasseur. » Mais je crois l'avoir là, cette lettre, ajouta madame d'Arzac; il me semble que je l'ai mise hier dans ma poche par distraction.

— Oh! ma mère, montrez-la-moi! dit Marguerite.

Madame d'Arzac sonna sa femme de chambre; elle venait justement de trouver une lettre dans la poche de la robe que madame d'Arzac portait la veille.

Marguerite s'empara de cette lettre avidement. Une douleur inexprimable la saisit en voyant cette écriture : son cœur lui disait que cette tranquillité était feinte. Elle lisait le désespoir le plus violent dans ces lignes indifférentes.

— Laissez-moi cette lettre, dit-elle en pâlissant.

— Étrange femme, pensa madame d'Arzac, on dirait qu'elle l'aime plus que jamais!

Marguerite emporta la lettre d'Étienne ; elle la couvrit de baisers et de larmes. « Pauvre Étienne ! comme il est malheureux ! » disait-elle. Et cependant ce billet ne parlait de rien autre chose que d'un chevreuil qu'il avait tué et qu'il envoyait à son père, et de l'efficacité de la chasse pour guérir de l'amour.

Tout le reste de la journée, Marguerite fut triste. Elle serra vite cette lettre dans un tiroir : cette écriture lui faisait un mal affreux à regarder.

Le jour du mariage arriva, — du mariage à la mairie, — le mariage à l'église ne devait avoir lieu que le lendemain. Comme ces sortes de cérémonies se font sans aucune solennité, Marguerite souffrit moins de l'absence de sa mère. En sortant de la mairie, elle alla chez madame d'Arzac ; elle avait la conscience satisfaite, le cœur joyeux : elle était la femme de Robert, rien ne pouvait plus les séparer. Elle pensait que sa mère, la sachant mariée, s'adoucirait : l'irrévocable a cet avantage, de calmer les esprits en ne leur laissant plus la faculté de travailler. En effet, madame d'Arzac reçut sa fille avec plus de bienveillance, et Marguerite espéra que la cérémonie du lendemain, en l'attendrissant malgré elle, la forcerait à une réconciliation complète. Elle se disait aussi que M. de la Fresnaye serait si respectueux, si affectueux pour elle, qu'il parviendrait à la toucher. Elle quitta sa mère pleine d'espérance, et madame d'Arzac, la voyant si heureuse, se sentit un peu désarmée.

La soirée se passa d'une manière charmante, à parler du lendemain et à préparer le déménagement bienheureux. Marguerite arrangeait ses papiers, ses bijoux dans des coffres, dans les tiroirs de petites tables que l'on emportait à l'hôtel de la Fresnaye. Déjà Gaston y était presque installé ; il y avait envoyé ses livres, son piano, ses joujoux, et il allait y courir dans le jardin à ses heures de récréation.

En rangeant ses livres, Marguerite trouva un album qui appartenait à Étienne ; elle l'enveloppa soigneusement ; elle chercha le portecrayon d'Étienne et tout ce qui lui servait à dessiner, et, plaçant ces objets dans une boîte, elle les envoya dans sa nouvelle demeure comme des reliques précieuses, souvenirs d'un ami qu'elle ne voulait pas sacrifier.

Robert la regardait, ému et attendri.

— Vous n'êtes pas jaloux? dit-elle.

— Non, répondit Robert, c'est une preuve d'amour que vous me donnez.

— C'est vrai; si je vous aimais moins, je n'oserais pas.

Les veuves se remarient toujours en cachette, et madame de Meuilles, qui avait changé si brusquement de mari, désirait plus qu'une autre le mystère. La cérémonie devait avoir lieu à minuit dans l'église de la Madeleine. Les témoins seuls devaient y assister. Marguerite n'osa sortir de chez elle tant qu'il fit jour; vers cinq heures, elle alla voir madame d'Arzac pour convenir de l'heure où elle viendrait la chercher; mais au moment du dîner, Marguerite n'était pas encore de retour. Robert l'attendait depuis longtemps; inquiet et craintif comme on l'est dans un jour solennel, il se décida à aller trouver Marguerite chez madame d'Arzac. On lui dit que madame d'Arzac était sortie, mais que sa fille était là-haut dans sa chambre. Il pensa que l'occasion était bonne pour envahir la maison maternelle, et que sa belle-mère, en le trouvant chez elle, le traiterait avec plus de douceur. Il monta l'escalier et arriva dans l'appartement de madame d'Arzac.

Il était assez troublé, il avait peur d'être grondé par Marguerite; mais, en y réfléchissant, il se disait : « Elle est ma femme; sa mère a le droit de me chasser, mais j'ai le droit de venir chez elle. » En traversant le salon, il entendit gémir, pleurer.... Une voix appelait : « Étienne! Étienne!... » Il reconnut la voix de Marguerite. Il entra brusquement dans la chambre de madame d'Arzac. Marguerite y était seule, les cheveux en désordre, les yeux égarés; elle tenait à la main une lettre qu'elle ne lisait pas, elle semblait folle de douleur. A la vue de Robert, elle tressaillit. Elle lui donna la lettre sans pouvoir articuler un mot.

Cette lettre, adressée à madame d'Arzac, était du secrétaire de son beau-frère; elle disait :

« Madame,

» Un malheur affreux vient de frapper M. le comte. Hier, à » la chasse, son fils Étienne a péri victime d'une imprudence.

» Son fusil a parti comme il sautait un fossé; on l'a trouvé » mort dans le bois. M. le comte ignore encore cet accident. » Je vous en supplie, madame, venez m'aider à l'annoncer à » ce malheureux père. »

— Pauvre Étienne! dit Robert... cela ne m'étonne pas.

— Vous aussi, vous pensez comme moi que ce n'est pas un accident! s'écria Marguerite.

Robert ne répondit rien; de grosses larmes brillaient dans ses yeux. Il n'eut pas la force de faire un mensonge. Il voulut emmener Marguerite, mais elle le repoussa avec violence. Au premier étonnement de la douleur succéda un désespoir déchirant. — Laissez-moi! cria-t-elle, c'est vous qui avez causé sa mort... je vous hais! Sans vous, nous aurions été heureux... il m'aimait tant! O mon pauvre Étienne!... Et tout à coup, avec un accent de cruauté farouche: — C'est lui que j'aimais! dit-elle, pensant que ce mot barbare devait le venger; je ne veux plus vous voir jamais! jamais! Vous êtes mon mauvais génie! Ah! ma mère avait bien raison de vous détester; je vous hais comme elle à présent!

— Je ne vous demande pas de m'aimer, reprit-il, ni de vous consoler. Je vous demande de pleurer près de moi. — Et comme lui-même il pleurait... il pleurait son bonheur perdu, car il sentait bien que cette mort brisait le cœur de Marguerite... elle s'adoucit peu à peu; abattue par sa douleur, étourdie par ce coup terrible qui venait de la frapper, elle n'eut plus la force d'éprouver ni colère ni ressentiment; et elle se laissa emmener par Robert, avec une docilité inerte, comme une personne à qui toute chose est devenue indifférente et que la faculté et le désir de vivre abandonnent.

Oh! ce fut pour Robert un moment affreux! Ramener chez lui cette femme au désespoir et qui le haïssait, au lieu de cette mariée heureuse qui l'aimait d'un si fol amour! quel poignant chagrin! quelle déception amère! S'il avait eu des torts, il les expiait tous dans ce moment.

En se retrouvant dans ce même salon où, quelques jours auparavant, elle avait passé de si douces heures, Marguerite reçut une impression violente; elle s'évanouit.... On la porta

dans la chambre si soigneusement préparée pour elle, et on la déposa sur le lit nuptial, pâle et mourante.

Une telle douleur était trop forte pour cette frêle nature. Une santé si délicate ne pouvait lutter contre cette suite incessante d'agitations. Marguerite, dès le soir même, éprouva tous les accidents de la maladie à laquelle elle avait failli succomber huit mois auparavant. Le danger était grave. On envoya chercher madame d'Arzac. Marguerite, en apercevant sa mère, comprit qu'elle était perdue. En effet, il fallait qu'elle fût dans un état désespéré pour que madame d'Arzac eût consenti à venir chez M. de la Fresnaye.

Dès lors, Marguerite sentit sa pitié se transformer. Elle ne pleura plus Étienne. Toute sa compassion, toute sa sollicitude furent pour Robert, pour Robert qu'elle allait quitter. Ses ressentiments s'éteignirent; elle retrouva son amour, et elle n'eut plus qu'une pensée : lui consacrer tout entiers les derniers instants qui lui restaient à vivre, et pendant ces dernières heures lui donner tout le bonheur qu'une mourante peut donner. Elle le gardait près d'elle et lui parlait avec une tendresse pleine de larmes qui déchirait le cœur.

— Oh! pardonne-moi de mourir, lui disait-elle; mais cet amour offensé me réclame, je le sens qui m'attire dans la tombe avec lui.... Ce qui m'étonne, c'est que je puisse te quitter, toi que j'aime tant! c'est que ton amour à toi n'ait pas la puissance de me retenir.... Quel dommage! nous aurions été si heureux! J'aurais oublié tout près de toi; oui, j'aurais supporté l'absence d'Étienne; mais cette mort, cette horrible mort... que j'ai causée! oh! cela, je ne peux pas le supporter!... Et puis s'aimer comme nous nous aimons, c'était trop! un bonheur si grand ne peut pas durer. Ces huit jours que nous venons de passer avec cette espérance enivrante, eh bien, Robert, ils valent toute une vie! Si l'on m'avait dit : Vous éprouverez pendant huit jours cette joie folle et vous mourrez après, j'aurais répondu : Cette joie vaut la mort! je veux connaître cette joie et mourir!... Robert, rappelle-toi ces jours de délices et avoue qu'un tel enchantement n'est pas trop payé par la mort....

D'autres fois, voyant son désespoir, elle disait : — Rassure-

toi, je vivrai, je t'aime tant, que je ne pourrai pas mourir. Cet amour est impérissable, sa flamme est éternelle, elle me soutiendra, rien ne pourra l'éteindre !

Robert ne répondait pas. Tous les tourments de l'enfer lui torturaient le cœur. Dans les rares instants où Marguerite dormait, il descendait s'enfermer chez lui; et là, seul, il se livrait à toute la violence de son désespoir. Ce qu'il éprouvait, lui, c'était de la rage, c'était une haine insensée contre le malheureux dont la fin tragique avait détruit son bonheur. Dans sa fureur, il lui parlait, il l'accusait de cruauté, d'égoïsme et de perfidie; il lui reprochait sa mort comme une méchanceté.... — Un jour plus tard, quelques heures plus tard, s'écriait-il, Marguerite était à moi ! et dans la voluptueuse ivresse de notre amour, dans le vertige de nos ravissements, elle n'aurait pas même compris que tu n'étais plus là; elle n'aurait pas senti ta perte, elle n'aurait plus rien entendu que ma voix qui l'aurait doucement bercée, elle n'aurait plus rien compris que ma présence... elle aurait oublié les vivants et les morts et le monde entier dans mes bras ! Va ! si elle avait été à moi un moment, tu n'aurais pas pu la reprendre !...

Quand il revenait près de Marguerite et qu'il la voyait pâle et mourante, étendue sur ce lit si élégant, orné avec une magnificence si pleine de tendresse; quand il se rappelait les rêves délicieux qu'il faisait encore la veille en préparant cette chambre bien-aimée, et qu'il songeait à toute cette joie perdue; quand il se disait que la mort, l'implacable mort allait lui arracher cette femme qu'il avait conquise avec tant de passion et tant de peines, il tombait vaincu par sa douleur, et il pleurait, il sanglotait comme un enfant. Il passait de longues heures à regarder Marguerite, à se pénétrer de son image, et cette admiration poignante l'exaspérait jusqu'à la folie. L'idée que cette beauté céleste allait disparaître, que cette forme charmante allait se perdre à jamais, le révoltait, le transportait jusqu'au blasphème; il la pleurait comme amant et comme artiste; il aurait voulu du moins sauver sa beauté ! Il trouvait que Dieu était cruel de détruire dans toute sa fleur sa plus belle créature; il lui semblait que cette créature d'élite, si parfaite, si heureusement et si merveilleusement douée, devait

trouver grâce devant lui. Ses yeux s'attachaient sur elle avec avidité, comme pour essayer de retenir cette image chérie et l'empêcher de s'effacer à jamais; il étudiait ces traits si purs, il s'imprégnait de leur expression angélique, il ne voulait pas perdre une minute de cette contemplation suprême.... Il l'admirait, il l'adorait, et il éprouvait une joie déchirante quand il la voyait sourire de cette adoration insensée.

Madame d'Arzac soignait sa fille en silence avec un courage qui faisait mal à observer. Elle n'avait qu'une préoccupation, cacher à Marguerite sa haine pour M. de la Fresnaye. Oh! maintenant cette haine instinctive ne lui était que trop bien expliquée. « Sans lui, se disait-elle, Étienne vivrait et ma fille ne succomberait point au remords de l'avoir tué! »

Elle accusait Robert, et il était moins coupable qu'elle. Robert n'avait fait que suivre l'inspiration de son amour, il n'avait fait qu'obéir à ses lois : car le devoir de l'amour, c'est de poursuivre sa proie et de l'obtenir malgré tout et à tout prix, morte ou vive.... Mais madame d'Arzac avait joué ce triste rôle que jouera toujours le faux bon sens aux prises avec l'exaltation d'un sentiment vrai. Le faux bon sens, cette idole des cœurs égoïstes, des natures froides et pauvres, cette raison de convention qui refait, pour l'agrément de la société, des caractères négatifs à son image, qui supprime l'enthousiasme de la pensée, le feu du cœur, le sang des veines; qui se vante de ne point connaître les passions et qui se mêle de les conduire! Faux bon sens, c'est toi qui causes tous les malheurs : les révolutions chez les peuples, les catastrophes dans les familles! Sans l'espoir trompeur que lui avait donné madame d'Arzac, Étienne, préparé par ses craintes, dans ses heures de découragement, aurait pu renoncer à Marguerite; mais trouver le désespoir au moment même du bonheur, c'était trop! on ne peut pas tomber de si haut sans périr.

Plusieurs jours se passèrent ainsi, dans des soins inutiles, sans amener d'espoir. Un matin, Marguerite se trouva moins oppressée; elle fit demander M. l'abbé de ***. A cette demande Robert pâlit.

— N'ayez pas peur, dit Marguerite en souriant, c'est pour nous marier... oui, vous savez que j'ai des scrupules, ajouta-

t-elle en rougissant.... — Pauvre femme, elle avait encore un peu de force pour rougir.... — Je n'aurai de repos que quand je serai votre femme devant Dieu.

Elle se confessa, elle communia, et le lendemain, à dix heures, elle se fit porter dans son oratoire, qu'on avait disposé en chapelle, et où les témoins de son mariage et sa mère étaient réunis. Elle était si charmante et elle semblait si heureuse, qu'elle donnait de la confiance à tout le monde. Non, ce n'était pas une mourante, la mort n'a pas cette grâce, l'agonie n'a pas cette sérénité. Jamais Marguerite n'avait paru plus jolie. Ce long voile de dentelle qui l'enveloppait de la tête aux pieds, ces beaux cheveux qu'elle avait voulu tourner en deux grosses boucles et qui encadraient sa noble et douce figure, cet attendrissement profond qui troublait ses yeux, cette dernière ardeur d'un feu prêt à s'éteindre qui colorait ses joues fiévreuses, ce sourire d'amour qu'elle avait pour tous les êtres aimés qui l'entouraient et qui la flattaient de leurs fausses espérances, cet attrait de la mort si mystérieux et si puissant, donnaient à sa personne une beauté surnaturelle. Cet éclat nouveau avait, malgré toutes les craintes, quelque chose de rassurant : on ne pouvait pas croire qu'il fallût sitôt pleurer cette beauté rayonnante.

Pauvre Gaston ! en voyant sa mère si belle, il était déjà tout joyeux.

— Pourquoi donc me disait-on que maman était malade ? Voyez donc comme elle est contente ! disait-il.

La chapelle improvisée était admirable. Tout ce que le luxe et les arts peuvent imaginer pour parer un autel catholique avait été employé pour donner de l'éclat à cette douce et funèbre cérémonie. La *Madone* de Murillo dominait l'autel, recouvert d'étoffes précieuses et de riches dentelles; de superbes candélabres dorés l'éclairaient; de hauts camélias sortant de vases magnifiques l'entouraient de tous côtés de leurs rameaux en fleur. Marguerite, devant un prie-Dieu d'un travail plein de goût, était à genoux sur des coussins de velours rouge; Robert était près d'elle... mais il était si pâle qu'il attristait tout le monde. Sans cette pâleur qui rappelait le malheur de la situation, on aurait eu de l'espoir ; sans sa pâleur

fatale, on aurait pu croire que le bonheur suivrait cette union d'un jour, funèbre fantaisie, dernière fête d'une jeune mourante.

Le prêtre dit la messe. On voulut aider Marguerite à se lever; mais elle était forte et brave, elle se leva seule et elle se remit à genoux sans avoir besoin du secours de personne. Quand Robert passa à son doigt l'anneau de mariage... il frissonna... la main de Marguerite était glacée. Il s'approcha d'elle avec inquiétude, et elle le rassura par un regard plein de tendresse et de joie... mais cette joie n'était déjà plus de ce monde.

La cérémonie terminée, elle inclina la tête sur le prie-Dieu et voulut se recueillir. Robert, pensant que de rester si longtemps à genoux était une trop grande fatigue pour elle, lui prit la main et voulut l'aider à se relever; mais Marguerite resta immobile comme la statue de la Prière.... Robert, alarmé, la saisit dans ses bras.... Elle était morte... morte en priant pour lui.

On trouva son testament, qu'elle avait écrit en secret la nuit précédente, avec l'aide d'une des femmes qui la gardaient. Elle nommait M. de la Fresnaye tuteur de son fils. Dans quelques lignes adressées à sa mère, elle lui expliquait sa conduite et lui peignait ses tourments. L'histoire de ses chagrins et de son bonheur si triste se terminait par cet aveu :

« J'ai bien combattu, mais je n'ai pu vaincre ces deux puis-
» sances rivales. Deux amours de nature différente se sont,
» malgré moi, partagé mon cœur : à l'un je n'ai pu résister,
» à l'autre je ne puis survivre ! »

FIN DE MARGUERITE.

IL NE FAUT PAS JOUER

AVEC LA DOULEUR.

IL NE FAUT PAS JOUER

AVEC LA DOULEUR.

I.

Il était une fois un séducteur qui cherchait de l'ouvrage. L'hiver s'était pour lui joyeusement passé en brillantes conquêtes; mais le printemps était arrivé, et si le printemps est la saison des amours, ce n'est pas celle des séductions. M. de Lusigny était resté seul et désœuvré à Paris; aux premiers rayons du soleil, toutes ses heureuses victimes s'étaient envolées, emportant le trait qui les avait blessées, et il lui fallait attendre que l'été, le véritable été, fût venu pour aller les rejoindre aux eaux ou pour les visiter dans leurs châteaux. Les correspondances étaient actives, les petites lettres parfumées arrivaient chaque matin des provinces inquiètes; mais que sont les joies de la correspondance pour un séducteur? un embarras flatteur et voilà tout. L'ennui de ranger par ordre de dates et de couleurs, — M. de Lusigny avait le tiroir des blondes et l'armoire des brunes; il prétendait que les blondes sont, en général, méchantes et coquettes, tandis que les brunes, au contraire, sont bonnes et sensibles, — l'ennui de ranger par ordre tous ces amoureux reproches était à peine compensé par le plaisir de les mériter. D'ailleurs, ces cœurs qui lui appartenaient, ces orgueils qu'il avait soumis, ces imaginations qu'il avait troublées, ne pouvaient plus l'intéresser. Tous les conquérants se ressemblent, le passé ne compte pas pour eux. Il leur faut chaque jour des victoires nouvelles; ils ne savent garder leur prestige qu'à ce prix. Attacher est plus difficile que

séduire, triompher est plus facile que régner; usurper n'est rien, conserver est tout. L'empereur Napoléon lui-même nous a dévoilé la triste nécessité de ses batailles continuelles; il serait plaisant qu'en nous donnant le secret des conquérants, il nous eût aussi donné celui des séducteurs.

En fait d'hommes à bonnes fortunes, vous ne devineriez jamais quel modèle M. de Lusigny s'était proposé. — Le duc de Lauzun, direz-vous, qui, le premier, a fait de l'insolence un moyen de plaire? — le maréchal de Richelieu, qui professait pour les femmes tant de culte et tant de mépris? — le marquis de Létorière, d'autant plus dangereux qu'il était sincère et qu'on pouvait l'aimer quand on cessait de l'adorer? — le comte de ***, célèbre séducteur de l'Empire, qu'on n'ose nommer parce qu'il n'a pas encore fini de séduire? — Non, non, non.

Ce n'était aucun de ces grands maîtres. C'était un personnage beaucoup plus ancien, beaucoup plus respectable, beaucoup plus habile que tout cela, auprès duquel ces héros n'étaient que des ingénus; un professeur qui a fait de la séduction un art immortel, une étude psychologique des plus profondes; ceux-là séduisaient par instinct, mais lui séduisait par principe, et il a laissé le plus beau code de séduction que la perfidie humaine puisse imaginer. C'est une collection de recettes infaillibles, c'est tout un système; mais il faut avoir la clef de ce système, il faut avoir le secret de ce langage. Heureusement, peu de trompeurs ont eu l'idée de l'étudier. Le personnage que M. de Lusigny s'était offert pour modèle était un séducteur de l'antiquité très-célèbre par l'habileté, la variété de ses moyens, tous plus ingénieux les uns que les autres. — Un séducteur de l'antiquité? allez-vous dire encore, c'est sans doute Thésée, qui ne s'effraya point d'une rivalité avec le dieu des enfers, Thésée qui séduisit Ariane et l'abandonna pour séduire sa sœur Phèdre, qui du reste ne paraissait pas très-difficile à séduire? — Non, ce n'est pas Thésée; c'est un séducteur bien plus terrible encore : c'est Jupiter enfin, puisqu'il faut le dire... le doyen des séducteurs, le père de toute la race *ingannatrice*, Jupiter, le Lovelace de l'antiquité, le don Juan olympien dont la science était si redoutable et qui connaissait si parfaitement le

cœur des femmes, qu'il savait prendre tour à tour la forme, la qualité, le défaut qui devaient plaire à chacune d'elles.

M. de Lusigny avait étudié son Jupiter à fond, il l'avait suivi dans toutes ses entreprises et il s'était rendu ingénieusement compte de tous les secrets employés par le maître du tonnerre dans l'art de se faire aimer. Il savait le pourquoi de toutes ses métamorphoses, et il se les était expliquées non pas, comme tant de commentateurs l'ont fait, en historien et en naturaliste, mais en moraliste et en séducteur. Il ne pensait point, par exemple, que Danaé fût une princesse prisonnière dont Jupiter avait corrompu les geôliers; il pensait que la *pluie d'or* était un symbole, et que Danaé était le type de la femme cupide et vaine, qui ne comprend aucun des sacrifices du cœur, mais qui connaît tous les calculs de l'intérêt; qu'on ne peut toucher, mais qu'on peut éblouir; qui ne se laisse pas entraîner par de tendres serments, mais qui cède tout de suite à de brillantes promesses.... Et quand M. de Lusigny rencontrait dans le monde une de ces femmes pour qui la jeunesse, la beauté, l'esprit ne sont rien en amour, qui ne voient que la fortune, il se disait tout bas en lui-même : « Danaé! Danaé!... » et la femme était aussitôt rangée, classée dans la catégorie des Danaés. Alors, pour cette conquête, il ne déployait ni soins ni esprit; il laissait reposer son imagination et son cœur; il hypothéquait une de ses terres, empruntait une somme considérable et déployait pendant quelques mois un luxe fabuleux: on ne parlait plus à Paris que de ses chevaux de pur sang, de sa table somptueusement servie, de ses laquais poudrés, de ses meubles, de ses tapis, de ses rideaux et de son argenterie. Pour les Danaés, une superbe argenterie est une séduction irrésistible; c'est la plus belle goutte de la pluie d'or. Quand toutes ces merveilles avaient bien produit leur effet, quand il était bien avéré que M. de Lusigny était l'homme le plus magnifique de tout Paris, que personne ne pouvait lutter d'opulence avec lui, quand Danaé était séduite, M. de Lusigny redevenait tout à coup un simple élégant, et il se disait, qualifiant ce genre de conquêtes : « Ce sont les plus faciles, elles ne coûtent que de l'argent. »

Si, au contraire, il s'agissait de se faire aimer d'une de ces

femmes dont l'exquise délicatesse s'effarouche de trop d'éclat, romanesques beautés que la vanité ne saurait éblouir, mais qu'un sentiment généreux doit toucher, qui vivent de rêves et d'harmonie, qui chérissent les arts et la gloire; pour qui les heureux de ce monde, les riches, les princes, les rois, ne sont point des hommes dangereux, mais qui tremblent d'émotion à la voix sonore d'un illustre poëte, mais qui versent de tendres larmes aux accents d'un Mozart inspiré; que la vue d'un beau tableau, que la lecture d'un bon livre transportent d'un brûlant enthousiasme, dont l'existence est tout idéale et que l'idéalité seule peut séduire... alors M. de Lusigny appelait à son aide toutes les richesses de son imagination, toute la poésie de son cœur; il se faisait vaporeux et romanesque, il relisait les *Méditations* de Lamartine, dont il citait des vers à propos; il se remettait à chanter Rossini et Bellini; tous ses soupirs étaient harmonieux. Il était tout amour et mélancolie; il se faisait plaintif pour être écouté et malheureux pour être aimé; et pendant qu'il jouait ce rôle, il invoquait son maître Jupiter.... Oui, Jupiter, qui s'était métamorphosé en cygne pour séduire Léda par sa candeur, par ses plaintes mélodieuses; et M. de Lusigny disait, à l'honneur des femmes, que la catégorie des Lédas était une des plus nombreuses; il rangeait dans cette classe plusieurs héroïnes connues par leur dévouement à de grands artistes : Marie Stuart qui aima l'infortuné Rizzio; Éléonore d'Este, qui eut pitié de la folie du Tasse; et de nos jours mesdames de ***, de ***, de ***, qui permettent à nos fameux peintres, à nos grands compositeurs, à nos brillants poëtes, de les célébrer, de les chanter, de les aimer.

Si, au contraire encore, il lui fallait entraîner quelque beauté positive, sans imagination, sans esprit et sans cœur, une de ces créatures banales qui ne vivent point par la pensée, dont l'existence est toute matérielle et qui n'entendent rien aux délicates susceptibilités de l'amour, M. de Lusigny se rappelait l'enlèvement d'Europe.

Était-ce une prude qu'il fallait tenter? M. de Lusigny se faisait tout de suite humble et hypocrite; il se rappelait que pour séduire Junon la prude, le maître du tonnerre avait pris la forme du plus chétif et du plus triste des oiseaux, qu'il

s'était changé en coucou! Quelle leçon! quelle mordante épigramme il y avait dans cette métamorphose! En effet, pour qu'une prude ose vous aimer, il faut que vous soyez laid, pauvre et inconnu; jamais une prude ne se permettrait de *distinguer*, — les gens communs qui ont des prétentions à la délicatesse du langage emploient volontiers cette expression, — de *distinguer* un beau jeune homme, riche et à la mode; il lui faut des amours subalternes et voilés, si improbables qu'ils ne puissent jamais être soupçonnés : un vieux médecin, un précepteur timide, un voisin de campagne obscur, voilà les séducteurs des prudes! Ah! vous en conviendrez. Jupiter était un observateur bien profond!

Nous n'en voudrions pas d'autre preuve que cette métamorphose, peut-être encore plus spirituellement moqueuse. La Fable dit : « Jupiter se changea en flamme pour séduire Égine, princesse de Béotie.... » Comprenez-vous l'ingénieuse méchanceté de cette allégorie? Que nous enseigne ce mythe? Il signifie : Avec les femmes sottes, avec les princesses de Béotie, il faut jouer la passion.

M. de Lusigny voyait aussi le type de la femme ambitieuse dans l'imprudente Sémélé, qui périt victime de son orgueil. Un jour, elle supplia Jupiter d'apparaître à ses yeux dans tout l'éclat de sa gloire, et le feu du ciel, qu'elle osa regarder, la consuma. Ainsi périssent les femmes qui ont la passion du pouvoir. Elles règnent un jour, mais dans les alarmes; elles s'élèvent par la faveur, mais pour retomber par la calomnie; elles arrivent jusqu'au maître, elles touchent le sceptre, elles essayent la couronne; mais, dans le délire qui s'empare d'elles, elles ne voient pas au pied du trône l'abîme où elles doivent s'engloutir. Que de Sémélés dans notre histoire! Agnès Sorel morte de chagrin, Gabrielle d'Estrées morte empoisonnée, la duchesse de Châteauroux indignement persécutée, la princesse des Ursins cruellement exilée, et tant d'autres célèbres ambitieuses, reines éphémères dont la fin tragique fait pitié, sans compter toutes les Sémélés bourgeoises de nos jours!

Enfin, dans la vertueuse Alcmène, que Jupiter ne peut séduire qu'en prenant les traits d'Amphitryon, son époux, M. de Lusigny voyait le type de la femme honnête, qu'on ne

peut tromper qu'au nom du devoir; aussi, lorsqu'il voulait séduire une femme honnête, il se dévouait généreusement à son mari : c'est le devoir lui-même qu'il rendait complice de ses projets. Il connaissait à fond ces nobles cœurs pleins de courage et de loyauté qu'on ne captive qu'à force de loyauté et de courage, chez qui l'amour commence par la reconnaissance et l'admiration, que l'idée d'un beau sacrifice peut seule flatter et qui trouvent dans leur besoin d'héroïsme leur unique danger. Il avait le secret de ces caractères sublimes; il savait qu'il est une circonstance où ils peuvent être entraînés à compromettre leur honneur... c'est pour sauver celui d'un autre.

M. de Lusigny, comme on le voit, a pris au sérieux Jupiter. Ces explications folles, que nous vous donnons comme des plaisanteries, sont pour lui choses très-graves; il a fait de ces métamorphoses un travail consciencieux, dont il parle même avec un peu de pédanterie. Il a, dit-il, des preuves de tout ce qu'il avance; et quand il est en confiance avec vous, il vous montre un tableau comparatif et explicatif qu'il a dressé à ce sujet, et qui nous a paru fort amusant : car la traduction de ces allégories ne s'arrête pas aux moyens de séduction employés par Jupiter, elle explique aussi les conséquences de ces séductions; et c'est là que M. de Lusigny devient pédant tout à fait.

— Voyez, s'écrie-t-il, quel admirable enchaînement dans ces idées :

Léda, séduite par Jupiter métamorphosé en cygne, a pour enfants les deux célestes frères, Castor et Pollux, et la plus belle des femmes, Hélène. Sens allégorique : De l'harmonie naît l'union et la beauté.

Europe a pour fils Minos, Éaque et Rhadamanthe, les trois juges de l'enfer. Sens allégorique : La justice naît de la force.

Sémélé donne le jour à Bacchus. Sens allégorique : De la puissance naît l'ivresse.

Junon la prude, séduite par Jupiter changé en coucou, a pour fils Vulcain : De la faiblesse et de l'hypocrisie naissent la laideur et l'envie.

Alcmène a pour fils Hercule : Le devoir enfante le travail.

Mais voici l'explication la plus étrange. Danaé, séduite par la pluie d'or, donne le jour à Persée, le paladin par excellence, qui détruit les monstres, qui délivre les jeunes filles enchaînées ; Persée, le don Quichotte de l'antiquité ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela signifie que le désintéressement naît de la cupidité ; que du trésor amassé par l'avare viennent les secours et les bienfaits.

Tel est le système de M. de Lusigny, et rien n'est plus divertissant que de l'entendre appliquer à chacune de nos élégantes ces mythologiques dénominations.

— Auriez-vous jamais cru cela ! lui dit-on, la belle Clémentine de C..., si spirituelle et si riche, épouse ce vilain petit avocat R..., qui vient d'être nommé député ?...

— Cela ne m'étonne pas, répond M. de Lusigny ; les avocats sont vite ministres, et mademoiselle de C... est une Sémélé.

— On dit que madame H... a la tête tournée de ce bel Espagnol qui chante si bien.

— Bon ! répond M. de Lusigny, encore une Léda.

— On prétend que le banquier D... était au moment de manquer, mais que Frédéric G... est venu à son secours.

— Je devine pourquoi, répond M. de Lusigny ; il veut séduire Alcmène, mais il ne réussira pas.

— Vous savez ce qu'on a découvert dans la maison de l'orgueilleuse baronne ? Dans sa maison, au cinquième étage au-dessus de l'entre-sol, demeure un jeune étudiant qui....

— Silence ! je sais à quoi m'en tenir sur la fierté de Junon.

Si quelqu'un s'écrie :

— Comprenez-vous qu'un grand imbécile comme Victor de P... puisse être aimé d'une femme ?

— Oui sans doute, répond-il enfin, tous les hommes peuvent être aimés, puisque ce n'est pas le cœur qui choisit, puisqu'il est permis à l'orgueil, à la cupidité, à l'ambition, au mensonge, de venir en aide à l'amour.

II.

M. de Lusigny, outre ce système étrange, avait une manie plus étrange encore : non-seulement il s'amusait à se métamorphoser pour plaire à une femme, mais il s'amusait aussi à la métamorphoser elle-même après lui avoir plu. Et c'est pour cela que, malgré son extrême discrétion, ses soins étaient si compromettants. Les femmes qui l'aimaient se trahissaient elles-mêmes par leur subit changement. Oh! M. de Lusigny n'avait pas besoin de publier ses victoires; il n'avait pas grand mérite à dédaigner le charlatanisme de la fatuité : on n'avait qu'à observer un moment la femme dont il s'occupait pour deviner le jour et l'heure où elle commençait à l'aimer. Quelle différence! comme toutes les paroles de cette femme, toutes ses manières, toute sa personne étaient changées! Ce n'était plus la même voix, plus le même regard, le même maintien. Naguère, elle était nonchalante, son air était froid, tout l'ennuyait; aujourd'hui, elle est vive, enjouée, presque folâtre, tout la fait rire; c'est merveilleux. Elle passait sa vie étendue sur un canapé, elle ne sortait jamais que le dimanche pour aller à l'église, elle n'aimait ni la musique ni la danse.... Maintenant elle court toute la journée à pied, en voiture, à cheval; elle ne manque pas une fête, elle a une loge à l'Opéra, et elle apprend à nager. Quelle activité! la métamorphose est complète; et ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'elle ne s'aperçoit pas du tout de la métamorphose; elle s'imagine avoir toujours été ainsi. Quand on lui démontre pourtant à quel point ses habitudes nouvelles sont différentes de celles d'autrefois, elle répond naïvement :

— Autrefois je ne pouvais jamais sortir, j'étais obligée de tenir compagnie à ma mère.

On est au moment de lui objecter :

— Mais madame votre mère demeure toujours avec vous....

Et puis on se rappelle qu'il faut respecter son erreur, et l'on dit :

— C'est vrai, autrefois vous faisiez semblant d'être pares-

seuse pour rester toujours chez vous; cela devait bien vous coûter!

Quand la femme qui commence à aimer M. de Lusigny, de coquette mondaine passe à l'état de femme sensible, le changement est beaucoup plus facile à motiver. Pour rester chez soi, on a mille prétextes. On acquiert tout à coup une santé très-délicate qui demande les plus grands soins : on a une petite toux nerveuse et l'on craint le froid; on a mal aux yeux et l'on redoute l'éclat des lumières. D'ailleurs, on n'a jamais, dit-on, beaucoup aimé le monde; on y allait par complaisance, cela se comprend.

— Quand on a un mari dans les affaires, il ne faut pas négliger ses relations.

Quelque amie perfide pourrait répondre :

— Mais, ma chère, vous avez toujours un mari, et il est toujours dans les affaires, et il a toujours besoin de ses relations.

Mais elle se contente de dire :

— Vous avez raison de fuir le monde, il devient bien ennuyeux.

Puis, comme elle tient à prouver qu'elle n'est pas dupe de ces mensonges et qu'elle connaît parfaitement la cause de cette réclusion volontaire, l'amie perfide se tourne vers M. de Lusigny, occupé à dessiner dans un coin du salon, et s'écrie avec l'étonnement le plus malin :

— Ah! vous voilà, monsieur de Lusigny! Que devenez-vous donc? On ne vous voit plus nulle part!...

Cette aimable exclamation veut dire : « Je sais que vous passez la vie ici. »

Mais ces deux métamorphoses n'ont rien de triste. Aller tous les soirs dans le monde pour y rencontrer une personne qui vous plaît, ou rester tous les soirs chez soi pour y attendre une personne qu'on aime, cela n'a rien de rigoureux; changer ses goûts pendant quelque temps, c'est un bien faible sacrifice en amour.... Mais changer son caractère, changer son cœur et toutes ses idées, et toutes ses croyances; vaincre ses antipathies, étouffer ses haines, dévorer ses craintes, se démentir soi-même à tout moment, c'est un effort bien pénible, et c'est précisément le sacrifice que M. de Lusigny trouvait le plus de

plaisir à exiger. Vous souvient-il de cette belle comtesse de S..., si dédaigneuse, si capricieuse, si impérieuse, et quelquefois si furieuse, devant laquelle Charles de S... tremblait comme un esclave tremble devant son maître ; cette impératrice manquée, qui se mourait de dépit de ne pouvoir régner que dans un salon, cette femme bel esprit qui n'avait pas d'esprit, dont la conversation était si fatigante qui ne permettait aucune objection, et qui cessait de vous prier à dîner chez elle quand par malheur, un jour à table, vous aviez eu l'audace de n'être pas de son avis ; cette protectrice officieuse qui vous protégeait malgré vous, et pour vous humilier qui vous adressait tout haut, devant tout le monde, les questions les plus embarrassantes que madame de V... appelait spirituellement, des questions de princesse ; qui disait, par exemple, à une femme veuve : « Madame une telle, votre douaire est-il considérable ? » ou bien demandait à une étrangère établie en France depuis longtemps : « Madame B..., à quel âge êtes-vous venue à Paris ? » ou bien encore, interrogeant avec indiscrétion un jeune homme qui avait eu quelques différends avec sa famille, lui disait : « Monsieur T..., êtes-vous bien avec votre père maintenant ? » Toutes questions très-pénibles à entendre, et que les rois ont seuls le droit de vous adresser, parce qu'eux seuls ont le pouvoir de vous les rendre agréables, car ils peuvent doubler le douaire des veuves, naturaliser les étrangers et réconcilier les familles. Cette orgueilleuse personne, vous vous la rappelez, n'est-ce pas ? eh bien, M. de Lusigny, en moins de trois semaines, l'avait changée complétement ! C'était une soumission, une douceur, une complaisance, une humilité dont tout le monde était émerveillé. Elle, auprès de qui ce pauvre Charles de S... était si tremblant, devenait tremblante à son tour auprès de M. de Lusigny. A peine osait-elle lever les yeux quand il était là ; bien loin de chercher à le dominer dans ses opinions, elle attendait qu'il eût parlé pour avoir un avis elle-même. La crainte de déplaire rend si timide, et l'amour guérit si vite de l'orgueil !

Par quelle ruse M. de Lusigny avait-il obtenu ce triomphe ? qu'avait-il su dire à cette impérieuse beauté pour la rendre tout à coup docile ? Eh ! mon Dieu, il avait employé une ruse

bien simple et qui ne manque jamais son effet : il l'avait accablée de flatteries, et c'est dans l'excès même de son orgueil qu'il avait trouvé le moyen de la corriger. S'il l'entendait discuter avec trop de vivacité, et décider une question d'une façon par trop arbitraire :

— En vérité, madame, lui disait-il tout bas, j'admire avec quelle générosité vous dépensez votre esprit. Vous êtes bien bonne de prendre la peine de persuader ces gens-là ; est-ce qu'ils peuvent vous comprendre ? Est-ce qu'un vieux sot comme Saint-A... et une petite niaise comme madame de D... sont en état de soutenir une conversation avec une femme supérieure comme vous ?...

Ces mots étaient magiques. A dater de ce jour, le vieux sot de Saint-A... et la petite niaise madame de D... pouvaient contredire tant qu'ils voulaient ; *on ne se donnait plus la peine de les persuader.*

M. de Lusigny avait aussi un mode d'admiration qui était très-habile ; il savait faire éclore les qualités qu'il vantait en feignant de les reconnaître. « Ce qui me plaît en vous, disait-il encore à cette femme hautaine, c'est qu'avec beaucoup de noblesse dans les traits vous avez parfois aussi une très-grande douceur dans le regard. » Cela n'était pas vrai, mais cela ne tardait pas à le devenir. La qualité naissait de l'éloge.

— Avant de vous connaître, ajoutait M. de Lusigny, je vous croyais un caractère impérieux, une volonté de fer.

— Ah ! vous aviez cette idée ?

— Oui, pendant longtemps elle m'a éloigné de vous.

Qu'il y avait d'adresse dans ce mot ! quelle menace terrible ! Comment une femme pourrait-elle garder un défaut que l'homme qu'elle aime n'a pas encore remarqué, et qui l'éloignerait d'elle s'il venait à le découvrir ? Ainsi le paon orgueilleux se métamorphosait en colombe.

De toutes les métamorphoses opérées par l'amour de M. de Lusigny, la plus merveilleuse, sans contredit, est celle de la pauvre Stéphanie Meunier, qu'il avait rendue si triste et si ennuyeuse, sous prétexte de conversion, car M. de Lusigny mettait les conversions au nombre de ses plus belles métamorphoses. La malheureuse femme faisait pitié. Grâce aux ser-

mons de M. de Lusigny, sa vie était un long supplice. Fille d'une portière ambitieuse, et l'on sait jusqu'où l'ambition peut entraîner une portière *sans principes*, Stéphanie, dès son enfance, avait été destinée à embellir de sa présence les ballets et les coulisses de l'Opéra. Elle était jolie, coquette, gourmande, et d'une vanité à toute épreuve, c'est-à-dire qui ne résistait à aucune tentation. Elle était célèbre dans le monde par ses succès infiniment variés; on l'accusait d'avoir dévoré plusieurs patrimoines et compromis plusieurs majorats. Elle aimait les diamants avec passion, comme on aime les fleurs et les châles de l'Inde avec caprice, comme on aime les rubans; elle aimait les dentelles, elle aimait les chapeaux à plumes, elle aimait les riches étoffes, les montres de Bréguet, les bijoux ciselés, les chaînes d'or, les dîners fins, les brillantes fêtes, elle aimait tout... excepté cependant ceux qui lui offraient ces richesses et ces plaisirs pour être aimés. Telle était cette heureuse femme. Mais il faut lui rendre justice : du jour où M. de Lusigny s'est occupé d'elle, elle n'a plus rien aimé que lui. C'est alors que le supplice de la conversion a commencé. Un mot de lui a suffi pour changer cette existence folle en une austère vie. D'abord, elle s'est mise à pleurer tous ses péchés en détail les uns après les autres : elle a longtemps pleuré; ensuite, elle a renoncé aux vanités du monde, elle a vendu ses bijoux, ses châles et toutes ses parures, et elle en a donné le prix aux pauvres, c'est-à-dire à ses dignes parents. Ce qui ne les empêchait pas de s'écrier avec amertume, en parlant de M. de Lusigny : « Ah! cet homme-là nous a ruinés! » Ils ignoraient alors la généreuse donation qu'il avait faite à leur fille pour consolider, disait-il, sa conversion. Après avoir ainsi courageusement anéanti les preuves accusatrices d'un passé coupable, Stéphanie avait voulu élever son âme à la hauteur des pensées de celui qu'elle aimait. Elle avait appris l'orthographe; elle copiait des pages entières de Massillon pour se familiariser avec les secrets d'un beau style. Les plaisirs de Paris lui étaient devenus odieux. Elle se plaisait à voir le coucher du soleil dans la plaine de Saint-Denis ou sur la montagne du Calvaire; elle ne savourait plus ni vin de Champagne, ni vin du Rhin, ni truffes, ni écrevisses, ni pâtés de foies gras.

Elle se nourrissait d'un lait pur et d'un pain modeste; sa tête humiliée ne portait plus ni panaches ni fleurs. Son front, coiffé d'une simple capote, enveloppé des voiles du repentir, s'abritait sous le parapluie de la pénitence.... Aspasie s'était changée en la Vallière.

Un seul mot avait suffi pour opérer ce prodige, mais, il faut en convenir, il était admirable, ce mot-là! Un jour qu'il pleuvait horriblement et qu'une charmante partie de campagne venait d'être *bouleversée*, M. de Lusigny était venu voir Stéphanie; elle était alors dans tout l'éclat de son luxe et de ses fautes. Il la trouva de fort mauvaise humeur. Il lui persuada qu'elle était triste, que le rôle qu'elle jouait dans ce monde n'était pas celui qui lui convenait. Il la contempla longtemps en silence, puis il leva les yeux au ciel avec une expression de douleur indicible; enfin, après un profond soupir, il laissa tomber ce mot: « Pauvre ange déchu!... » et tout fut dit.

Il eut plus de peine à métamorphoser en perfide coquette la bonne et candide Mélina de B..., cette gracieuse jeune femme si naïve, si voilée, qu'elle avait l'air, disait-on, de poser pour la statue de la Modestie. Mélina était l'idéal de la femme aimante, celle que l'on rêve à dix-huit ans, mais qu'on ne cherche qu'à cinquante. Pas trop vive, pas trop spirituelle, mais animée par la tendresse, mais intelligente par le cœur; point rêveuse, mais recueillie; sensible et non passionnée; ne sachant rien imaginer, mais sachant tout croire à propos; n'ayant aucune idée à elle, mais adoptant toutes les vôtres avec amour; n'ayant point de gaieté native, mais souriant quand vous riez; n'ayant point de mélancolie personnelle, mais s'attristant avec complaisance quand vous avez des ennuis; incapable de rien cacher et d'avoir rien à cacher; naïve et imprévoyante comme un enfant, mais raisonnable et résignée comme une mère de famille; pure... non pas comme le lis, d'une pureté orgueilleuse, enivrante et royale, mais pure comme la marguerite, d'une pureté mystérieuse et modeste qui s'ignore elle-même, qui ne sait pas qu'on peut l'admirer. Hélas! hélas! qui pourrait aujourd'hui la reconnaître? Comme ce jeune cœur s'est vite corrompu! Quelle admirable fausseté! quelle piquante moquerie! comme elle ment bien aujourd'hui,

cette voix si douce qui jusqu'alors n'avait jamais menti! Admirez avec quel aplomb la perfide médit de ceux-là même qu'elle préfère; avec quelle franchise elle tend la main à la jeune femme dont elle captive le mari; avez-vous vu le regard qu'elle a jeté à l'heureux Ernest en répondant à Jules : « Non, ce soir je ne serai pas chez moi! » manière ingénieuse de dire à Ernest : « J'y serai. » Savez-vous pourquoi elle a loué à Paris l'hôtel de ***, c'est pour demeurer en face de madame C..., qui est jalouse d'elle et qu'elle fait mourir de chagrin. M. de Lusigny est enchanté de tous ces manéges. Il appelle cela de l'esprit, il est tout fier d'avoir métamorphosé l'innocente pâquerette en jusquiame et la pudique Virginie en Célimène.

Quoi! direz-vous, cet homme-là existe? Mais c'est un monstre affreux! un don Juan! un Méphistophélès! — Rassurez-vous, ce n'est ni un don Juan, ni un Méphistophélès, ni un monstre affreux : c'est tout simplement un *légitimiste* qui s'ennuie et qui s'est fait séducteur, parce qu'il avait bien trop d'esprit pour se faire conspirateur.

Maintenant que vous le connaissez, peut-être vous intéresserez-vous à sa dernière aventure, arrivée il y a deux mois. Nous étions ensemble chez madame la duchesse de***. Il y avait chez elle ce soir-là presque tous les hommes aimables qui composent sa société habituelle : M. Berryer, M. de Salvandy, M. de Pastoret, M. Eugène Sue, M. Sainte-Beuve, le prince G..., lord L..., le marquis de L... B... et le comte Alfred de M.... Les conversations étaient fort animées, et M. de Lusigny, pour sa part, était occupé à médire fort gaiement lorsqu'on annonça madame....

III.

On annonça madame la comtesse Albert de Viremont et madame la comtesse Charles de Viremont. Les deux belles-sœurs se faisaient appeler ainsi. C'est la mode aujourd'hui. Les titres ne sont plus partagés, comme autrefois, par

droit d'aînesse. Les cadets de famille n'en sont plus réduits aux modestes titres de vicomtes et de barons. Si leur frère aîné est comte, ils sont tous comtes; s'il est marquis, ils sont tous marquis; même s'il est prince, ils sont princes. Ne sommes-nous pas sous le régime de l'égalité? La loi d'aînesse n'a-t-elle pas été repoussée avec horreur? Selon les principes de la politique nouvelle, tous les hommes sont frères... et tous les frères sont égaux... donc, les frères d'un comte doivent être comtes comme lui.... Voilà du moins ce que la noblesse aura gagné à la révolution de Juillet.

La duchesse s'empressa d'aller recevoir les deux femmes qu'on venait d'annoncer, et chacun se mit à les examiner avec curiosité.

Cette visite était un événement. Il y avait quatre ans que la jeune veuve de Charles de Viremont n'avait paru dans le monde; sa belle-sœur semblait fière et heureuse de l'y ramener. Elle lui servait de chaperon de très-bonne grâce, bien qu'elle fût à peine plus âgée qu'elle. Mais madame Albert de Viremont est une de ces femmes froides, sérieuses, tristes, qui aiment le monde passionnément, comme toutes les personnes inanimées; car les ennuyeux se rendent justice, ils s'ennuient aussi eux-mêmes. Ils se fuient; pour s'amuser, ils ont besoin des autres, c'est-à-dire d'ennuyer les autres. Ces esprits engourdis aiment le bruit qui les réveille et le mouvement qui leur fait sentir l'existence. Ils sont bien autrement avides de fêtes et de plaisirs que ne le sont les caractères évaporés; mais comme ils rougissent un peu de ces goûts frivoles en contradiction avec leur maintien, ils cherchent toutes sortes d'adroits prétextes pour s'y livrer sans remords; et ils parviennent ingénieusement à décorer du nom de complaisance et de devoir leur sournoise futilité.

Sans avoir les traits réguliers, madame Albert de Viremont paraît belle. Une extrême pâleur, des yeux et des cheveux noirs lui donnent une physionomie remarquable; et puis elle a ce faux air sentimental et romanesque qui doit naître nécessairement d'une grande tristesse, jointe à une grande parure. N'oublions pas de dire que madame de Viremont, qui suit la mode avec conscience et parle chiffons en savant docteur,

était ce soir-là fort bien mise. Sa robe de gros de Naples blanc, garnie de trois volants, était faite à merveille, et la petite couronne de lilas étoilée de diamants qui entourait ses cheveux nattés était du meilleur goût.

Quant à madame Charles de Viremont, elle était si jolie, son teint était si frais, ses joues étaient si roses, son sourire était si fin, ses manières avaient tant de grâce et de vivacité, que M. de Lusigny ne voulut pas absolument reconnaître en elle cette pauvre jeune veuve dont les malheurs furent si célèbres, et à laquelle, malgré lui, il s'était intéressé tant de fois. Il tomba dans le tort vulgaire de juger sur les apparences. Il s'imagina que celle des deux femmes qui paraissait triste était celle qui avait été malheureuse, et sur elle se fixa d'abord toute son attention. Mais il vit bientôt son erreur. Un homme tel que lui ne pouvait longtemps s'y tromper. Il ne tarda pas à deviner qu'il y avait entre madame Albert et madame Charles de Viremont toute la différence qui existe entre une vague langueur et un profond découragement, entre une inquiétude sans cause et un désespoir sans remède.

En effet, la tristesse calme de l'une, cette tristesse qui osait se montrer, ne provenait point d'un chagrin réel, c'était la douce mélancolie d'une imagination rêveuse qui croit encore au bonheur, mais qui est lasse de le chercher; tandis que la gaieté factice et nerveuse de l'autre, c'était ce douloureux courage d'une âme brisée qui n'espère rien, qui ne désire rien, qui ne cherche plus le bonheur parce qu'elle l'a perdu, parce qu'elle sait qu'on ne l'entrevoit sur la terre un jour, une heure, que pour le perdre. C'était la fermeté stoïque, la résolution violente d'une femme désenchantée, qui supporte la vie par devoir, mais qui trouve la force de vivre dans une volontaire insensibilité, dans une complète abnégation. Il n'y a que deux manières de traiter la douleur : par *l'abrutissement* ou par *l'étourdissement*. Il faut, si l'on est libre de souffrir, se livrer à elle comme une proie, comme la victime est livrée au bourreau, se laisser par elle tourmenter, déchirer, torturer; lui donner à la fois tout son sang et toutes ses larmes. Alors on tombe devant elle épuisé, anéanti, abruti... mais soulagé. Si l'on n'est pas libre de lui appartenir tout entier, c'est elle, au

contraire, qu'il faut tourmenter, repousser, chasser, étouffer, c'est elle qu'il faut vaincre à force d'occupations, de mouvement et de bruit. Il faut alors avoir recours à toutes les distractions périlleuses, comme les luttes politiques, les affaires, les voyages; à toutes les agitations indifférentes, comme les plaisirs de la vanité, les obligations du monde, les travaux d'artiste, les études scientifiques; enfin, à toutes ces occupations intéressantes où le cœur n'entre pour rien, mais qui emploient les heures, qui nourrissent les yeux d'images variées, qui captivent la mémoire par des mots nouveaux, qui entraînent l'esprit observateur malgré lui, qui étourdissent les souvenirs, qui vieillissent les impressions, qui ne consolent pas sans doute, mais qui du moins ne laissent pas le temps de penser et de souffrir. Ce rapide mouvement qui emporte votre existence semble en précipiter le cours; on se fait illusion. On finit par croire qu'en vivant si vite on mourra plus tôt.

M. de Lusigny observait depuis un instant madame Charles de Viremont, et déjà il pénétrait ses plus intimes pensées. Il lisait dans ce gracieux sourire un affreux chagrin, un amer dépit, une secrète honte d'avoir pu résister à de tels malheurs. Il devinait que cette jeune âme avait dit un adieu irrévocable à toute émotion douce, à tout sentiment affectueux. « Elle aussi, pensait-il, a pris pour devise ce mot de Valentine de Milan : *Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien;* mais elle ne le dit pas, comme la noble veuve, en habits de deuil, les yeux baignés de larmes, le cœur navré d'amour; elle le dit en robe de bal, le cœur éteint et les yeux secs. »

Absorbé par ses réflexions, M. de Lusigny était devenu muet. Cette préoccupation était sincère, et il ne jouait aucun rôle en ce moment. Mais le monde n'est pas si sot que de croire à la sincérité; il est trop profond pour cela; il a plus tôt fait de supposer mille ruses. Le monde est souvent complice des trompeurs; il leur donne parfois d'excellentes idées, et plus d'un séducteur dérouté a trouvé dans un soupçon d'abord injuste l'inspiration d'un stratagème qui plus tard l'a fait réussir. Bref, chacun imagina que ce silence et cet air pensif cachaient de graves et hostiles projets.

Il y avait ce soir-là un petit bal chez madame de M..., où

mesdames de Viremont devaient aller après avoir fait encore une ou deux visites. On parla de cette fête et des beautés célèbres qu'on y verrait. Tout à coup, M. de Lusigny se rappela qu'il avait promis de conduire à ce même bal un de ses amis et que cet ami l'attendait. Il partit mystérieusement, comme c'est l'usage.

A peine eut-il quitté le salon, que la duchesse demanda en riant à mesdames de Viremont si elles étaient en guerre avec M. de Lusigny.

— Je ne l'ai jamais vu ainsi, ajouta-t-elle. Avant que vous vinssiez, il était gai, brillant, il nous contait vingt folies ; dès que vous avez paru, il est devenu rêveur et il n'a plus dit un mot.

— Quoi ! reprit vivement madame Charles, c'est là M. de Lusigny ?...

— Sans doute, c'est lui ; vous ne le connaissiez donc pas?

— Non, c'est la première fois que je le rencontre, répondit la jeune femme en s'attristant malgré elle.

Il y avait toute l'histoire de sa vie dans la manière dont elle dit cela. C'était rappeler que depuis quatre ans elle avait quitté le monde, et pour quel malheur elle l'avait quitté.

— Mais j'ai bien souvent entendu parler de lui, continua-t-elle en s'efforçant de vaincre une émotion passagère, et j'avoue que je me l'étais figuré beaucoup moins sérieux. Je lui trouve un air respectable qui s'accorde peu avec sa réputation.

— Ne vous y fiez pas, dit quelqu'un ; les hommes si brillants dans le monde ne sont jamais plus dangereux que lorsqu'ils sont maussades.

— Comment cela ?

— C'est que rendre insupportable un homme charmant, c'est très-flatteur.

A cette plaisanterie, madame Charles de Viremont rougit tellement, elle parut si troublée, que cela nous donna beaucoup à réfléchir.

Une heure après, elle retrouva M. de Lusigny au bal, chez madame de M... ; car dans ce grand monde si varié on rencontre toujours les mêmes personnes. On a beau passer les

ponts, courir d'un quartier à l'autre, la population des salons ne change point. Aussi, quand vous demandez :

— Était-il bien joli, le bal de madame une telle ?

On vous répond dédaigneusement :

— Il n'y avait rien d'extraordinaire, on y voyait les mêmes figures qu'on voit partout.

Ce qui n'empêche pas de critiquer une autre fête par ce reproche tout contraire :

— Il n'y avait personne de connaissance, c'était affreux !

Voilà donc le plaisir qui vous attend dans un salon : si l'on y connaît tout le monde, la curiosité n'y est pas excitée et l'on ne s'amuse point ; et si l'on n'y connaît personne, on s'y ennuie !

M. de Lusigny s'occupa de madame Charles de Viremont toute la soirée. La jeune femme ne pouvait lever les yeux sans rencontrer le regard menaçant de cet ennemi qui l'observait. Cependant il ne se fit point présenter à elle ni à sa belle-sœur ; il évita même plusieurs fois de prendre part à une conversation générale qui aurait pu lui servir de prétexte pour se rapprocher d'elles. Il persista dans un silence expressif dont l'effet lui semblait certain. La princesse de *** lui ayant demandé son bras pour l'aider à traverser la foule, il s'empressa de se mettre à ses ordres ; mais bientôt il revint auprès de mesdames de Viremont. Si ces deux dames passaient dans un autre salon, il restait un moment encore dans celui qu'elles venaient de quitter, leur laissant le temps de choisir ailleurs d'autres places ; et puis il allait s'établir de nouveau en face d'elles avec la plus agréable affectation. Il étudiait attentivement les femmes avec lesquelles mesdames de Viremont paraissaient liées le plus intimement, inscrivait leurs noms dans sa mémoire, et se promettait d'aller leur faire sa cour dès le lendemain. Mesdames de Viremont possèdent, par malheur, un vieil oncle, bavard très-ennuyeux. M. de Lusigny éprouva le besoin d'écouter pendant une demi-heure les raisonnements politiques de cet oncle. Mesdames de Viremont possèdent encore une grosse cousine qui étouffe toujours, et qui avale quinze glaces et autant de verres de sirop dans les moindres fêtes. M. de Lusigny ne put résister au désir de lui offrir six glaces aux

framboises et trois verres de punch. Mesdames de Viremont devaient savoir que M. de Lusigny avait naguère rendu des soins compromettants à lady Emilia B... et à madame de P.... M. de Lusigny s'empressa d'avoir la vue basse et de ne pas reconnaître lady Emilia ni madame de P... lorsqu'elles passèrent devant lui. Le séducteur préparait ses trames, le pêcheur tendait ses filets, l'araignée tissait sa toile, le conquérant traçait son plan de campagne. Chaque fois que madame Charles de Viremont apercevait M. de Lusigny, elle rougissait. Bien.... La victime était déjà prévenue, inquiète, effrayée. C'était beaucoup pour un premier jour. On ne demandait rien de plus.

Vers la fin du bal, pendant que l'on dansait cette mazurka de fantaisie tant à la mode ce printemps, la jeune femme, que tout ce manége commençait à fatiguer, proposa à sa belle-sœur de s'en aller, pensant avec raison que dans un moment où chacun était occupé à regarder danser la mazurka, et où personne ne songeait à quitter le bal, on pourrait avoir sa voiture plus promptement. Sa belle-sœur ayant paru prête à partir, elle se leva, et, se croyant suivie par elle, elle traversa plusieurs salons et arriva dans celui qui précédait l'antichambre : là elle vit qu'elle était seule et attendit. On sait que cette année les bals intimes étaient à la mode. On se donnait le luxe des salons étincelants et déserts. Madame de Viremont resta seule quelque temps, et comme la solitude est un piége que l'on n'est pas accoutumé à redouter dans le monde, elle y tomba complétement et s'abandonna à ses sombres pensées. Un voile funèbre couvrit son visage, naguère si faussement joyeux, sa taille se pencha comme succombant sous un poids insupportable; et des larmes involontaires coulèrent sur ses joues, alors d'une effrayante pâleur. Elle revint à elle quand l'orchestre cessa de jouer. Elle ne se rappela qu'elle était au bal que lorsqu'elle n'entendit plus la musique du bal. Elle s'essuya les yeux vivement, regarda avec inquiétude si personne n'était là, et elle aperçut en face d'elle M. de Lusigny.... Mais cette fois, à sa vue, elle ne rougit pas, elle ne détourna pas la tête avec dédain; cette fois il n'y avait dans le regard de M. de Lusigny rien qui dût l'offenser, ni coquetterie,

ni fatuité; il n'y avait que ce qui devait en ce moment la toucher : de la pitié et du respect.

Mais cette émotion délicate ne fut pas de longue durée. Le séducteur était à peine rentré chez lui qu'il se livra de nouveau à ses combinaisons stratégiques. Après avoir mûrement calculé les obstacles et les chances, les difficultés et les ressources, il conclut à son avantage en disant :

— Elle a juré de ne plus aimer... elle m'aimera !...

IV.

En arrivant à l'hôtel de Viremont, les deux belles-sœurs trouvèrent un magnifique garde national qui les attendait sur le perron et qui vint galamment leur offrir la main pour descendre de voiture

— Te voilà déjà, Hector! dit madame Albert à son frère; par quel hasard es-tu libre de si bonne heure?

— Parce que j'ai un *amour* de sergent-major qui, pour récompenser mon zèle, me dispense de faire mon service, c'est-à-dire qu'il m'a permis de m'en aller, à condition que je reviendrais à sept heures monter ma faction.

Hector fit cette réponse en riant; mais il s'interrompit tout à coup en voyant l'air sombre de madame Charles de Viremont.

— Vous paraissez bien fatiguée, madame, dit-il avec inquiétude.

— Je suis très-souffrante, lui répondit-elle. Bonsoir, Hector... Et sans le regarder elle rentra dans son appartement.

La figure d'Hector était celle d'un homme affreusement désappointé.

— Qu'est-ce qu'elle a donc ce soir? demanda-t-il.

— Je ne sais, reprit sa sœur; elle a été très-gaie, très-aimable toute la soirée, et puis à la fin du bal, à propos de rien, elle est devenue triste comme tu la vois.

— Et mon pauvre souper! s'écria Hector d'un air confus.

— Quel souper?

Hector ouvrit alors la porte de la salle à manger.

— Le voilà, dit-il, ce souper que j'ai fait préparer pour vous. C'était bien la peine d'inventer tant de mensonges pour séduire mon sergent-major, car cet *amour* est un tyran abominable : il ne voulait pas absolument me laisser partir, il m'a fallu lui faire mille contes pour obtenir quelques heures, lui dire qu'il s'agissait d'empêcher un duel, qu'il y allait de la vie de mon meilleur ami, que mon absence pouvait causer les plus grands malheurs... et toutes ces ruses sont inutiles!

— C'est pour souper avec nous que tu étais revenu sitôt?

— Sans doute; j'avais si bien arrangé cela! Je sais qu'il n'y a jamais de souper chez madame de M... ; je sais qu'après une nuit passée au bal on a toujours faim, comme après une nuit passée au corps de garde, et je m'imaginais vous faire à toutes deux une charmante surprise ; mais la tristesse de cette méchante Léontine a tout gâté.

— Mon mari est-il rentré de bonne heure?

— Albert? il n'est pas sorti ; il a fait comme toujours, il a dormi dans son fauteuil jusqu'à onze heures, et puis il est allé dormir dans son lit. Mais il devait être des nôtres; il m'avait prié de le faire réveiller, et je l'aurais fait sans scrupule; ce n'est pas trop pour supporter les plaisirs de la garde nationale que de se permettre un petit excès en famille.

En cet instant le maître d'hôtel vint prendre les ordres.

— Vous pouvez vous coucher, Simon, dit Hector; nous ne souperons pas, ces dames n'ont pas faim.

C'est par les mots les plus simples de la vie habituelle que se trahissent les caractères, et le caractère d'Hector était tout entier dans ce mot-là : « Nous ne souperons pas, ces dames n'ont pas faim. » Ce pauvre Hector, il se comptait pour si peu de chose, qu'il s'était accoutumé depuis qu'il avait quitté le collége à mettre toute son existence dans les caprices de ces deux jeunes femmes, dont il était l'unique protecteur : car M. de Viremont sortait fort rarement; son temps se passait à manger et à dormir. C'était un gastronome qui en était à sa troisième gastrite! Or, vous le comprenez, cette lutte d'une passion qu'il fallait satisfaire et d'une santé qu'il fallait ménager suffisait pour occuper toutes les heures de sa vie. Hector

était donc le très-humble *cavaliere servente* de sa sœur et de la belle-sœur de sa sœur. C'était mieux encore, c'était l'idéal du *Patito*. Toujours grondé, toujours accusé, toujours victime, il ne se plaignait jamais. Pourvu qu'on lui permît d'être là, il était content. Il ne demandait pas qu'on l'aimât, il ne tenait pas à paraître aimable; il demandait seulement qu'on l'autorisât à se dévouer. Comme il ne se plaisait pas à lui-même, il avait besoin de vivre par un autre pour trouver quelque bonheur à vivre. Hector n'était ni beau ni laid, ni sot ni spirituel, ni pauvre ni riche, et cependant, s'il avait voulu s'occuper un peu de lui, il aurait pu devenir riche et spirituel, et même paraître beau. S'il avait consenti à se regarder dans une glace pour voir que son habit lui allait mal, il aurait pu en commander un mieux fait; s'il avait songé à faire valoir sa fortune, il aurait pu l'augmenter considérablement; enfin s'il avait voulu cultiver son intelligence, il aurait pu acquérir beaucoup d'esprit, car il avait en réalité tout ce qui en donne : de la raison, de l'instinct, une grande justesse d'observation, une imagination vive et cette hauteur de vues, cette supériorité de jugement que donne une bonté sublime, une bonté royale. Mais, hélas! il avait aussi tout ce qui fait qu'on n'ose pas avoir de l'esprit : la défiance et le dégoût de lui-même, l'ignorance de ses facultés, une trop grande naïveté d'impression, une philosophie trop sincère, un trop réel mépris des niaiseries indispensables dans le monde, un orgueil engourdi, et, ce qui lui était encore plus fatal que tout cela, une passion sans espoir.

Madame de G... disait, en parlant de lui : « C'est un homme médiocre; mais avec un grain d'égoïsme, il aurait été un homme supérieur. »

Il aimait Léontine éperdument, follement, et sa modestie était telle, que jamais un seul jour, un seul instant, dans ses plus brillantes chimères, l'idée d'être aimé d'elle ne s'était offerte à sa pensée. Être aimé de Léontine! lui, Hector de Bastan! Fi donc! ce n'est pas un homme vulgaire comme lui qui mériterait cet honneur... oh non! Il rêvait pour elle un être si aimable, si distingué, si parfait... qu'il espérait bien qu'elle ne pourrait jamais le rencontrer.

La voir tous les jours, habiter avec elle sous le même toit, avoir le droit de s'occuper d'elle à tout moment ; se lever de grand matin pour *fatiguer* le cheval qu'elle devait monter dans la journée, courir chercher un médecin si elle était souffrante, aller vingt fois chez son homme d'affaires si elle avait à défendre quelques intérêts, lui procurer un plaisir, lui épargner un ennui, écouter patiemment ses longues plaintes quand elle racontait ses chagrins passés, rire aux éclats pour la remercier de sourire quand elle daignait se moquer de lui, telle était sa vie : c'était là tout son bonheur et il n'en imaginait point d'autre.

Toutefois, ce premier bal l'avait inquiété ; une crainte confuse l'agitait. Il avait bien souffert pendant toute la soirée ; jamais la tyrannie de la garde nationale ne lui avait semblé plus odieuse. Faut-il le dire? il avait pensé un moment à se soustraire à ses devoirs de citoyen : l'*hôtel des haricots* lui était apparu, et il avait nargué cette apparition menaçante ; l'ombre de ce garde municipal que *les Guêpes* ont rendu célèbre s'était dressée devant lui, et il avait défié ce redoutable fantôme. Un moment il avait voulu sacrifier les plaisirs du corps de garde à ceux du bal ; mais il avait eu peur d'être deviné. Il désirait bien trop aller à ce bal pour se permettre d'y aller. Cela nous arrive à nous très-souvent, n'est-ce pas, de nous intéresser à une chose si vivement, que nous n'osons pas même avoir l'air de nous en occuper?

C'était pour lui surtout que la rentrée de Léontine dans le monde parisien était un grand événement. Il lui tardait d'entendre le récit que les deux jeunes femmes feraient de leur soirée, et c'est afin de l'entendre plus tôt qu'il avait eu l'idée de ce malencontreux souper. Le plaisir de voir madame Charles de Viremont en grande parure, elle qu'il avait vue si longtemps en grand deuil, était bien aussi un des sérieux motifs de cet empressement. Mais tous ces plans si naïvement ingénieux, tous ces soins si puérilement tendres avaient été déjoués !

Hector retourna à son poste, l'esprit tourmenté et le cœur triste, et chemin faisant il se disait : « Je ne veux plus qu'elles sortent sans moi ; ce soir, il s'est passé au bal quelque chose... je saurai ça demain. »

Mais Hector, le lendemain, ne sut rien du tout, car s'il eût appris ce qui s'était passé au bal chez madame de M..., il se fût moins empressé de conduire madame de Viremont au théâtre des Variétés, où se trouvait M. de Lusigny. Cette partie de spectacle s'était arrangée si naturellement, qu'elle ne pouvait, en vérité, donner le moindre ombrage. Madame de S... l'avait improvisée; M. de Lusigny lui avait raconté des mots si plaisants de *Levassor* dans la pièce nouvelle, qu'elle avait vite envoyé retenir deux loges : une pour elle, dans laquelle mesdames de Viremont et Hector se placeraient, et puis une autre pour une de ses parentes avec qui serait M. de Lusigny.

Madame Charles de Viremont, en apercevant en face d'elle ce séducteur audacieux, devint tremblante de colère; elle trouvait une révoltante fatuité dans la promptitude de ces attaques. « Je le devine, pensa-t-elle, il va venir; madame de S... nous le présentera; mais l'accueil que je lui ferai lui ôtera bientôt toute idée de continuer ce manége.... » Chaque fois que la porte de la loge s'ouvrait, Léontine relevait fièrement la tête et se préparait au combat. Elle s'armait du regard le plus dédaigneux... et ce regard terrible tombait sur un bon vieil ami qu'elle revoyait avec le plus grand plaisir, ou bien sur un diplomate allemand qui ne méritait en rien son courroux. Ces superbes efforts de dignité furent perdus : M. de Lusigny ne vint pas ce soir-là dans la loge de madame de S..., qui dit avec un peu d'humeur en sortant du spectacle :

— Vous êtes cause, mesdames, que M. de Lusigny m'a abandonnée aujourd'hui; il ne vous connaît pas, il a eu peur de vous.

Deux jours après, mesdames de Viremont reçurent un petit billet conçu ainsi :

« On m'amène ce soir un Italien qui a une voix superbe et » qui chante comme Rubini. Voulez-vous venir l'entendre, sans » façon; je n'aurai presque pas de monde. Nous prendrons » des glaces en famille. »

Ce billet était de cette grosse cousine qui avait toujours soif, et dont M. de Lusigny s'était si gracieusement occupé l'autre jour au bal.

Mesdames de Viremont se rendirent à son invitation, et

Léontine arriva chez elle sans défiance; mais à peine était-elle assise que la maîtresse de la maison s'écria :

— Comprenez-vous ce vilain M. de Lusigny qui ne vient pas! Il m'avait pourtant bien promis qu'il serait ici à neuf heures avec son Italien.

— Ah! dit Léontine, c'est M. de Lusigny qui vous amène ce chanteur?

— C'est lui; et depuis trois jours il me tourmente pour que je fasse connaître à mes amies cette merveille.... Mais le voilà!

On vit alors s'avancer d'un air très-grave, trop grave même, M. de Lusigny, suivi d'un Italien, trop Italien aussi, personnage fantastique s'il en fut jamais. Nous assistions à cette présentation, et nous devons le dire à notre gloire, à l'instant même, rien qu'en observant le sourire contraint de M. de Lusigny, nous avons deviné que cet Italien était un faux chanteur qui allait chanter faux.

M. de Lusigny, après avoir déposé près du piano son Italien, passa devant madame Charles de Viremont, en lui adressant un vague salut qui semblait lui dire : « Vous allez voir ce dont je suis capable pour vous. »

Alors commença une étrange scène que nous ne pouvons nous rappeler de sang-froid. Un savant accompagnateur préluda, et après une ritournelle parfaitement bien jouée, l'Italien de M. de Lusigny se prit à chanter. Jamais, non jamais, nous n'avons entendu rien de semblable. En écoutant cela un pape n'aurait pu garder son sérieux. D'une bouche immense, avec des efforts inimaginables, sortaient des sons inouïs. Il y avait de tout dans ce gosier sauvage : des chats, des rats, des souris, des clefs, des cailloux, des sous, de la monnaie, de la ferraille; excepté de la voix, il y avait de tout. Cet homme imitait involontairement tous les cris plaintifs de la nature, le cri du paon, celui de la chouette, celui de la girouette, le bruit du vent dans les cordages, les sifflements de la bise dans les corridors, les gémissements des portes aux gonds rouillés, des chariots aux roues mal graissées; excepté le chant de l'homme, il imitait tous les chants. Sous prétexte de cadences, il bêlait; sous prétexte de *roulades,* il croassait, et puis sans aucun prétexte il miaulait, jappait, hurlait, beuglait sur tous les tons;

c'était affreux. La maîtresse de la maison était fort mécontente, mais comme tout le monde riait, elle prenait son parti bravement. Chacun observait M. de Lusigny, qui supportait cette humiliation avec beaucoup de grâce; il se tenait debout devant la cheminée et baissait les yeux d'un air de modestie plein de charme. Il paraissait jouir de cette mélodie en connaisseur éclairé; lui seul ne riait point... lui et madame Charles de Viremont, qui était pâle d'indignation: elle avait le secret de cette comédie. Plus cet horrible virtuose chantait faux et plus Léontine était révoltée; chaque son aigu qu'il poussait lui arrivait au cœur comme une insulte; il était si évident pour elle que M. de Lusigny n'avait imaginé cette soirée de musique, cet épouvantable concert, que pour l'attirer chez sa cousine, comme il l'avait attirée au spectacle quelques jours auparavant! elle sentait tout ce qu'il y avait de finesse à avoir choisi ce mauvais chanteur, afin qu'il lui fût impossible à elle de se tromper sur le but véritable de cette soirée : ces chants odieux étaient un langage d'amour qu'elle devait comprendre et qui devait la toucher. D'ailleurs, les regards du séducteur venaient de moment en moment l'expliquer : sitôt que le chanteur se mettait à gémir d'une façon plus extraordinaire, M. de Lusigny jetait sur Léontine un doux regard qui voulait dire : « C'est pour vous voir une heure que j'ai imaginé ce moyen. »

Quand l'Italien eut terminé son air de bravoure, on passa dans le salon voisin pour prendre des glaces et du thé. C'est alors que M. de Lusigny fut accablé de reproches, d'outrages, d'épigrammes de toutes sortes.

— Quoi! disaient les dilettanti, c'est pour entendre ça qu'il nous a fait venir?

— Où donc a-t-il pris que ce pauvre garçon avait une belle voix? c'est une affreuse guimbarde; il n'a pas de méthode, il n'a pas le moindre talent!

— Ce n'est pas un musicien... ce n'est pas un Italien!

— Si vraiment, reprenait M. de Lusigny, c'est un Italien.

— Alors ce n'est pas un chanteur.

— Non, dit en riant Alfred de ***, c'est un fumiste.

Chacun alors de se récrier.

— Avouez-nous cela franchement, mon cher Lusigny, pour-

suivit Alfred, n'est-ce pas que c'est votre fumiste que vous nous avez amené ce soir pour nous mystifier?

— Non, je vous le jure, reprit M. de Lusigny, ce n'est pas un fumiste, c'est... c'est un avocat.... Et il regarda Léontine en disant cela.

— Un avocat qui plaide mal votre cause, dit quelqu'un.

— J'en ai peur... Et il regarda encore Léontine. Enfin, c'est un jeune homme de Bologne qui se destinait au barreau, mais que sa vocation pour la musique a entraîné. Je l'ai entendu à Naples, où il obtenait beaucoup de succès.

— Quand il plaidait!

— Quand il chantait; mais, je dois en convenir, depuis son séjour à Paris il a perdu un peu de sa voix.

Ici les rires devinrent unanimes. Chacun s'écria : « Mais il n'a jamais eu de voix! » et les épigrammes recommencèrent de plus belle. Nous rendons justice à M. de Lusigny, sa contenance était admirable. Il opposa à cette émeute de salon le sang-froid le plus gracieux, la bonhomie la plus spirituelle; il avait l'air si heureux d'être maltraité par tout le monde, il paraissait si fier d'être coupable, que Léontine elle-même finit par se laisser toucher en sa faveur. Hector vint lui dire :

— Eh bien! madame, comment avez-vous trouvé ce chanteur?...

Elle eut l'imprudence de répondre:

— Je l'ai trouvé très-amusant.

M. de Lusigny triomphait.

Berquin a dit : « Un bon cœur fait pardonner bien des étourderies. » Nous disons : « Le bon goût fait pardonner même une mauvaise plaisanterie. »

V.

En fait de commérages, il n'existe pas dans tout l'univers une ville qui soit plus *petite ville* que Paris. Rome n'est rien en comparaison, c'est une petite ville *simple*, tandis que Paris

est une collection de *petites villes* qui luttent entre elles d'imagination et de curiosité. A Paris, les commérages se compliquent et se multiplient à l'infini; on devine ce que peut produire l'esprit de rivalité appliqué au commérage. Chaque quartier a la prétention de connaître l'aventure du jour mieux que tous les autres quartiers; et chaque narrateur, pour prouver qu'il en sait plus que personne, ajoute au récit qui court un détail nouveau de son invention. L'histoire ainsi défigurée fait son chemin sans obstacle. Le contrôle est impossible dans un si vaste empire. Le mensonge y circule librement, protégé par l'immensité.

Pendant huit jours il ne fut question dans les trois principales petites villes de Paris : le faubourg Saint-Germain, le faubourg Saint-Honoré et la Chaussée d'Antin, que de ce concert manqué, que de ce faux chanteur inventé par M. de Lusigny. Les uns s'indignaient de cette mystification, les autres la trouvaient fort plaisante; mais tout le monde en parlait, et c'était bien là ce que voulait M. de Lusigny. Le séducteur pensait avec raison que les propos qu'on allait tenir sur son compte le serviraient dans ses amours. « *Elle* ne me connaît point, se disait-il, bon! elle va entendre parler de moi, je ne crains rien, le mal qu'on dit de moi me fait aimer. »

Vous allez voir combien ses prévisions étaient fondées.

— Quoi! M. de Lusigny vous a joué ce tour abominable! disait une vieille prude; je ne puis le croire; c'est un homme sans principes, qui ne m'a jamais plu, il est vrai, et dont je me suis toujours défiée; mais je dois reconnaître que c'est un homme de fort bonne compagnie, et que rien dans ses manières ne peut faire soupçonner qu'il soit capable d'une plaisanterie de ce genre.

— Non sans doute; mais que voulez-vous, ses succès l'ont gâté! reprenait un gros envieux. Quand on est pendant six ans la coqueluche de toutes les femmes, on perd la tête; quand on est le roi de la mode, on se croit tout permis.

— Je sais bien, moi, disait à son tour un jeune collatéral devant une tante très-riche dont il espérait hériter; je sais bien, moi, que si M. de Lusigny s'était permis une pareille mystification chez ma tante, les choses ne se seraient point

passées si doucement; j'aurais demandé à ce monsieur raison d'une telle offense, et....

— Et ce monsieur, interrompait la tante, ce monsieur, qui est un fat, j'en conviens, mais qui est aussi un adversaire très-brave et très-adroit, vous aurait désarmé sans vous blesser, mon cher neveu, et tout le monde se serait moqué de vous... et de votre tante.

— Quant à moi, reprenait une ancienne amie de M. de Lusigny, je suis persuadée qu'il est innocent de ce grand crime; il y a là-dessous un quiproquo. Ce mauvais chanteur a un frère qui a beaucoup de talent, et que M. de Lusigny a entendu à Naples comme nous : il aura amené le frère qui chante mal, croyant amener celui qui chante bien. C'est une erreur dont il a été le premier la dupe, je le parierais.

— Ah! madame, disait-on, que vous êtes une excellente amie!

— Eh bien, oui, reprenait cette femme, j'ai pour M. de Lusigny une véritable affection; on a beau médire de lui, je ne lui connais pas un défaut. J'entends parler sans cesse de sa profonde duplicité, et je l'ai toujours trouvé d'une loyauté et d'une délicatesse admirables. On l'accuse d'être égoïste, et je suis entourée de toutes sortes de gens qu'il a obligés. On le croit un monstre, un être dénaturé, et je le vois près de sa mère plein de tendresse et de respect. On l'a soupçonné de vouloir se *rattacher* au gouvernement actuel, et vous savez au contraire qu'il a refusé nettement toutes les offres qui lui ont été faites.

— Ah! sa conduite politique est irréprochable, il n'y a qu'un avis là-dessus, s'écriait chacun aussitôt.

— Eh bien, alors que lui reprochez-vous?

— Sa légèreté auprès des femmes....

— Ah! nous y voilà, vous voulez dire ses succès. En cela je ne le défends plus; j'en conviens, M. de Lusigny plaît aux femmes beaucoup trop facilement; c'est un grand tort, et je comprends qu'on ne puisse le lui pardonner : toutefois, messieurs, je vous souhaite d'être coupables aussi souvent que lui.

Madame Charles de Viremont écoutait ces discours, et il en résultait pour elle cette opinion : M. de Lusigny est un homme

de très-bonne compagnie, très-brave, plein de délicatesse et de loyauté, très-bon légitimiste, mais très-dangereux, c'est-à-dire très-séduisant.

Que de gens dont on fait de graves éloges payeraient cher ces médisances-là !

Quand une jeune femme n'a plus contre le séducteur qui s'occupe d'elle que de si douces préventions, elle commence à devenir plus indulgente. Ce qui lui semblait être une audace inconcevable n'est plus à ses yeux qu'une espérance assez justifiée ; ce qui paraissait une offense ne lui paraît plus qu'un hommage ; et comme elle ne se croit plus la victime d'une fatuité révoltante, elle finit par s'enorgueillir d'être l'objet d'une préférence flatteuse.

Ce personnage mystérieux qu'elle rencontrait chaque jour, qui la suivait, qui observait toutes ses démarches, et qui cependant ne lui parlait jamais et qui ne cherchait point à la connaître, intéressait Léontine malgré elle. Mesdames de Viremont étaient à la mode ; on *courait* après elles, c'est le mot. A Paris et partout, les effets de la mode sont les mêmes ; cela part comme une traînée de poudre, mais il faut y mettre le feu. Il y a des gens qui ont tout ce qu'il faut pour être à la mode ; la poudre ne leur manque pas ; la traînée est faite, mais on n'y met point le feu, et ils restent ignorés toute leur vie. Une fête n'était pas complète si mesdames de Viremont n'y paraissaient point. Aussi chacun les invitait avec empressement, non pas pour soi, non pas pour elles, mais dans l'intérêt du bal qu'on voulait donner, pour dire le lendemain : « Nous avions mademoiselle de C..., madame de M..., mesdames de Viremont, etc., etc., les nouvelles beautés de l'année. » Tous nos jeunes et vieux élégants venaient à l'envi faire leur cour aux deux belles-sœurs. M. de Lusigny seul ne demandait pas à leur être présenté. Hector s'en étonnait, et comme cet éloignement le laissait en pleine sécurité sur les intentions de son rival, il parlait de lui sans se gêner, c'est-à-dire qu'il en disait le plus grand bien, parce qu'il était trop généreux et trop sincère pour ne pas admirer les qualités qu'il dédaignait pour lui-même. Tout venait donc adroitement conspirer en faveur de M. de Lusigny auprès de Léontine. Le séducteur

pressentit ses dispositions bienveillantes, et avec une habileté profonde il leur laissa le temps de mûrir. Il avait eu d'abord recours à la crainte, il usait maintenant de la sécurité; c'était un de ses principes : effrayer d'abord pour émouvoir, rassurer ensuite pour attirer. Il n'en était déjà plus aux coups de foudre, aux apparitions subites, aux rencontres inexplicables, aux regards incessants, aux allusions coquettes et tendres; il en était à la seconde période de la séduction, à la période des soins délicats, des souvenirs romanesques, que nous appellerons *les niaiseries ingénieuses*. Les fleurs jouent un grand rôle dans les finesses sentimentales. M. de Lusigny avait trouvé un moyen de rajeunir leur vieux langage. Jusqu'alors il avait toujours évité de porter la moindre fleur à sa boutonnière, et il avait souvent plaisanté ceux de nos jeunes dandys qui ont amené cette mode et qui se croiraient perdus si on les surprenait un soir à l'Opéra sans un camélia ou sans une rose au côté. M. de Lusigny se montrait pour eux impitoyable. Eh bien! tout à coup, on le vit paraître lui-même avec un petit bouquet de violettes à sa boutonnière. La fleur était modeste, mais le scandale n'en fut pas moins affreux.

— Vous, porter des fleurs!... s'écria-t-on.

— Sans doute, reprit M. de Lusigny, c'est un ridicule, mais puisqu'il vous réussit, je l'adopte.

Léontine entendit l'exclamation et la réponse, et elle rougit, car elle tenait à la main un bouquet de violettes de Parme. Le lendemain, M. de Lusigny, au lieu de violettes, avait une rose; et par un hasard bien singulier, c'était encore un bouquet de roses que Léontine tenait à la main.

N'oublions pas de dire que cette année les bouquets d'ordre composite, formés de fleurs variées, les bouquets *montés* sont fort méprisés. Ces fleurs trompeuses et par cela même plus durables, dont le feuillage emprunté est enlacé de cannetille, dont la tige robuste est un gros fil de laiton, ces bouquets de *bouquetière* sont remplacés, dans le monde des merveilleuses, par les simples bouquets de *jardinier*. L'élégance veut que l'on porte une botte de roses ou bien une botte de muguet. L'unité est de rigueur; il y a bien encore dans cette masse de fleurs quelque supercherie, mais il n'y a plus d'art; c'est ce

qu'il faut. Madame Albert de Viremont, toujours à l'affût des modes nouvelles, avait vite compris l'importance de ce changement; elle avait aussi promptement décidé qu'elle aurait pour chaque fête un bouquet de la saison; mais comme un tel soin lui paraissait trop futile, elle avait ingénieusement inspiré à son frère le désir de s'en charger; et le pauvre Hector, chaque jour de bal ou de concert, s'empressait d'envoyer à sa sœur un bouquet pour avoir le droit d'en offrir un à Léontine. Madame Albert paraissait ainsi avoir été entraînée malgré elle dans un excès d'élégance dont elle n'avait pas la responsabilité. Mais madame Charles, que pensait-elle en voyant M. de Lusigny toujours orgueilleusement paré d'une fleur qui semblait avoir été dérobée à son bouquet? Et M. de Lusigny, lui aussi, que pensait-il? Il pensait que c'était une très-bonne malice que de faire servir au langage de sa passion le bouquet donné par un autre. Cependant, il ne savait pas encore que ce langage avait été entendu. Léontine ne tarda pas à le lui prouver elle-même sans le vouloir. Une femme ne lutte pas de ruse impunément avec un pareil diplomate; il peut tomber une fois dans le piége qu'elle lui tend, mais il n'y tombe pas seul. Un soir donc, madame Charles de Viremont, après s'être fait longtemps attendre par sa belle-sœur, partit pour le bal en grande hâte et en feignant d'oublier son bouquet. C'était une énorme touffe de muguet, elle la laissa sur sa cheminée.

En arrivant au bal, la première personne qu'elle rencontre est M. de Lusigny. Fidèle à son devoir, un brin de muguet ou plutôt, comme dit Béranger,

La fleur des champs brille à sa boutonnière....

Il voit que madame Charles de Viremont n'a point de bouquet; il s'étonne, Léontine ne peut s'empêcher de sourire de son étonnement; mais ce sourire la trahit. « Bien! se dit le séducteur, elle l'a oublié exprès, donc elle m'a compris! » et il jette aussitôt les brins de muguet loin de lui.

Le croiriez-vous? la coquetterie et le mystère ont tant de charmes, que ce jeu absurde, cette lutte tout à fait niaise de petites fleurs et de gros bouquets était devenue pour Léontine l'intérêt de toutes ses soirées. Dans le monde, c'était son uni-

que pensée, elle n'écoutait rien, elle ne voyait rien, elle ne s'amusait de rien avant d'avoir regardé quelle fleur M. de Lusigny portait ce soir-là; et puis, quand elle l'avait vue, elle restait une heure à se demander comment il ne se trompait jamais. « C'est une indiscrétion de bouquetière, se disait-elle, mais je vais le déconcerter. »

Préoccupée de ce grand projet, elle imagina d'aller visiter avec sa belle-sœur le magnifique jardin de Tripet, dont les riches plates-bandes de tulipes étaient alors dans toute leur splendeur. Après avoir longtemps admiré ces merveilles de la culture, ces fleurs si délicates, ces tiges si droites, ces nuances si variées, Léontine demanda un bouquet au jardinier; madame Albert voulut en avoir un aussi, et toutes deux, armées d'une touffe de tulipes, firent le soir même leur entrée triomphale dans les salons de l'ambassade de Sardaigne. On y faisait de la musique; Doëhler venait de jouer au moment où ces dames arrivèrent. Léontine chercha des yeux M. de Lusigny; mais il n'était pas dans le salon. Comme elle l'attendait avec impatience! comme elle se réjouissait de le voir cette fois dérouté!

— Il est impossible que M. de Lusigny ait pu avoir aucun renseignement... se disait-elle; non... mais peut-être ne va-t-il pas venir!

Comme elle disait cela, elle aperçut dans l'autre salon M. de Lusigny assis sur un canapé, et causant et riant avec plusieurs femmes, établi là comme arrivé depuis longtemps. Une très-jolie petite tulipe *brillait à sa boutonnière*. Madame Charles de Viremont devint tremblante de frayeur.

— Il me fait espionner! il a des intelligences dans ma maison! pensa-t-elle.

Depuis le portier jusqu'à sa femme de chambre, elle soupçonna tous ses gens. Elle recommençait à s'indigner, elle ne pouvait s'expliquer un tel hasard, et pourtant rien n'était plus naturel et plus simple. En quittant le jardin de Tripet, mesdames de Viremont étaient allées voir une femme fort aimable et fort spirituelle qui demeure place Louis XV, au coin de la rue Royale. Pendant le temps de cette visite, leur voiture était restée devant l'hôtel de Crillon; M. de Lusigny, qui revenait à

cheval du bois de Boulogne, en passant sur la place Louis XV, reconnut les chevaux et le cocher de mesdames de Viremont, et voyant sur le devant de la calèche une si grande provision de tulipes, il pensa qu'elle devait servir aux parures du soir et il devina la nouvelle épreuve qu'on lui préparait. Il ne fallait pas être sorcier pour cela.

Ces combinaisons de troubadour, ces ruses de berger ne vous semblent-elles pas bien puériles, bien indignes d'un siècle aussi sérieux que le nôtre? Voilà pourtant à quoi ceux qui s'amusent dans le monde passent leur temps.... Que font donc ceux qui ne s'y amusent point?

A dater de ce moment, Léontine ne porta plus de bouquet; elle paraissait fâchée. M. de Lusigny respecta cette colère, et il resta huit jours sans se montrer nulle part. Alors madame Charles de Viremont commença à s'ennuyer... et M. de Lusigny respecta aussi cet ennui.

Enfin, après un temps convenable, quand il jugea que madame de Viremont s'était assez ennuyée pour trouver un très-grand plaisir à le revoir, il imagina une rencontre singulière, imprévue, qui devait être décisive.

O femmes! vous ne savez pas tout ce qu'il y a pour vous de danger dans ce projet innocent qu'on appelle une partie de campagne!

VI.

Nous avons déjà dit que mesdames de Viremont avaient un oncle, grand amateur de politique, et que M. de Lusigny avait un soir si parfaitement bien supporté la politique de cet oncle qu'il s'était fait de lui un ami dévoué. Ce digne vieillard se nommait *Jean*, comme c'est le devoir de tout oncle bon et loyal qui ne se nomme pas *Pierre*. M. de Lusigny lui persuada de se souhaiter sa fête à lui-même en réunissant dans sa maison de campagne toute sa famille la veille ou le jour de la Saint-Jean. Le chemin de fer conduisait à cette charmante villa, située aux environs de Saint-Germain. Il fut convenu que le

départ de la bande joyeuse aurait lieu le matin à dix heures, qu'on se promènerait dans le parc jusqu'au moment du déjeuner, lequel serait un véritable dîner, qu'après ce solide repas on irait courir à cheval et à âne dans la forêt jusqu'à la nuit, et qu'ensuite on partirait pour venir souper à Paris. Mesdames de Viremont avaient elles-mêmes dressé ce plan de partie de campagne avec leur oncle, et celui-ci n'avait point parlé de M. de Lusigny. Hector s'était chargé de retenir tout un wagon, et d'inviter deux ou trois jeunes gens aimables qui devaient animer le voyage par leur gaieté. Le choix des conviés dans une entreprise de ce genre n'est pas chose facile; les objections que tel ou tel nom fait naître sont quelquefois bien amusantes à écouter. Quelles prétentions se révèlent, quels secrets se trahissent dans ces discussions souvent plus vives qu'on ne le voudrait!

— Proposerons-nous à Ravenay d'être des nôtres?

— Oh Dieu! non, il est trop tapageur, il a de trop mauvaises manières... il gâterait tout.

— Voulez-vous inviter Amédée de Valorbe?

— Non. Quelle idée! il est horriblement ennuyeux!

— Ne dites pas cela; c'est un si brave garçon; il a une si belle âme!

— Ah! voilà une excellente raison!... A quoi sert une belle âme dans une partie de plaisir? Pour égayer un souper, une belle âme, c'est charmant!

— Si nous engagions madame de X...?

— Il faudrait alors engager M. Z..., et ce serait cruel.

— Oh! c'est vrai! j'y renonce.

— Emmenez madame de V....

— Non pas; elle....

— Pourquoi? elle est très-bonne enfant.

— Oui, mais elle est très-moqueuse; elle irait ensuite rire de nous avec ses beaux esprits.

— Eh bien, madame de C...?

— Oh! non, non, elle est trop prétentieuse et merveilleuse; elle ne serait jamais prête; elle nous ferait toujours attendre; elle répandrait ses *flots* de dentelles sur tous les buissons; et puis, elle est insupportable avec ses grands airs....

C'est-à-dire qu'on ne veut pas de l'une parce qu'elle est très-spirituelle, et encore moins de l'autre parce qu'elle est très-coquette et très-jolie.

— Mais, mesdames, si vous dites non à chaque personne que je vous propose, vous finirez par aller là-bas toutes seules.... Voulez-vous enfin la sensible madame de Lorsac?

— Oui, oui! elle nous divertira bien avec ses soupirs....

— Et ses souvenirs!... Il faut lui écrire tout de suite.

Bien heureuses les femmes ridicules! elles sont de tous les plaisirs; on ne peut se passer d'elles. Plus elles sont laides, sottes, désagréables, et plus elles sont indispensables dans une fête; plus elles sont inconvenantes et plus elles paraissent aimables. Leur niaiserie donne de l'esprit à tout le monde; il faudrait être bien niais soi-même pour ne pas trouver à dire quelque bonne plaisanterie à propos d'elles. Leur tristesse est une joie universelle. On rit pendant des heures de la plainte qui leur est échappée, de l'accident qui leur est arrivé; la moindre de leurs élégies est une source inépuisable de bouffonneries et de mystifications. Plus ces femmes sont malheureuses et plus elles sont amusantes; mais tout en se moquant de leurs peines, comme on sait bien les en consoler! avec quelle attention on écoute leurs sentimentales confidences, leurs amoureuses confessions! Comme on a soin d'elles! comme on sympathise avec elles! comme le monde, *qui est toujours juste,* dit-on, les venge noblement de l'ingrat qui ne veut pas les comprendre ou de l'infidèle qui ne les a que trop bien comprises! comme on les dédommage du malheur de n'être point aimées d'un seul en leur prouvant qu'elles sont aimées de tous!

Après une longue discussion, la partie de campagne fut enfin organisée. Elle promettait d'être charmante; elle réunissait tous les ingrédients dont se compose une bonne et véritable partie de campagne, il y avait : deux femmes à la mode, pas trop rivales; une femme riche et sotte, d'une autre *société,* et flattée d'être admise dans celle-ci; deux jeunes fats, en apparence bien traités; un plaisant et son compère; un frère dévoué, se chargeant de tous les détails ennuyeux; une femme vertueuse, pour *honnêtiser* toute chose; un enfant de dix ans,

bien élevé, fils de la femme vertueuse, pour servir de prétexte à mille jeux; un élégant hors d'âge; une vieille femme sensible; une jeune *miss* émancipée; peu de maris, et pas de chiens.

Pendant le trajet de Paris à Saint-Germain, les voyageuses eurent raisonnablement peur, juste ce qu'il fallait pour avoir l'air novice. La jeune Anglaise seule paraissait aguerrie. Les inconvénients et les avantages du chemin de fer firent naturellement les frais de la conversation; les femmes manifestèrent pour le grand souterrain une horreur convenable; les hommes ne manquèrent pas de répondre à ce sentiment par les deux ou trois phrases de mauvais goût qu'à propos de ce souterrain il est d'usage de dire. La vieille femme sensible alors s'écria qu'elle n'oserait jamais voyager en wagon avec des inconnus; elle prétendit que cela pourrait être très-dangereux. On lui laissa cette crainte ou plutôt cette illusion; on se plaignit de l'odeur désagréable de la vapeur, on s'effraya du hennissement étrange de la machine. Ce cri nous rappelle que dernièrement nous avons voyagé avec un gros monsieur qui ne doutait de rien et qui donnait à tort et à travers des explications à tout le monde. C'était *M. Prudhomme* en chemin de fer.

— D'où viennent ces cris horribles? demanda quelqu'un.

— Ce sont les cris des conducteurs qui s'avertissent et se répondent, dit avec empressement l'adorable *M. Prudhomme*. Ne pourraient-ils choisir un plus agréable langage?... Au surplus, ajouta-t-il, c'est le cri des douaniers *espagnols*.... Oui, c'est ainsi qu'ils s'appellent entre eux dans les montagnes de la *Savoie*.

La personne à qui s'adressaient ces paroles n'en parut nullement étonnée; il ne lui vint pas à l'idée que les douaniers espagnols devaient, en effet, avoir un cri bien étrange pour parvenir à se faire entendre dans les montagnes de la Savoie. Mais ici, un sot qui parle avec assurance peut dire bien des bêtises impunément; dans les conversations, dans les journaux, nous laissons passer les plus lourdes niaiseries sans les comprendre; cela explique pourquoi nous avons osé nous proclamer le peuple le plus spirituel de l'univers.

On arriva à Saint-Germain. De là il fallait aller par un

chemin de traverse chez l'oncle de mesdames de Viremont. On se mit en route gaiement. Un des deux jeunes fats se hâta d'offrir son bras à Léontine; l'autre dandy s'empara de madame Albert, qui, comme toutes les femmes tristes, était profondément coquette; les femmes à la mode et les jeunes gens à la mode devaient nécessairement faire la route ensemble, et se consacrer mutuellement leur journée. La femme vertueuse prit le bras d'un des maris; la femme riche fut réduite à accepter les soins du plaisant. Le vieil élégant se précipita vers la jeune Anglaise... il avait peur que la vieille femme sensible ne lui échût en partage!... Mais il avait tort de s'effrayer : Hector n'était-il pas là pour se charger de tous les *paquets ?* L'enfant courait d'un groupe à l'autre, adressant à chacun des questions gentilles et plaisantes; enfin M. de Viremont fermait le cortége, se consolant de marcher si vite en pensant que cette promenade lui donnerait de l'appétit. Ainsi l'on partit le matin; mais le soir tout était bien changé au retour. Les joyeux propos du déjeuner, les ingénieux accidents du voyage dans la forêt, les erreurs favorables, les hasards heureux, les jeux innocents, les étourderies volontaires, les frayeurs simulées, les conciliabules prétextés, les rencontres inattendues, ces mille chances, ruses, plaisirs, qui constituent une sincère partie de campagne, avaient singulièrement modifié tous les rôles. Les femmes à la mode avaient perdu dans la mêlée leurs deux chevaliers. Les jeunes dandys, qui avaient très-bien déjeuné, sacrifiant les amours élégants et factices, s'étaient laissé complaisamment séduire par des sentiments vrais : la jeune miss avait accaparé le plus beau; la femme riche s'était emparée du plus bête. Tous les quatre ils marchaient en tête du cortége en revenant à Paris; on les entendait rire aux éclats : la jeune miss venait de s'apercevoir qu'elle avait perdu sa montre dans la forêt, mais elle s'était écriée aussitôt : « Ça m'est bien égal! » et l'on trouvait le mot charmant.

La femme vertueuse paraissait ennuyée et *choquée;* elle pressait le pas en tenant son fils par la main; le vieil élégant, le plaisant et son compère venaient après elle, riant avec mystère et se faisant part de leurs observations. M. de Viremont donnait le bras à la vieille femme sensible; il comptait sur elle

pour cheminer lentement, de manière à ne point troubler sa digestion. Madame Albert, qui était de fort mauvaise humeur, donnait le bras à son frère. Quant à Léontine, elle avait pour compagnon M. de ***. Mais n'anticipons pas sur les événements!...

Voici le calcul fait par M. de Lusigny, il s'était dit : « Les premiers moments d'une partie de campagne sont assez agréables pour une femme malheureuse qui veut se distraire; le grand air la ranime, l'aspect des champs, des eaux, des arbres, réjouit ses yeux; tant que les plaisirs sont calmes, elle les comprend et s'en amuse; mais vers le milieu du jour, quand tout le monde est bien en train, quand la joie est bruyante, quand elle menace d'être folâtre, quand les éclats de rire éveillent les échos, quand les cris perçants épouvantent les oreilles, quand les savantes plaisanteries commencent, quand l'heure du calembour a sonné, soudain la femme mélancolique est saisie d'une indicible tristesse, d'une tristesse amère, poignante, funèbre, comme jamais elle n'en a ressenti aux plus affreux jours de ses chagrins. C'est alors qu'une voix affectueuse doit l'émouvoir, et c'est quand madame de Viremont éprouvera ces impressions pénibles, pensait M. de Lusigny, que je me trouverai par hasard près d'elle pour l'en distraire doucement. » Il ne voulait faire son apparition dans la fête qu'après le repas joyeux, et presque vers la fin du jour; mais il ne devait pas agir seul dans cette grave circonstance: pour être plus certain du succès, il avait choisi un puissant auxiliaire, il avait appelé sa mère à son secours. Vous le savez, c'est un très-grand moyen de séduction qu'une mère aimable, spirituelle, distinguée, à laquelle vous ressemblez trait pour trait, qui vous a élevé, qui fait valoir toutes vos qualités, qui les explique même en les rappelant, en les possédant. M. de Lusigny connaissait trop bien tous les moyens de plaire pour avoir négligé celui-ci; souvent il avait utilisé sa mère avec bonheur; mais c'était à l'insu d'elle-même et sans la rendre jamais complice de ses projets; cette fois, comme il s'agissait de mariage, il la mettait franchement dans sa confidence, et il se fiait à son instinct maternel. Madame de Lusigny habitait depuis quelque temps Saint-Germain, et le voisinage l'avait

liée naturellement avec l'oncle de Léontine. Elle se trouvait chez lui au moment où les convives parisiens arrivèrent. Léontine la reconnut aussitôt à sa ressemblance avec son fils : c'était le même sourire, le même regard, la même voix. Madame Charles de Viremont, étonnée, interrogea des yeux son oncle, qui aussitôt la conduisit vers madame de Lusigny en disant :

— Venez, ma nièce, que je vous présente à l'aimable voisine qui veut bien m'aider à faire les honneurs de la maison.

Madame de Lusigny voulut dire quelques mots gracieux, mais elle était si émue qu'elle ne put prononcer une parole; elle regarda Léontine et ses yeux se remplirent de larmes. Oh! que cette émotion d'une mère était éloquente! n'était-ce pas là le plus touchant des aveux! Quel séducteur saurait trouver jamais un langage plus entraînant que cette émotion, que ce trouble impossible à feindre, cette tendresse involontaire, cette curiosité affectueuse, cet empressement mêlé de crainte, cette admiration mêlée de respect d'une mère passionnée dont le regard, en s'attachant sur vous, semble dire: Voilà la femme qui est aimée de mon fils!

Léontine comprit dès ce moment que l'amour de M. de Lusigny était sérieux et qu'elle ne devait plus s'en offenser. Elle se laissa entraîner au plaisir d'entendre parler de cet homme incompréhensible; elle écouta de bonne grâce tout ce que sa mère se plut à raconter de lui. C'était des mots très-spirituels qu'il avait dits dans son enfance, des coups de tête effrayants qu'il avait faits dans son adolescence, des aventures inouïes qu'il avait eues en Italie et en Espagne, des succès incroyables qu'il avait obtenus en tous pays; et puis, des traits de générosité, de courage, des actions superbes et des faiblesses adorables, toutes choses qui n'avaient pas le sens commun, mais qui étaient racontées avec esprit, avec émotion surtout, et qui paraissaient charmantes. Madame de Lusigny et Léontine passèrent ainsi la journée dans le jardin à causer tranquillement... non pas, mais agréablement, pendant que les autres convives s'amusaient à grands cris dans la forêt. Ce long entretien, dans la solitude, avait fait d'elles deux anciennes amies; et, vers la fin du jour, lorsque M. de Lusigny,

que l'on n'attendait plus, arriva tout à coup de Paris et fut présenté à Léontine, elle l'accueillit sans défiance : il n'était plus pour elle un étranger; elle le connaissait par sa mère, elle l'aimait.

VII.

M. de Lusigny donnait donc le bras à Léontine lorsqu'on se mit en route pour rejoindre le débarcadère. C'était un heureux hasard qui le faisait ainsi se trouver seul auprès d'elle, dans la campagne, à cette heure poétique de la nuit. M. de Lusigny employa tout ce qu'il avait d'esprit et de sensibilité à paraître aimable pendant ces courts moments. Il évita avec une grande adresse, disons mieux, avec une intelligente charité, ce qui aurait pu blesser les souvenirs de Léontine; car aux personnes qui ont éprouvé d'affreux chagrins, il faut parler de toutes choses avec précaution; un mot affectueux leur fait souvent plus de mal qu'une parole injuste et cruelle, la plus vague espérance les fâche, la plus innocente prière les effarouche; leur cœur, tout brûlant encore de l'amour perdu, accueille avec une froideur malveillante les soins présomptueux d'un nouvel amour.

M. de Lusigny n'affecta ni coquetterie ni tendresse, mais il sut dire tout ce qu'il fallait pour plaire et pour faire comprendre qu'il méritait d'être aimé. Léontine était triste; les agitations de cette journée l'avaient visiblement fatiguée; M. de Lusigny lui persuada qu'elle était souffrante et lui demanda la permission d'aller savoir de ses nouvelles le lendemain. Et le lendemain, quand il vint chez elle, il se montra si heureux d'y être enfin reçu, il rappela d'une manière si gracieuse tout le mal qu'il s'était donné pour en arriver là, il parut si reconnaissant, qu'on lui permit de chercher encore un prétexte pour revenir le surlendemain! Et bientôt, sans prétexte, il eut le droit de venir tous les jours.

Mais une femme à la mode est rarement seule chez elle, et madame Charles de Viremont, toujours très-élégamment en-

tourée, était aussi très-prudemment gardée. Le matin elle recevait vingt visites, le soir son beau-frère venait dormir au coin de son feu, sa belle-sœur venait aussi faire de la musique avec elle et lui tenir compagnie; Hector ne la quittait jamais que pour s'occuper d'elle. Il était depuis un mois en Normandie, afin de terminer une affaire qu'elle l'avait chargé de régler avec un de ses fermiers. Hector n'était pas là, mais on l'attendait d'un jour à l'autre, et M. de Lusigny voulait profiter de cette absence si favorable à ses projets. Un matin qu'il se trouvait chez Léontine avec plusieurs personnes, il saisit le moment où chacun regardait un tableau nouvellement apporté, pour dire tout bas à madame de Viremont qu'il désirait la consulter sur un grave sujet et qu'il la suppliait de vouloir bien lui accorder un moment d'entretien. Léontine fut frappée de l'air solennel avec lequel cette prière était faite.

— Eh bien, dit-elle, venez mercredi soir; nous devons tous aller à l'Opéra. Je céderai ma place dans notre loge à une de nos cousines, et je resterai seule ici....

M. de Lusigny la remercia et sortit.

Au même instant, on entendit une voiture de poste entrer dans la cour; Hector arrivait de Normandie. M. de Lusigny et lui se rencontrèrent dans l'escalier : l'un rougit d'impatience, l'autre pâlit de jalousie; M. de Lusigny avait malgré lui un air triomphant qui devait alarmer Hector. Cependant le pauvre jeune homme était loin de soupçonner toute la vérité; il ne voyait encore dans M. de Lusigny qu'un prétendant redoutable; il ne savait pas qu'un mois d'assiduités avait fait de lui un rival préféré. Hélas! par cette rencontre toute la joie de son retour était gâtée. Hector apportait une bonne nouvelle et déjà il ne s'en souvenait plus. Cette affaire importante, qui pendant trois semaines l'avait intéressé si vivement, pour lui n'était déjà plus rien; il ne comprenait qu'une chose, c'est qu'il avait eu grand tort de partir.

Le mercredi, le jour où devait avoir lieu le secret entretien, étant venu, Léontine attendit l'heure du dîner pour annoncer qu'elle n'irait pas à l'Opéra. Hector et sa sœur la regardèrent avec surprise.

— J'ai donné ma place à Emma, dit-elle; cette chère enfant mourait d'envie de voir mademoiselle Taglioni....

Madame Albert ne fit aucune observation.

— Quoi! vous allez rester seule! s'écria Hector; je veux....

— Non, interrompit aussitôt Léontine, j'ai des lettres à écrire. Vous viendrez me donner des nouvelles de l'Opéra.

Hector n'osa pas insister, mais il vit que Léontine était fort troublée, et ce trouble, qu'il ne pouvait comprendre, l'inquiéta. On partit pour le spectacle, et Léontine rentra dans son appartement.

Léontine ne se dissimulait point que refuser d'accompagner sa belle-sœur à l'Opéra pour recevoir chez elle plus librement M. de Lusigny, c'était faire un coup d'État; mais elle pensait que l'avenir expliquerait sa conduite. En effet, cet entretien devait décider de son sort. Elle ne se demandait pas ce que M. de Lusigny pouvait avoir à lui confier; elle devinait seulement que cette confidence était un prétexte pour dire : « Nos intérêts sont communs; désormais je ne veux plus agir sans vos avis. » Et elle s'avouait que c'était tout promettre que de consentir à l'écouter. Mais plus cet entretien avait d'importance et plus elle en voyait arriver l'heure avec émotion. Elle éprouvait cette fièvre de l'attente dont l'agitation est si difficile à réprimer. Une femme peut cacher qu'elle souffre, qu'elle s'ennuie, qu'elle aime... mais elle ne peut cacher qu'elle attend. Elle ne peut empêcher ses regards de se jeter sur la pendule à tout moment, elle ne peut empêcher sa tête de se lever au moindre bruit, elle ne peut s'empêcher de pâlir et de rougir chaque fois que la porte s'ouvre; et puis quand l'heure est passée, quand ses regards éteints se découragent, quand son front incliné se voile d'ennui, il est encore un effort pour elle impossible : c'est de cacher qu'elle n'attend plus.

Léontine employa la première heure de l'attente à faire ce que nous appellerons le ménage du salon : à ranger les livres, les keepsakes, les albums, ornements de la grande table; à visiter ses élégantes jardinières, à relever les fleurs penchées, à mettre en lumière les plus belles; à faire remplacer par un bon feu la riche corbeille qui fermait la cheminée, ce qui était une sanglante épigramme contre la saison, mais les affreux

beaux jours que nous avons eus cet été ne méritaient pas plus d'égards ; à placer en évidence les nouveautés de la veille ; à poser avec intention sur une étagère favorite, sorte de guéridon à tablettes, quelques hochets à la mode, des flacons anglais, une cassolette Louis XV, un talisman arabe, et même un joli petit poignard d'un travail merveilleux. Ces ustensiles de fantaisie sont d'une grande utilité dans les conversations embarrassantes ; ils amènent d'heureuses transitions, d'ingénieuses comparaisons, jusqu'au jour où ils deviennent eux-mêmes d'agréables souvenirs. On se rappelle que telle personne a dit telle chose en tenant dans sa main ce flacon, en regardant ce camée, en jouant avec ce poignard, et cette douce parole que ces objets retracent les rend souvent très-précieux.

Quand tout dans le salon fut bien en ordre, c'est-à-dire dans le désordre convenu, Léontine prit son ouvrage, un chef-d'œuvre en tapisserie, mais elle se garda bien d'y travailler. Elle avait peur de se tromper à tout moment en comptant les fils du canevas ; elle se défiait de ses yeux ; elle se contenta d'admirer ce qu'elle avait fait la veille et de préparer quelques aiguillées de soie pour le lendemain. Puis elle commença à regarder l'heure qu'il était... neuf heures !... C'était le moment fatal, elle frémit. Léontine ouvrit la porte du grand salon pour écouter si personne ne venait ; mais elle n'entendit rien que le rire lointain des gens de la maison, qui jouaient aux cartes dans l'antichambre. Elle se promena de long en large dans le grand salon où il n'y avait pas de feu, elle avait besoin de respirer un air plus frais, elle étouffait ; mais, après une courte promenade, elle se sentit gelée et revint vite s'asseoir auprès du feu. Elle regarda quelque temps la flamme s'agiter, et sa pensée se perdit en mille rêves. Quand Léontine leva les yeux, il était neuf heures et demie ; elle s'impatienta.

— Qu'il viendra tard ! A peine serons-nous seuls un instant, il ne pourra rien me dire....

Elle se leva inquiète, et, se persuadant que cette horloge avançait, elle retourna dans le grand salon pour voir si là du moins la pendule marquerait une heure plus favorable... mais là il était dix heures.... Elle revint encore bien vite dans son charmant réduit, dont l'horloge gothique marquait décidément

l'heure qu'elle préférait. Elle attendait, non plus avec plaisir, mais avec angoisse; la fièvre de l'attente était arrivée à son redoublement. Léontine en était déjà à l'horrible phase des conjectures.... Elle ne disait déjà plus :

— Il viendra tard!

Elle disait :

— Pourquoi ne vient-il pas?

Et puis elle cherchait mille raisons, de ces raisons toutes folles, mais qui semblent toutes probables, et qui font chacune à leur tour que l'on s'écrie : C'est cela!

Le supplice fut long : Léontine ne mit aucune philosophie à le supporter; l'heure passait rapide et cruelle, et le silence était profond, et nul pas ne venait en interrompre la tristesse. Onze heures!... les voilà qui sonnent.... Il est trop tard! elle n'ose même plus désirer qu'il vienne. Mais qui le retient? N'a-t-il pas bien compris qu'elle a dérangé tous ses projets pour le voir? Comment peut-il manquer à un rendez-vous qu'il a sollicité lui-même avec instance? Comment justifier un tel oubli? est-ce un jeu? est-ce une gageure? Ah! ce n'est point madame de Viremont que l'on peut traiter avec négligence ou légèreté! Serait-ce quelque subite jalousie?... ou bien lui-même serait-il poursuivi par les soupçons d'une autre femme? Si cela est, pourquoi se faire attendre inutilement? pourquoi ne pas écrire un mot? Un homme si bien élevé ne peut, sous aucun prétexte, manquer ainsi à toutes les lois du savoir-vivre; il faut qu'il lui soit arrivé quelque événement extraordinaire; un malheur peut-être... mais alors quel est ce malheur?

Tout à coup cette pensée lui tomba dans l'esprit : « Il est venu, on lui a dit que j'étais sortie! » Elle sonna, mais le valet de chambre interrogé répondit qu'il n'était venu personne.... « D'ailleurs, ajouta-t-il, on sait bien à la porte que madame la comtesse *reçoit*. » Ces mots, adressés à une femme qui était seule et qui n'avait pas vu un chat de toute la soirée, étaient une amère ironie. Bientôt M. et madame de Viremont revinrent de l'Opéra, tout espoir était donc perdu. Léontine était si préoccupée, qu'elle ne remarqua pas le temps infini que son beau-frère et sa belle-sœur mirent à monter l'escalier avant

d'arriver chez elle. Elle ne vit pas non plus le trouble de madame Albert quand elle lui demanda :

— Qu'est devenu Hector ?

— Il est allé se coucher, il est malade, répondit M. de Viremont ; mais il ne faut pas le plaindre, il n'a que ce qu'il mérite ; le homard est très-malsain dans ce temps-ci.... Je n'en ai pas mangé, moi !

— Mais, dit Léontine, Hector n'en a pas mangé non plus, je crois.

— Si fait, si fait, il a voulu en goûter ; il me l'a avoué lui-même, et c'est pour cela qu'il s'est trouvé mal.

— A l'Opéra ?

— Oui, dans le vestibule, à la sortie ; il est tombé subitement sans connaissance ; heureusement la voiture était avancée et nous l'avons vite ramené.

— Pauvre Hector ! dit Léontine, allons le voir.

— Non, ce ne sera rien, reprit vivement madame Albert. Il va bien dormir et demain il sera guéri.

— Guéri ! guéri ! murmura l'envieux gourmand, il en a pour deux bons jours au moins....

— Avez-vous eu du monde ce soir ? interrompit madame Albert pour changer la conversation.

— Non, je suis restée toute seule, dit Léontine.

Cette réponse parut faire le plus grand plaisir à sa belle-sœur.

A la place de Léontine, une autre femme aurait ajouté :

— Oh ! je n'attendais personne ; tout le monde me croyait au spectacle.... Mais elle n'en eut pas le courage ; elle avait peur moins encore de mentir que de rougir en mentant fort mal.

On causa quelques instants de choses indifférentes, et vers minuit l'on se sépara. Madame Albert monta furtivement dans l'appartement de son frère pour parler au médecin qui était près de lui ; et Léontine, livrée à elle-même, recommença à se demander pourquoi M. de Lusigny n'était pas venu, sans chercher à deviner pourquoi Hector était malade.

Et cependant le malheureux Hector méritait bien de sa part quelque intérêt. Le coup qui venait de le frapper l'avait anéanti. Cela nous arrive souvent, n'est-ce pas, d'apprendre par des étrangers ce qui se passe autour de nous ? En descendant

l'escalier de l'Opéra, il s'était trouvé auprès de deux jeunes gens qui causaient ensemble assez haut :

— Tu sais, disait l'un, que l'inconsolable veuve se remarie.

— Laquelle ?

— Madame Charles de Viremont.

— Bah ! vraiment.... Avec qui donc ?

— Avec le beau Lusigny.

— Je n'en savais rien.

— Depuis trois mois ils s'aiment en secret ; c'est tout un roman....

Hector n'en entendit pas davantage ; un frisson mortel le saisit, sa vue se troubla, son cœur battit violemment, il essaya de descendre l'escalier, mais vers les dernières marches, ses forces l'abandonnèrent et il tomba sans connaissance.

Quand il revint à lui, sa première pensée fut la crainte qu'on ne devinât la cause de ce subit évanouissement, qui l'étonnait lui-même ; il ne s'expliquait pas comment lui qui avait tant de courage, lui que les plus dures fatigues, les plus grandes privations, les plus réels dangers n'avaient jamais ébranlé, se voyait tout à coup vaincu par un mot. Il ne comprenait pas que l'on pût être physiquement terrassé par une idée. Sa sœur était près de lui ; elle le regardait avec tristesse, mais elle n'osait l'interroger devant son mari. M. de Viremont, malgré son bon cœur, éprouvait une sorte de plaisir à voir Hector en cet état ; les gourmands malingres sont implacables pour les gens qui se portent bien et qui peuvent manger de tout.

— Mon cher Hector, dit-il, qu'avez-vous mangé à dîner ?

— Je n'en sais rien.

— Je le sais, moi, vous avez mangé du homard....

Hector sourit ; il allait répondre non ; mais comme cette cause peu romanesque pouvait servir à cacher le véritable secret de sa souffrance, il se hâta de dire :

— Oui... c'est cela sans doute qui m'a fait mal ; j'aurais mieux fait d'être raisonnable comme vous.

M. de Viremont, rassuré, se sentit récompensé de son sacrifice.

Madame Albert passa la nuit près de son frère, dont la dou-

leur faisait pitié. Ce qu'il éprouvait est impossible à peindre: c'était la plus poignante des jalousies; la jalousie humble, le désespoir d'un pauvre cœur qui souffre, qui souffre horriblement, et qui ne se reconnaît pas même le droit de souffrir; l'agonie d'un misérable qui meurt, qui se meurt d'amour, et qui ne trouve pas même qu'il soit digne de mourir d'un si noble amour; qui se fait un remords de sa douleur, et qui nomme son désespoir un égoïsme honteux.

— Elle l'aime! s'écriait Hector dans son délire, elle l'aime! eh bien, n'a-t-elle pas raison de l'aimer? n'est-ce pas juste qu'elle choisisse cet homme que tout le monde admire! cet homme jeune, spirituel, riche et digne d'elle?... Hélas! oui, digne d'elle. Est-ce à moi de m'en affliger? puis-je prétendre à un tel bonheur? l'ai-je rêvé jamais? Ai-je donc le droit d'exiger qu'elle passe toute sa jeunesse dans l'isolement, dans la douleur, parce que moi je ne mérite pas son amour?...

Sa sœur pleurait en le voyant se désoler ainsi; alors il lui prenait les mains et la suppliait de se calmer : « Oh! je t'en prie, s'écriait-il, ne parle pas de moi à Léontine; elle est si bonne! elle aurait tant de chagrin si elle me savait malheureux! »

Mais Léontine, à cette heure, ne songeait point à lui; elle attendait avec impatience le moment où elle espérait avoir enfin des nouvelles de l'incompréhensible séducteur.

VIII.

— Y a-t-il des lettres pour moi? demanda Léontine aussitôt que sa femme de chambre entra chez elle le matin.

— Oui, madame; en voici une qu'on vient d'apporter à l'instant.

Et madame de Viremont, d'une main tremblante, prit un petit billet coquettement plié et doucement parfumé qui ressemblait fort à un message d'élégant. Léontine attendit qu'elle fût seule pour lire ces tendres excuses. Elle ne connaissait

point l'écriture de M. de Lusigny, mais son cœur lui disait que cette lettre était de lui : le cœur a des instincts infaillibles! Elle rompit le cachet avec une vive émotion et lut ce qui suit :

« Madame,

» Nous devons, demain soir, chez moi, tirer une petite lote-
» rie en faveur d'une famille malheureuse à laquelle je m'in-
» téresse. Vous seriez bien aimable de venir.

» Baronne DE MARVILLE. »

Léontine, désappointée, jeta l'invitation loin d'elle avec impatience; puis elle se dit :

— C'est trop tôt; il n'enverra pas chez moi avant midi....

A midi on lui apporta une autre lettre; l'écriture de l'adresse était superbe; le billet était un peu grand pour un billet doux; cependant, si, comme le pensait Léontine, quelque accident était arrivé à M. de Lusigny, cette lettre pouvait avoir été dictée par lui à un chirurgien, à un secrétaire, à un ami ou même à un domestique. Cette supposition ajoutait encore à son inquiétude.

Elle prit donc avec une émotion toujours croissante cette lettre, qui commençait ainsi :

« Madame,

» L'immense succès qu'obtiennent dans le monde aristocra-
» tique mes *sous-jupes* en crino-zéphyr m'encourage, etc.

Signé : « OUDINOT-LUTEL. »

Cette fois, malgré son dépit, Léontine ne put s'empêcher de rire; mais elle n'en trouva pas moins que le silence de M. de Lusigny était inexplicable.

— Sans doute il viendra lui-même se justifier, pensa-t-elle.

Et elle se mit à sa toilette.

Comme sa femme de chambre était occupée à tresser ses beaux cheveux, on frappa à la porte.

— Qu'est-ce?

— C'est une lettre qu'on a laissée chez le portier, et dont on viendra chercher la réponse dans un quart d'heure.

Madame de Viremont décacheta la lettre promptement et sans la regarder... On demande une réponse... c'est de lui!

« Madame la comtesse,

» Un bon cœur est l'apanage des grâces et de la beauté. » Prenez pitié d'un ancien artiste dramatique, poursuivi par le » sort, et que de nombreuses infirmités ont forcé de quitter » trop tôt la carrière du théâtre. Je serais allé moi-même » implorer votre bonté, mais.... »

Léontine n'acheva pas de lire cette étrange complainte, elle prit l'argent qui était dans sa bourse et le donna en disant :

— Voilà la réponse, c'est pour une quête.

Au même instant, sa belle-sœur entra, tenant un billet à la main; elle le remit à Léontine :

— J'ai manqué de le décacheter, dit-elle; cet étourdi de François me l'a apporté, croyant qu'il était pour moi. Cependant votre nom est écrit bien lisiblement sur l'adresse : la comtesse Charles... on ne peut s'y tromper.

Enfin, c'était une lettre de M. de Lusigny!... Mais quelle lettre! tout ce qu'il y a de plus commun, de plus rebattu; c'étaient des phrases telles que celles-ci : « Un malheur arrivé » à une personne de ma famille m'oblige de quitter Paris à » l'instant même; je crains d'être absent plus longtemps que » je ne le voudrais (Il voulait donc un peu être absent!); mais » aussitôt mon retour, j'irai vous porter tous mes regrets. » Croyez, madame, qu'il m'est bien pénible de partir aujour- » d'hui, et plaignez-moi.... »

Cette lettre était datée de mercredi soir.

Rien n'y manquait : le *Je crains de,* le *Croyez que,* et l'inévitable *Plaignez-moi,* l'éternel refrain de tous les absents coupables, qui sacrifient le bonheur de voir la femme qu'ils adorent à une partie de chasse, à un dîner de *viveurs,* ou à tout autre plaisir. N'est-ce pas cela qu'ils écrivent tous naïvement : « J'avais oublié de vous dire que c'est aujourd'hui » notre ennuyeux dîner de bavards; je ne vous verrai donc pas » ce soir. Plaignez-moi.... » A cette menteuse élégie, nous proposons de substituer cet avis bienveillant et loyal : « Je n'irai

» pas aujourd'hui chez vous, parce que je vais m'amuser ail-
» leurs; *imitez-moi.* »

Léontine, en lisant cette charmante lettre, éprouva le plus violent dépit. Pour cacher sa mauvaise humeur, elle demanda des nouvelles d'Hector.

— Il est beaucoup mieux, répondit madame Albert en s'efforçant de sourire; il espère descendre ici un moment ce soir.

Ces mots devaient rassurer Léontine et l'empêcher de penser à soigner Hector.

Léontine passa une journée mortellement triste. Toutes les personnes qui vinrent la voir lui déplurent. Elle n'écoutait pas ce qu'on lui disait, et si par hasard elle l'avait entendu, elle comprenait le contraire et faisait des réponses folles. Vers la fin de la journée, on annonça M. T..., un jeune peintre fort distingué qui partait le soir même pour la Russie et qui venait lui faire ses adieux.

— J'ai plusieurs amies à Saint-Pétersbourg, dit Léontine, puis-je vous être utile auprès d'elles?

M. T... remercia respectueusement madame de Viremont. — Il était déjà, disait-il, vivement recommandé aux personnes les plus influentes de la cour par M. de Lusigny, qui avait eu la bonté....

— M. de... Lusigny? interrompit Léontine.

— Oui, madame; il vient de me donner ses commissions pour la Russie, et il a bien voulu....

— Vous venez de chez lui?

— A l'instant même.

— Vous l'avez vu?

— Je n'ai pas osé le déranger, ne pouvant rester qu'un moment, mais je l'ai prié de me faire remettre le paquet que je dois porter de sa part à la princesse W..., et il me l'a tout de suite envoyé, ainsi que plusieurs lettres de recommandation très-honorables et très-flatteuses pour moi.

— Il y a longtemps que votre voyage est décidé?

— Le voyage est projeté depuis deux mois, mais le départ n'a été résolu que ce matin.

Il n'y avait plus moyen de se faire illusion; le mensonge était flagrant. Dès que Léontine fut seule, elle médita sur cette

phrase : « Un malheur arrivé à une personne de ma famille » m'oblige de quitter Paris à l'instant.... » Or M. de Lusigny n'avait point quitté Paris, et certainement aucun malheur ne lui était arrivé, puisqu'il avait employé tranquillement sa matinée à écrire à des princesses russes. Ces gémissements, ce faux malheur n'étaient donc qu'un misérable prétexte, un mensonge cruel qui cachait un tort plus cruel encore sans doute ; il y avait derrière ce voile une trahison infâme, un mystère de perfidie qu'il fallait éclaircir à tout prix.

Malgré les conseils que lui dictait son orgueil, Léontine se décida à écrire à M. de Lusigny. Le style de son billet était fort laconique, et pourtant il disait trop peut-être :

« Vous n'êtes point parti ; vous m'avez trompée, pourquoi? » Répondez. Quelle que soit la vérité, je veux la savoir. »

M. de Lusigny répondit :

« La vérité? je ne puis vous la dire ; je vous ai trompée pour » vous épargner un chagrin ; mais ne me croyez pas coupable... » oh! ne m'accusez pas. »

Ce peu de mots suffisaient pour mettre à la torture l'esprit d'une pauvre femme; ils produisirent leur effet. Léontine manqua en devenir folle d'inquiétude; il y avait là de quoi donner de l'imagination à la femme la plus froide; toutes les catastrophes qui peuvent menacer l'existence d'un homme d'honneur lui vinrent à la pensée; elle rêva tous les tourments, toutes les humiliations dont un noble cœur peut souffrir. Pendant deux longs jours et deux éternelles nuits, elle vécut de ces horribles suppositions. Un moment elle crut avoir deviné ce fatal secret : un fabricant de fausses nouvelles, un bavard parasite jeta dans la conversation que la veille, à un cercle ou à un club qu'il nomma, un jeune homme avait perdu au jeu trois cent mille francs.... « C'est lui! » pensa tout de suite Léontine : car pour une femme qui aime ou qui croit aimer, ce qui est la même chose si ce n'est davantage, il n'existe qu'un seul être sur la terre; tout le reste de la race humaine est immédiatement supprimé; l'homme adoré est seul chargé de supporter tous les événements qui arrivent. Quelqu'un a fait une chute de cheval... c'est lui! — Un jeune homme s'est

battu en duel... c'est lui! — Le tonnerre est tombé sur un voyageur... c'est lui! — Hélas! on a raison de craindre pour ce qu'on aime follement; toute personne trop aimée est par cela même en danger; l'idolâtrie porte malheur.

Persuadée que le secret qui la séparait de M. de Lusigny était un désastre de fortune, Léontine se décida de nouveau à lui écrire. Cette seconde épître ne ressemblait en rien à la première. Elle était longue, *entortillée,* embrouillée, mais le sens en était fort clair. Ce galimatias de délicatesse pouvait se traduire par ces simples mots : « Ne vous affligez pas, je suis riche pour deux. »

M. de Lusigny répondit courrier par courrier vingt phrases non moins délicates qui rassuraient Léontine à ce sujet et qui la remerciaient avec tendresse de ses sentiments généreux.

Il fallait donc chercher une autre explication à ce mystère, et vivre au milieu du monde avec ces tourments. Pour supporter un malheur dont on connaît toute l'étendue, on a besoin de solitude et de silence; mais pour lutter avec l'inquiétude, pour assouvir une curiosité dévorante et douloureuse, on a besoin de mouvement et de bruit. On accueille tous ceux que d'ordinaire on fuit, ceux qui parlent, ceux qui savent et même ceux qui inventent; il n'est plus de bavards, plus d'imposteurs. Bien loin de redouter ces impitoyables commères dont les propos empoisonnés sont si dangereux, dont le bavardage innocent distille à travers mille charmantes plaisanteries la ruine, le déshonneur et la mort, on court au-devant d'elles avec impatience, on excite leur ingénieuse méchanceté, on la bénit presque dans sa folie, tant on est avide d'apprendre le secret qui doit déchirer le cœur.

Madame de X... est une de ces femmes-là, épouvantables, exécrables, mais on ne saurait plus amusantes. C'est une *Gazette des tribunaux* en capote rose et en souliers de satin blanc. Elle excelle à traduire en crime tout événement extraordinaire : à ses yeux, un enfant posthume est toujours un enfant supposé ; un veuvage opportun est un empoisonnement certain ; il n'est pas une de ses historiettes piquantes qui ne soit une agacerie directe à M. le procureur du roi.

Eh bien, Léontine, qui détestait cette femme, éprouvait

alors le plus vif désir de la voir! Elle arriva précisément, mais cette visite n'était point l'effet du hasard. Madame de X... savait que M. de Lusigny était très-occupé de Léontine, elle savait aussi qu'avant de la connaître, l'hiver dernier, il avait rendu des soins empressés à une autre jeune femme qui passait pour l'avoir assez bien traité; et madame de X..., dans son zèle toujours charitable, accourait apprendre à Léontine que cette jeune femme, sa rivale, absente depuis deux mois, venait d'arriver à Paris.

— Elle n'a pas pu y tenir, ajoutait-elle, elle a laissé dans son vieux château son vieux mari, et, sous prétexte de consulter toute la Faculté pour un enfant malade, elle est venue ici; mais vous pensez bien que la maladie de l'enfant va traîner en longueur; on ne lui permettra pas de guérir avant l'automne.

A cette nouvelle, qui expliquait tout, Léontine devint pâle comme une statue. Elle voulut parler pour cacher son trouble, mais elle n'avait plus de voix. Madame de X... la regardait avec une joie infernale. Léontine, que cette joie révoltait, essaya encore de se vaincre et de repousser au moins avec dignité le coup qu'on lui portait avec tant d'audace; mais elle pensa que le seul moyen d'apaiser ces sortes de vampires, c'est de leur laisser complaisamment boire tout le sang de sa blessure; et elle se résigna, dédaignant toute hypocrisie, à souffrir devant son ennemie loyalement et bravement.

Madame de X... ayant dit ce qu'elle avait à dire, s'en alla semer ailleurs d'autres nouvelles agréables autant que celle-là.

Léontine, passionnément aimée de son mari, n'avait jamais été jalouse. Pour la première fois, elle éprouvait cette affreuse *rage* de cœur, ces convulsions d'amour-propre, cette épilepsie morale dont les accès ont l'avantage de durer des jours entiers, cette démence pleine de raison qu'on appelle la jalousie. Elle souffrait horriblement; elle ressentait à la fois toutes les amertumes de la haine et tous les chagrins de l'amour, et cependant sa douleur n'était rien auprès de la douleur d'Hector. La jalousie de l'orgueil, cette révolte superbe d'un être doué qui se croit méconnu, est moins cruelle, moins poignante que la jalousie de l'humilité.... L'une est pleine d'avenir; elle peut

rêver la vengeance; mais l'autre, qui naît d'un excès de modestie et du dégoût de soi-même, n'a ni avenir ni espoir. Comment celui qu'elle torture pourrait-il encore espérer? Qu'oserait-il rêver, le malheureux? Il se croit indigne de ce qu'il désire!

« Voilà donc pourquoi il n'est pas venu!... pensait Léontine; et pendant que je l'attendais avec tant d'émotion, il était auprès d'une autre femme, riant peut-être avec elle de l'inquiétude qu'il me causait; et il m'a sacrifiée, gaiement sacrifiée, à une ancienne intrigue!... Il faut que cette femme ait sur lui bien de l'empire pour le contraindre à renoncer à un mariage qu'il paraissait vouloir si vivement. Elle aura sans doute appris ses projets par quelque charitable correspondance, et c'est pour empêcher ce mariage qu'elle est accourue à Paris; et lui... il tremble devant elle... il n'ose plus venir chez moi; il craint un esclandre. Cette femme s'amuse à le menacer de mille folies; elle joue la passion pour le captiver.... Et il la console, il la rassure en disant qu'il ne m'aime pas!... »

Oh! comme alors elle se repentait de lui avoir écrit, comme elle se reprochait d'être tombée dans le piége et d'avoir si candidement avoué toutes les inquiétudes, toutes les faiblesses de son cœur! Elle se rappelait une à une les phrases de sa lettre, ces détours de générosité qui lui semblent si ridicules maintenant. Elle maudissait la noblesse incorrigible de son caractère qui l'entraînait toujours à être dupe; et puis elle pleurait amèrement; rougir de ses pensées les plus nobles, c'est si triste; être toujours puni de ses sacrifices les plus purs, c'est si révoltant!

A force de se tourmenter, de s'indigner, de se désoler, Léontine se rendit malade; elle fut forcée de rester au lit pendant trois jours. Sa belle-sœur, inquiète, voulut absolument lui amener le médecin qui soignait Hector. Mais avant de le conduire chez Léontine, madame Albert recommanda bien au médecin de ne pas l'effrayer en lui parlant de l'état où se trouvait Hector. Madame Albert espérait chaque jour que son frère serait moins souffrant le lendemain, et qu'il reprendrait un peu de courage en s'accoutumant à son chagrin. Pour lui donner de l'espoir, elle répétait sans cesse que M. de Lusigny

n'était pas venu depuis très-longtemps, que Léontine ne semblait pas du tout s'occuper de lui; Hector répondait :

— Tu dis cela pour me consoler, mais moi je sens bien qu'elle l'aime....

Quand Léontine demandait de ses nouvelles, on lui promettait qu'elle le verrait le soir même. Et le soir, comme elle s'étonnait qu'il ne fût pas venu, on prétendait qu'il n'avait pas voulu descendre dans le salon parce qu'il y avait du monde et qu'il lui aurait fallu s'habiller.

Léontine ne s'alarmait donc nullement de cette maladie qui paraissait n'inquiéter personne, et dont la cause lui semblait fort peu intéressante.

Le médecin trouva Léontine *très-affectée*, et il ordonna pour cette affection improvisée, qu'il reconnut sans hésiter et qu'il baptisa d'un nom scientifique très-élégant, toutes sortes de potions, de lotions et de décoctions que Léontine se promit aussitôt de ne pas prendre. Quand il eut écrit, signé et parafé son ordonnance, il se mit à exercer son métier de docteur à la mode : il raconta des histoires charmantes, il se montra plein d'esprit et d'originalité, il fut brillant, sémillant, très-savamment mondain et très-coquettement érudit; aussi voyait-il avec orgueil, avec plaisir, sa belle malade se ranimer à ses discours. En effet, depuis un moment Léontine avait retrouvé ses fraîches couleurs, son sourire n'était plus nerveux et triste; un peu d'espérance venait de rentrer dans son cœur. Le secret de ce changement le voici : après une demi-douzaine d'anecdotes plus piquantes les unes que les autres, l'aimable docteur avait raconté une cure merveilleuse, opérée par Pétroz sur un *sujet* dont toute la Faculté avait désespéré. Il s'agissait d'une petite fille, belle comme un ange, défigurée par un mal affreux, et que le célèbre docteur avait guérie avec ses poudres, sans opération et, pour ainsi dire, par miracle. Comme Léontine et sa belle-sœur s'étonnaient à ce récit, le bienfaisant conteur ajouta :

— Mais vous saurez cela mieux que moi, mesdames; vous devez connaître cette enfant, ou du moins sa mère....

Et il nomma justement cette jeune femme qu'on accusait d'être venue à Paris pour voir M. de Lusigny.

— Elle est repartie ce matin, continua le docteur, pour aller rejoindre son mari, toute fière, toute joyeuse; et les homéopathes triomphent, et ils nous disent des injures pour nous convaincre de la supériorité de leur système.

Léontine sourit. Son cœur était soulagé d'un poids énorme.

— Ah! vous triomphez aussi, madame... je sais que vous avez un faible pour les doctrines nouvelles; admirez-les, soit, mais quand vous vous portez bien. Nous n'avons pas de prétentions aux miracles, nous autres; nous guérissons, et voilà tout.

La joie que ressentit Léontine en reconnaissant que madame de X... l'avait trompée ne dura que peu de temps. D'autres soupçons vinrent bientôt l'agiter. Elle s'imagina que M. de Lusigny s'était battu en duel, qu'il était blessé, et que, pour se soustraire aux rigueurs de la nouvelle loi, il gardait sur cette affaire un secret profond. Cette idée lui vint au milieu de la nuit; après plusieurs jours d'une diète absolue, c'est-à-dire dans la meilleure disposition pour imaginer un coup de tête; elle attendit le lever du jour avec impatience pour exécuter le projet qu'elle méditait. Le jour parut : avant de rien entreprendre, elle envoya chez M. de Lusigny demander de ses nouvelles; on fit dire que M. de Lusigny était à la campagne depuis trois semaines. Cette réponse, que Léontine savait être un mensonge, la confirma dans ses soupçons. « Il se cache, il est blessé; il faut qu'il soit très-mal, puisqu'il ne m'écrit pas. Peut-être a-t-il été obligé de quitter la France pour n'être pas arrêté; peut-être est-il parti mourant.... Ah! cette idée est affreuse; je ne puis vivre dans cette incertitude; ce supplice est trop long; je ne veux pas le subir une heure de plus... Aujourd'hui!... aujourd'hui même je saurai la vérité. »

Léontine mit à la hâte son chapeau, son mantelet; et, pâle de crainte, ivre d'inquiétude, elle sortit de l'hôtel de Viremont sans donner d'ordres, sans dire à quelle heure elle rentrerait et sans demander des nouvelles d'Hector.

IX.

C'était la première fois que Léontine se trouvait seule dans la rue; il lui semblait que tous les yeux étaient fixés sur elle et que chaque passant disait : « Où va donc cette jeune femme qui paraît si agitée? » On la regardait beaucoup, il est vrai: d'abord parce qu'elle était fort belle, ensuite parce que sa démarche incertaine trahissait le pas d'une femme qui n'a pas l'habitude de sortir à pied et que le mouvement de Paris déconcerte, enfin parce que son voile baissé et soigneusement retenu dans sa main lui donnait un air mystérieux fort suspect.

L'hôtel de Viremont est dans le faubourg Saint-Honoré; Léontine gagna facilement la rue de Londres, et après avoir gravi cette montagne aride, elle arriva au débarcadère du chemin de fer. Le convoi allait partir pour Saint-Germain; Léontine eut à peine le temps de prendre un billet; on la plaça bien vite dans une *diligence*, et elle s'étonna d'avoir eu l'audace de traverser toute seule ce qu'elle appelait la foule des voyageurs; et pourtant il n'y avait que deux cents personnes ce jour-là; le dimanche il y en a quelquefois deux mille : deux mille compagnons de voyage, voilà une véritable foule !

Vous l'avez bien deviné, Léontine allait, à Saint-Germain, chez madame de Lusigny.... Là seulement elle espérait apprendre le secret qui la tourmentait. Madame de Lusigny ne saurait pas feindre avec elle; et si un malheur avait frappé son fils, quelle que fût sa résolution de se contraindre, sa douleur allait se trahir auprès de la personne qui devait le mieux la partager. La tristesse d'une mère est indiscrète. Mais peut-être madame de Lusigny était-elle à Paris. — N'importe, Léontine saurait du moins pour quel motif elle y est allée. Peut-être aussi M. de Lusigny est-il à Saint-Germain. — Eh bien, ne sait-il pas déjà qu'elle l'aime, et sa mère n'est-elle pas la confidente de ses projets? L'inquiétude et la curiosité n'admettent point d'obstacles, cela se comprend; elles ne les voient

pas, ce qui ne les empêche point de les éviter : il y a un Dieu pour les aveugles. En arrivant à Saint-Germain, Léontine songea qu'elle ne savait point l'adresse de madame de Lusigny. L'idée de courir la ville en la demandant de porte en porte l'épouvantait. Heureusement, elle se rappela le nom de la vieille amie chez laquelle madame de Lusigny était venue passer l'été; ce nom était bien connu dans Saint-Germain; à peine l'eut-elle prononcé, qu'on s'empressa de la conduire devant une antique porte de sombre apparence dont elle franchit le seuil en tremblant.

Madame de Lusigny était sortie depuis le matin, mais elle devait revenir bientôt. On fit entrer Léontine dans le salon, et là elle attendit.

— Elle est allée voir son fils, pensa-t-elle; sans doute il s'est réfugié dans les environs.

Elle écoutait chaque bruit et regardait chaque chose avec intérêt. Dans sa position, tout pouvait devenir un indice; les objets les plus indifférents pouvaient avoir un langage et dénoncer la vérité. Auprès de la fenêtre qui donnait sur le jardin il y avait un métier à broder et une table à ouvrage, couverte de pelotons de laine et d'écheveaux de soie. Léontine, jetant les yeux sur cette table, aperçut un petit portefeuille de velours au milieu duquel était un portrait. Elle quitta la place où elle s'était assise pour se reposer et alla vers la fenêtre; elle examina le portrait : c'était celui de M. de Lusigny. Il était représenté en négligé, sans cravate, ce qui lui donnait un air sentimental et *Colin* fort plaisant. Léontine soupira en regardant ce portrait, qui du reste était fort joli; mais elle rougit affreusement en découvrant à côté du portefeuille, sur la table, une lettre... une lettre de M. de Lusigny.... Mon Dieu! mon Dieu! qu'elle aurait voulu lire cette lettre! Ah! que souvent il est pénible d'être une femme bien élevée! Une bonne éducation est un trésor qui, comme tous les trésors, est un grand sujet d'embarras pour celui qui le possède. Que de fois les gens bien élevés sont tentés de s'écrier, comme le *Bourgeois gentilhomme*, mais dans un sentiment tout opposé : « Mon père, ma mère, que je vous veux de mal, non pour m'avoir laissé ignorer *les belles choses*, mais au contraire pour me les avoir trop bien

apprises, pour m'avoir enseigné à me priver toujours de ce qui me plairait tant ! »

Léontine, en lisant cette lettre, pouvait à l'instant savoir tout ce qui l'intéressait, et repartir aussitôt sans voir madame de Lusigny, sans se compromettre aux yeux de personne. Eh bien, elle ne voulut pas lire cette lettre, et elle eut le courage de rester là, seule, pendant une heure, oisive et curieuse, inquiète et ignorante... ignorante à côté du secret !

On entendit aller et venir dans la maison ; une petite chienne qui jouait dans le jardin s'élança vers la porte cochère, et une voix dit vivement :

— Lisette, Lisette, allez-vous-en, petite ! vous voyez bien que j'ai une belle robe et que je ne veux pas de vous.

Léontine reconnut la voix de madame de Lusigny, bien que très-modulée par la circonstance, car pour parler à son chien, la femme la plus véhémente sait choisir les plus doux accents. Ce peu de mots entendus par hasard expliquaient tout ; une mère affligée dont le fils aurait éprouvé un grand malheur n'aurait pas tant de soin de sa parure ni tant de coquetterie pour son chien. Léontine sentit aussitôt l'édifice élevé par son imagination s'écrouler. Madame de Lusigny entra dans le salon, et rien qu'à sa vue Léontine comprit tout le ridicule de la situation que sa folle inquiétude lui avait faite. Madame de Lusigny s'avança magnifiquement parée, aussi pompeusement vêtue qu'on peut l'être dès le matin. Elle avait un superbe chapeau de paille de riz orné de plumes blanches ; une charmante robe de gros de Naples gris de perle faite à la dernière mode, sur laquelle était négligemment jeté un riche mantelet de dentelle d'Angleterre ; puis elle portait des bracelets d'or, des épingles d'or, des chaînes d'or... elle était éblouissante ; en vérité, il n'y avait pas moyen de s'alarmer pour l'heureux fils d'une mère si galamment attifée.

— Vous ici, madame... ma chère ! s'écria madame de Lusigny en apercevant Léontine. Quelle aimable idée !... Vous venez de chez votre oncle ?

Léontine n'osa répondre. Madame de Lusigny continua :

— Que je suis donc fâchée de vous avoir fait attendre ! J'ai du malheur, je ne sors jamais ordinairement ; mais aujour-

d'hui nous avions ici une grande solennité. Telle que vous me voyez, je viens d'une noce; je suis allée voir comment on doit se comporter le jour où l'on marie son fils; j'ai voulu prendre une leçon.

Madame de Lusigny sourit gracieusement en disant cela, et Léontine rougit. Cependant cette allusion lui rendit un peu de courage :

— Je suis bien charmée, madame, dit-elle, de vous trouver si joyeuse; je craignais qu'il ne vous fût arrivé quelque... malheur.

— A moi!... grâce au ciel, il ne m'est rien arrivé de fâcheux. Qui vous a fait croire cela?

— Monsieur votre fils....

— Mon fils!... mais il a dû avoir l'honneur de vous voir hier, je pense?

— Je ne l'ai pas vu depuis huit jours; lui-même m'a écrit que la raison qui l'empêchait de venir était fort triste et qu'il ne pouvait me la dire....

A ces mots madame de Lusigny partit d'un grand éclat de rire, et Léontine resta stupéfaite.

— Ah! ah! ah! le tour est parfait, disait madame de Lusigny en riant toujours plus fort; je le reconnais bien là!...

Elle se repentit d'avoir laissé échapper cette naïveté.

— Mon fils n'a pas le sens commun, reprit-elle; quel enfantillage!... Mais il faut lui pardonner ses torts en faveur du motif qui les lui a fait commettre; c'est parce qu'il vous aime trop, qu'il vous aime à la folie, que..., par faiblesse, il n'a pas voulu risquer de vous déplaire un seul jour.

— Je ne vous comprends pas, madame, dit Léontine avec une extrême froideur; cette gaieté lui était insupportable. Veuillez m'expliquer pourquoi M. de Lusigny me laisse depuis huit jours m'inquiéter sur ses infortunes prétendues?

— Parce qu'il aime mieux cent fois que vous le croyiez malheureux que de vous paraître ridicule.

— C'est très-charitable, et je le remercie.

— Ne vous fâchez pas; il était bien contrarié, bien désolé, je vous jure; avoir l'espérance d'une soirée si charmante passée près de vous, et se voir tout à coup forcé de renoncer à

ce bonheur par le plus ennuyeux, le plus impatientant et le moins romanesque de tous les obstacles; c'était affreux! il y avait de quoi en perdre la tête.

— Mais enfin, ce motif?...

— Il était absurde. Mais mon fils vous l'apprendra lui-même demain....

— Non, madame, je tiens à savoir cela aujourd'hui. Je vous prie, dites-le-moi, que lui était-il arrivé?

— Une chose horrible et burlesque qui ne le rendait pas du tout intéressant et qui le rendait affreux.

— Mais enfin?

— Non, je n'ose, c'est trop ridicule....

— Eh bien, je rirai!

— Sachez donc que le matin même du jour où il se réjouissait tant de vous voir, il s'était réveillé avec une abominable fluxion sur la joue, une fluxion désastreuse qui l'empêchait de parler, qui le défigurait, qui le métamorphosait en ange bouffi, qui lui faisait de petits yeux froncés à la chinoise et une petite bouche pincée à la Watteau, qui le changeait tellement enfin que moi, sa mère, je ne pouvais le reconnaître ni le plaindre, et que malgré ses fureurs et ses doléances, chaque fois qu'il me regardait, je lui riais au nez comme une folle. Vous ne sauriez imaginer.... Mais qu'est-ce que je fais? s'écria madame de Lusigny en s'interrompant tout à coup. Comme il va m'en vouloir de l'avoir trahi!

— Rassurez-vous, madame, reprit Léontine; je suis trop heureuse d'apprendre la vérité pour que vous puissiez vous reprocher de me l'avoir dite; d'ailleurs, n'oubliez pas que je suis moi-même venue la chercher.

Léontine s'efforça de sourire en prononçant ces mots d'adieu; mais le tremblement de sa voix trahissait son agitation. Elle se leva et, faisant à madame de Lusigny un salut qu'elle tâcha de rendre gracieux, elle se dirigea vers la porte.

— Vous me quittez déjà! dit madame de Lusigny, un peu embarrassée de la froideur de Léontine; vous êtes fâchée; vous m'accusez....

— Vous? non, madame, je suis persuadée que vous n'êtes pour rien dans l'inquiétude dont on s'amuse à me tourmenter.

— Ah! vous êtes cruelle, je le vois, vous allez vous venger de mon fils....

— Non pas, vraiment; toute vengeance est une duperie, et je ne me vengerai pas.

Madame de Lusigny, se méprenant sur le sens de ses paroles, prit affectueusement la main de Léontine en disant :

— Croyez-moi, ma chère enfant, ce premier mouvement de colère passé, vous pardonnerez à mon fils de vous avoir causé de la peine et vous l'en aimerez davantage; vous savez tout ce qu'il est pour vous. Qu'importe la nature de l'épreuve, si elle nous révèle à nous-mêmes toute la profondeur de nos sentiments? Mon fils me l'a dit bien souvent : « Les femmes s'attachent par la douleur... » et peut-être ne vous a-t-il ainsi tourmentée, un peu trop, j'en conviens, que pour vous éprouver.

Après plusieurs phrases de politesse mutuelle, Léontine reprit le chemin de Paris, et madame de Lusigny rentra dans le salon, en se promettant d'aller le lendemain raconter à son fils la visite que lui avait faite madame de Viremont et le prévenir de se mettre en garde contre le juste ressentiment de cette jeune femme dont il avait si follement agité le cœur et l'esprit.

Léontine était révoltée; tout ce qu'elle avait éprouvé naguère en inquiétude, elle l'éprouvait alors en indignation : « Quoi! se disait-elle, c'est pour une cause si misérable que moi, depuis huit jours, je souffre toutes ces tortures! c'est pour cette cause burlesque, pour cette coquetterie puérile, pour cette vanité niaise que moi j'ai connu les angoisses de l'amour trahi, les horreurs de la jalousie, que j'ai rêvé affreusement pour lui les mille craintes de la ruine, les mille terreurs de la mort!... Moi qui ai dévoré de si nobles chagrins, moi qui ai versé de si saintes larmes, j'ai pu me laisser entraîner à souffrir, à pleurer pour... rien!... C'est moi qui ai pleuré pour rien!... Et pendant huit mortels jours il a joui de mes tourments stupides, et il n'a pas eu pour moi un seul instant de pitié! Et cette cruauté chez lui est un système de tendresse, une théorie de passion, une recette sentimentale! A tous les cris, à toutes les larmes, il répond par cette maxime : Les femmes s'attachent par la douleur!... Les femmes du monde

peut-être, celles dont le cœur engourdi, blasé, ne se réveille que sous les coups! mais moi!... »

Léontine, en ce seul instant, comprit tout ce qu'il y avait d'égoïsme et de sécheresse dans ce raffinement de coquetterie. Un homme qui l'avait ainsi livrée aux plus affreuses suppositions pour éviter de paraître un seul jour à son désavantage, un homme qui aimait mieux se faire passer pour mourant que de sembler un seul jour ridicule ou moins séduisant, était un homme jugé, car celui qui sacrifie tant au besoin de plaire ne sait pas aimer, et c'était deviner juste que de pressentir qu'il n'y avait pour une femme sincèrement passionnée que déception et chagrin dans l'avenir d'un si pauvre amour.

Léontine revint à Paris sous le poids de ces tristes impressions; chaque pas qu'elle faisait, chaque personne qu'elle regardait lui rappelait le but de son voyage, la démarche qu'elle venait de faire, et l'objet de cette démarche; plus sa conduite était extraordinaire, et plus la cause inconnue qui l'avait fait agir lui semblait misérable et désenchantante.

Ah! comme son cœur se trouvait subitement guéri! comme le séducteur était bien alors dépouillé de son prestige! comme elle trouvait ses petites combinaisons mesquines, froides, et, ce qui était plus grave encore, pas du tout spirituelles!

En descendant la rue de Londres, Léontine se disait : « Là, tout à l'heure encore, je tremblais pour lui; je le croyais en danger... mourant!... Que j'étais folle! »

Elle arriva chez elle, et, sans parler à personne, elle courut s'enfermer dans son appartement. Elle s'assit à la place qu'elle occupait la veille, et elle se dit encore : « C'est là qu'hier j'ai tant pleuré en pensant qu'il me trahissait! c'est là que pour la première fois je me suis sentie jalouse!... Ah! n'évoquons jamais ce souvenir!... »

A l'aspect de ces lieux, de ces objets témoins de son inutile douleur, elle eut encore une crise d'indignation, puis elle prit une résolution calme, et tout fut dit.

Au bout d'une heure, elle sonna sa femme de chambre. Cette bonne fille, ordinairement vive, empressée, arriva lentement et d'un air triste; elle avait les yeux rouges, elle pleurait.

— Qu'avez-vous? dit Léontine avec bonté; a-t-on reçu quelque mauvaise nouvelle?

— A présent, je vois bien qu'on ne peut plus rien cacher à madame....

— Qu'est-il donc arrivé?

— Depuis trois jours, M. de Bastan est bien mal....

— Hector! s'écria Léontine.

— Il a une fièvre cérébrale; il ne veut pas qu'on le saigne.... Le médecin dit qu'il n'y a plus d'espoir.

Avant que ces derniers mots fussent achevés, Léontine était déjà auprès de sa belle-sœur.

Madame Albert aimait tendrement son frère... l'idée de le perdre lui brisait le cœur.

— Mon pauvre Hector! disait-elle, que deviendrai-je sans lui? Si jeune! à vingt-deux ans, mourir... c'est affreux!

— Mais de quoi meurt-il donc? s'écria Léontine qui venait d'entrer.

Madame Albert releva la tête à cette voix; puis, comme une personne qui n'a plus de ménagements à garder, elle répondit:

— Il meurt de chagrin... ne le savez-vous pas?

— Hector!... malheureux!... et pourquoi?

— Que vous importe? vous aimez un autre, et....

— J'aime un autre! interrompit Léontine les yeux brillants de colère. Ne croyez pas cela, je n'aime personne!

— Oh! venez donc le lui dire! venez le sauver!... Il vous aime tant!

Et madame Albert entraîna Léontine dans l'appartement d'Hector. Le pauvre malade était loin de s'attendre à une si douce visite; on lui avait dit, pour le rassurer, que madame Charles de Viremont était absente, car souvent il s'écriait: — Je ne veux pas qu'elle me voie mourir!

Son découragement était profond, et sans la fièvre qui l'exaltait, on aurait pu le croire insensible. Sa pâleur était extrême, ses traits contractés étaient méconnaissables.

Léontine, à sa vue, sent son âme bouleversée; elle s'arrête et s'appuie sur le marbre d'une console, elle a peine à se soutenir. Madame Albert s'approche de son frère, elle lui parle avec vivacité. A ses paroles, Hector se ranime, il lève les yeux

sur Léontine, et ce seul regard, un regard de joie dans ce visage mort, lui dit tout, et lui fait en un instant comprendre cet amour sublime qui jusqu'alors avait su se rendre incompréhensible à force d'abnégation, ou plutôt par sa grandeur même, par son excès.

Ah ! comprendre un tel amour, c'est presque le partager. Léontine s'éveille d'un songe ; tout le passé lui apparaît soudainement illuminé par ce mot magique : Il m'aimait ! Ses souvenirs l'éclairent ; mille choses, naguère confuses, tout à coup s'expliquent délicieusement : subites froideurs, prétendus caprices, tristesses cachées, jalousies contraintes, modestie touchante, sacrifices voilés, dévouements méconnus, tout se révèle ! Chacun de ses nobles sentiments déguisés par une fausse délicatesse vient de retrouver son beau nom. Léontine les reconnaît avec transport, et dans son enthousiasme elle sent son cœur se perdre en une émotion indicible ; assemblage des émotions les plus contraires, mélange de joie et de douleur, de remords et de tendresse, d'admiration et de pitié.

— Hector, dit-elle en fondant en larmes, pourquoi n'avez-vous pas eu confiance en moi ?

Hector ne répondit pas ; il n'osait croire à tant de bonheur.

— Mais depuis quand donc m'aimez-vous ainsi ?

— Depuis que je vous connais ; vous étiez mon premier et mon seul amour.

— Il m'aime depuis quatre ans, s'écria Léontine, et il ne m'en a jamais rien dit !...

— Parce que je n'espérais rien.

— Et pourquoi ne pas espérer ?

— Je ne le devais pas, je ne le voulais pas.

— Hector, c'est bien mal d'avoir douté de moi.

— Non, reprit-il avec amour et en essayant de sourire ; je ne suis pas l'homme que je rêve pour vous. Je ne vous pardonnerais pas de m'aimer.

— Il faudra bien que vous me pardonniez !

Madame Albert, inquiète et pourtant joyeuse, pleurait.

— Vous êtes une mauvaise sœur, dit Léontine avec une affectueuse brusquerie ; vous avez été cruellement discrète ; c'était à vous de me dire : Hector vous aime, épousez-le ; mais

je vous connais, vous êtes si fière! vous n'avez pensé qu'à ma fortune, et vous avez eu peur, n'est-ce pas, qu'on ne vous accusât de vouloir faire faire à un de vos parents ce qu'on appelle une excellente affaire, et c'est par délicatesse que vous le laissiez mourir.... Allez, vous êtes de méchants orgueilleux qui m'avez crue une femme sans cœur!

— Ma chère Léontine, ne me grondez pas, dit madame Albert en se jetant dans les bras de sa belle-sœur; je croyais que vous aimiez....

— M. de Lusigny?... Ah! je vous conterai son histoire et nous en rirons bien ensemble, je vous jure.... Lui aussi, il m'a indignement trompée; car c'est un hypocrite comme vous, Hector : seulement, les sentiments qu'il cache sont mauvais, voilà toute la différence. Mais, avec une femme de mon caractère, l'hypocrisie du bien est aussi cruelle que celle du mal; et vous regretterez souvent les beaux jours que votre fausse délicatesse vous a fait perdre.

Hector, rendu à la vie par le bonheur, prit les deux mains de Léontine et les pressa tendrement. Léontine attachait sur son front si pâle encore des yeux baignés de pleurs. Elle comparait l'amour de ce noble jeune homme, qui avait accepté une mort ridicule pour ne pas l'affliger par un trop vif regret, à l'amour de cet homme léger qui, au contraire, l'avait fait souffrir pour conserver son prestige. Tout à coup, cédant à son émotion et se rappelant un mot qui l'avait bien frappée, elle s'écria :

— Ah! monsieur de Lusigny, vous aviez raison : les femmes s'attachent par la douleur... mais par la douleur qu'elles causent, et non par celle qu'on leur fait éprouver impitoyablement!

Hector fut dangereusement malade encore pendant quelques jours; mais, devenu docile et ne refusant plus les soins qu'on lui prodiguait, il ne tarda pas à se rétablir.

M. de Lusigny était venu plusieurs fois à l'hôtel de Viremont; mais on lui avait dit que M. de Bastan était fort malade, que mesdames de Viremont ne recevaient personne. M. de Lusigny savait que dans ces jours d'inquiétude les femmes sont peu coquettes, et que les attentions les plus aimables produisent

médiocrement d'effet. Il s'abstint donc de toute démarche sentimentale qui, dans ces graves circonstances, aurait semblé de mauvais goût. Mais le bruit s'étant répandu que M. de Bastan était hors de danger, M. de Lusigny jugea le moment favorable pour écrire à Léontine. Il faut être juste, cette fois son petit billet était charmant, c'était un chef-d'œuvre d'esprit, de grâce, d'élégance. M. de Lusigny avouait tous ses torts avec une bonhomie adorable, et, chose étrange! il prouvait son innocence en les avouant. Comme cette fois il était sincère, il redevenait spirituel, car les gens d'esprit sont ceux qui disent le plus de bêtises quand ils mentent. Enfin, ce billet était si aimable qu'il aurait pu ramener toute autre femme que Léontine; mais, avec le bonheur, elle avait retrouvé sa gaieté malicieuse, et elle ne répondit à cette lettre si tendre que par ce plaisant adieu :

« En revenant l'autre jour de Saint-Germain, j'ai attrapé » un affreux coup de soleil qui m'a toute changée; à mon tour, » je ne veux pas vous voir.

» Mille regrets. »

Peu de jours après, M. de Lusigny reçut un billet qui lui faisait part du mariage de madame Charles de Viremont avec M. Hector de Bastan.

En apprenant cette nouvelle, il se dit :

— Je me suis trompé... je ne comprends rien à cette femme-là.

Et comme en réalité il regrettait beaucoup madame de Viremont, il n'a pu rester à Paris, et il vient de partir pour un long voyage en Orient.

Ainsi, le séducteur manqua de séduire pour n'avoir pas voulu un moment cesser de paraître séduisant. Ce terrible vainqueur avait trouvé son maître; une femme enfin s'était jouée de lui. D'où venait donc la puissance de cette femme? Qui lui avait donné la force de lutter avec un tel adversaire et de pénétrer d'un seul regard dans les profondeurs de cet égoïsme? Qui avait donné à son esprit une si merveilleuse expérience? — Le malheur! — Qui avait donné à ses yeux cette perspicacité infaillible? — Les larmes! — Un violent chagrin, pour une jeune femme, est une vieillesse anticipée, et, il faut

le dire, une sorte de corruption. Oui, une douleur trop amère déprave le cœur, car on ne la supporte qu'en la profanant. Et puis, il est de certains malheurs qui grandissent le caractère des hommes en l'améliorant, et qui au contraire aigrissent le cœur des femmes en le désenchantant, et cela doit être : l'honneur des hommes est dans le courage de leurs actions, l'honneur des femmes est dans l'unité de leurs sentiments. *Celui qui n'a pas souffert,* que sait-il? — Rien, sans doute; mais celle qui a trop souffert sait trop!... Elle sait qu'on peut subir mille tourments sans mourir; elle sait qu'on peut supporter une douleur insupportable, elle sait qu'on peut voir périr ceux qu'on aime... et vivre; voir partir ce qu'on regrette... et rester! Elle sait que ses yeux en pleurs, qui aujourd'hui cherchent l'ombre, demain chercheront la lumière; que sa voix, aujourd'hui étouffée par les sanglots, demain éclatera de rire; et que son front, voilé de deuil, demain se couvrira de fleurs.... Ah! cette science fatale du désespoir est plus profonde et plus puissante que la science corrompue de l'égoïsme et de la vanité.

FIN.

CONTES
D'UNE VIEILLE FILLE
A SES NEVEUX.

PRÉFACE.

J'avais commencé ce livre, mes chers neveux, il y a plusieurs années, à l'époque où le sort d'une bonne vieille fille me faisait envie, alors que j'avais juré de ne jamais me marier. Ne voyant que des neveux dans tout mon avenir, je m'étais consacrée à vous en idée; et comme je n'eus que de doux moments dans mon enfance, c'est avec vous que je voulais la recommencer.

Je n'ai point renoncé à l'ancien titre de cet ouvrage (quoique j'aie renoncé au nom de vieille fille), parce que, mes chers neveux, le langage que je vous parle dans ces Contes n'est point le langage d'une mère; il n'a point la dignité convenable à ce noble rôle. Jamais une mère n'oserait dire tant de folies à ses enfants.

Non, ce livre ne convient qu'à une tante; il y a tout juste la petite morale entortillée, le timide sermon d'une autorité balancée, l'inutile et faible conseil d'une voix qui sait n'être pas écoutée. Ma morale craintive se cache, en riant, sous des torrents de plaisanteries : c'est le rire niais des gens qui ont peur; c'est l'humilité des pauvres qui sollicitent, et qui, pour être admis quelque part, permettent qu'on s'y moque d'eux.

Je ne dis point comme tous ceux qui ont écrit pour les enfants : « J'ai médité longtemps sur le caractère des enfants; ma vie a été une constante étude de ces intéressantes créatures. » Je ne dis rien de tout cela; je dis : J'ai été enfant; et comme personne ne peut me contester cet avantage, je m'en fais un droit pour me rappeler les émotions de *cet âge heureux*, et vous parler comme si j'y étais encore.

Je n'écris point pour corriger l'enfance en masse et la guider dans une voie nouvelle; je ne vous dirai point : « L'étude des bons livres forme le cœur, une lecture saine nourrit l'esprit. » Je vous défendrai même de lire ce livre si vous êtes bien portants; s'il fait beau, si le soleil brille, vous pourrez courir dans le jardin, galoper sur un âne, jouer à la corde, à la

toupie, à la balle, aux billes, à colin-maillard, à la main chaude, à la baguette, aux barres, au cheval fondu, à la cligne-musette, et vous livrer à toute autre occupation de ce genre. Je n'écris point pour les enfants bien portants : l'air, le grand air, l'exercice, les jeux, les cris, les coups de poing même, voilà ce qui forme le cœur, ce qui nourrit convenablement l'esprit. Après l'étude sérieuse, il faut les jeux bruyants; il faut courir après avoir pensé. Il ne faut pas lire des contes pendant ses récréations, il faut jouer. Voilà ma grande morale, à moi, entendez-vous, mes neveux; je serai toujours très-sévère sur ce point-là.

Mais, hélas! il est de pauvres petits enfants qui ne peuvent pas jouer, qui sont retenus dans leurs lits par la fièvre, la rougeole et d'autres souffrances, quelquefois par de graves accidents; qui languissent sur un fauteuil, emprisonnés par une chute, une entorse, une brûlure; de pauvres petits malades qui sont entourés de joujoux inutiles, dont la toupie sommeille sans ronfler, dont le cheval à bascule reste immobile, dont l'*aimable* tambour est muet : il faut bien les distraire, les amuser par des livres, ceux-là, et c'est pour eux que j'écris.

Je me les figure tristes et malades, comme je vous ai vus souvent, mes chers neveux! Je vois leurs petits visages, pâles et amaigris par la douleur, s'animer en me lisant, sourire en écoutant mes folies. Ils oublient un moment qu'ils souffrent; ils supportent plus patiemment l'appareil qui les gêne. Intéressés par un récit bizarre, ils se pressent d'avaler la tisane qu'ils refusaient tout à l'heure, afin de recommencer plus vite leur lecture; ils s'identifient avec la position de mes héros, et ne songent plus à la leur; quand le médecin les interroge sur leurs souffrances, ils lui parlent du *Chien volant;* ils sont presque joyeux sur un lit de douleur!... Et leurs mères, qui les voient rire après les avoir vus tant pleurer, me rendent grâces sans me connaître; et, si jamais je rencontre l'une de ces mères, elle me dira : « Je vous remercie, vous avez fait passer une bonne nuit à mon enfant. »

Voilà quel a été mon but dans cet ouvrage; en l'écrivant, je n'ai pas eu d'autre pensée littéraire.

CONTES
D'UNE VIEILLE FILLE
A SES NEVEUX.

NOÉMI, OU L'ENFANT CRÉDULE.

CHAPITRE PREMIER.

LA GRAND'MÈRE.

Il y avait une fois, dans une vieille ville de France (et peut-être était-ce Paris), au fond d'une vieille rue, dans une vieille maison toute noire, une vieille femme bien triste, qui élevait près d'elle une toute petite fille. La pauvre enfant avait extrêmement peur de sa grand'mère, qui était une femme fort méchante et que tout le monde fuyait à cause de sa mauvaise humeur; ce n'était pas une grand'maman comme les grand'-mamans d'aujourd'hui, qui gâtent leurs petites-filles, les mènent à la promenade, leur donnent des bonbons et leur achètent des joujoux; c'était une grand'mère toujours triste et malade, qui vivait toute seule dans une chambre sombre, n'ayant qu'une vieille servante encore plus maussade qu'elle, et, de plus, sourde à n'entendre pas le tonnerre gronder. L'aspect continuel de ces deux personnes souffrantes, de cette demeure isolée, de ces meubles centenaires, de ces vêtements antiques, avait rendu la pauvre Noémi si timide, qu'elle osait à peine respirer. Jamais la verdure de la campagne n'avait réjoui ses yeux, à peine avait-elle aperçu le bleu du ciel; car la vieille

dame, ayant la vue très-affaiblie, ne permettait pas qu'on ouvrît les fenêtres de son appartement. Le soleil l'attristait, disait-elle, parce qu'elle ne pouvait plus le voir sans souffrir.

Noémi n'avait jamais rien entrevu qui charmât ses regards d'enfant : jamais de petits souliers rouges quand elle était en nourrice; et maintenant qu'elle a six ans, pas une jolie robe couleur de rose, que les petites filles aiment tant et qui leur sied si bien; au contraire, on l'avait affublée d'une vieille robe à ramage qui avait servi à toutes les grand'mères de la famille depuis deux cents ans, et dont il ne restait plus que les morceaux; les fleurs étaient si grandes qu'il n'avait pu en entrer que deux dans toute la robe : c'étaient deux énormes pivoines qui se partageaient la poitrine et le dos; une autre pivoine avait suffi pour les deux manches : la pauvre petite était affreuse ainsi vêtue. Quant à des joujoux, Noémi ne savait seulement pas ce que c'était; aussi avait-elle appris à lire en peu de jours; hélas! elle n'avait personne pour la distraire de ses leçons : pas de petit frère pour jouer avec elle, pas de grande sœur pour la taquiner, et surtout pas une belle et jeune mère pour la caresser. Elle était seule, toujours seule à regarder le feu brûler et la lampe noire vaciller. Il fallait bien travailler, puisque les récréations étaient si ennuyeuses. Encore ne pouvait-elle étudier que tout bas; sa grand'mère malade ne pouvait supporter le moindre bruit, et le vieux prêtre qui lui enseignait à lire lui disait les mots à l'oreille et elle les épelait du bout des lèvres. On n'était pas libre un moment, pas même pour apprendre à lire....

Mais enfin, quand elle sut lire couramment, ce fut sa seule récréation : tant qu'il faisait jour, elle lisait; sitôt qu'on allumait la lampe, elle lisait. Elle ne comprenait pas toujours ce qu'elle lisait, car elle n'avait presque rien vu! et pourtant c'était pour elle un grand plaisir que d'entrevoir qu'il existait autre chose dans la vie que cette vilaine maison, ces deux vieilles malades et ces sombres objets qui l'entouraient. Souvent elle hasardait une question : elle demandait à la servante ce que c'était qu'un léopard, un crocodile, une gazelle, etc.; mais la méchante, qui était sourde et qui enrageait d'être sourde, car elle était encore plus bavarde, lui

répondait d'une voix sèche : — Taisez-vous, mademoiselle, — mot qu'elle avait adopté, et qu'elle jetait au hasard, le plus ordinairement quand la petite n'avait point parlé ; aussi Noémi ignorait absolument la véritable signification de ce mot ; elle croyait que *taisez-vous* voulait dire *finissez*. Si elle était à table, à manger tranquillement les mauvais ragoûts qu'on lui servait, la méchante Gertrude, se figurant qu'elle avait parlé, s'écriait tout à coup : — Taisez-vous, mademoiselle ! — Alors la pauvre enfant posait bien vite sa cuiller sur la table, croyant qu'on lui défendait de manger. Son imagination enfantine, n'étant guidée par rien, s'égarait à tout moment. C'est une chose effrayante, que la quantité d'idées fausses qui peuvent germer dans l'esprit d'un enfant qui n'a rien vu et qui pense !

Le père de Noémi était à la guerre ; c'est pourquoi, ayant perdu sa femme à l'âge de vingt ans, et ne pouvant élever lui-même sa fille, il l'avait confiée à sa grand'mère pendant son absence, et c'est aussi pourquoi la petite Noémi était si malheureuse.

Cependant son papa ayant su qu'elle avait appris à lire en quinze jours, voulut la récompenser de ses peines en lui envoyant de bien beaux livres.

Il se rappela ceux qu'on lui avait donnés dans son enfance, ceux qui l'avaient le plus amusé, et il choisit, comme tout le monde aurait fait à sa place, les Contes de Perrault : *la Barbe-bleue, le Petit Poucet, Peau-d'âne,* etc., et les Fables de la Fontaine.

Noémi fut bien joyeuse quand elle reçut ce beau présent ; elle regarda d'abord la magnifique reliure, qui était en maroquin rouge ; elle n'avait jamais rien vu de pareil ; ensuite elle contempla toutes les *images*, depuis la première jusqu'à la dernière, une à une, restant une heure à chacune, puis recommençant de plus belle. Il y avait beaucoup de choses qu'elle ne comprenait pas ; il y avait surtout des animaux qu'elle ne connaissait nullement et dont les gravures disproportionnées ne lui donnaient qu'une très-petite idée ; l'âne, par exemple, lui paraissait le plus terrible des animaux, avec ses grandes oreilles qui menacent le ciel ; le tigre, au contraire, lui semblait un joli petit animal moucheté et tacheté ; le lion, un bon

lourdaud sans malice ; mais, en revanche, elle trouvait que le pigeon avait l'air fort méchant, et le papillon, avec ses larges ailes, ses gros yeux et ses antennes démesurées, lui faisait une peur effroyable.

Quand elle eut bien étudié la ressemblance des divers animaux représentés en tête de chaque fable et de chaque histoire, elle lut attentivement les deux ouvrages, et elle s'en amusa beaucoup. Comme personne ne prit la peine d'observer les impressions que cette lecture faisait naître en son esprit et de rectifier ses idées, toutes ces choses entrèrent dans sa tête pêle-mêle et s'y logèrent comme elles voulurent : les ogres qui mangent les enfants, les rats qui s'invitent à dîner, les chiens et les loups qui causent de leurs affaires, les citrouilles qui deviennent des carrosses, les ours qui se promènent dans les jardins, les bottes qui font sept lieues en un pas, et mille autres merveilles semblables, tout cela entra dans sa croyance sans obstacle et sans la moindre objection. Le Loup du *Petit Chaperon rouge* lui paraissait d'autant plus probable, que sa mère-grand à elle était fort laide et fort méchante, et qu'avec son bonnet de nuit bien peu de loups auraient été plus mal coiffés qu'elle.

CHAPITRE DEUXIÈME.

DIALOGUE AVEC UN CHIEN.

Cependant la guerre étant finie, le père de Noémi revint. A peine débarqué dans une auberge, il courut chercher sa jolie petite fille, qu'il n'avait pas vue depuis si longtemps. Mais la vieille Gertrude, qui savait son retour, impatiente de se débarrasser de l'enfant, venait de la conduire à l'auberge où elle croyait que le capitaine était encore.

Elle arrive, on lui dit que le père de Noémi est sorti, mais qu'il va revenir déjeuner; alors elle confie l'enfant à l'aubergiste, et s'enfuit bien vite rejoindre sa vieille maîtresse, qui ne peut se passer d'elle un instant.

L'aubergiste a promis de surveiller la petite fille, mais il a

aussi promis de surveiller le déjeuner, et il aime mieux cela, parce que c'est son métier.

Voilà donc Noémi livrée à elle-même pour la première fois de sa vie. On l'avait laissée dans la salle basse, devant la porte du jardin; elle regardait autour d'elle, elle n'osait s'approcher, elle était toute tremblante. Peu à peu elle s'enhardit; elle aperçut des fleurs dans le jardin, c'étaient des capucines et des coquelicots; elle les admira quelque temps en silence avec recueillement; enfin elle franchit le seuil de la porte et se trouva dans le jardin.

D'abord l'éclat du jour l'éblouit, mais ensuite il l'enivra. Elle éprouva une joie, une joie si grande, que son cœur en battit vivement. Elle sautait, elle sautait, elle courait; elle ne savait plus ce qu'elle faisait : tout lui paraissait si joli, et le ciel lui semblait si beau!

Elle se familiarisa bientôt avec tous ces objets nouveaux pour elle : elle en avait lu cent fois les descriptions étonnantes, elle n'en reconnut pas; un bien plus, elle se trompait lorsqu'elle croyait les reconnaître. Elle voulut cueillir une petite clochette qui grimpait dans un groseillier à maquereau; alors elle se piqua très-fort aux épines du groseillier. Loin de se mettre à pleurer comme aurait fait une petite ignorante, elle sourit et dit : — Oh! je savais cela; je me souviens... des épines : c'est une rose.

Or il y avait auprès d'elle un chien qui se chauffait tranquillement au soleil; il remuait la queue chaque fois que Noémi passait auprès de lui; car, malgré la robe à ramage de Noémi, il voyait bien que cette petite vieille serait capable de jouer avec lui. Elle l'aperçut et pâlit de frayeur, elle le prit pour un loup : c'était un gros chien de berger. Cependant elle se rassura promptement, et se dit que les loups n'habitaient que les forêts et qu'ils venaient bien rarement dans les villes.

Le gros chien était d'ailleurs si en train de jouer avec la semelle d'un soulier, et il paraissait si peu féroce, que Noémi se hasarda à entamer la conversation avec lui, sans savoir précisément qui il était. Elle se rapprocha peu à peu du gros philosophe, qui ne lui dit point : « Ote-toi de mon soleil! » et prenant une petite voix bien douce : — Qui es-tu? demanda-

t-elle; comment t'appelles-tu? — Le chien, flatté qu'on s'occupât de lui, comme tous les chiens, répondit à cette agacerie par son jappement ordinaire, qu'on peut traduire à peu près comme ceci : « Houap ! houap ! »

— Houap ! répéta Noémi; ce n'est pas un joli nom... Moi, je m'appelle Noémi.

Le chien leva la tête, et comme il ne parut point critiquer ce nom, la petite changea de conversation.

— Veux-tu venir avec moi? dit-elle en faisant quelques pas dans le jardin. Le chien, qui s'était levé, la voyant courir, la suivit; et elle se persuada qu'il l'avait comprise et même qu'il avait répondu : — Oui, je veux bien.

Elle courut quelque temps dans le jardin; mais comme le chien s'obstinait à mordre sa robe, — cette vilaine robe, elle le méritait bien ! — Noémi eut peur; elle s'arrêta.

Le chien, voyant qu'elle ne voulait plus jouer, la laissa; et rejoignit sous le gazon un os de sa connaissance qu'il avait caché là le matin; il se mit à le ronger paisiblement, sans prendre garde à Noémi; mais elle s'obstinait au dialogue. — Veux-tu rentrer avec moi dans la maison? lui demandait-elle. Le chien ne la regarda seulement pas; et Noémi impatientée éleva la voix : — Veux-tu venir avec moi ? Dis donc ! le veux-tu, oui ou non?

Le chien ne changeait pas d'attitude; il y avait certainement mauvaise volonté de sa part : puisqu'il avait dit oui tout à l'heure, il pouvait bien dire non maintenant. Noémi, hors d'elle, et déjà gâtée par la liberté, veut punir l'entêtement du philosophe. — Ah ! tu ne veux plus parler ! s'écrie-t-elle; je vais bien t'y forcer, moi ! — Et la petite volontaire, hier si tremblante, si soumise, s'empara d'un bâton qu'elle trouva sur son chemin, et se mit à taper de toutes ses forces sur le dos de la pauvre bête, qui n'y comprit rien.

Une servante d'auberge, occupée à étendre du linge à quelques pas de là, vint au secours du malheureux animal. — Eh ! dites donc, ma petite demoiselle, pourquoi que vous battez not' chien ?

— Parce qu'il ne veut pas me répondre ! reprit Noémi en colère.

— Vous répondre? répéta la servante en éclatant de rire. Est-elle folle donc, la petite! Elle croit que les chiens parlent.... Ah! c'te bêtise!

Noémi, voyant qu'on se moquait d'elle, s'éloigna fort mécontente. Elle voulait rentrer dans la maison, mais le spectacle qui s'offrit à ses regards la fit reculer d'effroi.

CHAPITRE TROISIÈME.

LES OGRES.

Elle aperçut, à travers les fenêtres de la salle à manger, de grands êtres épouvantables dont elle n'avait jamais eu l'idée. Ils étaient d'une stature gigantesque; leur tête et leur poitrine étaient couvertes de cuivre, et une longue et noire crinière flottait sur leurs larges épaules.

Noémi toute tremblante alla se cacher sous l'escalier, derrière la fontaine; de là elle pouvait entendre parfaitement tout ce qu'ils disaient. Leur grosse voix était si terrible, que Noémi frissonnait à chacune de leurs paroles. Malgré son effroi, elle conservait de la présence d'esprit, et repassait dans sa mémoire si elle n'avait pas trouvé dans ses livres la description de quelque monstre qui ressemblât à ceux qu'elle avait en ce moment devant les yeux. Un mot que dit l'aubergiste en passant devant elle l'éclaira subitement. — En vérité, s'écria-t-il de mauvaise humeur, je ne sais avec quoi je vais rassasier tous ces *ogres*-là.

Noémi tressaillit. — Ce sont des *ogres*, pensa-t-elle; ô ciel! que vais-je devenir?

Vous n'auriez point dit cela, mes chers neveux; vous auriez dit : — Voilà de bien beaux cuirassiers, et vous auriez eu raison; car c'était, en effet, de fort beaux cuirassiers.

L'un d'eux sortit de la salle à manger, et comme l'odeur de la cuisine se faisait sentir : — Oh! s'écria-t-il, ça sent la chair fraîche!

Noémi, à ces mots, se rappelant l'ogre du *Petit Poucet*, se cacha encore plus loin derrière la fontaine, et ne douta pas que l'ogre ne s'empressât de la chercher.

Cependant il rentra dans la salle à manger; et pendant le repas des *ogres*, qui fut assez long, elle prêta l'oreille à leurs discours. Excepté quelques mots, tels que oui, non, elle ne comprit rien de ce qu'ils disaient; il y avait surtout de grandes exclamations qui leur échappaient chaque fois qu'ils frappaient du poing sur la table, qu'elle ne pouvait s'expliquer et qui la remplissaient de terreur.

Enfin, la porte de la rue s'ouvrit, et un ogre de la même espèce, mais qui paraissait commander à ceux-là, vint demander à l'aubergiste s'il n'avait pas vu une petite fille entrer dans l'auberge avec sa bonne. On lui répondit que cette petite fille était allée dans le jardin, et qu'on ne savait pas ce qu'elle était devenue. Comme l'ogre en chef paraissait inquiet de ne pas trouver l'enfant, tous les ogres se mirent à courir dans le potager, à qui découvrirait le premier la petite fille.

Noémi avait beau se coller contre le mur, il y avait toujours un coin de sa vilaine robe qui passait; aussi elle fut bientôt aperçue.

— La voilà, la voilà, mon capitaine! s'écria le plus laid des ogres en saisissant Noémi, qui voulait s'enfuir. A moi, camarades! l'ennemi fait résistance. — Puis, voyant que Noémi se débattait pour s'échapper : — Qu'est-ce que vous avez donc à vous démener comme ça, mamzelle? lui dit-il; n'avez-vous pas peur qu'on vous mange! — Ces paroles confirmèrent Noémi dans son erreur; elle répondit : — Pas aujourd'hui peut-être, vous venez de déjeuner; mais demain!...

Elle ne put achever, ses sanglots la suffoquèrent; alors le soldat poussa un grand éclat de rire qui ramena tout le monde de son côté. — Mon capitaine, dit-il, voilà mademoiselle votre fille qui nous prend pour des ogres!

Le père de Noémi accourut vers elle, et il l'embrassa si tendrement qu'elle fut bientôt rassurée : il était si affectueux, si caressant, ce bon père, qu'il n'était pas possible que ce fût un ogre, ou du moins ce devait être un bien excellent ogre.

CHAPITRE QUATRIÈME.

L'INCRÉDULITÉ.

Noémi voyagea quelque temps avec son père; on la mit plusieurs mois en pension, et comme partout on se moqua de sa crédulité, elle finit par la perdre entièrement.

A sa pension, on racontait souvent, et en riant d'elle, comment elle avait pris son père pour un ogre; comment elle voulut un jour causer sérieusement avec un chien, et mille autres niaiseries que son ignorance lui avait fait dire; alors elle en conclut que la crédulité était une chose ridicule, et elle tomba dans le défaut contraire : elle douta de tout, des vérités les plus positives, et ce nouveau travers, bien plus dangereux que l'autre, l'entraîna dans une quantité de dangers et de malheurs.

D'abord, on s'amusa de ce nouveau défaut. On avait ri de lui voir ajouter foi à des choses impossibles; on rit encore de ce qu'elle refusait de croire à des choses véritables.

— Plante ce noyau de cerise, lui disait-on, et il poussera un cerisier à cette place; — ou bien : — Enferme cette chenille dans une boîte et tu auras un beau papillon.

Noémi levait alors les épaules d'un air malin : — Vous vous moquez de moi, répondait-elle; mais à présent je ne crois plus à tous ces mensonges-là.

Si une grande personne lui disait : — Quand tu seras grande comme moi, tu feras telle ou telle chose....

— Moi, grande! reprenait-elle; oh! je sais bien que je serai toujours petite; comment serait-il possible que je grandisse?

Ainsi elle ne pouvait pas s'imaginer que l'on grandît jamais; elle croyait que les hommes étaient comme les oiseaux; qu'il y en avait de grandes espèces, mais que les enfants restaient toujours de petits hommes, comme les colibris restent toujours de petits oiseaux.

Un jour, des maçons étaient venus réparer un mur dans le jardin, et ils y avaient creusé un trou rempli de chaux.

— Prends bien garde, dit-on à Noémi qui arrosait des fleurs

à quelques pas de là, ne jette pas d'eau sur cette chaux, tu te brûlerais.

— Mais c'est de l'eau froide, dit-elle en riant; comment pourrais-je me brûler avec de l'eau froide?

Persuadée qu'on se moquait de sa crédulité, elle répandit son arrosoir autour d'elle, et se mit à jouer avec la chaux.

Bientôt elle jeta des cris effroyables, car elle s'était brûlée cruellement; mais cela ne suffit pas encore pour la corriger.

Son père l'emmena peu de temps après en Normandie, dans un vieux château situé au bord de la mer, dont il venait d'hériter. Noémi, qui entendait parler de son oncle qui était mort récemment, demanda ce que c'était que de mourir.

Un petit paysan qui était près d'elle, entendant cela, lui dit: — Tenez, mamzelle, c'est d'être comme ce mulot que je viens de tuer; j'ai beau le secouer, il ne remuera plus.

Le soir, Noémi vint tout en larmes chez son père, en s'écriant : — Elle est morte! elle est morte!

— Qui donc? demanda-t-il alarmé.

— Ma montre! répondit Noémi.

En effet, la montre s'était arrêtée.

Rien n'était si inquiétant pour le caractère de Noémi que cet esprit faux, ces croyances et ces doutes également mal placés. Comment enseigner la religion à cette jeune âme, si folle et si défiante? comment lui faire adorer les mystères sublimes, qu'elle ne pourrait comprendre? car c'est profaner un mystère que de vouloir l'expliquer; et alors que deviendrait-elle sans religion, sans Dieu? sans un Dieu à qui adresser sa prière, à qui demander des consolations? La pauvre Noémi eût été bien malheureuse....

CHAPITRE CINQUIÈME.

LA MARÉE.

C'est une triste vérité à vous apprendre, mes chers enfants, mais il est certain que les seuls remèdes à nos défauts sont les chagrins qui en découlent : le cœur seul corrige l'esprit, il faut qu'il souffre amèrement de nos fautes pour nous apprendre

à les reconnaître, et ensuite à les éviter : c'est ce que vous verrez dans l'histoire de Noémi.

Son imagination égarée par des lectures mal faites, son esprit que personne n'avait dirigé dans ses premières croyances, après avoir ajouté foi à des merveilles impossibles, avait fini par regarder comme autant de fables ce qu'on lui disait des prodiges de la nature.

Chaque jour, son père lui défendait d'aller jouer dans les sables au bord de la mer, à l'heure de la marée.

— Tu ne sais point nager, lui disait-il ; si tu tombais dans l'eau, qu'est-ce que tu deviendrais ?

— Je deviendrais poisson, répondait-elle sans se déconcerter.

Son père souriait de cette réponse, mais il n'en était pas moins alarmé.

Un jour qu'il était absent, Noémi courut chercher le petit paysan avec qui elle jouait habituellement. — J'ai vu hier de bien beaux coquillages dans les sables, dit-elle ; prends un panier et viens avec moi les chercher.

— Je le veux bien, mamzelle, répondit l'enfant ; mais nous reviendrons tout de suite, avant l'heure de la marée, n'est-ce pas ?

Tous les deux coururent au bord de la mer ; ils y restèrent à jouer pendant une heure environ, et bientôt le panier fut rempli de coquillages.

— Retournons au château, mamzelle, dit alors le petit paysan effrayé ; il est déjà tard : voici l'heure de la marée.

— Tu m'ennuies avec ta marée ! s'écria Noémi en colère. Qu'est-ce que c'est donc que la marée ?

— C'est, voyez-vous, mamzelle, le moment où la mer, qui est là-bas, vient ici ; elle monte, elle monte sur le sable, jusqu'à ce rocher ; si bien que ceux qui resteraient là seraient noyés ; mais, après cela, le lendemain, elle s'en va, elle se retire jusque là-bas où elle est maintenant ; et c'est tous les jours la même chose.

Noémi, à cette explication, se met à rire comme une folle :

— Tu crois à toutes ces bêtises-là ? dit-elle.

— Rien n'est plus vrai !

— L'as-tu vu?

— C'est maman qui me l'a dit, et qui m'emmène tous les jours avant que l'eau remonte.

— Elle te dit cela pour t'empêcher d'aller jouer au bord de la mer, parce qu'elle ne veut pas que tu tombes dans l'eau; comme on me dit aussi, à moi, que Croquemitaine emporte les petites filles qui se promènent le soir dans le jardin, parce que ma bonne ne veut pas que je sorte et que je m'enrhume. Ces contes-là sont inventés pour les tout petits enfants; mais nous autres, nous ne sommes pas obligés d'y croire.

— Cependant, mamzelle, c'est bien connu dans le pays... la marée!

— Et Croquemitaine! est-ce qu'il n'est pas bien connu aussi, et pourtant tu ne l'as jamais vu! Va, ne crois pas à tous ces mensonges. Si tu savais comme on s'est moqué de moi quand j'étais petite, et l'on avait raison; je croyais toutes sortes de folies : j'avais peur d'être mangée par des ogres, d'être changée en chatte; je craignais toujours, quand je me mettais en colère, de voir sortir de ma bouche des crapauds et des couleuvres; je croyais encore....

— Mamzelle, interrompit le petit paysan éperdu, regardez donc!

Noémi, à genoux et occupée à ramasser des coquilles, tournait le dos à la mer.

— Laisse-moi tranquille, répondit-elle, tu es un peureux; je ne jouerai plus avec toi....

Mais en disant ces mots, elle retourna la tête, elle venait d'entendre derrière elle un bruit singulier dans les cailloux. Quelle fut sa terreur en voyant que la mer était déjà venue presque jusqu'à ses pieds! le panier qu'elle avait rempli de coquilles et qu'elle avait laissé sur le rivage était déjà presque entièrement caché par les flots, qui s'avançaient, qui s'avançaient toujours avec une rapidité effrayante.

— Fuyons! fuyons! s'écria le petit paysan. Vous le voyez bien, maman avait raison.

Les deux enfants se mirent à courir avec toute la vitesse de la peur; mais leurs pauvres petits pieds n'allaient point si vite que la mer, cette ennemie implacable qui les poursuivait.

Leurs pieds s'enfonçaient dans le sable humide; l'eau commençait à alourdir leurs vêtements, et déjà ils ne pouvaient plus courir facilement. Épuisée de fatigue, Noémi fit un faux pas et tomba; le petit paysan, qui courait plus vite qu'elle, et qui l'avait déjà de beaucoup devancée, la voyant ainsi, revint auprès d'elle pour l'aider à se relever; et puis, au lieu de courir en avant, il ralentit son pas pour la soutenir. Il ne voulut point l'abandonner dans ce péril, et se sauver comme il aurait pu encore le faire.

Bientôt tous leurs efforts devinrent inutiles : les flots s'avançaient avec vitesse; ce n'était plus dans le sable qu'il fallait marcher, c'était dans l'eau; et les vagues étaient si fortes, qu'il n'y avait plus moyen de lutter contre elles.

Les enfants criaient : — Au secours! au secours! — mais personne ne leur répondait. Enfin un vieux matelot les aperçut, et quoiqu'il y eût du danger pour lui, il résolut de les sauver. Il courut à eux, sautant d'un rocher à l'autre comme un jeune homme. Il arriva près de Noémi au moment où, renversée par les vagues, elle s'était évanouie. Il la sauva la première, parce qu'il se rappela que son père lui avait rendu service en plusieurs occasions.

Dès qu'il l'eut déposée sur le rivage, il retourna chercher le petit paysan; mais, hélas! il était trop tard : les flots l'avaient englouti... le pauvre enfant avait succombé.

Noémi fut si malheureuse d'avoir causé la mort de ce généreux enfant qui s'était dévoué pour elle, qu'elle tomba malade de chagrin et fut en danger pendant plusieurs mois : — Si je l'avais écouté, disait-elle, il vivrait encore! pourquoi n'ai-je pas suivi ses conseils?

Et chaque fois que la mère de ce pauvre enfant venait au château, Noémi courait se cacher, car la douleur de cette malheureuse mère était pour elle un remords; elle ne pouvait soutenir ses regards baignés de larmes, qui semblaient lui dire : — Qu'avez-vous fait de mon fils?

Ce conte nous apprend, mes chers neveux, qu'il faut savoir non-seulement lire, mais bien lire, c'est-à-dire bien comprendre ce qu'on lit. Il nous apprend aussi que nous pouvons croire aveuglément ce que nous disent nos parents et nos insti-

tuteurs, qui n'ont jamais intérêt à nous tromper; mais que nous devons, au contraire, nous défier des auteurs et des poëtes, dont le métier est d'inventer de jolis mensonges pour nous amuser.

Défiez-vous donc des livres et des contes, à commencer par ceux de votre tante, mes chers neveux.

Cette histoire finit d'une manière bien sombre; mais tranquillisez-vous, enfants, toutes mes leçons ne seront pas si tristes.

L'ILE DES MARMITONS.

CHAPITRE PREMIER.

LE FRÈRE ET LA SŒUR.

— Non, Teresina, tu ne seras pas religieuse; je n'y consentirai jamais!... J'avalerais le golfe de Naples et toutes ses îles, Ischia, Procida, Nisida, Caprée même avec son gros rocher, plutôt que de te laisser entrer au couvent!

— Mais, mon frère, que veux-tu que je devienne, seule au monde, orpheline, sans protecteurs?

— Et moi, reprit Cesaro avec fierté, ne suis-je pas ton frère? ne puis-je pas te protéger?

Teresina ne put s'empêcher de sourire.

— Enfant! dit-elle, j'ai seize ans et tu n'en as pas encore douze! D'ailleurs, tu le sais, il nous faut bientôt quitter Naples: le palais de mon malheureux père sera vendu dans un mois; que pourrions-nous faire dans ce pays, où nous serions humiliés à tout moment? Sois raisonnable, viens à Rome avec moi, j'y prendrai le voile chez les sœurs de *Torre de' Specchi,* et toi tu iras trouver notre oncle le cardinal Z..., qui te protégera.

Cesaro ne répondit rien, mais deux larmes coulèrent sur ses joues pâles, et il contempla tristement sa sœur qui s'éloignait; elle traversa rapidement et en baissant la tête la longue galerie de tableaux, autrefois si magnifique et maintenant si dépouillée. Ces nobles enfants ruinés ne pouvaient contempler sans douleur la place vide qu'occupaient naguère les chefs-d'œuvre de Raphaël et du Dominiquin.

Leur père, le duc de San-Severo, qui avait été longtemps favori du roi de Naples, tombé tout à coup en disgrâce,

était mort de chagrin après avoir dissipé toute sa fortune. Cesaro aurait souffert la misère avec courage s'il avait été seul à la supporter, mais il ne pouvait s'accoutumer à voir Teresina, si belle, si fière, se servir elle-même et s'imposer toutes sortes de privations. Il passait des nuits entières à se tourmenter l'esprit pour trouver un moyen de gagner leur vie; c'est pourquoi ses joues étaient si pâles, quoiqu'il fût jeune et bien portant. L'idée de voir entrer sa sœur au couvent lui déchirait le cœur; car il savait que Teresina faisait un grand sacrifice en prenant le voile, puisqu'elle n'avait point de vocation. Il n'avait plus qu'elle au monde, et pour elle, qu'il aimait tant, il aurait tout sacrifié.

Préoccupé de ces sombres pensées, il traversa la vaste cour de leur palais, où l'herbe croissait de toutes parts; cette cour, autrefois si vivante, si joyeuse, où retentissaient le pas des chevaux, le roulement des riches équipages, le pas empressé des laquais aux livrées bigarrées, où tout annonçait la fortune et le bonheur, et qui, hélas! était maintenant déserte et silencieuse.

Il descendit précipitamment vers le port de Santa-Lucia, et se promena à grands pas sur le rivage de la mer.

Comme il était là depuis un moment, il aperçut à quelque distance de lui un petit garçon joufflu qui se balançait de toutes ses forces dans une barque sur le banc de laquelle un jeune lazzarone dormait étendu. — Réveille-toi donc, pêcheur, criait le petit joufflu; voilà deux *carlins*[1], dépêche-toi et mène-moi vite à Castellamare.

— *Non è l'ora* (ce n'est pas l'heure), répondit le pêcheur; et il se rendormit.

Alors le petit joufflu jura, frappa du pied et devint tout rouge de colère.

— Qu'avez-vous donc, signor? demanda Cesaro. Pourquoi réveiller ce pêcheur?

— Pour qu'il me conduise dans sa barque de l'autre côté du golfe. Savez-vous ramer? voilà deux carlins.

— Je ne veux pas de tes carlins, dit Cesaro avec fierté; je

[1] Les *carlins* sont une monnaie du pays; un carlin vaut quarante-cinq centimes.

sais ramer, et je te conduirai pour rien. Le fils du duc de San-Severo n'est pas encore si ruiné qu'il ne puisse rendre service à un pauvre sire tel que toi.

Cesaro répondit cela parce qu'il avait beaucoup d'orgueil, mais le fait est qu'il était enchanté de trouver une occasion de se promener un peu sur mer, plaisir dont il était privé fort souvent. Il s'élança dans la barque, s'assit sur un des bancs, appuya ses pieds sur le dos du pêcheur qui dormait, saisit les rames et bientôt la barque disparut.

CHAPITRE DEUXIÈME.

GRANDS PÉRILS ET PETITS VOYAGEURS.

Le soleil était brillant et la mer était toute parsemée d'étincelles. Cesaro, à mesure qu'il s'éloignait du rivage, sentait son cœur moins oppressé ; il éprouvait une joie si pure en admirant son beau pays, qu'il aimait tant !

Il n'y avait dans le ciel d'autre nuage que la fumée grise qui s'échappait du Vésuve ; Naples et son riche amphithéâtre de maisons blanches descendant jusqu'à la mer, avec ses terrasses couvertes de treilles et d'orangers, semblait de loin un colossal escalier de jardins, une immense cascade de fleurs. De grands vaisseaux, parés de toutes leurs voiles, se balançaient sur les flots ; c'était un spectacle admirable, et il fallait être aveugle ou criminel pour n'être pas heureux en ce moment. Cesaro oubliait ses chagrins, et s'enivrant d'une espérance vague, il ne pouvait se défier de la bonté de Dieu, qui avait créé une nature si belle : aussi, malgré tous ses malheurs, en ce moment il aimait la vie.

Cesaro ramait avec agilité ; le petit joufflu n'admirait rien, ne faisait rien, et se plaignait à chaque instant de la chaleur. Quant au jeune lazzarone, il dormait, se croyant encore à Naples, et sans se douter que c'était dans sa barque et avec lui qu'on voyageait.

Tout à coup, comme ils s'avançaient en pleine mer, le vent

s'éleva, et les flots, d'abord si calmes, commencèrent à s'agiter; on entendait comme de grands coups de canon dans les brisants: c'est le bruit que font les vagues en se jetant avec violence dans les grottes ou contre les rochers. Cesaro fronça le sourcil, et regarda de tous côtés autour de lui avec inquiétude; le petit joufflu pâlit. — Je vous donne dix carlins, s'écria-t-il, si vous nous faites aborder! J'ai peur! j'ai peur! je ne veux pas rester dans ce bateau.

— Il y faudra pourtant bien rester, vraiment, reprit Cesaro; car si nous approchons du rivage, la barque se brisera contre les rocs, et vous ne m'avez pas trop l'air de savoir nager; mais patience, restons en pleine mer, ce n'est peut-être qu'un grain; peut-être ce soir le vent tombera.

Cesaro cherchait à rassurer son compagnon, mais il ne se faisait pas illusion sur leur danger. Il résolut d'éveiller le pêcheur, espérant de lui quelque secours : — *Santa Maria!* s'écria le pauvre jeune homme en voyant le péril où il se trouvait subitement, vous m'avez réveillé trop tard!

En effet, la tempête s'annonçait terrible, déjà les vagues furieuses s'élevaient au-dessus de la barque et l'inondaient. Cesaro et le pêcheur, n'ayant plus l'espoir de diriger la barque, s'empressèrent de la vider à mesure que les lames d'eau la remplissaient. Le petit joufflu venait d'être pris du mal de mer; heureusement, car ses douleurs l'occupèrent assez pour l'empêcher d'entraver la manœuvre par ses contorsions. D'ailleurs, il ne savait rien faire que gémir et offrir de l'argent à tout le monde : je crois que s'il avait conservé sa présence d'esprit il eût offert aussi des carlins à la tempête pour l'apaiser.

La nuit les surprit dans ces angoisses, le pêcheur, perdant tout espoir, tomba à genoux et fit un vœu à la Madone pour sortir de ce danger.

Cesaro pria aussi, non pas pour lui, mais pour Teresina, et pensant qu'il ne la reverrait plus, il pleura.

Tantôt la barque s'élevait rapidement sur une vague comme sur un pic, puis elle retombait précipitée comme dans un gouffre avec une horrible secousse; on eût dit d'effroyables *montagnes russes*.

Les malheureux enfants (car le jeune pêcheur avait à peine quinze ans) furent ainsi ballottés toute la nuit. Ils se cramponnaient aux bancs de la chétive barque, et s'attendaient à chaque instant à être emportés par les vagues : leurs forces commençaient à les abandonner. Ils ne savaient plus dans quelle région ils se trouvaient; un bruit faible annonçait pourtant un voisin rivage. — Nous allons périr, dit le pêcheur, nous sommes sur des rochers! — Mais ses compagnons n'entendaient pas sa voix, que la voix de la tempête étouffait. Au même instant, la barque reçut un choc terrible et se brisa.

— *Santa Maria!...* — Teresina!... — s'écrièrent les pauvres enfants.

CHAPITRE TROISIÈME.

ÉTRANGE MANIE D'UNE PRINCESSE.

Le lendemain, le soleil se leva pur et radieux, et rien n'aurait rappelé aux petits voyageurs leur mésaventure de la nuit, sans l'aspect bizarre de l'île fabuleuse où l'orage les avait jetés.

Cesaro, que les vagues avaient déposé sur le rivage, resta longtemps évanoui, et ne reprit ses sens que lorsque la chaleur du jour l'eut ranimé. Le pêcheur était déjà occupé à rattraper quelques débris de sa barque, qu'il espérait reconstruire avec le temps. Quant au gros joufflu, il fallut lui frapper longtemps dans les mains avant qu'il pût revenir de sa frayeur.

— Où sommes-nous? demanda-t-il en revenant à lui.

— Par saint Janvier! je n'en sais rien, reprit le pêcheur; mais tout ce que j'ai vu jusqu'à présent n'annonce rien de bon; et si vous m'en croyez, vous m'aiderez promptement à reconstruire cette barque, sinon....

— Quoi! s'écria le joufflu, serions-nous chez des sauvages?

— Ma foi, je le croirais! Pas un seul pêcheur sur la plage : ces gens-là ne mangent pas de poissons, et quand on ne mange pas de poissons....

— On mange des hommes, n'est-ce pas? Oh! mon Dieu,

que j'ai peur! Je donnerais bien deux cents carlins à celui qui me ramènerait à Naples aujourd'hui....

Le petit joufflu se mit à pleurer, car il était très-gourmand, et c'est une chose fort désagréable pour un gourmand que d'être soi-même le bon dîner qu'on voudrait faire.

Cesaro, pendant ce colloque, était monté sur la cime d'un rocher, d'où il pouvait examiner le pays dans presque toute son étendue. La première chose qu'il aperçut à quelque distance de lui, assis sur un rocher, ce fut un marmiton qui pêchait tranquillement à la ligne au bord de la mer. Cette vue le rassura : en effet, l'aspect d'un marmiton dans une île déserte doit être d'un heureux présage.

— Rassurez-vous, cria-t-il à ses compagnons, l'île est habitée; il y a des pêcheurs et même des marmitons!

Ses compagnons sautèrent de joie à cette nouvelle, et ils allèrent le rejoindre sur le rocher.

— *Santa Maria!* s'écria le pêcheur, que l'herbe est ici singulière! — Il avait raison de s'étonner, l'herbe de cette île était rouge, mais rouge comme du feu. Ils avaient devant eux une grande prairie qui ressemblait à des charbons ardents.

— Je ne veux pas marcher sur ce gazon! s'écria le joufflu, j'ai peur! Je donnerai six carlins à celui qui me portera sur son dos.

Cesaro, sans l'écouter, s'élança dans la plaine; et comme il marcha dans l'herbe rouge sans se brûler, ses compagnons l'imitèrent.

Tandis qu'ils s'avançaient vers la grande route, ils aperçurent un autre marmiton qui tenait un fusil sous son bras et que suivait un gros chien de chasse.

— Il paraît, pensa Cesaro, que dans ce pays les marmitons vont eux-mêmes chercher le poisson et le gibier qu'ils doivent accommoder. — Au même instant il leva les yeux, et aperçut un troisième marmiton, perché sur un arbre et cueillant des prunes : ce qui le confirma dans son opinion.

Mais comme ils approchaient de la ville, ils virent venir une belle voiture à quatre chevaux, avec deux petits marmitons en postillons, et dans laquelle se pavanait un gros marmiton qui avait l'air fort insolent.

Cette fois, les trois voyageurs se regardèrent avec étonnement, et le petit joufflu s'écria :

— Par saint Janvier! c'est un pauvre pays que celui où les marmitons vont en voiture!

Enfin, ils arrivèrent aux portes de la ville; mais à peine étaient-ils parvenus à la barrière, qu'un grand marmiton, d'une physionomie grave et soupçonneuse, vint leur demander leurs passe-ports. — Nous sommes de malheureux étrangers qu'un naufrage a jetés dans cette île, répondit Cesaro, et nous réclamons l'hospitalité.

Le grand marmiton parut satisfait du ton de franchise et de dignité qui accompagnait ces paroles. — Hâtez-vous, messieurs, dit-il, d'entrer dans cette galerie : je craindrais pour vous un malheur si l'autorité vous surprenait dans cet habit. Ce pays a des usages singuliers, j'en conviens; ce n'est pas un crime de les ignorer, mais ce serait une folie de les braver. Suivez-moi.

En disant ces mots, il conduisit les enfants dans une vaste chambre où l'on déshabillait les voyageurs, et il fit apporter à chacun d'eux, selon sa taille, un habit de marmiton.

— La reine Marmite, qui gouverne ce pays, continua le grave marmiton, regarde l'art de la cuisine comme la base nécessaire d'un sage gouvernement : c'est pourquoi elle prescrit ce bizarre costume à tous ses sujets. Les étrangers même sont forcés de l'adopter, et l'imprudent qui refuserait de se soumettre à cette loi risquerait d'être mis en prison ou d'être massacré dans les rues.

Cesaro et le pêcheur changèrent d'habits sans murmurer; mais le gros joufflu ne voulut rien entendre aux excellentes raisons qu'on venait de lui donner : — Je ne veux pas être marmiton! s'écria-t-il en frappant du pied avec fureur; grâce au ciel, je suis assez riche pour n'avoir besoin de servir personne; je ne veux pas faire la cuisine, je ne veux pas être marmiton! s'il le faut, je payerai plutôt un remplaçant!

On eut beau lui expliquer qu'il ne s'agissait pas de faire des sauces, que cet habit, étant celui de tout le monde, ne l'engageait à rien; on eut beau lui répéter que ce gros marmiton qu'ils avaient vu passer dans cette belle voiture était un séna-

teur, un des hommes les plus riches et les plus considérés du pays, il n'y voulut rien comprendre, et l'on fut forcé de le mettre en prison.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LE BONNET DE COTON.

Cesaro venait de terminer sa bizarre toilette, lorsqu'il entendit un grand bruit de tambours, de trompettes, de fanfares, qui le fit tressaillir de plaisir; il s'élança dans la rue, et arriva bientôt sur les remparts de la ville, où toutes les troupes étaient rassemblées pour la revue. Ce fut alors qu'il vit une fourmilière de marmitons s'agiter dans toutes les rues, les uns à pied, les autres à cheval, d'autres aussi montés sur des canons : c'était un spectacle admirable.

Les musiciens s'avançaient, frappant avec des cuillers d'argent sur de belles casseroles bien brillantes; c'était une harmonie délicieuse : les tambours-majors élevaient en l'air un superbe tournebroche tout en or, qui valait bien la grosse canne des tambours-majors européens, et qu'ils faisaient tourner sur leur tête avec beaucoup de grâce. Les marmitons d'élite, montés sur de magnifiques chevaux, attiraient d'abord tous les regards : nos carabiniers seraient de petits marmitons à côté de ces marmitons-là, et je vous assure qu'en les voyant si bien armés, si fiers, si terribles, il ne venait à personne l'idée de leur demander des petits pâtés.

La reine Marmite, placée sur une estrade, et entourée de ses marmitons d'honneur, saluait son peuple avec bienveillance, et paraissait fort satisfaite de la belle tenue de ses troupes.

Cesaro regardait tout cela sans trop s'étonner; il savait bien que tous les peuples diffèrent dans leurs usages, et, d'ailleurs, il se rappelait avoir entendu raconter que, dans un pays pas très-éloigné du sien, tous les habitants étaient contraints, à certains jours, de se vêtir en militaires, quels que fussent leur goût, leur profession; que ces jours-là, chaque

citoyen (excepté pourtant les militaires) était obligé d'être soldat, avec fusil, giberne et sac sur le dos. Ah! il n'y avait pas à dire, il fallait être guerrier, fussiez-vous colleur, cordonnier, confiseur, pâtissier. Cesaro trouvait donc très-simple, puisqu'il y avait un pays où les pâtissiers montaient la garde, qu'il y en eût un aussi où les marmitons fissent la guerre.

Cesaro, pour mieux voir défiler les troupes, était monté sur une borne, et là, il se tenait droit comme un piquet, fier comme un Écossais, examinant toute chose avec attention. D'abord, cette multitude de bonnets de coton, tous de forme semblable et surmontés d'une mèche pareille, lui parut pécher par une sorte d'uniformité qu'on pouvait accuser de monotonie; mais bientôt son œil finit par s'exercer à saisir des nuances d'abord imperceptibles; il remarqua des différences sensibles entre un bonnet de coton et un autre, et, enfin, il découvrit qu'à la manière plus ou moins coquette ou sévère dont le bonnet était placé, on pouvait deviner le caractère et les habitudes de celui qui le portait. C'était là le secret de la reine, secret que pas un de ses ministres n'avait encore pu pénétrer.

Avec tout l'extérieur d'une marmite, cette princesse avait le regard d'un aigle, et il lui suffisait de voir un homme passer devant elle coiffé d'un bonnet de coton pour savoir s'il était paresseux, buveur, brave ou poltron, stupide ou spirituel, fat ou bon enfant : ce système d'observation était infaillible.

La reine apercevait-elle un bonnet de coton placé sans soin et de travers : — Voilà un mauvais sujet, se disait-elle.

Le bonnet était-il, au contraire, posé coquettement un peu sur l'oreille : — Voilà un garçon soigneux et intelligent, se disait-elle; et alors elle lui confiait des fonctions importantes.

Ceux qui mettaient leur bonnet tout en arrière, la mèche tombant sur le cou, n'étaient jamais employés par la reine; en effet, c'étaient toujours des niais, de francs imbéciles.

Les élégants, les dandys du pays, non-seulement posaient leur bonnet de coton d'une manière tout à fait particulière, mais encore ils en faisaient légèrement friser la mèche; ils allaient même jusqu'à en faire broder la pointe, les uns en soie, les autres en perles ou en or, ce qui leur donnait l'air fort ridicule et prétentieux; de plus, cela était contraire à la

loi; mais la reine tolérait cette infraction, parce qu'elle les entraînait dans de folles dépenses et que cela faisait aller le commerce.

Ceux qui enfonçaient leur bonnet presque sur les yeux étaient des gens graves et soupçonneux, dont on faisait des maîtres d'école, des douaniers ou des ambassadeurs.

Les jeunes gens qui portaient ledit bonnet tout à fait sur l'oreille, comme s'il allait tomber, étaient des tapageurs, des querelleurs, de mauvaises têtes; on en faisait des soldats, et les jours de grand péril ils faisaient des miracles. Ailleurs, on en aurait fait des magistrats, et ils auraient sans doute perdu le pays; le tout est de connaître à quoi chacun est bon, car un défaut bien employé vaut mieux qu'une belle qualité mal placée : c'est ce que la reine Marmite comprenait à merveille, et c'est pourquoi elle avait ordonné que tous ses sujets fussent également vêtus en marmitons. Jamais peuple ne fut plus sagement administré. Eh bien! tout cela venait de ce scélérat de petit bonnet de coton qui trahissait votre caractère à votre insu. Voyez un peu à quoi tiennent les grandes choses!

Cesaro devina ce secret, parce qu'il avait de l'esprit et surtout parce qu'il n'avait aucune sottise; car c'est la sottise des jeunes gens qui les empêche de comprendre et de deviner. Un autre, à sa place, loin de s'appliquer à démêler le pourquoi d'un usage si bizarre, s'en serait moqué à cœur joie, aurait levé les épaules de mépris et s'en serait allé en disant : — Quel peuple stupide, d'obéir à cette folle princesse!

CHAPITRE CINQUIÈME.

LE LANGAGE A LA MODE.

Cependant la reine Marmite avait remarqué Cesaro; rien qu'à la manière gentille et gracieuse dont il avait mis son bonnet de coton, elle avait reconnu en lui un garçon d'esprit. Il est vrai de dire aussi que la façon hardie dont il était monté sur cette pierre, sa jolie tournure, son air distingué, sa physionomie à la fois fière et bienveillante, parlaient d'avance en sa faveur; il

aurait pu plaire même sans bonnet de coton, et l'observateur le moins habile eût deviné au premier coup d'œil que c'était un enfant plein de courage et d'intelligence.

Quand toutes les troupes eurent défilé, en bon ordre vraiment, Cesaro fut fort surpris de voir un marmiton monté sur un cheval superbe se détacher du cortége de la reine et venir à lui fort civilement.

— La reine *brûle* de vous parler, dit le chambellan à Cesaro ; suivez-moi jusqu'au palais.

Cesaro obéit.

Chemin faisant, il remarqua que tous les chevaux des chevaliers d'honneur de la reine étaient couleur café au lait; il s'en étonna. Il s'aperçut aussi bientôt, en écoutant les diverses conversations des courtisans qui marchaient devant lui, que tous les mots dont ils se servaient étaient des termes de cuisine, que toutes les images de leurs discours étaient empruntées à l'art culinaire.

Cela s'expliquait à merveille : la reine étant fort gourmande, il était tout simple que les gens de sa cour, pour lui plaire, cherchassent à flatter, dans leur langage, la passion qui la dominait.

— Quel plat nous servira-t-on demain au conseil? disait l'un. Cela voulait dire : Quelle loi aurons-nous à discuter?

— On nous mitonne quelque nouvel impôt, disait un autre.

— Cela serait dur à digérer, répliquait-on.

— Rassurez-vous, messieurs, objectait un troisième, la reine n'a point goûté ce projet; elle s'est même emportée comme une soupe au lait à la seule idée de pressurer son peuple.

C'est ainsi que l'on s'efforçait de parler à cette cour. Les proverbes les plus à la mode étaient : *Allonger la sauce;* ou : *La sauce vaut mieux que le poisson;* ou bien encore : *Il n'attache pas ses chiens avec des saucisses,* et cent autres phrases de ce genre qu'on croyait devoir plaire à la reine.

Les femmes ne restaient pas en arrière dans cette innocente flatterie : les couleurs et la forme même de leurs vêtements rappelaient des choses fort bonnes à manger. Elles portaient des chapeaux cerise garnis de chicorée, des écharpes couleur

saumon, vert-pomme, vert-bouteille ou flamme de punch; des robes couleur abricot, et les manches de ces robes s'appelaient manches à *gigot*, ou bien manches à *côtes de melon :* celles-ci étaient pour les robes parées. Les dessins des robes du matin étaient de petits vermicelles fort délicats; les manteaux étaient presque tous marron ou chocolat; et la reine paraissait sensible à ces attentions.

Les poëtes seuls murmuraient de ce langage, qu'ils ne pouvaient se permettre d'imiter, parce qu'il n'était pas du tout poétique et que d'ailleurs il les entraînait dans des périphrases sans nombre. Voulaient-ils, dans leurs vers, dépeindre, par exemple, un manteau couleur chocolat, ils étaient obligés de s'exprimer ainsi :

> Le mantel ondoyant de sa jeune compagne
> Au repas du matin des enfants de l'Espagne
> Empruntait sa couleur.

Cela voulait dire qu'il était couleur chocolat, le déjeuner d'un Espagnol : devinez si vous pouvez!

> Les fruits du merisier, cultivés avec art,
> A sa brillante écharpe avaient prêté leur fard,

signifiait une écharpe cerise; il leur fallait pour cela remonter à l'origine du cerisier, rappeler le soin avec lequel il avait été greffé, et rendre hommage à la science du cultivateur; ce n'était pas peu de chose à exprimer en deux vers.

Pour peindre une manche à *gigot*, ils disaient :

> Et la manche d'azur de ses amples habits
> Imite en ses contours l'épaule des brebis....

ce qui n'était pas très-exact, car un gigot n'est pas une épaule de mouton; mais c'est bien la moindre des licences poétiques que de prendre une jambe pour un bras. Tout cela nous prouve, mes chers neveux, que le premier pas fait vers le mauvais goût nous entraîne dans une foule de difficultés.

Les noms que l'on donnait aux enfants se ressentaient aussi de cette ridicule flatterie. Ici on donne aux jeunes filles des noms de fleurs, tels que Rose, Marguerite, Hyacinthe; là-bas on leur donnait des noms de fruits ou de légumes, on les nom-

mait *Aveline, Noisette, Amanda.* Il n'était pas rare de rencontrer de belles jeunes filles qui s'appelaient *Pomme-d'amour.* Les femmes du commun se nommaient *Carotte,* au lieu de *Javotte;* les garçons de ferme, *Poireau,* au lieu de *Pierrot.* On était accoutumé à cela et cela ne paraissait point ridicule.

Les grands noms de famille, au lieu d'être des noms de terre ou de guerre, étaient presque tous des termes de cuisine; il en était de même des grandes dignités du gouvernement : le vicomte des *Fourneaux* était *ministre cuisinier* d'État au département de l'intérieur; l'amiral *Turbot* était *ministre cuisinier* d'État au département de la *marée;* le baron de *Lèchefrite,* réfugié allemand, était au ministère des affaires étrangères; le général de la *Lardoire* au ministère de la guerre; le marquis de la *Crémaillère* au ministère des finances; et le peuple, qui était fort malin et qui aimait à plaisanter, ne restait pas un jour sans dire : — Eh bien! quand pendrons-nous la crémaillère?...

Cesaro n'approuvait point du tout ces sobriquets, qui auraient paru de mauvaise compagnie dans tout autre pays; mais comme il voyait clairement que c'était le bon ton de la cour, il résolut de l'imiter. Aussi, lorsqu'il fut présenté à la reine Marmite, et qu'elle lui demanda de quel pays il venait, au lieu de dire tout simplement : — Je viens de Naples, — il répondit qu'il arrivait du pays des macaronis.

CHAPITRE SIXIÈME.

GRANDES INQUIÉTUDES.

La reine fut si touchée de cette gentille flatterie, qu'elle ordonna qu'on lui comptât sur-le-champ soixante *beignets* d'or (c'était la monnaie du royaume); excellente monnaie, je vous jure, car ces beignets étaient aussi larges et presque aussi épais que de véritables beignets, et les plus grands sequins de Turquie auraient paru des pastilles en comparaison de cette monnaie-là !

La reine Marmite, au seul mot de macaroni, se sentit émue;

elle avait toujours entendu parler de ce mets délicieux et jamais elle n'avait eu le bonheur d'en goûter. — Jeune enfant, s'écria-t-elle dans son enthousiasme, je te promets autant de beignets d'or qu'il en tiendrait dans une chaudière, si tu peux me faire goûter un plat de macaroni.

— Rien ne me sera plus facile, grande reine, répondit Cesaro avec une audace inconcevable; je m'engage à servir sur la table de Votre Majesté le meilleur plat de macaroni qui ait jamais été servi au banquet du roi des Deux-Siciles.... Je demanderai seulement à Votre Majesté de m'accorder trois jours pour me procurer les divers ingrédients....

— Trois jours! répondit la reine, c'est bien long pour mon impatience; mais n'importe, je te les accorde; va donc et ne perds pas un instant.

Alors on conduisit Cesaro dans les cuisines du palais; en traversant les cours, il remarqua que ce palais avait la forme d'un biscuit de Savoie, ce qui ne le surprit nullement.

Toutefois, le jeune duc ne laissait pas d'être inquiet; s'il avait souvent mangé des macaronis chez son père, il n'en avait jamais accommodé, et il s'effrayait de l'entreprise où son audace l'avait entraîné. Il regrettait de s'être engagé si imprudemment; il sentait que s'il ne réussissait pas, les plus grands périls le menaçaient. Quoique bien jeune, Cesaro savait déjà que sa faveur avait été trop prompte et trop grande pour que sa disgrâce ne fût pas terrible. L'accueil si flatteur qu'il avait reçu de la reine Marmite avait déjà éveillé la jalousie des courtisans; il prévoyait que toute la cour serait appelée à goûter ses macaronis, et que, s'il les manquait, il était perdu.

Ces réflexions fort raisonnables l'alarmaient singulièrement; d'un autre côté, l'idée d'acquérir en un moment une somme si considérable le transportait de plaisir. La moitié de cette somme suffirait pour doter sa sœur, sa chère Teresina; elle ne serait plus réduite à se renfermer dans un couvent; elle pourrait épouser le jeune prince de Villaflor, qu'elle aimait sans oser se l'avouer à elle-même; elle serait enfin riche et heureuse.

Teresina heureuse! cela était bien séduisant pour Cesaro. N'était-ce pas là tout ce qu'il avait désiré? Ces grands périls,

ces grands travaux que son ambition avait tant de fois rêvés, n'était-ce pas pour assurer le bonheur de Teresina? Ne fallait-il pas des événements extraordinaires pour qu'un enfant de son âge fît fortune en un seul jour? Eh bien, ces grands événements étaient arrivés: il avait été jeté par une tempête dans une île jusqu'alors inconnue, où les plus bizarres circonstances le mettaient à même de faire sa fortune, et il laisserait échapper une si belle occasion!... Non, en vérité, ce serait une folie impardonnable, et dût-il passer ces trois jours et ces trois nuits à goûter ses macaronis sans boire ni dormir, il n'abandonnera point son entreprise.

CHAPITRE SEPTIÈME.

CONSULTATIONS DIVERSES.

Dès qu'il fut parvenu dans la dernière cuisine, dont les fenêtres donnaient sur la rue, il prétendit que le plat qu'on lui demandait, exigeant la plus minutieuse attention, ne pouvait être composé que dans la solitude, et chacun alors se retira.

Cesaro, livré à lui-même, médita longtemps sur la nature du macaroni : il ne savait pas précisément si c'était une pâte, une plante comme le riz, ou un légume comme les salsifis. La difficulté lui parut telle, qu'il résolut d'aller consulter ses compagnons de voyage, en leur confiant les dangers de sa position.

Il était bien certain de trouver le jeune pêcheur au bord de la mer : en effet, à peine s'approcha-t-il du rivage, qu'il aperçut un marmiton qui lui disait bonjour : c'était le pêcheur.

— Les macaronis sont une pâte, s'écria-t-il dès que Cesaro l'eut questionné; mais, j'y pense, ajouta-t-il; quelqu'un ici peut vous dire cela mieux que moi; demandez à ce vilain petit joufflu qui est cause de tous nos malheurs : son père en vendait autrefois, des macaronis; il a été élevé dans la pâte, lui! il connaît tout cela mieux que moi.

Cesaro remercia le pêcheur des renseignements qu'il lui donnait, et il lui offrit trois belles pièces d'or, ce dont le pêcheur parut très-reconnaissant.

Cesaro courut à la prison où le petit joufflu était enfermé. Il trouva le pauvre garçon de fort mauvaise humeur, car tout le monde s'y moquait de lui, geôliers et détenus. Le fait est qu'il était d'une sottise insupportable; il ne savait, comme nous l'avons déjà remarqué, qu'offrir de l'argent, des carlins à tout le monde.

Or on ignorait ce que c'était que des carlins dans ce pays-là, on ne se doutait pas même qu'une monnaie pût jamais se nommer ainsi; on ne connaissait, comme chez nous, sous ce nom de carlins, que de vilains petits chiens qui aboient toujours et qui mordent les jambes des enfants que l'on caresse ou des amis que l'on reçoit trop bien. Jugez un peu de l'effet qu'il devait produire, lorsque, pour gagner les geôliers, il leur disait d'une voix gémissante:

— Délivrez-moi, je vous en prie; je vous donnerai soixante carlins!

— Qu'est-ce que nous ferions de tes carlins? s'écriait le geôlier en éclatant de rire et croyant qu'on lui proposait soixante chiens; envoyez-les donc, mon petit ami, vos carlins, j'ai ici deux bouledogues qui se chargeront de les bien recevoir.

L'enfant, mal élevé, s'irritait de ces plaisanteries. Ce fut vraiment bien autre chose lorsqu'il entendit Cesaro lui demander sérieusement comment on faisait la pâte des macaronis.

— Mauvais petit duc sans duché, s'écria-t-il furieux, ne viens-tu pas aussi te moquer de moi et me reprocher ma naissance! Eh bien, oui, je suis le fils d'un marchand de macaroni, mais je te méprise, bien que tu sois duc et marquis; car tu n'iras jamais qu'à pied, et moi je vais en carrosse!

— Tu ne vas ni à pied ni en carrosse, puisque tu es en prison, reprit Cesaro en riant; mais je veux si peu te reprocher l'obscurité de ta naissance, que tout ce que je désirerais moi-même en ce moment, c'est que mon père eût vendu des macaronis, comme le tien. Ne te fâche pas, viens avec moi, ajouta Cesaro; si la reine Marmite savait qu'elle possède en ses États le fils d'un marchand de macaroni, elle te comblerait de faveurs. Viens à la cour; les plus grands honneurs t'y attendent justement à cause de l'état de ton père, dont tu as la sottise de rougir.

Le petit joufflu se sentit un moment ébranlé; l'idée d'être présenté à la cour lui souriait, mais la vue du bonnet de coton que portait Cesaro le retint. Il pensa qu'il ne pouvait sortir de la prison qu'en s'habillant en marmiton, et il ne put jamais s'y résigner.

Alors Cesaro exigea de lui tous les renseignements nécessaires pour la fabrication des macaronis; il ne put les obtenir qu'en promettant au petit joufflu de le reconduire avant huit jours dans sa patrie.

CHAPITRE HUITIÈME.

MANIÈRE D'APPRENDRE A FAIRE DES MACARONIS.

Toute la journée du lendemain fut employée à pétrir la pâte des macaronis; et après plusieurs essais malheureux, Cesaro parvint enfin à réussir complétement.

Le surlendemain arriva : c'était le grand jour, le jour décisif. Cesaro sentait son cœur battre vivement, il invoquait le souvenir de Teresina pour se rassurer.

Il soufflait le feu d'une main tremblante; il préparait avec une émotion qui jusqu'alors lui avait été inconnue ce plat dangereux d'où dépendait toute son existence.

Que de fois, dans son empressement à goûter ce mets important, l'infortuné se brûla la langue! que de macaronis furent sacrifiés dans ces épreuves, dans cette lutte douloureuse! les uns, brisés en morceaux, voyaient leurs membres sans vie çà et là dispersés; d'autres flottaient noyés dans une sauce, hélas! trop abondante; ceux-ci, privés de chaleur, restaient à la surface, étendus, roides et immobiles; ceux-là, au contraire, exposés au feu de toutes parts, se calcinaient sans gloire au fond de la casserole embrasée; et tous, bientôt, après des souffrances inutiles, allaient en frémissant s'abîmer dans un même carnage, ou plutôt dans une bouillie universelle!

Trois fois de nouveaux combattants furent envoyés au feu, et trois fois la victoire fut impossible. Cesaro voyait avec douleur s'épuiser ses bataillons et son fromage de Parmesan, qu'il

avait eu tant de peine à se procurer; l'heure du dîner avançait; la reine et toute sa cour allaient le juger sans appel : il fallait réussir, réussir à tout prix.

Cesaro s'arma de courage, il enfonça son bonnet de coton sur ses oreilles, il se recueillit, il s'inspira des souvenirs de son enfance; il se rappela les délicieux macaronis qu'il faisait *filer* avec tant de grâce... Il eut une vision... il aperçut autour d'une table merveilleuse comme un grand repas sans convives, où des fourchettes vivantes, se jouant avec leurs compagnes, s'enlaçaient de macaronis gracieux : elles se tournaient, se retournaient dans tous les sens, et les liens flexibles qui les unissaient tournaient et retournaient avec elles; ils se courbaient sans jamais se rompre!... c'est qu'ils étaient assez cuits pour se ployer sans résistance, mais pas assez cependant pour se briser en se ployant.

Voilà ce que le jeune duc comprit avec un instinct merveilleux. Cette vision l'éclaira; un seul instant lui montra toutes ses fautes passées, lui révéla toutes ses chances de succès; il se remit à l'œuvre avec exaltation, et bientôt le triomphe le plus éclatant vint couronner ses efforts.

Jamais on n'avait servi à la table de son père des macaronis plus appétissants. Cesaro était content de lui, car ce qu'il venait de faire était bien, mais il n'était pas rassuré. Les gens qui allaient juger du mérite de son œuvre étaient des ignorants; or les ignorants sont difficiles. Ils vous commandent de faire des choses qu'ils ne connaissaient point; puis, quand on leur apporte ce qu'ils ont demandé, ils vous répondent naïvement : « Quoi! c'est cela que j'ai voulu? » Bien heureux s'ils ne vous disent pas : « Vous vous êtes trompé! »

Cesaro vit partir son plat de macaroni avec angoisse. Il attendit dans la plus grande inquiétude que la reine le fît appeler; mais le dîner se passa, on servit le dessert, le café, et la reine ne le fit point appeler.

Il voulut questionner le maître d'hôtel sur l'effet qu'avaient produit ses pauvres macaronis, mais sa fierté s'y refusa. Une horrible pensée vint à son esprit : il s'imagina que le maître d'hôtel ne les avait point servis sur la table, par jalousie contre lui et pour lui jouer un mauvais tour; alors le désespoir

s'empara de son cœur, et il tomba dans un accablement bien concevable.

Il resta dans cet état jusqu'à dix heures du soir, sans vouloir prendre de nourriture ni de repos, cherchant à s'expliquer le silence de la reine à son égard et ne comprenant rien à ses caprices.

Absorbé par ses réflexions, il n'entendit pas la porte de la cuisine solitaire s'ouvrir doucement, il n'entendit point les pas furtifs qui se dirigeaient de son côté; mais il frissonna de tous ses membres lorsqu'il sentit tout à coup sur son épaule une main qui s'y posait.

Il releva la tête brusquement : quelle fut sa surprise, lorsqu'au lieu d'un voleur, d'un gendarme, qu'il redoutait, il reconnut, devinez qui?... la reine!... la reine Marmite elle-même, en personne... et en robe de chambre!...

— Grande reine, s'écria-t-il en se prosternant, vous!... en ces lieux!... à cette heure!...

— Ne craignez rien, répondit la reine; je suis contente, vous êtes celui que je cherchais, le messager qu'il me fallait pour l'entreprise la plus importante qu'une reine ait jamais méditée!... Ne perdons point de temps; prenez ces papiers, ils contiennent vos instructions; je vous connais assez déjà pour savoir que vous êtes capable de les exécuter fidèlement.

Cesaro ne revenait point de sa surprise. Une ardente curiosité le tourmentait aussi, il mourait d'envie de demander à la reine comment elle avait trouvé ses macaronis, car il ne pouvait croire que la reine lui donnât une mission si importante, uniquement parce qu'elle les avait trouvés bons.

Enfin, n'y pouvant plus tenir : — Reine, dit-il d'une voix tremblante, oserai-je.... Comment... les macaronis?...

— Étaient excellents, interrompit la reine voyant son trouble, et c'est à eux que vous devez la faveur dont je vous honore. Je ne suis pas aussi gourmande que le prétendent mes sujets, ni aussi folle que je daigne le leur paraître. L'agriculture souffrait beaucoup dans ce pays lorsque je montai sur le trône. Le blé était mauvais, les plantes étaient sans suc, les fruits sans saveur; les vignes, presque stériles, ne donnaient qu'un vin sans chaleur : je me suis faite gourmande, et depuis ce

temps, le blé de ce pays est le plus beau qu'on puisse voir; les vins y sont peut-être meilleurs que les bons vins de France; les oignons sont gros comme des pommes, les pommes sont grosses comme des citrouilles, les citrouilles comme des maisons.... On raconte même à ce sujet l'histoire de deux voleurs qui se réfugièrent dans un potiron qu'ils avaient taillé comme une caverne; ils y demeurèrent longtemps en repos; malheureusement l'automne arriva, et l'on voulut cueillir la citrouille : ils furent obligés de s'enfuir en laissant tout leur butin, qui se montait, dit-on, à deux millions; ce fut une bonne trouvaille pour le propriétaire.

Comme Cesaro paraissait ajouter peu de foi à cette fable : — Cette folle histoire, continua la reine, cache une morale raisonnable; car s'il est peu probable que deux voleurs habitent une citrouille, il est certain qu'une terre bien cultivée donne des trésors. Voilà pourquoi je suis si gourmande....

— Ceci vous prouve, dit encore la reine en souriant à son tour, que les défauts des rois ont quelquefois leurs avantages, et que ce qu'il faut désirer dans un monarque, ce n'est pas la perfection, qui est impossible; c'est un défaut qui soit profitable au pays.

Cesaro, voyant que la reine plaisantait, s'enhardit et voulut faire l'aimable aussi : — Reine, dit-il, je regrette bien que Votre Majesté ne soit pas gourmande.

— Pourquoi? reprit la reine.

— Si j'avais su cela, je n'aurais point passé trois jours et trois nuits à faire ces malheureux macaronis....

La reine se mit à rire gracieusement.

— Vous auriez eu grand tort, répondit-elle; je les ai goûtés, et, je vous le répète, ils étaient fort bons. Ce sont eux qui m'ont appris ce que vous valez et qui m'ont donné confiance en vous.

Cesaro ouvrait de grands yeux, ne comprenant rien à ces paroles. — Comment des macaronis, pensait-il, peuvent-ils inspirer tant d'estime?

— Oui, continua la reine, ces macaronis ont suffi à me dévoiler votre caractère. D'abord, ils m'ont prouvé que vous n'aviez point de sottise, puisque vous, duc de San-Severo, marquis della Cava, fils d'un favori du roi de Naples, vous

vous résigniez à les accommoder; de plus, ils m'ont prouvé que vous étiez audacieux, entreprenant, puisque vous vous engagiez à les servir sur ma table, sans savoir seulement ce que c'était qu'un macaroni; enfin, ils m'ont prouvé que vous étiez patient, plein de persévérance et d'intelligence, puisque, sans en avoir jamais accommodé, vous êtes parvenu à en dresser un plat aussi fin, aussi délicat que l'aurait fait le meilleur cuisinier de France.

Cesaro paraissait ravi de cette explication.

— L'heure s'avance, dit la reine; rendez-vous au port, un vaisseau vous attend; hâtez-vous, le vent est favorable.

Cesaro aurait bien voulu savoir si la reine tiendrait sa promesse, si cette somme considérable qu'il destinait à doter Teresina lui serait donnée; mais il n'osait adresser à la reine aucune question à ce sujet: le jeune duc sentait combien il serait inconvenant de demander son salaire comme cuisinier, lorsqu'on le traitait en ambassadeur.

La reine Marmite, qui avait l'esprit très-fin, devinait tout cela et lui savait fort bon gré de sa discrétion.

— Enfant, dit-elle, avant de nous quitter, n'avez-vous aucune grâce à me demander?

— J'en aurais une bien grande, répondit Cesaro, mais je n'ose l'exprimer....

— Parlez, dit-elle.

La reine crut qu'il allait réclamer sa récompense, et cette pensée lui déplut; mais elle fut agréablement surprise lorsque Cesaro continuant :

— Madame, dit-il, il y a deux de mes compagnons de voyage qui languissent ignorés dans cette île; Votre Majesté voudrait-elle me permettre de les ramener dans leur patrie?

— Ils sont déjà embarqués sur votre navire, répondit la reine avec malice; je n'ai que faire de ces deux paresseux dans mes États. Adieu, ajouta-t-elle en lui tendant la main. Je vous regretterais, si je ne vous croyais plus utile à mes intérêts dans votre pays que dans le mien: c'est auprès de votre roi que vous devez me servir. Allez, je compte sur vous.

A ces mots, la reine, ayant permis à Cesaro de lui baiser la main, s'éloigna.

CHAPITRE NEUVIÈME.

LE RETOUR.

Le jeune duc de San-Severo se rendit au port, en réfléchissant à la singularité de son aventure. Son vaisseau mit à la voile le soir même, et il passa toute la nuit à parcourir les papiers que la reine lui avait confiés, et qui étaient de la plus haute importance.

Ce ne fut que le lendemain, lorsque le jour fut venu, qu'il découvrit les innombrables richesses dont la reine avait fait charger son navire : c'étaient d'énormes caisses remplies de *beignets* d'or, puis les étoffes les plus précieuses, les fruits les plus rares, les vins les plus délicieux; elle n'avait rien épargné pour que la route fût agréable. Cesaro s'applaudit alors de sa délicatesse, en pensant qu'elle avait pu être appréciée par une âme si généreuse.

Pendant la traversée, il écrivit à sa sœur Teresina pour se hâter de la rassurer sur son sort; car ce n'était pas elle qu'il devait voir la première en arrivant à Naples. Le devoir passe avant les affections; c'est pourquoi Cesaro, à peine débarqué sur le rivage chéri de Naples, se rendit d'abord chez le roi, et donna ordre que l'on portât sa lettre chez sa sœur, où il aurait tant voulu courir tout de suite.

Jamais on n'a su quelle était cette mission importante dont Cesaro était chargé, mais il faut croire qu'il s'en acquitta avec une rare sagacité, puisque, à dater de ce jour, le roi le prit en affection et lui rendit toute la faveur dont avait joui si longtemps le duc de San-Severo, son père.

Cesaro resta plusieurs heures en conférence avec le roi; enfin il fut libre, et le cœur lui battit vivement en songeant qu'il allait revoir Teresina.

Comme il descendait l'escalier du palais, il rencontra le prince de Villaflor, ce jeune homme si séduisant et qu'il savait tant aimé de sa sœur; au lieu de le fuir par fierté, ce qu'il faisait ordinairement, il alla vers lui avec cordialité et le pria de l'accompagner chez sa sœur. Chemin faisant, il lui conta

une partie de ses aventures, qui surprirent étrangement le jeune prince.

A peine Cesaro avait-il franchi l'entrée de sa demeure, que Teresina vint se jeter dans ses bras. Oh! combien elle était joyeuse, cette belle jeune fille! qu'elle était heureuse de revoir son frère! si heureuse, qu'elle n'aperçut pas près de lui le prince de Villaflor qu'elle aimait.

Dès qu'il s'approcha d'elle, elle rougit. — Hélas! ma sœur, dit Cesaro en la regardant avec malice, ne te réjouis pas trop; toujours quelque chose vient gâter notre bonheur, on n'obtient rien sans sacrifice : le roi m'a rendu la faveur qu'il avait retirée à mon père, il est vrai, mais c'est à condition que tu épouseras le prince de Villaflor, que voici. Parle franchement, veux-tu faire pour moi ce sacrifice?

Teresina se hâta d'embrasser son malin frère, pour cacher le trouble qu'elle éprouvait, et elle lui pardonna sans peine de s'être ainsi moqué d'elle.

Cesaro n'oublia point ses compagnons de naufrage; il fit à chacun d'eux des présents magnifiques. Souvent il allait se promener dans une belle barque qu'il avait donnée au pêcheur, et souvent aussi il invitait aux repas qu'il offrait à toute la cour le petit joufflu, devenu un riche propriétaire du pays. Le jeune duc se plaisait infiniment à écouter les incroyables mensonges que celui-ci débitait sur leur aventure dans l'île des Marmitons, qu'il prétendait avoir visitée dans tous les sens; Cesaro eut la patience de l'écouter pendant de longues années, sans jamais le démentir.

Cesaro, doué des qualités les plus brillantes, parvint, quoique jeune, aux plus hauts emplois; à vingt-huit ans, il était déjà premier ministre et il gouvernait tout le pays. Comme il avait fait présent à sa sœur, maintenant princesse de Villaflor, de l'ancien palais de leur père, il en voulut faire bâtir un autre pour lui-même : c'est celui que l'on admire encore à Naples dans la joyeuse rue de Tolède, palais admirable auquel il donna, en souvenir de ses aventures, le nom de *palazzo Marmitoni*.

La morale de ce conte, mes chers neveux, est qu'il ne faut pas se hâter de rire des usages bizarres que nous remarquons

chez les peuples étrangers; les mœurs d'un peuple sont en harmonie avec ses besoins et son climat, et lors même qu'une loi nous paraît absurde, nous devons croire que si des millions d'hommes ont pu se résigner à la suivre pendant des centaines d'années, c'est qu'ils y ont trouvé quelque avantage.

Ainsi, lorsque, dans vos voyages, une singularité vous frappera, un usage étrange vous paraîtra ridicule, ne vous en moquez pas tout de suite; tâchez plutôt de découvrir à quelle nécessité ils répondent et de quel inconvénient ils préservent.

Appliquez enfin cette morale à ce conte de votre tante, et ne vous moquez pas de ces marmitons avant d'avoir demandé à vos parents quelle est l'origine des janissaires.

ZOÉ, OU LA MÉTAMORPHOSE.

CHAPITRE PREMIER.

LE SORCIER.

HADZINN A POUN!
HADZINN A POUN!
HADZINN A POUN!...

Ces paroles magiques furent prononcées d'une voix terrible, un soir d'hiver, par un vieillard d'une figure sombre et malveillante. Il était coiffé d'un bonnet de soie noire pointu. Assis devant un fourneau d'une forme bizarre, il tenait attentivement le manche d'un poêlon énorme dans lequel bouillonnait quelque chose d'extraordinaire.

Ce vieillard n'était point un confiseur, et ce n'étaient point de bonnes friandises qu'il surveillait avec tant de soin; ce n'était pas non plus de la bouillie, ni de la panade, comme en savent faire quelquefois les bons pères nourriciers.

Ce n'était pas de la colle, ce n'étaient pas des pommes de terre.... C'était quelque chose de plus singulier que tout cela, et qu'il faudra bien vous dire, parce que vous ne le devineriez jamais.

Ce vieillard était un sorcier; or un sorcier, mes enfants, c'est un savant, mais un savant méchant, un homme qui emploie la science à faire le mal; tandis qu'au contraire les bons savants l'emploient à faire le bien, et consacrent toute leur vie à des découvertes utiles, pour améliorer le sort des hommes.

Ce sorcier avait lu quelque part qu'un autre sorcier comme lui était parvenu, à force de maléfices, à composer un homme

avec de la terre, des ossements et de la cendre, et qu'il avait su animer toute cette masse en prononçant quelques paroles magiques. Il s'était donc mis à l'ouvrage pour imiter son confrère; mais lui, ce n'était pas un homme qu'il voulait composer, c'était une femme, et il commençait à espérer beaucoup de succès de son entreprise.

Il y avait déjà soixante-treize jours soixante-treize nuits treize minutes et treize secondes que le poêlon merveilleux était sur le fourneau.

A chaque nouvelle cuisson, le sorcier obtenait un progrès satisfaisant. Le vingt et unième jour, il retira le poêlon du feu, le posa par terre, prononça les paroles magiques :

HADZINN A POUN!
HADZINN A POUN!
HADZINN A POUN!...

et il en vit avec ravissement sortir une jolie petite souris, qui se mit à courir dans toute la chambre; il la rattrapa aussitôt, la replongea dans le poêlon et remit le tout sur le feu.

Quelques jours après, il recommença une seconde épreuve, et ce fut une chouette qui sortit du poêlon; quelques jours après, il vit une fouine : — Bon, pensa-t-il, j'approche; je fais de grands progrès; dans deux jours je parviendrai à faire une couleuvre... puis une chatte... puis enfin une femme!... J'approche, j'approche! — Et il se frotta les mains de plaisir.

Remarquez que c'était un sorcier, et qu'un sorcier ne pouvait vouloir créer qu'une méchante femme; sans cela il aurait commencé par faire une abeille, puis une hirondelle, puis une colombe, puis une levrette, puis une gazelle, et puis enfin une bonne et douce jeune fille. Voilà ce qu'aurait voulu un bon savant.

Le vieillard tourna toute la nuit ce qu'il faisait cuire, se servant pour tourner d'une cuiller d'or au haut de laquelle était une main d'argent qui avait de petites bagues aux doigts, brillantes de pierres précieuses. Il tourna et tourna tant, qu'épuisé de fatigue quand le jour parut, il se laissa tomber dans son grand fauteuil et s'endormit.

CHAPITRE DEUXIÈME.

LA ROBE LILAS.

Le même jour, à la même heure, une petite fille qui demeurait dans la maison voisine venait de se réveiller.

— Ma bonne, dit-elle, il fera beau aujourd'hui; je ne veux plus mettre ma vieille robe noire, je veux mettre cette jolie robe lilas que ma tante m'a donnée.

— Mademoiselle, répondit Rosalie, votre robe lilas n'est pas encore repassée, je n'ai pu la savonner qu'hier.

— Eh bien, repassez-la ce matin, repartit Zoé d'un ton impérieux.

— Mademoiselle, cela m'est impossible; il n'y a pas encore de feu allumé nulle part dans la maison.

— Bah! s'écria la petite volontaire, vous avez toujours de bonnes raisons pour ne pas faire ce qu'on vous demande.

En disant cela, Zoé se leva et descendit dans la cour. Elle aperçut du feu dans la grande cheminée du sorcier, qui demeurait en face, et qui s'était vu contraint d'entr'ouvrir la porte de son laboratoire pour n'être pas étouffé par l'odeur que répandait la grande quantité de charbon qu'il y brûlait.

Zoé était une petite effrontée qui ne doutait de rien; nulle démarche ne lui coûtait lorsqu'il s'agissait de satisfaire ses caprices. Elle traversa, sans être vue, la grande cour qui la séparait du sorcier, sauta légèrement le ruisseau de la rue, où on lui défendait pourtant bien d'aller toute seule, et elle pénétra hardiment dans le mystérieux laboratoire.

A l'aspect du vieillard immobile, elle recula soudain épouvantée, car il avait l'air extrêmement méchant, quoiqu'il fût endormi et fatigué. Mais bientôt cette crainte se dissipa, et Zoé s'approcha de la cheminée; il n'y avait de feu que dans le fourneau, et pour dérober quelques charbons allumés, il fallait pousser un peu de côté le poêlon qui était dessus, ce que Zoé fit avec beaucoup d'adresse. Elle s'était munie d'une pelle, et quoiqu'on lui eût aussi bien défendu de toucher au feu, elle se

hâta de la remplir de charbons ardents, en tâchant de faire le moins de bruit possible.

Elle tremblait d'éveiller le sorcier, elle n'osait respirer; quelque chose lui disait que ce qu'elle faisait était dangereux; elle frissonnait au moindre bruit; cependant le désir de mettre sa belle robe lilas ce matin même, car ses petites amies devaient venir souhaiter la fête à sa mère, l'idée de leur paraître plus jolie encore qu'à l'ordinaire, l'aidaient à surmonter toutes ses craintes. Elle était si coquette, cette petite Zoé! et on lui avait toujours dit que sa coquetterie un jour lui porterait malheur.

Après avoir dérobé autant de feu qu'il en pouvait tenir sur la pelle, après avoir remis tout doucement les pincettes du sorcier sur le fourneau, Zoé se disposait à s'éloigner, lorsque tout à coup elle aperçut dans le poêlon magique deux gros yeux qui la regardaient fixement.

Sa frayeur fut si grande, qu'elle jeta un cri malgré elle et que la pelle tomba de ses mains. Au même instant le sorcier s'éveilla....

CHAPITRE TROISIÈME.

LA MÉTAMORPHOSE.

Il faut avoir passé des années sur un long travail pour comprendre l'importance qu'un homme peut attacher à son ouvrage, un peintre à son tableau, un poëte à son œuvre, un savant à son idée : les enfants ne savent jamais cela; ils n'attachent d'importance qu'à une poupée, et encore la brisent-ils sitôt qu'on la leur donne. Ils ne comprennent pas que d'une chose qui leur paraît très-laide dépendent quelquefois la gloire, la fortune et le bonheur d'une personne qui y attache un grand prix. Les enfants bien élevés devraient savoir cela, et apprendre de bonne heure à respecter ce qu'ils ignorent.

Zoé ne se doutait pas qu'en repoussant ce poêlon et en le privant de feu pour un moment, elle avait rendu le travail du sorcier impossible, et que toutes les peines qu'il se

donnait depuis tant de mois pour maintenir ce feu dans une chaleur égale et continuelle étaient perdues comme s'il n'avait jamais rien fait : en vain il avait déterré tous les trésors de la science, en vain il avait veillé nuit et jour pour parvenir à une découverte merveilleuse, tout cela était devenu inutile. Il fallait tout recommencer, à la dernière épreuve, au moment même du succès ! Qu'on se figure donc le désespoir du sorcier, quand il vit d'un seul coup tout son avenir détruit, son travail anéanti.... Il devint pâle de colère, il pleurait de rage, comme pleure un sorcier : des larmes, des larmes noires coulèrent de ses yeux et tombèrent sur la pierre blanche semblables à deux taches d'encre ; ses mains se tordaient de fureur. Il ne pouvait parler, il repassait dans sa mémoire infernale les imprécations les plus terribles, les malédictions les plus puissantes, pour en accabler la malheureuse enfant, qui s'était jetée à genoux devant lui et qui élevait en tremblant ses mains suppliantes.

Tout à coup, perdant la tête, et comme saisi d'une inspiration de vengeance, il s'empara du poêlon fatal où les deux gros yeux brillaient encore et lança violemment tout ce qu'il contenait au visage de la pauvre Zoé, qui courba la tête, épouvantée, et tomba évanouie.

Le sorcier, tournant plusieurs fois autour d'elle, prononça les paroles magiques :

HADZINN A POUN !
HADZINN A POUN !
HADZINN A POUN !...

et bientôt Zoé ne fut plus Zoé : ses jolies petites mains s'étaient changées en pattes avec de longues griffes, ses grands yeux d'un bleu si tendre étaient de gros yeux verts, ses cheveux blonds n'étaient plus qu'une épaisse fourrure ; enfin, cette Zoé si gentille, si fière de sa beauté, n'était plus qu'une grosse chatte sans grâce, que comme chatte on n'aurait pas même admirée.

Quand la pauvre Zoé revint à elle et qu'elle comprit sa métamorphose, son cœur se serra tristement ; elle voulut parler, parler avec cette douce voix à laquelle sa bonne mère ne pouvait résister : hélas ! elle n'avait plus de voix ; elle miaula,

mais elle *miaula faux;* car le sorcier, qui n'avait jamais fait d'autre chatte, n'avait pu lui donner une véritable voix comme celle des véritables chats : aussi ses tristes plaintes étaient-elles sans douceur.

On se rappelle que la dernière épreuve était celle de la chatte, avant d'arriver à la femme, et cette chatte manquée ne donnait pas grand regret pour la femme qui devait lui succéder; il était probable qu'elle aurait été de même fort grossièrement créée, et que sa voix aurait eu peu de charme.

Quant à celle de la pauvre petite Zoé, elle ressemblait bien plus au gémissement d'une tabatière qu'on ouvre qu'aux miaulements d'une chatte, et le sorcier n'éprouva aucun plaisir à entendre cette voix fausse et plaintive qui lui faisait si peu d'honneur.

Pendant que Zoé gémissait, elle entendit dans la cour sa bonne qui l'appelait : — Zoé! Zoé! criait-on de tous côtés; alors la pauvre enfant s'agita et bondit par toute la chambre dans une anxiété épouvantable.

— Ah! ah! cria le méchant sorcier avec un rire de démon, voilà que l'on t'appelle, ma belle petite chatte : va donc! ta mère sera bien fière de te voir si bien habillée... va, va donc! montre-lui ta nouvelle parure. Cette robe neuve te gêne un peu, n'est-ce pas, dans les commencements? mais il faudra bien t'y accoutumer, car, je t'en préviens, tu ne la quitteras que si jamais quelqu'un te dit : « Zoé, je te pardonne! » et certes, maudite petite fille, ce ne sera pas moi.

Disant ces mots, le sorcier donna un coup de pied à la grosse chatte, qui s'enfuit dans la cour, où elle resta un moment tout étourdie.

CHAPITRE QUATRIÈME.

IL Y A DES PERSONNES QUI N'AIMENT PAS LES CHATS.

— Zoé! Zoé! le déjeuner est servi!

— Mademoiselle Zoé, madame vous appelle!

— Avez-vous vu mademoiselle Zoé, monsieur Péchar? disait la femme de chambre au portier.

— Non, mademoiselle, nous ne l'avons pas encore vue aujourd'hui.

— Zoé! Zoé! — Et Zoé courait dans l'escalier, et venait toujours à son nom; elle s'apprêtait à entrer dans la salle à manger, lorsque sa bonne lui marcha sur la patte en s'écriant : — Ah! mon Dieu, à qui donc ce gros vilain chat? Veux-tu bien t'en aller! Je n'aime pas les chats; il n'y a rien que *j'haï* tant qu'un chat!... Pusch! pouah! pouah! va-t'en! — Et la pauvre Zoé fut obligée de s'en aller.

Comme elle descendait tristement l'escalier, son petit cousin sortit de la salle à manger, tenant une énorme tartine de confitures à la main; c'était sa part du déjeuner, et il courait avertir sa cousine pour qu'elle vînt chercher la sienne. — Zoé! Zoé! criait-il; ma cousine, viens donc vite déjeuner, il y a des confitures!

Zoé, oubliant qu'elle était devenue chatte, s'approcha de son cousin et voulut prendre la tartine; mais le petit gourmand se mit aussitôt à crier comme si on l'écorchait : — Maman, maman! un gros chat qui veut manger mes confitures!

La malheureuse chatte fut encore obligée de s'éloigner tristement, bien tristement, sans déjeuner. Elle alla se réfugier dans sa chambre et se coucha dans son lit, espérant qu'elle y serait en sûreté. Mais à peine venait-elle d'y entrer, que sa bonne revint. Elle rapportait la robe lilas toute fraîche et bien repassée, cette fatale robe qui avait causé tous ses malheurs. — Zoé, dit-elle, allons, mademoiselle Zoé, ne faites pas la boudeuse; venez vous habiller, votre robe est prête; venez.

Rosalie cherchait la petite fille derrière la porte, dans tous les coins, imaginant qu'elle s'était cachée; tout en cherchant et appelant de chaque côté, elle rangeait çà et là les divers objets qui se trouvaient dans la chambre, puis elle commença à tirer les rideaux pour faire le lit; en levant la couverture, elle aperçut la grosse chatte : alors ce fut un train épouvantable. — Te voilà encore, vilaine bête! s'écriait-elle. Qu'est-ce que tu fais là? veux-tu bien t'en aller!... — Et les *pusch! pouah! pusch! pusch!* de recommencer, le tout avec accompagnement de coups de pied et de manche à balai.

Zoé, tout effrayée, s'enfuit encore aussi vite qu'il lui fut

possible, et dès qu'elle fut hors d'atteinte des coups de la terrible Rosalie, elle alla se blottir devant la porte de sa mère et attendit son réveil avec résignation. — Malgré ma triste métamorphose, pensa-t-elle, maman saura me reconnaître; oh! j'en suis sûre, elle me devinera, elle me comprendra, elle qui m'entendait si bien quand je ne savais pas encore parler.... Si je pouvais seulement être près d'elle!... Elle m'aime tant! elle empêchera qu'on ne me fasse du mal.

CHAPITRE CINQUIÈME.

UNE TRISTE FÊTE.

Tandis que Zoé était là encore toute tremblante, elle vit arriver ses deux petites cousines, bien habillées, bien jolies, marchant sur la pointe du pied et tenant un gros bouquet dans leurs petites mains.

— Ma tante n'est pas encore réveillée, dirent-elles; nous venons lui souhaiter une bonne fête. Où est donc Zoé, qu'elle mette nos bouquets dans l'eau?

— Mademoiselle Zoé doit être dans sa chambre, reprit le domestique, ne sachant rien de ce qui s'était passé.

— Ah! s'écria l'aînée des cousines, je parie qu'elle travaille encore à sa pelote! je disais bien qu'elle ne serait pas finie pour la fête de ma tante; mes manchettes, à moi, sont faites depuis huit jours.

En disant ces mots, la petite cousine montra une jolie paire de manchettes qu'elle-même avait brodées et dont elle venait faire présent à sa tante. Zoé voyait toutes ces choses, ces présents, ces bouquets, et son pauvre cœur saignait douloureusement. Ce n'est pas que de son côté elle fût en retard pour fêter aussi sa mère; hélas! sa pelote et son bouquet étaient préparés de la veille; mais le moyen d'apporter tout cela avec ses grosses vilaines pattes de chatte!

En ce moment elle se sentait bien malheureuse; mais ce n'était rien encore. Au bout d'une heure, sa mère sonna, et

comme la femme de chambre se disposait à entrer chez elle, Rosalie accourut tout effarée. — Si madame demande mademoiselle Zoé, dit-elle, répondez-lui que je suis sortie avec elle pour aller acheter des fleurs; cela me donnera le temps de la chercher encore. Nous ne pouvons savoir ce qu'elle est devenue. Ah! mon Dieu, mon Dieu, s'écria-t-elle en sanglotant, s'il lui était arrivé malheur, j'en mourrais!

Zoé, désolée de voir pleurer sa bonne à cause d'elle, oubliant qu'elle ne pourrait la reconnaître, voulut lui parler et la consoler; mais Rosalie la repoussa encore, cette fois du moins sans coups de pied ni de bâton, car la pauvre fille était si inquiète qu'elle n'avait plus le temps d'être méchante.

Bientôt l'alarme se répandit dans toute la maison, et personne n'eut plus la présence d'esprit de cacher son inquiétude; madame Épernay, ne voyant point revenir sa fille et ne comprenant rien aux airs mystérieux, aux réponses évasives de ses gens lorsqu'elle leur parlait de Zoé, commença à soupçonner quelque catastrophe. Elle se leva à la hâte et courut vers la chambre de Zoé, imaginant qu'elle était malade et qu'on voulait le lui cacher.

Quand Zoé vit passer sa mère devant elle, son cœur battit vivement; elle courut aussitôt sur ses traces pour la rejoindre, espérant en être reconnue; mais un vilain épagneul qui ne quittait jamais madame Épernay ayant aperçu la pauvre chatte, bien loin de la reconnaître pour sa jeune maîtresse, se mit à aboyer d'une telle force qu'il attira tous les autres chiens de la maison. Au même instant, caniches, levrettes et carlins assaillirent la méconnaissable Zoé, qui n'eut que le temps de grimper sur le toit, ce qu'elle fit avec beaucoup de peine, n'en ayant pas encore l'habitude.

On attendait toujours le retour de Rosalie, pensant qu'elle ramènerait Zoé, ou que du moins elle rapporterait de ses nouvelles; mais Rosalie ne revenait point, elle n'osait reparaître devant sa maîtresse.

Madame Épernay appelait sa fille d'une voix déchirante. — Viens, mon enfant, disait-elle, je ne te gronderai pas! — Puis elle parcourait toutes les chambres de la maison, la cour, le jardin; elle interrogeait tout le monde : elle, ordinairement si

douce, à force d'inquiétude devenait impatiente et violente; elle grondait tous ses domestiques, leur ordonnait de courir dans toutes les rues pour chercher son enfant; elle reprochait au portier d'avoir laissé sortir sa fille; puis elle revenait dans son appartement, regardait l'heure qu'il était à la pendule et mesurait, d'après le temps qui s'était écoulé, les progrès de son inquiétude.

A mesure que la journée s'avançait, cette inquiétude agitée se changeait en un horrible désespoir. Elle avait envoyé chez tous ses amis, tous ses parents, à la police, dans tout le voisinage, et personne n'avait pu lui donner de nouvelles de Zoé.

Tout à coup l'idée lui vint que sa fille était morte par suite d'un affreux accident, qu'elle était tombée dans le feu ou par la fenêtre, ou qu'elle s'était noyée, et qu'on le lui cachait pour lui laisser encore un peu d'espoir; qu'on voulait la préparer par degrés à ce coup terrible. — Ma fille, ma fille! criait-elle; oh! dites-moi la vérité : la reverrai-je? Que lui est-il arrivé? Oh! ne me cachez rien, je vous en conjure! — Alors elle pleurait... c'étaient des sanglots à fendre le cœur.

Sans doute cette malheureuse femme était bien à plaindre; mais pourtant il y avait au monde quelqu'un de plus à plaindre encore, c'était Zoé; Zoé, qui entendait les cris affreux de sa mère et qui ne pouvait lui dire : Je suis là! Jamais un enfant n'avait rien éprouvé de pareil; car jamais les enfants ne savent comme on les aime, comme on les pleure; et elle seule connaissait l'affreux chagrin de voir sa mère si malheureuse à cause d'elle.

Dans l'excès de sa douleur, Zoé imagina d'aller chez le sorcier, le conjurer de lui rendre sa première forme; mais le sorcier était parti, et son fourneau même avait disparu. Zoé resta toute la nuit dans la cour à regarder les fenêtres de sa mère et à voir passer et repasser l'ombre des personnes qui s'empressaient auprès d'elle pour la servir, madame Épernay se trouvant fort malade par suite de sa douleur.

Zoé guettait un instant favorable où la porte de l'appartement de sa mère serait entr'ouverte, afin de s'introduire auprès d'elle; mais le vilain épagneul était toujours là, terrible et

menaçant; et d'ailleurs Zoé commençait à perdre tout espoir d'être reconnue, même de sa mère.

L'idée lui vint aussi d'écrire ce qui lui était arrivé, et de calmer ainsi l'anxiété de sa mère; mais elle n'avait rien pour écrire, ni plume, ni papier, ni encre; elle essaya de griffer quelques mots sur le mur, mais ne put en venir à bout; et d'ailleurs, qui est-ce qui aurait jamais pensé sérieusement à *lire* un mur sur lequel il y aurait écrit : « Ma chère maman, ne me pleure pas, je suis devenue chatte ! »

CHAPITRE SIXIÈME.

LA LETTRE.

Dès que le jour parut, Zoé, craignant d'être renvoyée de la maison, où elle éprouvait encore un plaisir douloureux à être auprès de sa mère, regrimpa sur le toit afin de voir ce qui se passait autour d'elle sans être vue. Comme elle était là triste et rêveuse, elle entendit dans la cour de la maison voisine le bruit d'une fenêtre qu'on ouvrait : elle vit alors l'intérieur d'une jolie chambre où il y avait un bon feu. Çà et là des livres étaient posés sur différentes tables, c'était comme des dictionnaires. Il y avait aussi des fleurs dans un vase sur un petit bureau, qui d'abord frappa les regards de Zoé; elle pensa à la lettre qu'elle voulait écrire, et résolut d'entrer dans cet appartement. Elle sauta d'abord sur la fenêtre, et voyant qu'il n'y avait personne dans la chambre, elle y entra bravement.

Le mouvement qu'elle fit jeta par terre un morceau de mie de pain posé sur un carton de dessin, ce qui faisait présumer que quelqu'un allait bientôt venir dessiner dans ce salon. Zoé n'avait rien mangé depuis la veille, elle ne put résister à la tentation, elle mangea toute la mie de pain et aurait volontiers mangé les miettes s'il y en avait eu.

Après ce splendide repas, elle voulut écrire sa lettre, et pour cela sauta sur le fauteuil qui était près de la table et s'empara

de la première plume qui se trouva sous sa patte ; hélas ! la difficulté était de tenir cette plume et de tracer quelques caractères tant soit peu lisibles. Après avoir figuré quelques traits informes, qu'elle croyait être des mots, Zoé voulut relire sa lettre, mais elle ne put s'y reconnaître : c'étaient des zigzags à n'en plus finir, des triangles, des losanges, des profils de nez pointus, de tout excepté de l'écriture ; c'était enfin ce que peut faire un chat avec sa patte : je ne saurais rien dire de mieux.

Impatientée de voir qu'elle ne réussissait point, elle jeta sa plume et trempa sa patte tout entière dans l'encrier, essayant d'écrire avec ses griffes ; mais, ma foi ! ce fut bien autre chose : au lieu d'une lettre, elle en formait cinq à la fois, et puis elle faisait des pâtés, ah ! mais des pâtés... à épuiser la boutique d'un marchand d'encre !

Elle avait déjà jeté de l'encre sur tous les papiers qui étaient sur la table, sur le fauteuil et sur deux ou trois livres, lorsque la personne qui habitait cette chambre arriva. C'était une grande jeune fille d'environ seize ans, qui parut fort surprise de trouver chez elle une grosse chatte qu'elle ne connaissait point du tout, occupée à écrire devant son bureau.

Bien loin de se fâcher, Églantine (la jeune personne se nommait ainsi), charmée de voir une chatte si bien élevée, fit à Zoé toutes sortes de caresses, lui donna des bonbons, des croquignoles, du bon lait qui restait de son déjeuner ; et Zoé se rappela ce que son maître d'écriture lui avait dit souvent en lui donnant sa leçon : — Un jour, mademoiselle, vous serez bien heureuse de savoir écrire.

Zoé se ressouvint aussi des paroles du sorcier, que sa douleur lui avait d'abord fait oublier : — Tu ne reprendras ta forme première que si jamais quelqu'un te dit : « Zoé, je te pardonne ! » — Et alors la pauvre chatte, se voyant si bien traitée, reprit courage, et espéra qu'un jour elle pourrait amener cette belle Églantine, qui l'aimait déjà, à prononcer cette parole de salut : « Zoé, je te pardonne ! »

CHAPITRE SEPTIÈME.

LES ÉPREUVES.

Le soir, Zoé retourna chez sa mère pour savoir de ses nouvelles; mais madame Épernay venait de partir. Sa famille s'était hâtée de l'arracher à ces lieux qui lui retraçaient de si cruels souvenirs; on avait le projet de la faire voyager en Italie pour la distraire, car on craignait qu'elle ne succombât à son chagrin.

Zoé fut bien triste de l'absence de sa mère, et cette pensée qu'elle était partie pour l'oublier l'affligea profondément. Elle savait que sa mère serait longtemps inconsolable; mais l'idée que les personnes qui l'entouraient allaient faire tous leurs efforts pour l'effacer de son souvenir la tourmentait; et, dans son désespoir, elle en voulait à sa famille de ce qui en était l'éloge. Zoé passa la nuit cachée dans la remise, où elle eut bien froid; elle eût été mieux dans l'écurie, mais elle avait trop peur des chevaux pour se hasarder à y pénétrer.

Dès que la fenêtre du salon d'Églantine fut ouverte, Zoé retourna auprès d'elle. La jeune fille la reçut encore mieux que la veille, car c'était maintenant une ancienne amie. — Minette, dit-elle, viens ici. — Zoé ne voulut point répondre à ce nom, et parut même fort mécontente qu'on le lui donnât.

— Mignonne, reprit Églantine; mais Zoé ne voulut pas encore répondre à ce nom.

— Il faut pourtant que je te donne un nom, puisque tu es à moi, dit la jeune fille, et que tu ne peux me dire le tien.

A ces mots, Zoé eut une idée lumineuse : elle sauta d'un bond sur la fenêtre, courut sur les toits jusqu'à sa demeure, et bientôt, franchissant les marches de l'escalier, elle arriva devant la porte de sa chambre. On était encore en train de déménager, tout était ouvert dans l'appartement; les joujoux; les robes de Zoé étaient épars çà et là; on ne savait pas à qui les donner. Comme chacun était occupé, Zoé vit qu'on ne ferait point attention à elle; alors elle s'empara très-adroitement d'un

de ses petits mouchoirs qui étaient rangés en paquet sur une commode, et elle s'enfuit promptement.

Zoé avait elle-même brodé son nom à l'un des coins de ce mouchoir, et à peine fut-elle de retour chez Églantine qu'elle le lui apporta en lui montrant avec sa patte les trois lettres qui composaient son nom. « Zoé! » lut tout haut Églantine. Aussitôt la chatte sauta sur ses genoux; puis elle s'éloigna pour se faire appeler. En vain sa jeune maîtresse essayait de lui donner d'autres noms; la chatte lui montrait toujours celui de *Zoé* brodé sur le petit mouchoir, et Églantine voyant qu'elle ne voulait répondre qu'à ce nom, comprit que c'était celui qu'on lui avait toujours donné et se résigna à le lui laisser.

Ordinairement, c'est la maîtresse qui fait l'éducation de son chat; cette fois, au contraire, c'était la chatte qui apprenait à sa maîtresse comment elle voulait être appelée : cela paraissait fort singulier, mais Églantine savait à quel point les animaux domestiques sont intelligents, et rien ne l'étonnait de leur part.

Voilà donc Zoé établie dans la maison sous son nom véritable : le plus difficile était fait; il ne s'agissait plus maintenant que de se faire dire : *Je te pardonne!...* et le moindre petit crime pouvait amener ce mot-là.

Mais pour se faire pardonner de sa maîtresse, il fallait d'abord la fâcher, et cela n'était pas si facile qu'on aurait pu le croire au premier moment.

On avait donné à Églantine une grande boîte de bonbons qui paraissaient excellents. Zoé apercevant cette boîte, se mit bien vite à dévorer tout ce qu'elle contenait, et attendit joyeusement le retour de sa maîtresse, espérant qu'elle la gronderait.

Mais son espérance fut trompée : Églantine n'était point gourmande; elle vit que Zoé avait mangé ses bonbons, et au lieu de se mettre en colère : — Tu as bien fait, dit-elle; tu as deviné que je les gardais pour toi.

Zoé fut mécontente de tant de douceur; elle résolut de s'en venger.

Églantine dessinait à merveille. Depuis plusieurs jours, elle se hâtait d'achever un paysage qu'elle voulait montrer à son

père ; ce dessin était très-avancé, il n'y avait plus que quelques coups de crayon à donner pour le terminer entièrement.

Zoé, voyant que sa maîtresse avait mis beaucoup de soin à cet ouvrage, pensa que s'il était gâté, elle serait fort en colère. Aussi, un jour qu'Églantine était sortie, la maligne chatte s'empara du dessin, le déchira, le mit en pièces, et lécha si proprement tout le crayon, que les arbres, les ruisseaux, les vaches, les maisons, ne faisaient plus qu'une même chose.

Après ce beau travail, Zoé alla se cacher sous la table pour guetter la colère de sa maîtresse.

Églantine revint peu de moments après. Elle fut d'abord quelque temps avant de reconnaître son dessin dans ces chiffons de papier déchirés qui jonchaient le tapis ; puis, lorsqu'elle se fut assurée que c'était bien son ouvrage qu'on avait ainsi arrangé, au lieu d'entrer dans une grande fureur, comme Zoé s'y attendait, elle se mit à rire.

— Si mon père voyait cela, s'écria-t-elle, comme il se moquerait de moi ! « C'est bien fait, me dirait-il ; pourquoi avez-vous des chats?... »

En parlant ainsi, Églantine ramassa les morceaux de son dessin, les jeta au feu pour qu'il ne restât aucune trace du crime de sa chère Zoé ; puis elle se remit à dessiner et commença un second paysage, comme s'il n'était rien arrivé. Il était impossible de lire sur son visage la moindre impression de dépit.

Cependant Zoé sortit bravement de sa cachette, espérant que sa vue exciterait la colère de sa maîtresse, et qu'après l'avoir grondée, elle lui dirait enfin : « Zoé, je te pardonne ! » mais Eglantine ne la gronda point.

— Cache-toi bien vite, lui dit-elle ; mon père va venir, tu sais qu'il n'aime point les chats.

Et Zoé s'éloigna, triste et découragée.

CHAPITRE HUITIÈME.

ENCORE UNE ÉPREUVE.

Quelques jours après, l'espoir revint dans son cœur. En entrant dans la chambre de sa maîtresse, Zoé aperçut une superbe guirlande de roses que l'on venait d'apporter à l'instant.

La femme de chambre avait eu l'imprudence de la poser sur l'oreiller du lit, pendant que le coiffeur arrangeait les beaux cheveux d'Églantine, qui ne pouvait voir ce qui se passait autour d'elle.

Zoé jugea que l'instant était favorable; sa maîtresse devant aller à un grand bal pour lequel on semblait se parer plus qu'à l'ordinaire, cette guirlande était un objet de la plus haute importance; donc c'était elle qu'il fallait immoler, il fallait l'attaquer sans plus tarder.

Si Églantine avait supporté patiemment la perte de ses bonbons et de son paysage, elle ne serait sans doute pas insensible au massacre de sa guirlande.

Pendant que le coiffeur, affairé, racontait avec vivacité toutes les admirables *coiffures* qu'il avait faites le soir même pour la fête où devait aller Églantine, la chatte sauta légèrement sur le lit et alla bien doucement se coucher sur la guirlande, de manière qu'il n'y eût pas une seule fleur qui ne fût écrasée par le poids de son corps. Il avait beaucoup plu ce jour-là, Zoé avait couru dans la rue et elle joignait à tous ses charmes celui d'être crottée horriblement; si bien que chaque rose fut à l'instant mouchetée, mouillée et fanée, comme si elle avait subi un orage, avec cette différence qu'une rose des champs peut se ranimer au soleil, et que celles-là ne pouvaient plus jamais revivre : les roses de *Batton* ne diffèrent qu'en cela des véritables fleurs.

Quand le coiffeur eut terminé sa natte, qu'il voulut prendre la guirlande pour la poser sur la tête d'Églantine et qu'il saisit, au lieu de ces belles fleurs, les deux oreilles d'un chat... il recula épouvanté.

Quelle fut sa contrariété en voyant ces roses pendantes et meurtries, couvertes de boue, incapables même de figurer sur le chapeau d'une bergère en cabriolet, le mardi gras!

— Mademoiselle, s'écria-t-il en les prenant avec indignation, il me sera impossible de vous coiffer avec cela!

Églantine n'était point coquette, elle avait raison; elle était si belle! La vue de ce paquet de fleurs crottées, loin de la fâcher, la fit rire. — Je ne mettrai pas de guirlande aujourd'hui, dit-elle. Fanny, donnez-moi cette branche de lilas que j'avais l'autre jour; toutes les fleurs vont également bien avec une robe de crêpe blanc.

A ces mots, Zoé s'élança hors de la chambre dans le plus violent désespoir. Elle s'irritait de tant de patience. — Quoi! pensait-elle, pas même coquette! On lui gâte sa parure, et cela, qui ferait tant de peine à d'autres femmes, ne lui donne pas seulement un peu d'humeur!

Zoé reprochait à Églantine sa douceur comme un crime: elle l'accusait d'insouciance; elle ne pouvait lui pardonner un si bon caractère qui renversait toutes ses espérances. C'est ainsi que nous prenons souvent pour un défaut, chez nos amis, une bonne qualité qui nous gêne.

CHAPITRE NEUVIÈME.

LE RESSENTIMENT.

Zoé passa un mois dans la tristesse et le découragement; elle s'ennuyait horriblement d'être chatte et se désolait d'être séparée de sa mère; elle s'imaginait que madame Épernay avait adopté une de ses cousines, et cette pensée la faisait pleurer de jalousie.

Elle désespérait de jamais parvenir à fâcher sa maîtresse, ou du moins elle sentait que, pour l'irriter, il faudrait lui faire une peine sérieuse et elle ne pouvait s'y décider.

Zoé brûlait de reprendre sa première forme, mais il lui en coûtait d'être ingrate et d'affliger cette bonne Églantine

qui avait tant de douceur; cependant le désir de revoir sa mère l'emporta.

Églantine avait un petit frère qui se nommait Frédéric et dans la chambre duquel la chatte ne pouvait jamais entrer. On l'en avait toujours éloignée sévèrement, de peur qu'il ne fût égratigné par elle.

Malgré toute la vigilance des gens de la maison, Zoé trouva le moyen de s'introduire auprès du berceau de l'enfant et de lui donner un grand coup de griffe sur la joue.

Mais il arriva ce qu'elle n'avait pas prévu : l'enfant s'étant vivement retourné, eut l'œil à moitié déchiré. Ses cris attirèrent Églantine. Oh! cette fois, elle fut bien en colère : elle repoussa Zoé avec indignation, et Zoé s'enfuit plus malheureuse encore qu'elle ne l'avait été, car elle vit bien que jamais on ne lui pardonnerait de s'être montrée si cruelle.

Zoé n'osait plus revenir chez sa maîtresse depuis cet événement. Elle errait sur les toits et passait des nuits entières à gémir. Elle ne voyait plus aucune chance de rentrer en grâce auprès d'Églantine. Elle savait que Frédéric était toujours malade, que son œil n'était pas encore guéri; d'ailleurs, elle se rendait justice et sentait bien qu'Églantine ne l'aimerait plus.

Un soir, de plus en plus triste, elle était assise au bord d'une gouttière et réfléchissait amèrement sur la cruauté de son sort; tout à coup elle aperçut une grande clarté dans l'appartement habité par sa jeune victime, dans cette chambre même dont l'entrée lui était si rigoureusement interdite. Une lampe placée auprès du lit de l'enfant avait mis le feu aux rideaux; les gens de la maison étaient à dîner, personne ne pouvait deviner ce danger.

La chambre se remplissait de flammes, et le pauvre petit enfant, suffoqué par la fumée, ne pouvait déjà plus crier.

Zoé vit ce péril : sans perdre la tête, elle s'élança dans la chambre, cassant un carreau de la fenêtre au risque de se déchirer les pattes; puis, se pendant à la sonnette, elle fit un carillon épouvantable qui mit sur pied en un instant tous les domestiques de la maison.

Églantine elle-même accourut tout effrayée : elle se précipita

à travers les flammes, emporta son petit frère dans ses bras, et son émotion fut telle, qu'elle ne s'étonna pas de voir sa chatte pendue à la sonnette.

Les domestiques ne furent pas si indifférents : ils éteignirent d'abord le feu en toute hâte ; puis, quand le danger fut passé, que le pauvre enfant fut rassuré, ils firent de grandes exclamations sur la manière extraordinaire, prodigieuse, inimaginable, dont il avait été sauvé.

— C'était à la chatte, disaient-ils, qu'on devait de le voir encore en vie ; sans elle, il était étouffé. Avec quelle intelligence elle avait reconnu ce péril ! quelle adresse étonnante il lui avait fallu pour s'emparer de la sonnette, et quelle idée merveilleuse lui avait fait s'en emparer !... Cette chatte, ajoutaient-ils, a de l'esprit comme un singe !

Dans leur enthousiasme, ils ne s'offensaient point du tout d'être accourus et d'avoir obéi au commandement d'un chat qui s'était permis de les sonner. Ce qui prouve qu'à force d'esprit, un petit personnage finit par commander à plus grand que lui, sans que nul orgueil s'en étonne.

Églantine, entendant tous ces éloges, voulut remercier sa bonne chatte, à qui elle devait la vie de son frère ; mais Zoé, qui se rappelait le ressentiment de sa maîtresse, n'osait plus s'approcher d'elle ; et dès que Frédéric avait été hors de danger, elle avait regrimpé sur le toit.

Cependant elle n'y resta pas longtemps, car on l'appelait de tous côtés. — Zoé ! disait Églantine d'une voix douce et bienveillante ; et Zoé descendit de la gouttière, ce qui fut très-prudent, comme vous allez voir.

Elle entra timidement dans la chambre de sa maîtresse. — Te voilà enfin ! dit celle-ci en souriant ; mais la chatte alla se cacher sous une table.

— Je ne suis plus fâchée contre toi, ma belle petite chatte, reprit Églantine. Si tu as égratigné l'œil de Frédéric l'autre jour, ce soir tu l'as empêché d'être brûlé ; tu as bien réparé ta faute ; viens donc ici, ne te cache plus.

Mais Zoé ne bougeait pas de sa retraite : elle attendait, elle espérait ce mot merveilleux et magique qu'elle s'ingéniait depuis si longtemps à faire prononcer à sa maîtresse.

Enfin, Églantine, devenant plus pressante, s'approcha de la table : — Viens donc! dit-elle d'une voix caressante, ne crains pas d'être grondée; je ne t'en veux plus... *Zoé, je te pardonne!...*

A peine eut-elle prononcé ces mots, que la prédiction du sorcier s'accomplit : Zoé reprit sa première forme, ce qui la gêna un peu pour sortir de dessous la table; qu'aurait-ce donc été si elle eût cessé d'être chatte pendant qu'elle était encore sur les toits? Ce bonheur l'aurait jetée dans un bien autre embarras, vraiment!

CHAPITRE DIXIÈME.

IL Y A PARFOIS DE BONS MENSONGES.

On devine quelle fut la surprise d'Églantine en voyant sortir de dessous la table une ravissante petite fille, jolie comme un ange, au lieu de la grosse vilaine chatte qu'elle s'attendait à voir paraître.

Zoé, transportée de joie, se jeta aussitôt dans ses bras, lui raconta en peu de mots l'histoire de sa métamorphose, puis elle s'écria, les yeux remplis de larmes : — Ramenez-moi vite à ma mère! oh! comme elle va être heureuse de me revoir!

Églantine, qui était très-sensible, comprit à merveille cet empressement de Zoé; mais elle pensa qu'il serait prudent de prévenir madame Épernay, craignant qu'après avoir été malade de chagrin, elle ne mourût de joie!

Madame Épernay était justement de retour à Paris.

Cette bonne mère était encore très-souffrante; depuis six mois qu'elle avait perdu sa fille, elle n'avait cessé de pleurer. Zoé était impatiente de la revoir, et l'on avait toutes les peines du monde à l'empêcher de courir l'embrasser : elle ne pouvait croire que le plaisir de retrouver son enfant pût être dangereux pour une mère. Les enfants n'imaginent pas qu'il y ait du danger dans le bonheur.

Églantine, ayant pitié de son impatience, se rendit elle-

même chez madame Épernay, cherchant dans son imagination une fable pour préparer ce pauvre cœur de mère, si déchiré par la douleur, au coup inattendu d'un bonheur accablant.

— Madame, dit-elle en s'approchant avec timidité de madame Épernay, qu'elle trouva les yeux humectés de larmes et entourée des objets qui lui rappelaient sa fille; madame, me pardonnerez-vous de venir poser la main sur une plaie saignante?...

— Parlez, mademoiselle, interrompit madame Épernay, qui devinait que c'était de sa chère Zoé qu'il s'agissait; ne craignez pas de m'attrister en me parlant d'elle, j'y pense toujours!

— Vous n'avez eu aucun renseignement sur le sort de votre enfant, depuis le jour où elle a disparu?...

— En auriez-vous? s'écria madame Épernay, dont les yeux brillaient d'espérance; oh! parlez, je vous en conjure.

— Je puis me tromper, poursuivit Églantine en composant toujours son charitable mensonge; j'ai entendu parler, par hasard, d'une petite fille, à peu près du même âge que la vôtre, que des mendiants ont volée il y a plusieurs mois, et....

— Ma pauvré Zoé, quoi! tu vivrais encore! s'écria madame Épernay dans un délire d'espérance.

— Peut-être n'est-ce pas elle, reprit aussitôt Églantine, effrayée de cette trop vive exaltation; je n'ai point vu l'enfant que ces misérables ont dérobée et je ne sais pas si c'est la vôtre; mais si vous me donniez, madame, un portrait ou le signalement exact de la petite fille que vous pleurez, je pourrais....

— Voici son portrait, interrompit madame Épernay, il est ressemblant, quoiqu'elle fût bien plus jolie! — En disant ces mots, elle détacha un médaillon qu'elle portait toujours à son cou. — O mon Dieu! s'écria-t-elle, si je pouvais la retrouver!...

A ces mots, elle tomba évanouie. On vint à son secours, et dès qu'elle fut revenue à elle, Églantine s'éloigna, la laissant se livrer tout entière à ce premier degré d'espoir qu'elle avait fait naître en son cœur.

Madame Épernay passa toute la nuit dans une agitation indescriptible, se livrant à une joie folle, ne doutant pas que

sa fille ne lui fût ramenée le lendemain même; puis se décourageant et croyant que tant de bonheur était impossible.

Le soir, elle avait reçu un billet d'Églantine, qui lui apprenait qu'elle poursuivait ses recherches; mais qu'elle la conjurait de ne point agir de son côté, car la plus grande prudence était nécessaire.

Le lendemain, vers dix heures, madame Épernay vit entrer Églantine dans son appartement. La jeune fille paraissait si joyeuse, que madame Épernay fut préparée à une bonne nouvelle.

— J'ai beaucoup d'espoir, madame, dit Églantine; la petite fille qui est chez les mendiants est blonde, et peut avoir environ huit ans.

— Comme ma fille !

— Elle se nomme Aglaé ou Zoé; ma nourrice, qui m'a conté cette aventure, n'a pu retenir exactement son nom. Ce qu'elle a remarqué particulièrement, c'est que cette enfant a les yeux bleus, bordés de longs cils bruns, et les cheveux très-blonds.

— C'est elle! c'est elle!... Oh! si je pouvais la voir!...

— Ce soir, je la verrai, continua Églantine.

— J'irai avec vous! dit madame Épernay.

— Gardez-vous-en bien. Si la mendiante savait qu'on soupçonnât cette enfant de n'être pas sa fille, elle quitterait Paris à l'instant et nous ne pourrions la rejoindre. Laissez-moi agir seule. Vers les cinq heures, je reviendrai vous rendre compte de ce que j'aurai fait.

En effet, à cinq heures Églantine revint, et madame Épernay, en l'apercevant, courut l'embrasser : car toute la joie qu'allait éprouver le cœur de la mère se reflétait d'avance sur le visage de la jeune fille.

— Mon enfant? s'écria madame Épernay; c'est elle, n'est-ce pas?

— Oui, madame, répondit Églantine toute tremblante c'était bien elle.... Je lui ai parlé; mais vous ne pourrez la voir que demain.

— Pourquoi cela? dit la mère haletante.

— C'est que... aujourd'hui....

Églantine cherchait encore un mensonge; mais cette mère,

qui était là, tremblante, aspirant après sa fille, l'appelant des yeux, lui tendant les bras; cette joie, cette impatience si imposante, si sacrée, l'intimidaient.

— Parlez! dit madame Épernay, pourquoi ne puis-je l'embrasser aujourd'hui?

— Parce que, répondit Églantine en souriant, vous êtes encore trop faible pour pouvoir supporter une telle joie.

— Non! non! s'écria l'heureuse mère; le bonheur nous donne des forces; je puis revoir ma fille sans mourir.... Rendez-la-moi! rendez-la-moi!

Alors on entendit du bruit dans la pièce voisine.

— Je devine!... s'écria madame Épernay hors d'elle-même; elle est ici!... vous l'avez amenée!... Zoé! Zoé! ma fille! ma fille!

— Maman!... répondit une voix chérie; c'est bien moi, je vis!...

Et Zoé, que les gens de la maison retenaient dans l'antichambre, parvenant à s'échapper, courut se jeter dans les bras de sa mère....

M. MARTIN DE MONTMARTRE.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

IL DONNE UN GRAND DINER.

Il était une fois un âne qui avait fait fortune : il jouait à la Bourse, ses spéculations furent heureuses, et il était devenu millionnaire, non pas de ces gros capitalistes qui font mouvoir des États avec leur argent, qui se ruinent à faire des rois; mais un agréable petit richard, aussi millionnaire que peut l'être un âne.

En changeant de condition, cet âne sentit qu'il fallait changer d'allure et même de société; mais comme dans le fond du cœur il était assez bonhomme, et qu'il ne voulait point offenser ses anciens camarades en les mettant tout simplement à la porte, il espéra qu'en adoptant d'autres habitudes, il dérouterait ses amis et qu'ils s'éloigneraient d'eux-mêmes.

Il vendit sa méchante étable, son misérable râtelier; il se fit bâtir une admirable écurie, arrangée à l'anglaise, avec de superbes mangeoires de marbre, des stalles d'acajou, des râteliers de fer jaspé, des lampes de bronze, etc. : c'était un luxe de prince.

Notre âne, qui s'appelait Martin, comme tous les autres ânes, trouvant ce nom trop vulgaire pour un âne parvenu à la fortune, voulut s'anoblir en y joignant le nom de sa ville natale : il s'appela donc d'abord M. Martin de Montmartre, puis M. de Montmartre tout uniment.

Un jour il invita tous ses anciens confrères à un grand repas.

Il s'imagina que le luxe les intimiderait, et qu'eux, accoutumés à boire dans un mauvais seau et à grignoter de mauvaise paille dans une étable, seraient fort mal à leur aise, fort empruntés à la table d'un grand seigneur; car il se croyait déjà un grand seigneur. Il avait fait allumer tous les lustres, pensant que les ânes seraient honteux de sentir leurs bâts ignobles, leurs licous râpés, si cruellement éclairés. Il avait donné ordre qu'on ne servît jamais sur sa table le moindre chardon, et il s'attendait à voir ses convives fort déconcertés; mais il se trompait : les ânes sont plus difficiles à embarrasser qu'on ne pense; ils aiment le luxe et ne s'effrayent point de la splendeur.

Ils furent, au contraire, ravis de l'éclat qui les environnait, ils redressèrent leurs oreilles et leurs cravates (le licou est la cravate de l'âne comme la cravate est le licou de l'homme); la grande lumière qui dévoilait leur misère ne leur fit aucune peur. On servit le dîner : bien loin de regretter l'absence de chardons, ils ne s'en aperçurent seulement pas; ils auraient même été fort étonnés qu'on leur en servît. — Quoi! des chardons! se seraient-ils écriés, dans des râteliers d'acajou! Cela ne se fait pas.

Le maître de la maison les accablait de politesses, d'autant plus qu'il était bien décidé à ne plus les inviter désormais. Le mauvais ton, les façons familières de ces ânes le choquaient outrageusement.

Ils s'amusaient toujours, pour le taquiner, à lui rappeler le temps où ils l'avaient vu pauvre.

— Ah! criait l'un, quand tu allais au moulin, tu ne te doutais guère que tu deviendrais un jour un personnage!

— Te souvient-il, disait un autre, de cette ferme où l'on te faisait rentrer les foins, et des grands coups que te donnait ton maître chaque fois que tu essayais de goûter un peu ta charge? Avoir du foin par-dessus les oreilles et n'en pouvoir manger un seul petit brin, c'était cruel! — Alors chacun riait de cette malice, de ce rire d'âne si bruyant que je m'abstiens d'imiter par convenance.

Et puis, si vous les aviez vus, ces farauds, se moquant de leur hôte, comme de grands seigneurs se moqueraient d'un Mondor; tout prêts à le trouver ridicule parce qu'il avait bon

goût, trouvant mauvais qu'il eût changé son bât pour une selle anglaise; critiquant sa mise, la livrée de ses gens; se parlant bas à l'oreille, souriant avec finesse, et se regardant entre eux malignement : — Il fait le riche, se disaient-ils; quel luxe insolent !...

— Pourvu que cela dure! ajoutait une vieille ânesse fort envieuse.

Ainsi ces ingrats convives ne pouvaient pardonner à leur ami un luxe qu'il les invitait à partager. Ils riaient de lui, parce qu'il faisait pour eux de grandes dépenses; et cependant, s'il n'en eût point fait, ils l'auraient traité d'avare et d'Harpagon.

— Voilà pour les amis! pensa notre richard. Essayons maintenant des indifférents.

CHAPITRE DEUXIÈME.

IL SE LIE AVEC DES ÉLÉGANTS.

Décidé à avoir une autre société et surtout à se débarrasser de la sienne, l'âne se mit à voyager pour rompre les chiens.

Il se rendit aux eaux du Mont-Dore. Là, il fut accueilli avec empressement : tout ce qui est bizarre amuse dans une ville d'eaux. Comme les politesses n'y engagent à rien, on les prodigue; on trouve un dédommagement à l'obligation de se voir tous les jours dans la possibilité que l'on a de ne se revoir jamais.

L'âne s'amusa beaucoup : l'habitude qu'il avait de gravir les montagnes le fit rechercher de tout le monde : il était de toutes les promenades; les femmes se l'arrachaient. Bien qu'il fût ignorant, comme il avait beaucoup voyagé dans sa jeunesse, sa conversation était agréable. Il contait à merveille, et même ce défaut originaire qu'on reproche à ses semblables ajoutait au piquant de son esprit : il était fort entêté dans ses opinions, mais cet entêtement, insupportable dans un chemin de traverse, ou lorsqu'il s'agit de franchir une rivière, appliqué à la

discussion, n'était pas sans charme; il servait à la vivifier et à la soutenir.

M. de Montmartre avait encore d'autres petits talents de société : il chantait avec goût, et pouvait faire sa partie dans un concert; au billard, il jouait mal et payait bien. Aussi il était lié d'amitié avec plusieurs jeunes écervelés, enchantés de réparer leurs pertes à ses dépens.

C'étaient pour la plupart de fashionables Anglais, d'élégants chevaux de courses, tous jeunes lords très-fiers de leur naissance et ne parlant jamais que de leurs aïeux. Les *gentlemen* se moquaient bien aussi quelquefois du parvenu, mais l'âne supportait leur ironie : — J'aime autant, se disait-il, la protection dédaigneuse de ces aimables étrangers que la malveillance envieuse de mes amis; car je ne compte pas sur la bonne affection de ces indifférents, et si leur légèreté peut quelquefois m'offenser, leur ingratitude du moins ne viendra jamais m'affliger.

Cet âne était philosophe, il avait raison : le coup de poignard d'un inconnu déchire moins le cœur que les coups d'épingle d'un ami.

La saison des eaux passée, il revint à Paris; les relations nouvelles qu'il s'était faites lui en rendirent le séjour plus agréable : c'étaient tous les jours des courses au bois de Boulogne, des gageures, des promenades, des dîners sur l'herbe, des plaisirs sans fin.

Les ânes du bois de Boulogne, le voyant avec des chevaux, mis comme les chevaux, galopant comme les chevaux, ne le reconnurent point pour un âne; seulement ils disaient en le regardant courir : — Voilà un bien vilain cheval!

Le richard, n'entendant point cela, se croyait charmant, et comme on admirait tout ce qu'il possédait, il se trouvait beau.

En effet, personne n'avait plus d'élégance et ne menait plus grand train que M. de Montmartre : il avait table ouverte, ses dîners étaient exquis; il avait sa loge à Franconi, et c'était le rendez-vous des merveilleux de Paris; là se faisaient les réputations : ces messieurs encourageaient les débutantes, donnaient le signal des applaudissements; nul n'osait hasarder un bravo avant qu'ils eussent marqué leur approbation, soit en

élevant la voix, soit en inclinant la tête avec bienveillance. On les trouvait bien un peu ridicules, mais ils étaient à la mode et on leur pardonnait tout.

Et pourtant M. de Montmartre n'était pas heureux : sa vanité était flattée, mais il vivait dans une contrainte perpétuelle qui attristait ses plaisirs.

Pour cacher ses honteuses oreilles, son chapelier lui avait conseillé de porter des *oreillettes*, et ces oreillettes le gênaient singulièrement; de plus, elles le rendaient presque sourd, ce qui le privait du plaisir d'entendre les bonnes malices qu'on disait de lui.

Il aimait à se coucher de bonne heure comme un bon bourgeois qu'il était; eh bien! ces jeunes gens le faisaient veiller des nuits entières, et profitaient de son demi-sommeil pour lui gagner son argent au jeu.

Cette existence brillante le fatiguait plus que les corvées de sa jeunesse; il sentait le vide de son âme, il en souffrait, et bientôt sa santé s'altéra sérieusement. Alors les médecins lui conseillant l'air pur de la campagne, il loua aux environs de Paris une écurie de plaisance assez jolie, où il se retira secrètement.

Mais la solitude ne lui réussit pas mieux que le tracas du monde; la maladie de langueur qui le consumait, loin de guérir, s'accrut par le repos, et peut-être il y allait succomber, lorsqu'un jour....

M. DE PHILOMÈLE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE TROISIÈME.

VANITÉ D'ESPRIT.

Dans le même temps vivait un rossignol célèbre, qui, sans être aussi riche que notre âne, jouissait d'une aimable médiocrité. Son nid était confortable, situé dans une belle forêt fréquentée par un grand nombre de ses confrères; en somme, il n'avait pas à se plaindre du sort.

Mais ce rossignol était d'une vanité sordide, si j'ose m'exprimer ainsi; il aurait voulu accaparer toutes les louanges. Si l'on vantait un de ses collègues, on l'offensait, on lui déchirait le cœur : tout éloge donné à autrui lui semblait un vol qu'on lui faisait; si vous aviez le malheur d'écouter avec plaisir son voisin, il vous haïssait pour la vie; il détestait aussi le voisin, et le poursuivait de sa vengeance, lui, sa femme et ses enfants. Ce rossignol était réellement insociable; il ne se plaisait nulle part, boudait tout le monde, et prouvait que le talent n'est rien sans un doux caractère.

— Je suis bien sot, se dit-il un jour, de vivre dans cette forêt; je n'y produis point d'effet, et cela est tout simple : il y a ici cent rossignols qui chantent aussi bien que moi; on ne brille point avec tant de rivaux. Changeons de société : voyons des gens sans talent; voyons des poules, par exemple; leur chant ne fera pas de tort au mien; la voix du coq est sonore, il est vrai, mais elle ne sait point moduler; les pigeons savent peu de musique. Je ne crains personne dans ce monde-là; allons-y.

Il dit, et s'envola vers le grand pigeonnier d'une ferme située à quelques lieues. Les poules étaient rentrées avant la nuit; ces dames avaient craint l'air frais du soir : il les trouva toutes réunies dans le même salon. Elles l'accueillirent avec bienveillance, avec politesse, mais sans empressement.

— On ne sait pas encore qui je suis, pensa-t-il; mais demain j'enverrai ma carte à la maîtresse de la maison, et je vois d'ici son étonnement, sa joie, quand elle apprendra mon nom : comme elle sera confuse d'avoir traité si légèrement la plus grande célébrité du siècle !

Le lendemain, il fit remettre chez les honorables poules qui l'avaient reçu la veille la carte sur laquelle était gravé son nom :

M. DE PHILOMÈLE,

Rossignol.

Il avait ajouté au crayon ce dernier mot, *rossignol,* dans la crainte d'être confondu avec quelque autre oiseau; ce qui était peu probable, car le nom de Philomèle est fort connu.

Il resta deux jours sans essayer de nouvelles visites, afin de ne point paraître trop empressé et de n'avoir pas l'air d'un homme qui ne sait où passer la soirée.

Il attendait aussi quelques politesses de la part du maître de la maison; mais le coq garda son rang, et le nom de M. de Philomèle ne produisit sur lui aucune im ression.

Cependant, le troisième jour, maître rossignol fit sa toilette, se becqueta, secoua ses ailes, mit son gilet marron, ses gants blancs, et se rendit chez la respectable poule qu'il avait le projet de séduire. Or séduire, pour lui, voulait dire se faire admirer; peu lui importait que la femme qui le vantait fût jeune ou vieille, belle ou laide : pour les vrais amateurs d'éloges, la flatterie n'a point d'âge; l'encens a le même parfum, quelle que soit la main qui le brûle.

CHAPITRE QUATRIÈME.

SOUFFRANCES D'AMOUR-PROPRE.

En entrant dans le salon, M. de Philomèle s'attendait à une sorte d'empressement, de trouble, causé par sa présence. — Toutes les jeunes filles vont me regarder, se disait-il; elles voudront inspirer le poëte fameux, l'attacher à leur char capricieux, le faire languir pour qu'il chante ses peines.... — Mais il fut très-surpris de voir qu'elles ne faisaient aucune attention à lui; elles restaient dans un coin du salon à *ricaner* ensemble comme des pensionnaires, et s'inquiétaient fort peu du poëte célèbre qui devait les immortaliser.

L'une d'elles, seulement, dit tout bas à ses compagnes : — Mesdemoiselles, regardez donc ce monsieur, comme il est petit.

Toutes alors se mirent à rire, et puis il n'en fut plus question.

— Ce sont de petites sottes, dit en lui-même le rossignol mécontent; elles ne lisent rien, nos vers leur sont inconnus: je comprends leur indifférence.

En disant cela, il s'approcha des femmes mariées et des mères de famille, qui causaient entre elles; il les trouva très-aimables. Elles lui demandèrent combien de temps il comptait habiter le pays, s'il s'y plaisait un peu, s'il se proposait d'y revenir; mais de ses talents, elles ne dirent pas un mot; de ses vers, pas un éloge, pas même un éloge détourné : il l'aurait si vite compris, le pauvre poëte !

— Ce sont de grosses mères de famille tout à leurs enfants, pensa-t-il; elles ne lisent rien non plus. Voyons les hommes.

Les hommes se composaient d'un coq, de douze pigeons, de sept oies et de huit canards.

Il alla vers le coq et le salua. C'était un gros insolent qui, en parlant, faisait beaucoup de bruit; il était occupé à causer politique, et paraissait fort irrité qu'on l'eût choisi pour représentant, pour emblème d'un parti, sans le consulter. — J'ai toujours été du parti de la guerre, disait-il....

Le rossignol n'en écouta pas davantage ; il détestait les discussions politiques.

Il s'approcha des pigeons : il pensa qu'on pourrait leur parler musique et poésie, s'imaginant que ces oiseaux si tendres devaient aimer les beaux-arts.... Il se trompait.

— Les beaux-arts ! dit un pigeon fort pédant, ils ne servent qu'à énerver l'âme.

— Ils sont bons pour les femmes, reprit un canard avec dédain.

— Pour les vôtres, peut-être, ajouta le pigeon pédant, qui était marié depuis de longues années; mais les colombes sont déjà bien assez sensibles, elles n'ont pas besoin d'être encore exaltées par les arts.

La maîtresse de la maison, qui entendait cette consersation, pensa que si le rossignol paraissait aimer les beaux-arts, c'est qu'il possédait quelques talents.

— Vous êtes musicien ? lui dit-elle avec politesse.

— Un peu, madame, répondit le rossignol en faisant le modeste : nous autres poëtes, nous adorons tous la musique.

— Ah ! vous êtes aussi poëte ?

Cette question charma le rossignol; il se croyait dédaigné, et ce fut une consolation pour lui de voir qu'il n'était qu'inconnu.

— Vous seriez bien aimable de nous *déclamer quelque chose*, s'écria alors une grosse femme qui avait amené ses neuf filles.

Le rossignol se fit prier le temps convenable, puis il se mit à chanter avec d'autant plus de voix qu'il s'était longtemps reposé.

Il chanta à merveille, mais on l'écouta froidement.

— Petite musique ! dit tout bas un pigeon à son confrère.

— Voix de fausset ! dit un canard à son ami.

Quant au grand coq, il ne l'écouta pas du tout. Sitôt qu'on eut demandé des vers à M. de Philomèle, il pensa qu'on lui en demanderait aussi; et, dès lors, il repassa tout son répertoire dans sa tête. Plus moyen de ramener son attention.

Cependant la maîtresse de la maison, qui avait du tact et une grande habitude du monde, s'épuisait en éloges arrangés,

en phrases bienveillantes. — Vous devez être bien fatigué, disait-elle. Voulez-vous boire quelque chose? Que votre voix est légère, qu'elle est flexible! Que d'études il vous a fallu faire pour parvenir à chanter ainsi!

Elle avait beau le vanter, le rossignol voyait bien qu'il n'était pas compris : on flattait ses prétentions, mais on ne sentait pas son talent. On lui disait : « Votre voix est légère, » parce qu'il faisait des roulades et que cela faisait croire qu'il prétendait à la légèreté; mais on ne s'inquiétait pas si ces roulades étaient bien ou mal faites. Et, d'ailleurs, dire à un rossignol : « Vous devez être bien fatigué! » lui dont le métier est de chanter des nuits entières! cela était révoltant, en vérité.

Tant que nul rival ne se mit sur les rangs, le poëte supporta son humiliation. Si une personne ne nous aime point, nous disons : Elle est froide; mais si elle en aime un autre, nous crions à l'injustice. C'est ce que fit notre poëte quand le grand coq se mit à chanter; sa voix glapissante retentit dans toute la cour, et ce fut un concert d'applaudissements : « Quelle méthode admirable! quels beaux sons! il est impossible de mieux chanter! » Quant à ses vers, on les trouvait excellents.

Le rossignol n'y pouvait plus tenir : cette voix fausse lui faisait grincer les dents, ces éloges le révoltaient; il était au supplice, et profitant du moment où tout le monde entourait son rival pour le complimenter, il prit sa canne et son chapeau, et s'envola désespéré.

CHAPITRE CINQUIÈME.

RENCONTRE SINGULIÈRE.

Il voyagea quelques jours, indécis, ne sachant dans quel asile se réfugier; la soif qu'il avait de briller lui faisait fuir ses égaux, ceux qui avaient autant de talent que lui; le désespoir de n'être point compris lui faisait fuir ses inférieurs. Il ne savait plus que devenir.

Triste et mécontent, il alla se percher sur un arbre qui

ombrageait un pavillon élégant; là il resta plusieurs heures à méditer sur les vicissitudes de la vie.

Sous cet arbre se reposait un philosophe qu'une sympathique mélancolie y attirait. Ce philosophe était notre âne. Étendu sur l'herbe fleurie, il pensait... hélas! — Jadis, il eût brouté; mais ses illusions étaient passées.

Tous les deux, âne et rossignol, éprouvaient même tristesse, même ennui, même découragement; je croirais volontiers qu'ils eussent tous deux envisagé le suicide sans horreur, tant leur spleen était profond.

Tandis qu'ils gémissaient ainsi, vint à passer un enfant suivi d'une belle jeune fille.

— Ma sœur, s'écria-t-il en rougissant de plaisir, un âne!...

Et au même instant il courut vers le philosophe et lui fit mille gentilles caresses.

— Il n'a point de maître, dit l'enfant; si nous l'emmenions? Peut-être il s'est perdu. Il a l'air malade! nous le soignerons. Oh! je serais si heureux d'avoir un âne à moi!

— Emmenons-le, dit la jeune fille; si son maître vient le réclamer, nous le lui rendrons.

L'enfant, tout joyeux, prit l'âne par la bride, lui baisa les oreilles tendrement, ces longues oreilles objet de dérision et de mépris, sauta sur son dos et s'éloigna, tout fier de sa conquête.

A peine avait-il fait quelques pas, que le rossignol, jaloux des succès qu'obtenait un âne, fit entendre sa douce voix.

— Mon frère, s'écria la jeune fille à son tour, un rossignol!...

Et elle aussi rougit de plaisir, peut-être même de souvenir.

Elle revint auprès de l'arbre, et le rossignol descendit de branche en branche jusqu'à elle.

— Il a une patte blessée, dit-elle avec compassion; il ne pourra fuir, les éperviers le mangeront. Je vais l'emporter, je le mettrai dans une volière et j'en aurai bien soin. L'entends-tu, mon frère? quelle voix délicieuse!

L'enfant, tout à son âne, n'écoutait pas; rien pour lui ne valait un âne. Que lui importaient les beaux chants du rossignol! le moindre galop valait mieux pour lui que toutes les roulades de Philomèle, et les rossignols ne galopent pas.

La jeune fille, d'une main tremblante, s'empara du rossignol, qui ne fit aucune résistance; elle se hâta de rejoindre son frère, et tous deux cheminèrent joyeusement en se félicitant de leur journée.

— Quelle bonne idée, disait l'enfant, nous avons eue de venir nous promener de ce côté! Toi, qui aimes tant les rossignols, tu en trouves un; et moi, j'ai un âne que je désirais depuis si longtemps.... Oh! que je voudrais donc être arrivé à la maison pour dire à maman que j'ai un âne!

Les deux captifs ne paraissaient pas moins satisfaits de leur aventure : l'âne était si heureux d'être caressé, qu'il ne se sentait plus du tout triste ni malade; le rossignol était si fier du cas que l'on faisait de lui, qu'il se passionnait pour sa jeune maîtresse et jurait de ne jamais la quitter.

Ils arrivèrent au château; on les y installa tous deux, et ils s'y trouvèrent si bien, qu'ils y passèrent le reste de leurs jours, aimé, soigné (ceci est pour l'âne); écouté, fêté (ceci est pour le rossignol).

Après bien des ennuis, des dégoûts, des tourments, ils avaient enfin trouvé le bonheur; chacun d'eux avait rencontré la société qui lui convenait : car pour être heureux, mes enfants, il faut vivre avec les bonnes gens qui nous aiment et à qui nous sommes utiles, ou avec les gens supérieurs, les gens d'esprit, qui apprécient notre talent.

LA FÉE GRIGNOTE.

CHAPITRE PREMIER.

L'ACCUSATION.

La fée Grignote était une petite souris, la plus jolie petite souris qui ait jamais grignoté sur la terre. Elle était d'une gaieté folle; elle avait de petits yeux tout éveillés qui lui sortaient de la tête et lui donnaient une physionomie toute gentille et capricieuse : elle trottait, sautait, jouait toujours; elle ne pouvait rester un seul moment tranquille, si ce n'était pour méditer quelques niches.

Son grand plaisir était de chatouiller les pieds des enfants, de courir à tout moment dans leurs jambes et de les faire rire sans sujet pendant qu'ils prenaient leurs leçons; ce qui les faisait gronder par leur maître, lequel croyait toujours qu'on se moquait de lui.

N'ayez pas peur qu'elle les eût fait rire pendant la récréation! non vraiment : c'était un plaisir permis, et mademoiselle se souciait fort peu de ce qui était permis. Ce qu'elle aimait, c'était le trouble et le scandale : elle n'allait point chatouiller les enfants chez leurs parents, ni au spectacle, ni à la danse, nulle part enfin où l'on doit s'amuser; au contraire, elle les laissait là s'ennuyer tout à leur aise; mais, en revanche, sitôt qu'ils étaient en classe, ou à la messe, pendant le sermon, ce qui était encore plus mal, elle arrivait, toute guillerette et maligne, et il n'était pas d'extravagances qu'elle n'inventât pour faire éclater de rire les pauvres enfants.

Si l'un d'eux se laissait tomber par terre, soudain elle allait chatouiller les autres, et ils en riaient; alors le maître les appelait *sans cœur!* et ils passaient tous pour méchants.

Les enfants, qui ne savaient ce que c'était que la fée Grignote, ne comprenaient rien eux-mêmes à leur gaieté.

— Pourquoi ris-tu? disait l'un à son camarade.

— Moi! je ris parce que je te vois rire. Et toi?

— Moi! je ris de ce grand niais de Mélibert, qui rit là-bas comme un fou. Regarde-le donc, comme il se tient les côtes!

Et tous recommençaient à rire de plus belle; car la fée Grignote se promenait sous la table et s'amusait à les chatouiller à leur insu.

Cependant les maitres se plaignaient fort de l'étourderie des élèves; les punitions, les pensums, pleuvaient sur toute la classe comme grêle. On avait beau mettre en retenue tous les écoliers à la fois, ils n'en continuaient pas moins à rire, et, ce qu'il y a de plus étrange, sans pouvoir expliquer ce qui les avait fait tant rire.

Les parents s'indignaient de ne pouvoir point emmener leurs enfants le dimanche, quand ils se donnaient eux-mêmes la peine de venir les chercher. Ils se fâchaient, ils grondaient, menaçaient leurs fils de ne plus les aimer, et s'en retournaient furieux. Les enfants pleuraient bien un peu en les voyant partir, mais, une fois rentrés dans la classe, la méchante fée venait encore se promener dans leurs jambes, et les rires recommençaient. Ils riaient toujours : en mangeant, en courant, en pleurant même, oui, en pleurant; en pénitence, avec le bonnet d'âne sur la tête! Il est vrai que cette punition, hors de mode maintenant, était bien faite pour amuser.

Deux dimanches s'étaient passés, et deux dimanches tous les écoliers furent mis en retenue, tous, excepté un seul pourtant, qui était toujours si triste et si maussade, qu'il n'y avait pas moyen de le punir pour sa gaieté. Cet élève, plus âgé que les autres, se nommait Louis; mais ses camarades l'appelaient *Louffi,* pour se moquer de sa mauvaise humeur.

Le dimanche matin, Louis fut donc le seul des élèves qui obtint la permission de sortir. Ses camarades le virent s'éloigner avec envie; et le soir, quand il rentra, on l'accabla de mauvaises plaisanteries : on l'appela hypocrite, vieux Louffi, ours, vilain philosophe, et mille autres injures de ce genre.

— Comment fais-tu donc, chien d'hypocrite, pour rester

sérieux quand tout le monde rit, et pour n'être jamais mis en pénitence?

— Je travaille, répondit Louis.

— Belle réponse! Et nous aussi nous travaillons. Cependant il y a des moments où nous ne pouvons nous empêcher de rire; mais toi, pourquoi donc ne ris-tu jamais?

— Parce que je porte des clous à mes souliers.

Cette raison parut si niaise aux écoliers, qu'ils se regardèrent entre eux et qu'ils crurent un instant que leur camarade se moquait d'eux.

— Qu'est-ce que tu nous *chantes* avec tes souliers? dit en haussant les épaules un bel enfant nommé Richemont; à quoi peuvent-ils te servir, tes souliers?

— A donner des coups de pied si forts à la fée Grignote, qu'elle ne vient plus s'y frotter.

— Grignote! répétèrent tous les enfants.

— Qu'est-ce que c'est que la fée Grignote?

— C'est, répondit Louis, une méchante souris qui cause tous vos chagrins.

— Une souris! reprit Richemont; ah! oui, Grignote! c'est un nom de souris. Et tu prétends que c'est elle qui nous fait gronder. Comment?

— Elle se promène sous la table, dans vos jambes, pendant la leçon; elle vous chatouille et cela vous fait rire.

— Eh bien, nous ferons comme toi, nous mettrons des clous à nos souliers.

— Vous feriez bien mieux de mettre une souricière....

— Une souricière à mon soulier! s'écria un petit garçon fort ingénu.

— Eh non, imbécile! une souricière sous la table, avec du lard dedans.

— Du lard! reprit à son tour Richemont étonné. Est-ce qu'on peut prendre aussi une fée avec du lard?

— Certainement! tout comme une autre, dit Louffi, quand cette fée est une souris. Essayez toujours; vous verrez que quand Grignote sera prise, le maître ne vous grondera plus.

Plusieurs enfants refusèrent de croire à l'existence de la fée Grignote, et ceux qui ajoutaient foi à cette explication de leurs rires ne purent admettre qu'une souris fée se laissât jamais attraper, et surtout attraper avec du lard.

CHAPITRE DEUXIÈME.

LE DOS DU MAITRE.

Sur ces entrefaites, le maître entra. Il venait de surveiller un bâtiment qu'il faisait construire dans le jardin, et, sans s'en apercevoir, il s'était appuyé contre un mur nouvellement terminé, de sorte qu'il était barbouillé de plâtre; il en avait le dos tout blanc. Du reste, cela ne l'empêchait pas d'être grave et sévère comme tous les jours.

Les enfants ne l'eurent pas plutôt aperçu avec son dos blanc qu'il promenait dans toutes les classes, que la fée Grignote vint leur chatouiller les jambes et qu'ils se prirent à rire comme des fous.

Les plus jeunes éclatèrent les premiers; les grands se mordaient les lèvres, faisaient semblant de tousser, de ramasser leur plume, qui n'était pas tombée, inventaient enfin toutes sortes de contorsions pour cacher leur envie de rire. Il y en avait un surtout qui se tordait la bouche en grimaces horribles, à travers lesquelles un malin sourire se trahissait malgré lui. Le maître ne fut pas dupe de cette hypocrisie :

— Qu'avez-vous, monsieur? dit-il sévèrement : pourquoi riez-vous ainsi?

— Je ne ris pas, monsieur, répondit l'insolent menteur; c'est un mal de dents que j'ai depuis ce matin, qui me tire la bouche de chaque côté et qui me donne toujours l'air de sourire, quoique je n'en aie pas envie.

A cet indigne mensonge, les écoliers ne purent garder leur sérieux, et la fée Grignote recommença encore ses promenades. Cette fois, le rire fut soudain et général. Louffi, Louffi lui-même, sentit que les clous de ses souliers ne suffisaient

plus pour le défendre. Il se prit à rire, et sa gaieté fut d'autant plus grande qu'elle était rare. C'était un gros rire d'Allemand, une joie de plomb, qui retombait sur le maître comme une injure.

— Vous aussi, monsieur, vous vous mêlez de rire! s'écria le maître dans une fureur impossible à dépeindre; et, en se fâchant, il allait et venait, s'agitait, se retournait en faisant voir chaque fois son grand dos tout blanc, la cause de tant de trouble.

Plus il se démenait, plus les enfants riaient, plus la fée Grignote allait leur chatouiller les jambes.

Enfin, n'y pouvant plus tenir, le maître résolut de prendre un parti violent. — Messieurs! dit-il, tant d'insubordination mérite une punition éclatante : toute la classe est en retenue pour la troisième fois! Pas un de vous ne sortira dimanche; pas un seul, entendez-vous bien?

A ces mots, le maître indigné s'en alla. Mais comme la fée Grignote, effrayée par cette grosse voix, était retournée dans son trou, les enfants ne songèrent plus à rire; et le dos blanc qu'en s'éloignant il leur montra n'excita plus leur gaieté.

La consternation était parmi les élèves : il y avait déjà trois dimanches qu'ils n'étaient sortis, qu'ils n'avaient vu leurs parents, et ils pressentaient combien ceux-ci seraient mécontents qu'on leur refusât encore leurs enfants pour la troisième fois.

Alors les plus petits se mirent à pleurer, parce qu'ils étaient les plus innocents; les plus grands, au contraire, entrèrent dans une extrême fureur, parce qu'ils étaient les plus coupables.

Quand on a des torts, on est bien heureux de s'en prendre à quelqu'un; et ceux même, parmi les écoliers, qui avaient le plus nié l'existence de la fée Grignote, furent les premiers à n'en plus douter dès qu'ils eurent une si belle occasion de l'accuser.

A peine le maître fut-il sorti de la classe que la colère éclata.

— Grignote! s'écrièrent-ils, méchante Grignote! c'est toi qui causes tous nos malheurs!

Ces paroles furent le signal de la révolte.

— Oui, dit Richemont, une des mauvaises têtes de la pen-

sion, c'est Grignote, j'en suis certain; j'ai senti quelque chose qui me poussait les jambes pendant que le maître parlait.

— C'était moi, dit encore le petit enfant tout naïf, qui ne comprenait pas qu'il fallût mentir pour accuser quelqu'un, et qui d'ailleurs se sentait déjà en sympathie avec Grignote.

— Ah! c'était toi? reprit Richemont, impatienté d'être dérangé dans son mensonge. Eh bien, tiens! voilà pour t'apprendre à me pousser les jambes!... — Et le méchant garçon, en disant cela, donna un grand coup de poing au petit ingénu. Puis, transporté de colère, il monta sur une table en criant : — Vengeance!

Et tous ses camarades répétèrent : — Vengeance!

Ce fut un concert d'imprécations contre la malheureuse Grignote : chacun, selon son caractère, lui disait une injure; et comme ils étaient au moins au nombre de trente dans cette classe, c'était un tapage épouvantable; on n'entendait que Grignote... toujours Grignote....

— Maudite Grignote!

— Infâme Grignote!

— Abominable Grignote!

— Perfide Grignote!

— Misérable Grignote!

— Grignote d'enfer!

— Grignote la voleuse!

— Grignotte l'hypocrite!

— Petite scélérate de Grignote!

— Grignote la *mauvaise!*

— Grignote de Grignote!

— Grignote l'intrigante!

— Grignote la *moucharde!*

— Grignote la coquette!... dit enfin un grand écolier de seize ans, pour qui ce mot était déjà une injure.

Quand les imprécations furent épuisées, les regrets commencèrent. Chacun se rappela le plaisir qui lui était promis pour ce troisième et fatal dimanche qu'ils étaient encore une fois condamnés à passer à la pension.

— Dimanche! s'écriait l'un, justement c'est la fête de Saint-Cloud : maman devait m'y conduire!

— Dimanche! s'écriait un autre, c'est aussi la fête de ma tante : nous devions aller goûter chez elle!

— Et moi, papa devait me mener à Franconi!

— Et moi, au jardin des Plantes!

— Et moi, à la messe du roi!

— Et moi, mon oncle qui me donnait un fusil!

— Et moi, mon frère qui m'a acheté un petit cheval!

— Et moi, grand-papa qui me donne une montre!

— Et moi, maman qui est malade!

— Et moi, ma sœur qui se marie!

— Et moi, mon tuteur qui est à Londres!

C'est encore le grand écolier de seize ans qui dit cela. Ce méchant écolier n'était heureux que quand son tuteur était absent.... Mais je n'en finirais pas si je voulais énumérer tous les regrets que la punition infligée à ces enfants faisait naître en leurs cœurs; je me bornerai à raconter leur vengeance.

CHAPITRE TROISIÈME.

LA PRISONNIÈRE.

Celui qui était le beau parleur de la classe déclara qu'il n'y avait pas un moment à perdre, qu'il fallait à tout prix s'emparer de Grignote, que l'on n'aurait de repos que lorsque Grignote serait prise, que la prise de Grignote seule pourrait apaiser la colère du maître. — Le maître est trop juste, criait-il, espérant bien être entendu de lui; il est trop juste, dis-je, pour nous punir du crime d'un autre. Je n'en doute point, dès qu'il saura que Grignote seule est coupable, il nous fera grâce, et toute sa colère sur elle seule retombera.

A ce discours, les écoliers battirent des mains, et l'orateur profita de cet enthousiasme pour demander des fonds, c'est-à-dire l'argent nécessaire à l'achat d'un peu de lard et d'une souricière. Chaque élève apporta la contribution de ses dix centimes, et l'on réunit bientôt une somme assez considérable pour se procurer de quoi prendre toutes les

souris du quartier, même quelques gros rats par-dessus le marché.

On était au jeudi de la semaine et l'on avait encore deux grands jours à donner aux démarches nombreuses qui devaient rendre aux écoliers leur beau dimanche.

Les ruses allaient leur train : la souricière était achetée, le lard même était déjà grilloté; les enfants, pour attirer leur persécutrice, semaient des miettes de pain dans toutes les chambres du collége. C'était pitié de voir tant d'ennemis et tant de courroux contre une si petite souris.

L'espiègle Grignote ne savait rien de ce complot. Depuis le jour de la grande colère du maître, elle s'était enfuie, et se tenait cachée dans une pension de jeunes filles, où elle faisait maintes folies; car les petites filles sont encore plus rieuses que les garçons ne sont rieurs.

Cependant, voyant le calme rétabli chez les écoliers, elle revint le vendredi soir coucher dans son trou ordinaire, bien loin de soupçonner la trahison qui l'attendait.

Quand elle rentra, il n'y avait plus personne dans la classe, tous les élèves étaient dans les dortoirs. La souris se promenait çà et là sous les bancs, et trouvant tant de miettes de pain par terre, elle fut très-agréablement surprise; comme elle les goûtait sans danger, elle ne soupçonnait aucune ruse. De miette en miette, elle arriva jusqu'au perfide lard, dont, hélas! elle ne se défia point, l'imprudente!

A peine eut-elle goûté ce mets trompeur, qu'elle entendit un bruit terrible, terrible pour une souris, celui d'une trappe qui retombe, la souricière se trouva fermée et la souris se trouva prise.

La pauvre fée, en ce moment, fut aussi malheureuse qu'une véritable souris qui serait tombée dans un piége semblable; d'ailleurs, c'était une fée du second ordre, une quasi-fée qui n'avait aucun pouvoir.

Son rôle sur la terre était de faire rire, et rien n'est plus méprisable que cela.

Elle sentit du premier coup toute l'étendue de son malheur, et elle passa la nuit à gémir et à se désoler.

Le lendemain matin, quand les écoliers la virent dans la

souricière, ils éprouvèrent une joie délirante, une joie féroce, une joie de coupables qui triomphent!

— Au chat! au chat! au chat! crièrent-ils aussitôt pour l'épouvanter : car c'est un instinct de cruauté qui nous porte à proclamer devant notre victime le nom de son ennemi; en effet, c'est le plus cruel des outrages.

On posa la souricière sur la table, et les écoliers, s'étant mis sur leurs bancs, s'apprêtèrent à juger Grignote.

D'abord on exposa les griefs, et il y en avait beaucoup : la pauvre fée était toute tremblante. Plusieurs méchants élèves la menaçaient du poing, d'autres lui faisaient de gros yeux; ceux-ci lui disaient mille injures; ceux-là, gaiement cruels, lui faisaient d'ironiques compliments.

— Voyez donc, qu'elle est jolie! disaient-ils. Pauvre prisonnière, elle me fait pitié!

Le petit ingénu, les croyant de bonne foi dans leur intérêt pour elle, et ne sachant pas encore ce que c'est que l'ironie, les prit au mot dans leur bienveillance, et joignit sa pitié sincère et naïve à leur perfide compassion.

— N'est-ce pas, dit-il, qu'elle est bien jolie? elle ressemble à un petit lapin!

Pauvre enfant! cet éloge lui valut encore un coup de poing....

Cependant le maître devant bientôt revenir, il fallait se hâter de forcer la souris à confesser son crime.

— Nous allons te livrer au maître, dit Louffi à la malheureuse fée; sa femme a un chat qui fera justice de toi.

— Au chat! au chat! crièrent-ils encore une fois tous, jusqu'au pauvre ingénu, qui avait peur d'être battu s'il ne criait pas.

— Messieurs, dit la fée, daignez m'entendre. Je confesse que j'ai été bien coupable en attirant sur vous de grands châtiments : je ne chercherai point à m'excuser. Hélas! je le sais trop, ce ne sont pas ceux qui souffrent de nos fautes qui peuvent leur trouver des excuses. Je reconnais les miennes, messeigneurs; aussi n'est-ce point à votre clémence que je m'adresse, c'est à votre raison : c'est au nom de votre intérêt que je parle. Si vous m'accusez près de votre maître, il ne vous

croira pas. Votre cruauté sera inutile, tandis que votre pitié peut vous être profitable.

— Eh bien, soit! dit un des juges, que ce raisonnement venait d'attendrir; nous te laissons la vie; mais jure-nous de ne plus jamais nous faire rire, sinon....

— Hélas! comment pourrais-je faire une promesse qu'il me serait impossible de tenir! Ayez confiance en moi : je ne puis vous jurer de ne plus vous faire rire, mais je m'engage à ne plus vous faire gronder. Cela ne vous suffit-il pas?

— J'accepte volontiers, dit un des élèves; car ce qui m'ennuie, ce n'est pas de rire, c'est d'être toujours en retenue.

— Laissez-moi faire, ajouta la fée; non-seulement on ne vous grondera plus désormais, mais encore vos fautes passées seront pardonnées, et, je vous le promets, vous obtiendrez de sortir dimanche.

— Nous sortirons dimanche? crièrent-ils tous en même temps.

— Je m'y engage, foi de souris et de fée!

Les enfants, au comble de la joie, changèrent aussitôt leur haine en enthousiasme; ils portèrent la fée en triomphe dans sa souricière et lui rendirent la liberté.

Puis, se livrant à l'espérance avec la même vivacité qu'ils s'étaient livrés naguère à leurs regrets, ils recommencèrent leurs acclamations :

— Nous sortirons dimanche! dimanche! dimanche!

— Moi, j'irai à la fête de Saint-Cloud!

— Et moi, à la fête de ma tante!

— Et moi, à Franconi avec papa!

— Et moi, au jardin des Plantes!

— Et moi, à la messe du roi!

— Et moi, j'aurai mon fusil!

— Et moi, je galoperai sur mon petit cheval!

— Et moi, j'irai aux Tuileries avec ma montre!

— Et moi, j'irai à la noce de ma sœur!

— Et moi, je pourrai voir maman!

— Et moi, je pourrai m'aller promener tout seul, sans tuteur!

CHAPITRE QUATRIÈME.

MOYEN INGÉNIEUX.

Mais bientôt ce grand espoir se dissipa. Le soir du samedi était arrivé, et les enfants n'avaient point obtenu leur grâce. Ils commençaient à se défier de Grignote, à se repentir de leur clémence.

La petite fée n'avait pas de temps à perdre pour exécuter ses projets : elle les méditait en silence ; elle guettait une occasion favorable. Quoique très-jeune, et, de plus, souris, elle savait que de l'à-propos seul dépend le succès des coups d'État, et elle attendait avec la patience de l'homme de génie que l'instant d'agir fût arrivé.

Tous les élèves étaient réunis dans le réfectoire : c'était l'heure du souper. On leur avait servi ce jour-là un grand plat de haricots qui n'avaient pas trop bonne mine. La sauce était si claire, si claire, si abondante, que je crois que toute la fontaine y avait passé. Les tristes haricots étaient dans le plat comme submergés.

Richemont, qui, comme nous l'avons déjà dit, était un mauvais plaisant, après avoir inutilement poursuivi un haricot au fond de cet océan, c'est-à-dire dans son assiette inondée de sauce, tout à coup ôta son habit. Cette action inaccoutumée attira l'attention du maître.

— Que faites-vous donc là, monsieur? dit-il avec colère; pourquoi ôtez-vous votre habit?

— Pour aller chercher mes haricots à la nage, répondit Richemont avec effronterie.

Le maître allait se fâcher; mais, au même instant, Grignote vint courir dans ses jambes, et, loin de se mettre en colère, il sourit.

Grignote, encouragée par ce succès, recommença ses promenades, et le maître finit par rire tout à fait de bon cœur avec ses élèves.

Sa femme, qui était très-douce, profita de sa bonne humeur pour lui demander la grâce des pauvres écoliers.

— Voulez-vous punir des enfants parce qu'ils ont ri, lui dit-elle, quand vous-même, qui êtes un homme grave, un père de famille, vous ne savez pas garder votre sérieux? Cela ne serait pas juste.

Le maître se laissa attendrir, et la grâce des enfants fut accordée. Alors ce fut une ivresse générale; ils crièrent tous d'un commun accord :

— Vive notre bon maître!

— Vive Grignote!

— Vive la fée Grignote!

— Grignote la gentille!

— Grignote l'immortelle!

— Grignote l'adorable!

— Grignote la belle!

— Grignote la charmante!

— Grignote d'amour!

— Grignote la mignonne!

— Grignote la favorite!

— Grignote la bien-aimée!

Et depuis ce temps, Grignote est devenue l'amie des petits enfants.

LA DANSE N'EST PAS CE QUE J'AIME.

CHAPITRE PREMIER.

LE PETIT BAL.

Aglaure Bremont était une petite fille spirituelle et assez aimable, mais elle avait un défaut qui la rendait si commune et quelquefois si désagréable qu'on ne pouvait l'écouter sans impatience. Ses discours étaient exagérés, au point qu'on éclatait de rire en les écoutant. — Moi, disait-elle, j'irais d'ici à Orléans sans me reposer! — Or il y a cent vingt kilomètres, comme vous le savez, de Paris à Orléans.

— Demain, disait-elle encore, je me lèverai de bonne heure, et j'aurai fait douze verbes anglais avant le déjeuner.

Son père, ennuyé de ce défaut ridicule, résolut de la corriger. Un jour qu'elle s'écriait dans son langage ordinaire : — Oh! que j'aime la danse! je danserais trois jours et trois nuits sans me fatiguer! — il voulut la prendre au mot, et ordonna que l'on préparât tout chez lui pour un bal magnifique.

Aglaure, enchantée de ce projet, passa tous les jours qui précédèrent la fête à faire des glissades, des jetés-battus, des pas de basque et des battements, etc., etc., pour être en état de mieux danser.... Enfin le jour du bal arriva.

A midi, la femme de chambre entra chez Aglaure, apportant une parure élégante que son père avait commandée pour elle, et la priant de se dépêcher, parce que les musiciens étaient arrivés et que le bal allait bientôt commencer. Aglaure ne voulut pas croire ce qu'on lui disait; elle courut chez son père pour obtenir de lui une explication.

— Est-il vrai que le bal doive s'ouvrir à midi? demanda-t-elle.

— Oui, mon enfant, répondit M. Bremont; ces dames ont désiré que le bal commençât de bonne heure à cause de leurs enfants, qui ne peuvent veiller trop tard; mais toi, ma chère, qui aimes tant la danse, tu pourras rester au bal des grandes personnes toute la nuit, si cela t'amuse.

Aglaure remercia son père de la permission qu'il lui accordait, sans se douter que c'était un piége.

Elle remonta bien vite dans sa chambre, s'habilla en toute hâte et descendit la première dans le salon.

Tous les volets étaient fermés comme s'il eût déjà fait nuit; cependant le soleil pénétrait encore à travers les fentes et les rideaux. Les petites amies, les cousines d'Aglaure, ne tardèrent pas à arriver; et bientôt le salon fut rempli d'enfants de tous les âges, qui sautaient, couraient de tous côtés, et faisaient un tapage et une poussière à ne plus se voir ni s'entendre.

Aglaure sautait plus haut que toutes ses compagnes; elle les animait par sa gaieté. Jamais elle ne s'était tant amusée; elle ne perdait pas son temps à causer ou à s'asseoir, je vous assure; elle ne restait pas une minute en repos. Jamais écureuil ne parut si turbulent. Son père la regardait de temps en temps, et il souriait en pensant à la manière dont tout cela finirait.

Les enfants sautèrent et gambadèrent ainsi jusqu'à huit heures du soir; alors on leur servit un beau goûter, et tous se précipitèrent dans la salle à manger. Ah! ils avaient bien gagné le repas qui les attendait, par tout l'exercice qu'ils venaient de faire!

Aglaure, qui avait sauté comme une petite folle, avait grand'faim, et elle se dirigeait vers la table dressée pour le souper des enfants, non-seulement dans l'intention d'en faire les honneurs, mais aussi pour y faire honneur. Au moment où elle allait s'asseoir, son père l'arrêta : — Le grand bal commence; on t'attend, ma chère; va vite! Il ne s'agit plus de sauter avec des enfants comme une petite fille, il faut aller figurer à la grande contredanse, et prouver à ton maître que tu as profité de ses leçons.

Aglaure s'éloigna tristement, en jetant un regard de regret sur la table et sur toutes les friandises qui la couvraient; elle

voyait avec envie les petits garcons qui se bourraient de brioches, de biscuits, de meringues, de gâteaux de toute espèce : il y en avait un surtout qui mangeait tant, qui était si heureux, qu'il en étouffait.

Il fallut quitter ce beau repas, et aller recommencer un nouveau bal sans s'être reposée du premier, sans avoir pu seulement s'asseoir un seul instant pour souper. Cela était bien cruel; mais Aglaure se souvenait d'avoir dit qu'elle danserait trois jours et trois nuits sans se fatiguer, or il n'y avait pas seulement encore un jour qu'elle dansait, et Aglaure avait bien trop d'orgueil pour crier merci.

CHAPITRE DEUXIÈME.

LE GRAND BAL.

En entrant dans la salle de bal, Aglaure fut ravie du beau coup d'œil qu'elle présentait. A peine âgée de douze ans, Aglaure n'avait jamais vu d'autres fêtes que de petites fêtes de village et quelques bals d'enfants; c'était la première fois qu'elle voyait tant de lustres, tant de dorures, tant de lumières et tant de fleurs. Elle en fut éblouie; elle était toute glorieuse d'être admise dans un vrai bal : cela seul la vieillissait de quatre ans, ce qui l'enchantait.

Tout à coup elle se sentit prise d'un souverain mépris pour ses compagnes qui étaient restées, dans l'autre chambre, à manger des pâtisseries, comme des enfants turbulents qui ne sont bons à rien qu'à gêner les grandes personnes dans leurs plaisirs, et à couvrir de confitures les meubles dorés d'un salon. Combien elle était fière de n'être plus avec elles! Quel dédain elle ressentait pour ce mauvais goûter de petites folles, pour ces misérables gâteaux qui tout à l'heure faisaient l'objet de son envie! Elle ne comprenait plus comment elle avait pu un seul moment regretter tout cela. Il avait fallu bien peu de temps pour changer ainsi toutes ses idées, toutes ses manières et je dirai même toute sa personne. Ceux qui venaient de la

voir tout à l'heure gambader, sautiller, dans le petit bal, ne pouvaient la reconnaître, maintenant qu'elle était si sérieuse, si triste, et qu'elle se tenait si droite.

Elle s'efforçait de prendre un air très-grave pour se vieillir; ce qui faisait que plusieurs personnes, qui ne comprenaient rien à tout cela, lui trouvaient un air maussade et crurent qu'on l'avait grondée. Elle n'était pourtant pas de mauvaise humeur, bien au contraire; jamais elle n'avait été plus contente d'elle-même et plus heureuse.

Ce fut bien autre chose encore lorsqu'un grand jeune homme habillé de noir, avec un gilet à la mode, un lorgnon et des gants blancs, vint la prier sérieusement à danser, lorsqu'il prononça, en s'inclinant avec respect, ces paroles consacrées : — Mademoiselle, voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder la première contredanse?

Aglaure fut si flattée qu'elle put à peine répondre : — Oui, monsieur, avec plaisir.

Avec plaisir! cela était bien sincère, en vérité. Aglaure allait enfin danser sérieusement, et avec un vrai danseur, un jeune homme qui avait des gants! un *cavalier* qui lui disait : — Mademoiselle, voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder la prochaine contredanse? — et non plus avec un méchant petit *gamin* qui lui criait, d'un bout du salon à l'autre : — Ma cousine Aglaure, viens-tu danser avec moi!...

Que cette façon familière de l'inviter lui paraissait inconvenante maintenant!

CHAPITRE TROISIÈME.

LES HUIT DANSEURS.

Aglaure était si contente, qu'elle ne s'apercevait plus qu'elle était fatiguée.

Elle dansait fort bien, avec beaucoup de grâce, et comme on l'admirait et que le succès donne des forces, elle oubliait qu'elle avait déjà sauté toute la matinée; elle se croyait encore à sa première contredanse. La vanité fait des prodiges : elle

donnerait des jambes à un goutteux; oui, je suis sûre que si l'on disait longtemps à un goutteux qu'il danse bien, il finirait par faire des entrechats. Ce que j'affirmerai, c'est qu'Aglaure serait allée se coucher de très-bonne heure ce jour-là si on ne l'avait pas admirée, car jamais elle n'avait ressenti tant de lassitude.

A mesure qu'on la regardait, elle s'animait, elle se redressait; elle mettait les pieds tellement en dehors, qu'elle manquait de tomber à chaque instant.

— Vous aimez beaucoup la danse, mademoiselle? lui dit son danseur.

— Oui, monsieur.

— Et vous avez raison, car vous dansez à merveille.

Alors elle mit les pieds encore plus en dehors, et chancela.

— Le parquet est fort glissant, reprit le danseur.

Puis, la contredanse finie, il la reconduisit à sa place.

Aussitôt un autre jeune homme vint la prier à danser; puis un troisième, puis un quatrième, puis un cinquième, puis un sixième, etc., etc. Elle ne savait plus où donner de la tête : elle avait beau répondre : — Je suis engagée. — Ce sera pour la seconde, répliquait-on. Il n'y avait pas moyen d'en éviter un seul.

Six contredanses en perspective, quand elle en avait déjà dansé au moins douze, car elle dansait depuis midi! cela paraissait un peu dur. Mais on la trouvait si jolie en dansant, il était impossible de refuser. La vanité ne fait pas grâce; elle veut des succès! des succès! toujours des succès! dussions-nous en mourir.

Les deux contredanses qui suivirent ne furent pas très-pénibles : Aglaure s'efforça moins de se tenir droite; elle ne pensa pas tant à mettre les pieds en dehors, et elle en parut d'autant plus gracieuse.

La quatrième contredanse fut moins agréable : Aglaure avait pour danseur un petit jeune homme très-gros et très-rouge, qui était tout essoufflé, et qui se donnait de grands coups dans le nez avec son mouchoir pour se rafraîchir.

— Vous aimez beaucoup la danse mademoiselle? dit-il d'une voix entrecoupée; moi aussi, ajouta-t-il sans attendre de

réponse; mais, à Paris, on danse trop vite, cela étouffe. Dans mon pays, on valse très-doucement, et cela est beaucoup moins fatigant, je vous assure. Je n'ai encore dansé ce soir que quatre contredanses... eh bien, je le confesse, je suis fatigué!

Ces paroles rappelaient à Aglaure combien elle-même devait être fatiguée, et elle commença à sentir que son courage l'abandonnait.

Le cinquième danseur était un grand jeune homme sec et triste, qui marchait en mesure plutôt qu'il ne dansait, qui semblait plutôt remplir un devoir que se livrer à un plaisir, et dont l'air résigné voulait dire : — Il faut bien faire danser la fille de la maison, j'ai été présenté ici comme danseur.

Cependant, il se crut obligé d'adresser quelques paroles de politesse à Aglaure.

— Vous aimez beaucoup la danse, mademoiselle? lui demanda-t-il.

— Beaucoup, monsieur, répondit-elle en détournant la tête; et le danseur ne chercha point à continuer la conversation.

Le sixième danseur était un Allemand, qui lui dit : — Ché fois que fous aime peaugoup à tanzer, matemoisselle?

Le septième était un Italien, qui lui dit : — Danser vous plaît, signorina?

Le huitième était un Anglais, qui lui dit aussi, mais très-vite : — Vous haime le danse?

Et Aglaure se demanda pourquoi ses danseurs, français, allemand, italien, anglais, lui disaient tous la même chose. C'est que, dans le monde, on n'a pas autre chose à dire à une petite fille de douze ans. On peut causer avec une jeune personne des livres qu'elle a lus, de l'opéra qu'elle a vu la veille, de musique, de peinture, des gens du monde qu'elle connaît; mais à une petite fille, que dire? Quand on ne connaît pas intimement sa poupée, on ne sait vraiment pas de quoi lui parler.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LA TRENTIÈME CONTREDANSE.

Aglaure, désenchantée, se dégoûtait de la danse à mesure qu'on cessait de l'admirer, et ses danseurs lui paraissaient moins aimables; elle regrettait presque les méchants petits cousins, qui disaient des folies à mourir de rire.

Épuisée de fatigue, elle s'ennuyait et cherchait un prétexte pour se retirer, lorsqu'un ami de son père, un ancien colonel âgé de quarante-cinq ans environ, l'ayant aperçue, vint à elle et s'écria : — Te voilà, ma jolie petite Aglaure; comme tu es grandie! Je veux faire un extraordinaire en ta faveur, je veux absolument danser avec toi : voilà, ma foi, quinze ans que cela ne m'est arrivé. Allons, viens vite! j'entends les violons, nous n'avons pas un moment à perdre.

Aglaure fut bien obligée de le suivre, mais elle n'était pas si pressée que lui d'arriver.

La pauvre enfant ne voulait pourtant pas désobliger le vieil ami de son père en refusant de danser avec lui; il avait toujours été si affectueux pour elle, qu'elle l'aimait sincèrement; aussi, quoiqu'elle fût déjà bien fatiguée, le désir de faire plaisir à un ami la soutint, comme la vanité l'avait fait naguère, et elle trouva encore cette fois le courage de danser.

Cependant cette contredanse fut un supplice; car son vieux danseur, profitant de la familiarité permise à un ancien ami, ne laissait pas à Aglaure un moment de repos; il ne lui faisait grâce d'aucune des *figures*, tant il était fier de se les rappeler. Il dansait de tout son cœur; il avait mis ses gants verts pour faire le jeune homme, et il avait quitté ses lunettes bleues. Chaque fois qu'il s'agissait de balancer, au lieu d'un *demi-tour de main*, il en faisait douze; et la pauvre Aglaure était si étourdie, qu'elle manqua de se trouver mal.

Son père, la voyant si abattue, eut pitié d'elle. — Il est bientôt une heure, ma fille, tu devrais t'aller coucher, lui dit-il; je crains que tu ne sois un peu fatiguée.

Mais Aglaure, qui voyait que son père ne pouvait s'empêcher de sourire en disant cela, se redressait promptement. — Moi! non vraiment, reprenait-elle; je compte bien danser toute la nuit.

Et M. Bremont, pour lui donner quelques moments de repos, allait dire aux musiciens de jouer une valse; Aglaure, ne sachant pas encore valser, pouvait alors s'asseoir quelques instants.

Elle espérait toujours que les danseurs l'oublieraient, ou bien que plusieurs d'entre eux seraient forcés de s'en aller pour reconduire leurs sœurs ou leurs mères; car déjà quelques jeunes personnes avaient quitté le bal. Aglaure les voyait partir avec envie; tandis qu'elles mettaient leurs manteaux et s'éloignaient : — Qu'elles sont heureuses! pensait Aglaure, elles vont se coucher et dormir....

Chaque fois qu'elle reconduisait une femme, elle prolongeait les adieux de politesse, espérant que les contredanses étant commencées, elle pourrait en manquer une au moins; mais les danseurs étaient implacables : ils la poursuivaient jusque dans l'antichambre et la ramenaient impitoyablement à sa place.

Cette musique bruyante et continuelle, jointe à la fatigue qui l'accablait, commençait à l'étourdir : elle voyait tourner tous les objets; son regard était troublé. Le sommeil, auquel elle refusait de s'abandonner, engourdissait toutes ses pensées; elle ne savait plus bien où elle se trouvait. Cette danse éternelle lui semblait un cauchemar pénible, auquel elle ne pouvait se soustraire. Elle se sentait oppressée. Ces mots fatigants retentissaient comme une condamnation à ses oreilles :

A vos places!
La chaîne anglaise!
Balancez à vos dames!
En avant deux!
La main droite!
La queue-du-chat!
La pastourelle!
Chassez les huit!

Souvent elle allait se réfugier sur un canapé, dans un joli boudoir qui terminait les vastes salons; et là, elle essayait de se reposer quelques instants. Mais bientôt elle était interrompue dans son demi-sommeil par ces mots terribles :

— Mademoiselle, j'ai trouvé un vis-à-vis; la contredanse va commencer.

Et puis revenait cet odieux refrain :

La chaîne anglaise!
Balancez à vos dames!
En avant deux!
La main droite!
La queue-du-chat!
La pastourelle!
Chassez les huit!

Quelquefois aussi, Aglaure allait rejoindre son père, qui jouait au whist dans le salon voisin; elle prenait un air joyeux en s'approchant de lui.

— Êtes-vous heureux au jeu ce soir? demandait-elle avec gentillesse.

— Oui, mon enfant, répondait M. Bremont; mais comment n'es-tu pas encore couchée?

— Oh! c'est que je m'amuse beaucoup.

Alors, un danseur venait la chercher, et le même refrain reprenait :

La chaîne anglaise!
Balancez à vos dames!
En avant deux!
La main droite!
La queue-du-chat!
La pastourelle!
Chassez les huit!

« Chassez les huit! » ce mot seul lui faisait plaisir à entendre.... Du moins, c'était la fin, c'était un repos....

CHAPITRE CINQUIÈME.

UN PEU DE FATIGUE.

Il était déjà quatre heures du matin; on était au printemps : le jour venait de paraître.

Une fenêtre était ouverte, dans un des grands salons, déjà désert. Aglaure alla s'asseoir sur une banquette qui était devant la fenêtre; elle regarda tristement dans la rue. — Il faisait jour quand le bal des enfants a commencé, pensa-t-elle; la nuit s'est passée, le jour est revenu, et je danse encore!

Mais aussi, elle se souvint d'avoir dit qu'elle danserait trois jours et trois nuits sans se fatiguer, et elle se trouva bien ridicule d'avoir dit cela.

Cependant, voyant que le bal était près de finir, elle voulut continuer à faire preuve de courage et attendre que tout le monde fût parti. — Quand il n'y aura plus de musiciens, dit-elle, on ne me forcera plus à danser.

— Eh! qui donc vous y forçait, petite folle, si ce n'est votre orgueil et votre entêtement?

Voilà ce que je lui aurais répondu, si j'eusse été là; mais, je dois l'avouer, je n'avais pas été priée à ce bal.

Déjà plusieurs laitières passaient dans la rue avec leurs petites charrettes, et s'impatientaient fort en voyant les voitures du bal qui obstruaient la circulation.

— Peut-on se coucher si tard, disaient-elles, et gêner ainsi le pauvre monde! ne peuvent-ils pas s'amuser sans encombrer le chemin?

Aglaure entendait ces paroles : — Si nous nous amusions! pensait-elle.

L'air frais du matin l'engourdit à un tel point, qu'elle n'entendait la musique de la fête que comme un son lointain, qui peu à peu s'affaiblissait. Ces fatales paroles retentissaient toujours à son oreille :

La chaîne anglaise!
Balancez à vos dames!
En avant deux!
La main droite!
La queue-du-chat!
La pastourelle!
Chassez les huit!

Mais Aglaure n'en comprenait plus le sens. Elle s'était mise à genoux sur la banquette et avait appuyé ses deux bras sur la balustrade de pierre pour se soutenir; insensiblement sa tête s'inclina, se posa sur ses mains, et bientôt Aglaure s'endormit. Le mouvement qu'elle fit en se penchant dénoua ses cheveux, et le peigne qui les retenait tomba dans la rue, ainsi qu'une petite fleur qui composait toute sa parure.

Le jeune homme avec qui elle devait danser la dernière contredanse la chercha quelque temps; mais il ne put la trouver, car elle était cachée par les rideaux de la fenêtre, fermés derrière elle. Aglaure resta ainsi endormie tout le temps que l'on dansa le *cotillon*.

Son père, ne la voyant plus, pensa qu'elle était allée se coucher, et il comprit qu'elle devait avoir grand besoin de dormir.

Le sommeil d'Aglaure était si profond, qu'elle ne sentait pas le froid de la pierre à travers ses gants blancs, qui seuls défendaient ses bras; elle n'entendait point le bruit extérieur, qui s'augmentait à chaque instant.

Peut-être elle serait restée jusqu'au soir à cette place, si un commissionnaire n'eût remarqué sur le pavé un peigne dont les dents venaient d'être brisées et une jolie petite fleur artificielle qui semblait n'être là que depuis peu de temps.

Un mouvement bien naturel lui fit lever les yeux pour découvrir la fenêtre d'où étaient tombés ces objets : alors il aperçut une longue chevelure pendant sur la balustrade.

Effrayé à cet aspect, il recula de quelques pas, et vit Aglaure qui dormait. Comme elle ne faisait aucun mouvement, que ses cheveux étaient épars, et qu'il allait souvent à l'Ambigu voir

des mélodrames, il ne douta pas qu'elle ne fût morte et même un peu assassinée.

Il frappe à la porte et réveille la portière, qui dormait sur son poêle.

La portière réveille la femme de chambre, qui dormait dans un fauteuil.

— Un malheur est arrivé dans votre maison! lui dit le commissionnaire; mais la femme de chambre étendait les bras et ne comprenait rien à ce qu'on lui disait.

— Un grand malheur est arrivé dans cette maison! répéta le commissionnaire, impatienté de leur indifférence; un assassinat! ajouta-t-il pour produire plus d'effet.

— Un assassinat! s'écria la portière.

— Oui, reprit-il, une jeune fille a été assassinée pendant la fête. (Ceci était une vraie phrase de mélodrame.)

— Ah! mon Dieu! s'écria la femme de chambre, ce doit être mademoiselle Aglaure; je l'ai attendue toute la nuit, elle n'est pas venue....

Alors la femme de chambre entra dans le bal tout effarée.

— Monsieur, dit-elle en s'adressant à M. Bremont, un grand malheur est arrivé pendant la fête : mademoiselle Aglaure....

— Ma fille! s'écria M. Bremont inquiet.

— Oui, monsieur... un homme l'a vue évanouie à une fenêtre.... Je dis évanouie, pour ne point effrayer monsieur, ajouta-t-elle en se penchant vers les gens qui l'écoutaient.

A ces mots, toutes les personnes qui se trouvaient encore au bal s'émurent; les danses furent interrompues, et chacun se portant aux fenêtres des divers salons, tous les rideaux furent ouverts en un instant.

— La voilà! la voilà! cria bientôt un des jeunes danseurs qui avaient *assassiné* Aglaure; et ce fut à qui se précipiterait de son côté.

— Elle est à genoux, dit l'un.

— Elle dort profondément, dit un autre.

— Elle est évanouie! cria un troisième; il faut la faire revenir à elle.

— Gardez-vous-en bien! reprit à son tour M. Bremont; laissez-la, au contraire, dormir jusqu'à demain : elle a besoin de repos, je vous l'assure, et je parie que vous pourrez l'emporter d'ici sans la réveiller.

CHAPITRE SIXIÈME.

UNE BONNE IRONIE CORRIGE.

Castigat ridendo mores.

En effet, on transporta la petite fille endormie dans sa chambre; on la déshabilla, on la plaça dans son lit sans qu'elle s'éveillât, même un peu.

Le lendemain, à cinq heures du soir, lorsqu'on allait se mettre à table, elle dormait encore; pourtant il fallut bien se lever.

Son père et ses cousines, réunis dans le salon, attendaient avec impatience son arrivée. Dès qu'elle parut, ils l'accueillirent par de grands éclats de rire; et la pauvre Aglaure, bien honteuse, voulut s'éloigner.

— Viens, mon enfant, dit M. Bremont; ne pleure pas : je suis certain que te voilà corrigée.

— Oh! oui, dit Aglaure en pleurant; jamais de ma vie je ne danserai plus!

— Prends garde, ceci est encore de l'exagération, reprit M. Bremont en souriant; ne t'engage pas si vite à renoncer à la danse : dans un an, tu l'aimeras peut-être encore plus que tu ne crois.

— Aglaure, dit une de ses cousines, qui était fort maligne, tu ne veux donc pas venir ce soir au bal chez madame de Volnar? on dit qu'il sera charmant.

— Méchante! reprit Aglaure avec tristesse; tu vois bien que je ne peux plus marcher.

— Allons, mesdames, ne la tourmentez pas, reprit M. Bremont en embrassant sa fille; ne pensons plus à cette histoire.

Je vous assure que ma fille ne retombera pas dans une semblable faute.

Alors on changea de conversation ; mais la malicieuse petite cousine, s'étant mise au piano, joua ce vieil air bien connu : *La danse n'est pas ce que j'aime....*

Toute la famille rit de cet à-propos. Cette plaisanterie fut adoptée par la suite ; ce vieil air devint un langage, et quand Aglaure était tentée de retomber dans son ancienne exagération, on n'avait qu'à lui chanter : « La danse n'est *plus* ce que j'aime... » pour la faire aussitôt rentrer dans la vérité.

Ce conte nous apprend, mes chers neveux, que l'exagération est un défaut vulgaire, et que le seul moyen de corriger les personnes exagérées dans leurs discours et dans leurs sentiments, c'est de les forcer à tenir leurs promesses.

LE CHIEN VOLANT.

CHAPITRE PREMIER.

LES CHIENS ET LES OISEAUX.

La princesse de Valencourt était une grande dame fort en renommée dans Paris. On racontait d'elle des choses merveilleuses, d'éminents services rendus par elle à ses amis, comme on n'en prodigue pas de nos jours ; des histoires de condamnés à mort sauvés par son pouvoir d'une manière qui sentait le prodige, et mille choses de ce genre que le vulgaire avait peine à comprendre. Aussi les petits esprits, qui n'aiment point à s'étonner et veulent tout expliquer, même ce qui est impossible, trouvaient plus commode de la regarder comme une fée. — C'est une fée ! se disaient-ils ; et cela répondait à tout.

Cette princesse possédait, à quelques lieues de Paris, un château superbe, où elle passait toute l'année, et qui renfermait des merveilles. C'étaient des pianos qui faisaient de la musique tout seuls ; des chanteurs invisibles qu'on entendait tout à coup dans les airs, sans savoir d'où venaient leurs voix ; des fleurs qui fleurissaient toute l'année, sans qu'un seul jardinier pensât même à les arroser.... Je n'en finirais pas, si je répétais tout ce que l'on racontait de ce séjour de délices.

Parmi les beautés de ce lieu, ce qui attirait le plus l'attention des voyageurs était une admirable volière où se trouvaient réunis les oiseaux les plus rares, les plus jolis, venus de toutes les parties du monde. Leurs ailes, brillantes de pourpre, d'iris, d'or et d'azur, éblouissaient les yeux ; et leurs ramages, quoique très-différents, semblaient s'harmoniser pour ravir les oreilles.

Ils s'attachaient par centaines aux riches barreaux de leur cage dorée, et lorsqu'ils se tenaient là immobiles, cette cage avait l'aspect d'un immense canevas d'or bordé d'oiseaux de mille couleurs.

On admirait aussi les beaux équipages de chasse de la princesse, et une meute nombreuse composée de chiens de toute espèce, lévriers, bassets, chiens d'arrêt, chiens de Terre-Neuve, chiens couchants, chiens anglais, chiens turcs, enfin chiens de tous les pays. On avait le plus grand soin de ces messieurs, qui étaient logés dans un chenil superbe.

La princesse, qui était fort généreuse, donnait souvent les petits de ses chiens à ses amis, et c'était plaisir de voir comme ils la courtisaient pour en obtenir. Ces chiens étaient élevés comme des fils de roi : ils avaient des gouverneurs attachés à leurs personnes, qui leur enseignaient toutes les sciences, c'est-à-dire toutes celles qu'il importe à un chien d'étudier, telles que la chasse, la danse, l'art de rapporter, de fermer une porte avec les pattes, de faire l'exercice avec un bâton, comme les conscrits, et bien d'autres talents encore.

Les enfants des amis de la princesse ne se faisaient jamais longtemps prier pour aller lui faire une visite; ils s'amusaient beaucoup dans son jardin à regarder les oiseaux et à faire danser les chiens. Tous les dimanches, en quittant le collége, Léon de Cherville se rendait au château de la fée-princesse avec sa mère, et il ne s'en retournait jamais le soir à Paris sans avoir un peu les larmes aux yeux... c'est qu'on ne pouvait quitter ce beau séjour sans regret.

Un dimanche, c'était après la distribution des prix, Léon venait d'arriver au château, comme à son ordinaire : — Je suis très-contente de toi, Léon, lui dit la princesse avec bonté; tu as obtenu deux prix cette année : c'est un beau succès; je veux aussi te récompenser.

La fée, à ces mots, l'emmena dans le jardin, et, s'étant arrêtée devant la grande volière : — Regarde bien ces oiseaux, dit-elle; je te donnerai celui que tu aimeras le mieux.

Léon alors sauta de joie en battant des mains, et se mit à dévorer des yeux tous les oiseaux.

C'était précisément l'heure de la promenade des chiens, ils

sortaient un à un de leur chenil, chacun tenu en laisse par un précepteur.

Léon ne les eut pas plutôt aperçus, qu'il courut à eux et se mit à les caresser en jouant.

— Ah! tu préfères les chiens? dit la princesse; alors je t'en donnerai un.

— J'aime bien aussi les oiseaux, reprit Léon.

— Eh bien, ce sera comme tu voudras, choisis. Que veux-tu que je te donne, un chien ou un oiseau?

— Je voudrais avoir les deux, répondit l'enfant en souriant.

— Un chien et un oiseau! s'écria madame de Cherville, qui n'aimait ni l'un ni l'autre; c'est trop, mon fils; tu ne pourras avoir soin des deux à la fois, et d'ailleurs ils ne sauraient bien vivre ensemble : choisis, c'est tout ce que je puis te permettre.

Léon fit une petite moue qui n'était pas très-aimable.

Il retourna vers la volière, et regarda tous les oiseaux; puis il revint près du chenil, et regarda tous les chiens, sans pouvoir jamais se décider.

La princesse riait de son incertitude et des tourments qu'il éprouvait. En effet, c'est un grand supplice que de choisir entre deux choses qu'on aime également.

— Léon, dit la fée, je te laisse jusqu'à demain pour te décider : tu viendras déjeuner avec moi sans ta mère, qui ne se lève pas de si bonne heure que nous; et je suis sûre que nous nous entendrons à merveille.

La princesse prit un air fin en disant ces derniers mots; que Léon interpréta favorablement. Le mystère pour les enfants gâtés est toujours brillant d'espérance.

CHAPITRE DEUXIÈME.

TOUJOURS INDÉCIS.

Le lendemain, dès quatre heures du matin, Léon était levé, tant il avait d'impatience de revoir la fée. Tout le monde dormait encore lorsqu'il arriva au château, situé à peu de distance de la terre que madame de Cherville habitait pendant l'été.

Léon, en attendant le réveil de la princesse, recommença ses courses indécises du chenil à la volière et de la volière au chenil.

— Que cet oiseau rouge a de belles ailes! pensait-il. Oh! oui, c'est un oiseau que je veux.

Puis, un moment après : — C'est si amusant d'avoir un chien, se disait-il, qui vous suit partout, qui vous caresse, qui rapporte, qui va à la chasse, qui fait l'exercice! car enfin un oiseau n'est bon à rien : il chante dans sa cage et voilà tout.

Bientôt après il reprenait : — Sans doute; mais c'est commun d'avoir un chien : tout le monde peut avoir un chien, tout le monde n'a pas un bel oiseau qui vient des Iles.

La princesse le surprit encore dans cette incertitude.

— Eh bien, Léon, dit-elle, es-tu décidé?

— Oui, madame; c'est un oiseau que je désire.

— Comment! tu ne préfères pas un chien? j'en ai un qui est si intelligent!

— Alors je le prendrai; vous avez raison, je préfère un chien.

La fée se mit à rire; et tout le temps du déjeuner, elle s'amusa de l'indécision de l'enfant.

Un domestique, s'approchant de Léon, dit : — Monsieur veut-il du café ou du thé?

— Du thé, répondit Léon; mais aussitôt il se reprit : — Non, non, du café! j'aime mieux du café : on ne m'en donne jamais chez ma mère.... Cependant, le thé... mais non, du café!...

Et le domestique restait pendant ce temps immobile avec son grand plateau, attendant que Léon se fût décidé.

— Servez-lui du thé et du café, dit la princesse; il a fait une longue course ce matin, il s'est levé à quatre heures et il doit avoir grand'faim.

Léon fut surpris de voir que la princesse était instruite de l'heure à laquelle il s'était levé; il se rappelait aussi que la veille elle lui avait parlé des deux prix qu'il avait obtenus au collége, sans que personne lui en eût rien dit. — Elle devine tout, pensa-t-il; c'est une femme extraordinaire.

Après le déjeuner, la princesse se leva d'un air grave, et s'adressant à Léon, elle dit : — Suivez-moi.

L'enfant pressentit qu'il allait se passer quelque chose d'étrange, puisque la princesse, qui ordinairement le tutoyait, venait de lui dire : *Suivez-moi,* d'un ton si solennel.

La fée tenait une petite clef d'ivoire à la main; elle l'approcha du mur, où cependant on ne voyait point de serrure, et au même instant une porte, jusqu'alors invisible, s'ouvrit : ce dont Léon parut fort étonné.

Il suivit la princesse dans un étroit et long corridor, où ils marchèrent pendant un quart d'heure environ. L'obscurité était profonde; mais Léon n'avait point peur. Enfin il entendit le bruit d'une serrure qu'on ouvrait, et il se trouva dans un magnifique pavillon chinois situé au bord d'une rivière.

CHAPITRE TROISIÈME.

FLEURS MERVEILLEUSES.

Le soleil éclairait de toutes parts ce pavillon et faisait briller les riches couleurs des tentures de soie qui recouvraient les murs du salon. Ce salon était presque tout à jour, et ses huit fenêtres étaient ornées de superbes vases du Japon, remplis de fleurs et d'arbustes que Léon n'avait jamais vus nulle part, même dans les serres les plus renommées.

— Noireau n'est pas ici? dit la fée en entrant dans le pavillon; il attend peut-être qu'on l'appelle. Faites-moi le plaisir de sonner, ajouta-t-elle en s'adressant à Léon.

Mais Léon regarda de tous côtés et il ne vit point de sonnette.

— Cueille une de ces fleurs, continua la fée en indiquant à Léon une grappe de clochettes blanches qui retombaient gracieusement des branches d'un bel arbuste que l'enfant contemplait avec admiration.

Léon obéit; mais, pour cueillir la fleur, il secoua tout l'arbuste, et au même instant il se fit un carillon si épouvantable que l'enfant recula épouvanté.

La fée, voyant sa frayeur, voulut le rassurer. — Cet arbris-

seau est inconnu dans ce pays, dit-elle; il est originaire de la Chine : on le nomme le *lis à sonnettes*, à cause de sa fleur, qui rend des sons pareils à ceux d'une cloche et qui en a presque la forme; c'est une plante fort extraordinaire. N'en aie pas peur : viens.

Léon se rapprocha du grand vase qui renfermait le lis merveilleux, et la fée s'amusa à faire sonner toutes les fleurs les unes après les autres. Les grosses cloches, tout à fait fleuries, avaient un son terrible comme le bourdon d'une cathédrale; les clochettes, à demi fleuries, avaient le son grave, sonore, de la cloche d'un collége; tandis que les boutons, au contraire, avaient le son faible et gentil des clochettes des agneaux dans les montagnes.

La fée fit aussi remarquer à Léon plusieurs autres plantes non moins extraordinaires. Il y en avait une, entre autres, appelée le *buisson d'écrevisses;* les feuilles en étaient légères et bien découpées, comme celles du persil, et la fleur, très-longue et rouge, avec deux petites taches noires qui ressemblaient à des yeux, avait, à s'y tromper, la forme et la couleur d'une écrevisse cuite : toutes les fleurs étaient réunies en un tas sur la tige, et jamais nom n'avait été si justement donné.

Plus loin était une autre plante avec laquelle Léon aurait bien voulu jouer un moment; on la nommait *raquette à fleurs de plumes*. Ses larges feuilles ressemblaient à de véritables raquettes, et sa fleur blanche et légère formait le plus joli petit volant que jamais garçon épicier ait fait tomber dans le ruisseau. Il était impossible de ne pas rendre hommage à la nature, qui avait su réunir ainsi et la raquette et le volant.

Dans un grand vase du Japon, Léon remarqua encore un autre arbuste dont il s'amusa extrêmement; la fleur en était tout à fait risible. — Cet arbuste, dit la fée, est le *grand herbaut,* ou palmier à capotes.

Il avait l'aspect le plus étrange : sa longue tige droite était traversée de branches horizontales comme le bâton d'un perroquet; mais chacune de ces branches faisait un large crochet en se terminant. C'est à l'extrémité de ce crochet que la fleur était attachée; cette fleur avait absolument la forme d'une

capote, d'une très-petite capote, quoique ce fût une grosse fleur. Il y en avait de toutes couleurs : des roses, des bleues, des jaunes, des rouges, des lilas; il y aurait eu de quoi parfaitement coiffer une multitude de poupées avec les capotes de ce palmier, dont l'étalage d'une marchande de modes peut seul vous donner l'idée.

Léon, ravi de voir tant de merveilles, joua longtemps avec toutes les fleurs, sans remarquer un petit nègre que le bruit de la première sonnette avait attiré.

— Noireau, dit la fée à son nègre en lui confiant la clef d'ivoire dont elle s'était déjà servie, et qui, à ce qu'il paraît, ouvrait toute espèce de serrures, allez ouvrir la niche d'or et amenez-moi le chien volant.

Ces paroles retentirent aux oreilles de Léon, malgré le bruit des clochettes qui absorbait son attention.

— Le chien volant! répéta-t-il.

CHAPITRE QUATRIÈME.

QU'IL EST LAID!

— Oui, mon enfant, répondit la fée. Tu n'as pu te décider entre les chiens et les oiseaux; j'ai vu que tu ne pourrais posséder l'un sans beaucoup regretter l'autre; que ta mère ne voulait pas te permettre d'avoir un chien et un oiseau : eh bien, pour vous arranger tous les deux, je te donne un chien qui est un oiseau!

— Vraiment? s'écria Léon, ne pouvant revenir de sa surprise, un chien qui est un oiseau! Qu'il doit être joli!

Et déjà Léon se figurait une gentille levrette avec de petites ailes, et déjà il se demandait s'il lui ferait faire une niche ou bien une cage... lorsque Noireau reparut, amenant le chien volant.

A son aspect, Léon fit une grimace peu flatteuse pour un si rare animal.

Le fait est que le chien volant était affreux. C'était un gros chien à longues oreilles, quasi-caniche, quasi-bichon, quasi-barbet; il était mal fait, presque bossu; il portait la queue entre les jambes, et jamais on ne lui aurait soupçonné des ailes avec une mine si piteuse.

— Voilà ton chien, dit la fée.

— Il n'a pas trop l'air d'un oiseau! répondit Léon peu satisfait.

— Je vois qu'il ne te plaît guère, reprit la princesse; mais dis-moi franchement, quel défaut lui reproches-tu?

Léon n'osait pas dire : Je le trouve affreux; il dit : — Je le trouve trop grand.

La fée sourit.

— Ne te plains pas de ce défaut, dit-elle; tout à l'heure tu penseras peut-être que c'est un avantage.

Alors la princesse ayant fait signe au petit nègre de s'approcher, lui parla une langue étrangère, et Noireau emmena le chien dans le jardin qui entourait le pavillon.

La fée prit Léon par la main; tous deux quittèrent le salon chinois et allèrent s'asseoir sur un banc pour voir ce qui se passerait.

— Je n'ai jamais vu un chien plus laid, pensait Léon; j'aimerais mieux tout bonnement un serin. Que veut-elle que je fasse de ce vilain caniche, bichon, barbet? car je ne sais pas seulement de quelle espèce il peut être... Il y a de si beaux oiseaux là-bas dans la volière! pourquoi n'ai-je pas choisi un oiseau?

Tandis qu'il se livrait à ces réflexions, le petit nègre avait conduit le chien volant au milieu d'une grande pelouse verte, et après l'avoir caressé doucement, il s'était mis sans façon à cheval sur son dos.

Alors, le chien avait redressé les oreilles, comme fier de son cavalier, et tous deux étaient restés immobiles, attendant les ordres de la princesse.

Noireau se tenait droit sur son chien, et paraissait un fort bon écuyer.

La fée, les voyant bien disposés tous deux, prononça le mot magique que le chien attendait pour s'envoler.

NASGUETTE!

NASGUETTE!...

s'écria la princesse.

Et au même instant, prodige inconcevable! le chien ouvrit de larges ailes que son vilain poil dissimulait, ses yeux ternes devinrent rayonnants comme des émeraudes, ses membres se déployèrent avec majesté, sa queue se redressa en trompette, ses pattes s'étendirent, ses ongles s'allongèrent : ce n'étaient plus les ergots d'un pauvre chien, c'étaient plutôt les serres d'un aigle.

Il s'éleva, s'éleva dans les cieux, noble et terrible, faisant bruire ses larges ailes, qui frappaient les airs en cadence : ce n'était plus un chien... c'était un phénix, un condor!

Rien n'était plus imposant que ce spectacle; rien n'était plus beau à voir que cet animal, plein d'ardeur, planant dans l'espace avec fierté, en emportant sur ses ailes cet enfant dont la tête expressive se dessinait en noir sur l'azur embrasé des cieux.... Le petit nègre avait un collier de diamants que le soleil faisait briller : rien n'était plus beau, croyez-moi.

Léon était ébahi : il regardait, il admirait, il était ravi, il avait peur, il ne savait plus que penser.

— Eh bien, lui dit la fée, jouissant de sa surprise, trouves-tu encore que ton chien soit trop grand?

— C'est un oiseau!... s'écria Léon, et le plus bel oiseau du monde!

— N'importe! le trouves-tu trop grand?

— Oh! non, reprit Léon; s'il était plus petit, comment pourrait-on le monter?

— Ah! ah! dit la fée, tu vois donc bien que j'avais raison; je parie que tu ne le trouves plus si laid?

— Au contraire, jamais je n'ai rien vu de si admirable. Ce n'est pas un chien, c'est un prodige!

CHAPITRE CINQUIÈME.

AUDACE.

Léon, suivant des yeux le chien volant dans la nue, attendait avec impatience qu'il redescendît sur la terre, pour essayer à son tour une promenade aérienne.

Le petit nègre paraissait si accoutumé à ce genre de voyage, que Léon n'imaginait point qu'il y eût le moindre danger à s'élever si haut dans le ciel.

Il fut bien heureux lorsqu'il vit enfin le chien redescendre par degrés, et se rapprocher du sol sensiblement.

— Si le chien n'est pas fatigué, dit Léon à la bonne fée, je puis l'essayer à mon tour, n'est-ce pas, madame?

— Oui, mon enfant, reprit la princesse; mais pour cela, il faut que tu apprennes à le conduire : il ne s'élève dans les airs ou ne s'abat que lorsqu'on prononce les deux mots magiques qui, seuls, ont le pouvoir de le diriger. Pour qu'il s'envole, il suffit de lui dire deux fois :

NASGUETTE!
NASGUETTE!...

Mais pour qu'il redescende, il faut lui dire au moins trois fois :

ALDABORO!
ALDABORO!
ALDABORO!...

Sinon tu risquerais de rester suspendu en l'air toute ta vie, ce qui ne serait pas fort agréable.

Léon se fit répéter à plusieurs reprises les deux mots magiques : le premier, celui de *Nasguette*, lui parut facile à retenir; mais le second eut de la peine à entrer dans sa mémoire, et même il eut besoin de l'entendre répéter et répéter encore avant de parvenir à le prononcer sûrement.

Pendant cette étude, le nègre et le chien volant étaient redescendus sur la terre.

A peine le chien volant eut-il touché la prairie, que Léon courut à lui et se mit à le caresser, à lui dire toutes sortes de gentillesses, toutes celles que l'on peut adresser à un chien et à un oiseau.

Il voulut lui faire faire l'exercice comme on le fait faire aux chiens vulgaires; mais le chien volant ne se prêta point à ce jeu trivial des chiens de cordonnier et autres, et Léon alla se plaindre à la fée de cette résistance.

— Ingrat! dit la princesse tristement, je te donne une merveille et tu veux en faire une vulgarité! Tu mériterais que je la donnasse à un autre enfant qui en serait plus digne que toi!

Léon reconnut qu'il avait tort.

Après avoir laissé au chien volant le temps de bien se reposer, il se mit à cheval sur son dos, et prononça bravement le mot magique :

NASGUETTE!
NASGUETTE!...

Et le chien docile s'envola.

CHAPITRE SIXIÈME.

L'OUBLI EST UN DANGER.

La princesse fut étonnée de la hardiesse de Léon et de la bonne tenue qu'il avait sur sa monture. Il s'élevait dans les airs à une hauteur effrayante, et nulle impression de terreur ne se peignait dans ses regards.

Pendant ce temps, la fée se livrait à ses réflexions. — Les enfants aiment le danger, pensait-elle; oui, quand il leur est offert comme un plaisir; faites-en un devoir, et vous les verrez pleurer pour s'y soustraire. Si j'avais dit : « Léon, monte sur le dos de ce chien, qui t'emportera à plus de mille pieds en l'air! » il se serait récrié, il m'aurait appelée cruelle et m'aurait accusée de vouloir sa mort.

Léon, du haut des cieux, n'apercevait plus la terre que vaguement : Paris lui semblait un petit tas de pierres, et la pointe du dôme des Invalides une aiguille anglaise à tête d'or.

A mesure qu'il s'élevait, l'air devenait plus froid, et comme il était à peine vêtu, il songea bientôt à redescendre.

Il voulut prononcer le mot magique qu'il avait tant de fois étudié avant de partir pour les airs ; mais il se trompa, et confondant le mot du départ avec le mot du retour, il s'écria deux fois, comme il croyait devoir le faire :

NASGUETTE !
NASGUETTE !...

Mais le chien, loin de redescendre, reprenait un nouvel essor et s'élevait encore plus haut dans son vol.

Léon reconnut sa méprise et s'apprêta à prononcer le second mot ; mais il l'avait presque oublié, il le disait mal, et le chien volant n'y obéissait point.

En effet, le mot magique était difficile à retenir, pour un enfant surtout qui n'était pas fils de magicien.

Au lieu d'ALDABORO, Léon disait : *Aïe donc, bourreau!* ou bien : *A dada, bourreau! Ah! beau bourreau! Attanporo!* et dix autres bêtises semblables qui n'étaient pas magiques du tout : aussi le chien n'en prenait-il qu'à son aise ; il se promenait dans les airs sans songer à redescendre.

Léon commençait à s'alarmer : — Vais-je donc rester éternellement ainsi ? se demandait-il ; maman sera inquiète de ne pas me voir revenir... et puis je ne peux pas vivre en l'air toujours, sans manger. Il n'y a même pas moyen de crier au secours ; personne ne m'entendrait. Ah! mon Dieu, qu'est-ce que je vais devenir ?

Il est certain qu'il ne pouvait compter sur les passants pour lui venir en aide ; les voyageurs sont rares dans ce pays-là, peut-être parce qu'il n'y a point d'auberges....

Le pauvre enfant commençait à se désenchanter de son beau chien ; il découvrait qu'une merveille est un tourment lorsqu'on ne sait pas s'en servir.

D'abord, il se mit à pleurer, comme font tous les petits enfants qui ont peur ; ensuite, il réfléchit que ses larmes étaient

inutiles, puisqu'il n'y avait là personne qu'elles pussent attendrir; et retrouvant son courage, il se dit qu'au lieu de perdre son temps à se désoler, il valait bien mieux rassembler toutes ses idées pour se rappeler le mot qui devait le ramener sur la terre et le tirer de tout danger.

Alors il se fit dans sa petite tête un travail de mémoire digne d'un cerveau de savant, de mathématicien. — Je le savais il y a deux heures, ce mot fatal, se disait Léon, quand il m'était inutile; et maintenant que ma vie dépend de lui, je ne pourrais me le rappeler! Ah! cela serait trop malheureux! Allons, allons, cherchons bien : *Allabro!... Allabrero!... Almabaro!... Altabro!...* Ah! j'en approche!

Léon s'exerça tout haut de la sorte pendant un quart d'heure; si, par hasard, quelqu'un avait passé par là, il eût été fort surpris d'entendre ce petit bonhomme qui se parlait ainsi tout seul dans les airs.

A force de le chercher dans sa mémoire, il trouva enfin le mot magique.

— ALDABORO!... s'écria-t-il le cœur rempli de joie et même de fierté, car il était orgueilleux de s'être tiré de danger lui-même. Une voix qui lui aurait soufflé le mot sauveur, en lui ôtant le mérite de le trouver lui seul, l'aurait contrarié.

CHAPITRE SEPTIÈME.

LE NOM.

Quel plaisir Léon éprouva en voyant le chien volant obéir à son commandement! Le chien descendait rapidement sur la terre, et Léon lui caressait doucement les ailes, tant il était content de lui!

Bientôt Léon découvrit les objets, d'abord imperceptibles : Paris n'était plus un petit tas de pierres, mais un gros tas de maisons; les grands arbres n'étaient plus des touffes d'herbe; la colonne de la place Vendôme ne lui semblait plus un poteau; les tours de Notre-Dame, deux bâtons de cire noire à cacheter,

et la Seine un long ruban jaune et sale qui tenait ensemble toutes les maisons.

Il commençait même à distinguer le pavillon chinois de la princesse, et la princesse elle-même, qui, avec sa robe de mousseline blanche, avait l'air d'un cygne.

Peu à peu, il la vit qui lui tendait les bras, tant elle était en peine de lui! car la bonne fée avait été fort inquiète de l'absence si prolongée de Léon.

Ayant reconnu sa maîtresse, le chien alla s'abattre à ses pieds, et Léon sauta à terre avec un empressement que l'on comprendra aisément.

— Me voilà enfin! s'écria-t-il. J'ai failli ne plus vous revoir : j'avais oublié le mot magique... mais je m'en souviendrai toujours maintenant!

— Tu es un enfant courageux, dit la princesse en embrassant Léon; tu es digne de posséder une merveille. Mais il est tard : retourne chez ta mère; elle doit t'attendre depuis longtemps. Va....

— Et mon chien? interrompit Léon. N'emmènerai-je pas mon chien?

— Tu l'aimes donc encore, malgré les dangers qu'il t'a fait courir?

— Sans doute, sans doute; je ne crains plus rien maintenant. Oh! j'aurai bonne mémoire. Allons, viens, toi, ajouta Léon en s'adressant au chien volant qu'il entraînait avec lui; puis il s'arrêta. — Je ne sais pas son nom; comment l'appelez-vous, madame?

— On l'appelle ici le Chien volant, répondit la princesse; mais il faut lui donner un autre nom, car, avant tout, mon enfant, tu dois cacher à tout le monde que ton chien a des ailes. Tu ne dois t'envoler avec lui que la nuit, à moins que ce ne soit dans ce jardin où l'on ne peut te voir.

— Quoi! je ne le dirai pas à maman?

— Ni à ta mère, ni à personne.

— Pas même à Henri? ajouta Léon avec humeur.

— Qu'est-ce que Henri? lui demanda la princesse.

— Henri, c'est mon camarade de collége : il a treize ans; il est plus grand que moi... son oncle lui a donné un fusil....

— Eh bien, pourquoi désires-tu lui parler de ton chien?

— C'est qu'il me parle toujours de son fusil!... Il doit venir chez ma mère passer les vacances avec son oncle et son fusil, et il se moque toujours de moi parce que je suis trop petit pour aller à la chasse. Il est grand, lui; il a une cravate et des bottes!...

— Oui, mais il n'a pas de chien volant! reprit la fée avec un malin sourire; et si tu apprends à bien diriger ton chien, tu rapporteras, grâce à lui, plus de perdrix et de faisans que n'en pourraient tuer tous les fusils du monde.

— Vraiment! dit Léon en sautant de joie; oh! comme Henri va *bisquer!*

— Prends garde, Léon, dit la princesse; la moindre imprudence peut tout gâter. Si jamais on vient à découvrir que ton chien a des ailes, il sera perdu pour toi.

— Quoi! dit Léon, on me le volerait?

— Ce ne serait qu'un demi-malheur, mon ami; tu pourrais, à force de recherches, le retrouver, ou le racheter à force d'argent. Non, c'est un malheur plus grand que tu aurais à craindre, un malheur sans remède, mon enfant. Retiens bien cette leçon que je vais te donner; ce n'est peut-être pas tout de suite que tu la comprendras; il se peut qu'elle soit au-dessus de ton âge; mais ne l'oublie pas, un jour tu seras bien heureux de t'en souvenir.

Et Léon prêta une oreille attentive aux leçons de la bonne fée.

CHAPITRE HUITIÈME.

MORALE DE CE CONTE.

— Dans ce siècle, où toute chose est analysée, commentée, discutée, épluchée, disséquée, une merveille, mon enfant, n'est pas une merveille, c'est une *monstruosité!* Or toute monstruosité appartient de droit à la secte épluchеuse qu'on appelle savants, gens d'esprit, gens de loi, gens d'affaires, etc., etc.

A peine entre leurs mains, la pauvre merveille est aussitôt

analysée, commentée, discutée, épluchée, disséquée. Or, tu le sauras un jour, peu de gouvernements, d'actions, de choses, de personnes et de chiens survivent à la dissection. Qui dit analyser, dit tuer. Ainsi, mon cher enfant, si l'on découvre jamais que ton chien a des ailes, comme cela seul est une monstruosité, on le disséquera.... On lui coupera les ailes pour savoir ce qui les fait agir, on lui ouvrira la poitrine pour savoir comment il peut respirer dans son vol, on lui ouvrira la tête pour savoir s'il a la cervelle d'un chien ou celle d'un oiseau, on lui arrachera les deux yeux pour savoir comment ils supportaient l'éclat du soleil... enfin, on l'analysera ; et le pauvre animal sera tellement mutilé, que tu n'auras pas même la ressource de le faire empailler!

Léon ne comprenait rien à ce discours, si ce n'est qu'on ferait beaucoup souffrir son chien si l'on apprenait qu'il était une merveille; et il se promit bien de cacher à tout le monde ce grand secret.

— Maintenant, lui dit la fée, quel nom lui donneras-tu ?

Léon était un peu pédant, et comme il apprenait la mythologie et qu'il savait depuis deux jours le nom du cheval des poëtes, qui avait des ailes, il répondit : — Je le nommerai Pégase.

— Imprudent! s'écria la fée; c'est comme si tu disais : Mon chien a des ailes, puisque Pégase en avait aussi.

— Eh bien, je le nommerai Zéphire.

— Encore! s'écria la fée; tu es donc fou! Il faut lui donner un nom qui n'ait aucun rapport avec ses facultés extraordinaires.

— Ah! je comprends, reprit Léon; il faut dissimuler. Mon chien est léger, puisqu'il vole... je l'appellerai *Pataud.*

— Cela ne vaut rien non plus, répliqua la fée; le contraire d'une chose en donne l'idée ; il y a des gens très-fins dans ce pays. Crois-moi, choisis pour ton chien un nom tout à fait insignifiant, tel qu'Azor, Castor, Médor.

— Oh! non, reprit l'enfant avec dédain; la portière de maman a eu trois chiens qui se nommaient ainsi.

— Eh bien, nomme-le Faraud, Taquin, Sbogar; comme tu voudras.

— Faraud! j'aime bien Faraud... cependant Taquin est plus joli; mais, pour l'appeler de loin, Faraud sera mieux. Sbogar est bien aussi, mais Taquin est plus amusant. Faraud est meilleur pour appeler : Faraud! Faraud! mais c'est trop commun, et je crois que Sbogar... cependant Sbogar!...

— Ah! reprit la princesse, ne vas-tu pas recommencer tes indécisions de ce matin? « Je veux un chien, je veux un oiseau; je veux un oiseau, je veux un chien; je veux du thé, je veux du café; je veux du café, je veux du thé! » Sais-tu que rien n'est plus ennuyeux qu'un enfant indécis, et que tu risques de n'avoir aucune des deux choses que tu désires, en ne sachant pas te décider pour l'une ou l'autre.

Léon sentit fort bien cette vérité; il se décida tout de suite pour le nom de Faraud, qu'il donna dès l'instant à son nouvel ami; et après avoir tendrement remercié la bonne princesse, il retourna chez sa mère suivi du chien volant.

Le pauvre garçon était bien lourdement chargé, car il emportait avec lui un secret, un trésor, une merveille!

CHAPITRE NEUVIÈME.

DISSIMULATION.

Léon, en arrivant chez sa mère, avait le cœur joyeux et l'esprit déjà tourmenté. On ne possède pas une merveille sans inquiétude : une belle chose est toujours en danger.

Madame de Cherville, en apercevant son fils, courut l'embrasser.

— Enfin, dit-elle, te voilà de retour! je commençais à être inquiète d'une si longue absence. Dis-moi, t'es-tu bien amusé? Qu'as-tu fait chez la princesse?

Léon se troubla à cette question, parce qu'il ne pouvait y répondre franchement.

— J'ai déjeuné, dit-il.

— Et après?... Tu n'as pas déjeuné toute la journée?

— J'ai pris du thé et du café.

— Depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir!

Alors tu en as pris au moins vingt tasses? dit madame de Cherville en souriant.

— Oh! je n'ai pas déjeuné si longtemps, reprit Léon; nous avons été nous promener dans les serres et dans le jardin.... Et puis j'ai joué... j'ai couru....

— Quel est ce vilain chien? interrompit madame de Cherville; est-ce celui que tu as choisi? il est bien laid, mon pauvre Léon!... madame de Valencourt s'est moquée de toi!

Ne pouvant raconter tous les talents de son chien, Léon avait mieux aimé ne point parler de lui du tout; mais quand il entendit sa mère traiter si outrageusement cet animal extraordinaire, il n'y put pas tenir.

— Si vous le voyiez... courir, maman, s'écria-t-il, vous ne le trouveriez pas si laid! Ah! si vous pouviez le voir comme moi!... Et puis il a tant d'esprit, d'intelligence; c'est un chien bien remarquable : on ne trouverait pas son pareil dans l'univers.

— Sois tranquille, je ne le chercherai pas, son pareil! j'ai déjà bien assez de celui-là. — Et madame de Cherville riait malgré elle de la triste figure du chien, qui n'était pas très-beau, comme nous l'avons déjà dit.

Léon était au supplice; il ne pouvait entendre sans colère madame de Cherville se moquer de son chien, de ce chien si merveilleux dont il ne pouvait trahir le mérite. Voir mépriser un être si digne d'admiration! Son amour-propre souffrait pour son pauvre chien, qu'il aimait tant, avec lequel il s'était élevé si haut loin de la terre, avec lequel il avait plané dans les cieux au-dessus du monde et des hommes : le laisser insulter! oh! c'était impossible. — Viens, mon bon Faraud, dit Léon en s'adressant au chien volant, viens dans ma chambre : là du moins personne ne se moquera de toi.

— Dans ta chambre! s'écria madame de Cherville; non vraiment; c'est à l'écurie qu'il faut le conduire.

— A l'écurie! répéta Léon indigné; mettre à l'écurie un chien qui.... — A ces mots il s'arrêta, près de trahir son secret, mais l'indignation et la douleur le suffoquaient, et il se mit à fondre en larmes.

Madame de Cherville eut pitié du désespoir de son fils. —

Allons, ne pleure pas, lui dit-elle; emmène ton chien dans ta chambre, puisque tu le veux, et reviens vite dîner avec moi; car il y a bien longtemps que je ne t'ai vu.

Léon, consolé par ces paroles, emmena Faraud dans son appartement, l'établit bien doucement sur un bon coussin de bergère, et revint se mettre à table auprès de son excellente mère.

CHAPITRE DIXIÈME.

CE QU'IL AIME.

Léon mangea de bon appétit, sa promenade dans les cieux l'avait mis en appétit; mais tout le temps du dîner il ne fut tourmenté que d'une idée.

— J'ai oublié de demander à la princesse avec quoi il fallait nourrir mon chien.. Faut-il le traiter en oiseau ou en chien? lui donner du millet ou des os à ronger? Si je l'avais près de moi, je verrais tout de suite s'il mange du pain; j'essayerais....

Comme il se livrait à ces réflexions, il entendit un grand bruit dans la maison : tous les domestiques étaient en rumeur : — Coquin! voleur! criaient-ils, veux-tu bien t'en aller, filou! scélérat! — et toutes sortes d'épithètes semblables.

Madame de Cherville sonna ses gens pour savoir d'où venait tout ce bruit.

— Madame, lui dit-on, c'est le cuisinier qui est furieux : le chien de M. Léon vient de voler deux côtelettes.

— Quel bonheur! s'écria Léon, je sais maintenant ce qu'il aime, et je....

— Ah! je te l'aurais bien dit! interrompit madame de Cherville en riant; je t'aurais épargné cette épreuve.

Léon, voyant que l'on poursuivait son chien dans la cour, s'empressa de l'aller chercher; il le reconduisit dans sa chambre, et ferma la porte à double tour pour que le chien n'eût pas une autre occasion de s'échapper.

Éclairé sur la manière dont il fallait nourrir le chien volant, Léon désormais ne songea plus à lui offrir du mouron comme

à un serin. Il eut grand soin de lui, et chaque jour il l'aima davantage.

Il attendait avec impatience le commencement de l'automne; il lui tardait de voir les jours diminuer pour n'être point aperçu dans ses promenades en l'air. La fée lui avait bien recommandé de ne pas s'envoler pendant le jour, à moins que ce ne fût chez elle, et encore il fallait partir de la prairie où était le pavillon. Dans ce jardin vaste et désert, et d'ailleurs protégé par la fée, il était à l'abri des regards; mais tout autre endroit eût été dangereux.

Aussi Léon s'en allait-il tous les matins chez la princesse, suivi du chien volant, dont tout le monde se moquait le long du chemin.

— Quel affreux animal! disaient les passants; peut-on avoir un plus vilain chien!

— Il y a de petites levrettes qui sont si jolies!

— Il y a même des carlins qui sont mieux que ça!

— C'est un bichon! dit un paysan avec dédain.

— Bichon vous-même! reprenait la femme du concierge indignée; j'ai un bichon qui est autrement beau que cela!

Léon était bien dédommagé de ces humiliations en arrivant chez la fée : à peine était-il monté sur son chien et s'élevait-il avec lui dans les airs, qu'il oubliait toutes ces injures : si haut, il ne pouvait plus les entendre.

Il s'accoutuma peu à peu à voir son trésor méconnu, et bientôt son chien, dont lui seul savait le mérite, ne lui en parut que plus aimable.

CHAPITRE ONZIÈME.

UN AMI.

Cependant le jeune camarade de Léon, Henri, celui qui avait une cravate et des bottes, était attendu au château; son fusil même était déjà arrivé : on l'avait apporté avec les paquets de son oncle, car l'oncle et le neveu devaient tous deux rester chez madame de Cherville à peu près le temps des vacances.

En apprenant la nouvelle de la prochaine arrivée de son ami, Léon fut tout étonné de n'éprouver aucune joie. — Henri, qui est si moqueur, pensa-t-il, que va-t-il dire de mon pauvre chien?

Quand une chose nous rend heureux et que nous redoutons pour elle l'opinion de nos amis, c'est que ces prétendus amis ne nous aiment pas autant que nous le croyons; sans cela, ils s'empresseraient de montrer de la bienveillance pour ce qui nous plaît. Léon eut une bien grande preuve de cette vérité.

Madame de Cherville détestait les chiens, et, de plus, elle trouvait celui de son fils très-laid; mais dès qu'elle eut remarqué l'attachement de Léon pour Faraud, elle le traita avec bonté, et même, quand Léon était là, elle le caressait pour lui plaire; elle allait quelquefois jusqu'à lui acheter des croquignoles : une bonne mère est capable de tout pour son fils!

Il n'en fut pas de même avec Henri. A peine arrivé, il parla d'abord de son fusil; puis, voyant le chien : — Tu me prêteras cette horreur de chien, n'est-ce pas, quand j'irai à la chasse? dit-il.

— Non vraiment, répondit Léon; tu ne sais pas encore tirer : tu lui enverrais des coups de fusil. Je ne te le confierai pas.

— Tu ne crains pas qu'on le prenne pour un lièvre, ton gros pataud de chien? reprenait Henri. Et du matin au soir, il ne cessait de taquiner le chien volant, qui ne daignait même pas le mordre.

Léon reconnut bien alors que Henri n'était pas sincèrement son ami, puisqu'il trouvait tant de plaisir à tourmenter cette excellente bête pour l'affliger.

Le bon Faraud et Léon subissaient les persécutions de Henri avec d'autant plus de patience, qu'ils avaient mille moyens de s'en venger. Chaque matin, le grand jeune homme s'en allait à la chasse dès qu'il faisait jour, et le soir il revenait la figure longue et mécontent, car il n'avait rien tué dans la journée.

Léon, au contraire, rapportait chaque soir perdrix et faisans. Il avait découvert dans la forêt voisine un endroit solitaire dont une fondrière et d'épaisses broussailles défendaient l'abord de tous côtés. Là se réfugiaient beaucoup d'oiseaux. Léon,

caché à tous les yeux par les hauts arbres de la forêt, franchissait les précipices et les broussailles sur les ailes du chien volant. A peine un oiseau partait-il devant eux, Faraud le poursuivait avec ardeur et bientôt l'atteignait, car il volait plus vite que tous les oiseaux; il le saisissait dans sa gueule, puis retournait aussitôt sa tête vers Léon pour lui offrir sa conquête.

Cette chasse au vol amusait Léon plus que tous les autres plaisirs; il aimait beaucoup mieux cela que d'aller se promener dans le bateau avec Henri, qui lui jetait de l'eau au visage tout le temps de la promenade et dont la grande joie était de faire tomber Faraud dans la rivière.

Henri était, comme on le pense, fort jaloux des succès de Léon à la chasse, et Léon, se défiant de lui, ne parlait jamais des faisans qu'il avait tués que lorsqu'ils étaient déjà presque assaisonnés. En effet, si Henri les avait regardés au moment où son ami les rapportait, il aurait remarqué qu'ils n'avaient nulle trace de coups de fusil, et il en aurait conçu des soupçons dangereux pour le chien volant.

L'amabilité de Léon n'était pas moins digne d'envie que son adresse, et chaque jour Henri avait à souffrir des nouveaux éloges qu'il entendait faire de son ami. Il était impossible de voir Léon sans l'aimer, et sans le haïr quand on en était jaloux. Depuis qu'il possédait un secret important, tout son caractère était changé : la présence d'esprit continuelle qu'exige un mystère à cacher avait mûri sa raison plus que ne l'auraient fait dix années. Léon était devenu réfléchi avant l'âge, ce qui ne l'empêchait point d'être gracieux et bienveillant. Au contraire même, dominé par une préoccupation constante qu'il ne pouvait confier, il ne songeait à taquiner personne, ce que font toujours les gens qui n'ont rien à penser et qui s'occupent des autres pour les tourmenter.

On l'aimait dans tout le pays; on vantait surtout ses soins pour sa mère : — Il l'aime tant, disait-on, qu'il a fait en une nuit quatorze lieues à pied pour aller chercher un médecin à Paris. La pauvre dame était bien malade, il est vrai, et elle n'avait pas confiance dans le médecin d'ici; mais elle a été si contente de son cher enfant, qu'elle a guéri tout de suite.

Voilà ce que croyaient les bonnes femmes du pays; nous qui

connaissons le chien volant, nous savons que Léon n'avait pas fait la route à pied. Il était parvenu, à force d'habitude, à diriger Faraud si bien, qu'il le conduisait où il voulait, même la nuit. Léon, voyant sa mère malade, était allé le soir chercher son médecin à Paris; et le lendemain le docteur était arrivé, et avait raconté à tout le monde que Léon, après lui avoir appris la maladie de madame de Cherville, était reparti la nuit même à pied avec son chien, sans vouloir attendre jusqu'au moment où il l'aurait ramené dans sa voiture.

De là venait que l'on croyait, dans le pays, que ce cher enfant avait, en une seule nuit, fait quatorze lieues : sept pour aller et sept pour revenir.

On racontait aussi qu'une autre fois il avait envoyé un courrier à Perpignan... à Perpignan! dans le midi de la France! pour donner à sa mère des nouvelles d'une de ses sœurs dont elle était fort inquiète. « Le courrier, ajoutait-on, a rapporté la lettre deux jours après. Cela a dû coûter bien de l'argent à M. Léon; c'est cher de faire voyager les chevaux si vite! »

Un jour, madame de Cherville entra dans la chambre de son fils : — Embrasse-moi, Léon, dit-elle; tu vas être bien content, tu vas enfin revoir ton père! Il m'écrit du lazaret de Toulon, où il est en quarantaine; mais dans quinze jours il sera ici.

Léon se réjouit de tout son cœur; il y avait trois ans que M. de Cherville était absent, et l'on comprendra combien son fils devait être heureux de le revoir; mais ce qu'on s'imaginera difficilement, c'est l'impatience de Léon en apprenant que son père était retenu au lazaret.

Il avait supporté courageusement sa longue absence, tant que M. de Cherville était resté à Constantinople, parce que l'excès de l'éloignement lui ôtait toute espérance d'aller vers lui, et que c'est l'espérance qui tourmente; mais il ne pouvait se faire à l'idée de le savoir si près de lui, arrivé en France, et retenu pendant quinze mortels jours dans la plus ennuyeuse retraite.

C'était là une belle occasion de faire voyager le chien volant.

Léon courut chez la princesse pour lui confier son projet. — Mon père est arrivé à Toulon, dit-il; je veux absolument

l'aller voir; mais comme il me faudra quelque temps pour ce voyage, dites à ma mère que vous désirez me garder près de vous, ici, pendant plusieurs jours. J'irai seulement voir mon père; j'aurai le courage de ne point lui parler, de ne point l'embrasser; je ne trahirai pas mon secret, mais je le verrai. Oh! je suis si impatient de le revoir!

La princesse, touchée de cette impatience, écrivit à madame de Cherville qu'elle la conjurait de lui confier Léon pendant deux ou trois jours pour tenir compagnie à un de ses neveux qui venait d'arriver chez elle; et madame de Cherville consentit à cette prière.

Léon profita du prétexte donné à son absence, et partit le soir même pour Toulon, monté sur le chien volant.

La route lui parut bien longue. Le lendemain matin, il s'arrêta à Lyon pour déjeuner et faire reposer son pauvre chien. Il y passa toute la journée, et se promena par la ville, suivi de son fidèle compagnon, qui trottait dans les rues sur ses quatre pattes, tout comme un autre chien. Faraud était semblable à un grand acteur qui se montre fort terre à terre, fort bourgeois, fort commun et quelquefois trivial dans ses habitudes; puis qui tout à coup apparaît rayonnant de splendeur, de majesté, le bras en l'air, le pied en avant, la tête en arrière, l'air noble et superbe, relevant son casque avec fierté, son manteau avec orgueil, et ne rappelant plus en rien ce même individu crotté qui, le matin, barbotait sur les boulevards avec des socques boueux et un parapluie tout en larmes.

Faraud, de même, barbotait le jour dans les ruisseaux; puis, chaque soir, il s'élevait dans les nues : malheureusement il n'avait aucun public pour l'admirer.

Léon arriva à Toulon le troisième jour, c'est-à-dire la troisième nuit, car il descendit sur terre avant le lever de l'aurore, dans la crainte d'être aperçu.

Quelle que fût son impatience de revoir son père, Léon savait être prudent; il immolait son cœur lui-même à sa pensée dominante : son secret.... Ah! c'est cela qui forme le caractère d'un enfant!

En effet, ne fallait-il pas avoir bien de la tenue, de la con-

stance, pour rester ainsi près de son père sans se montrer à lui; pour se résigner à ne l'apercevoir qu'à sa fenêtre, à n'entendre sa voix que par hasard? N'importe, Léon était heureux. Dès que la nuit tombait, il s'envolait vers le lazaret avec Faraud, et il planait devant la fenêtre de son père. Comme cette fenêtre était presque toujours ouverte, il entendait, il pouvait voir tout ce qui se faisait dans la chambre; si bien qu'un jour où son père parlait de lui à l'un de ses compagnons de voyage, Léon fut honteux de son rôle d'espion, et se repentit un moment d'avoir été si indiscret.

— Dans huit jours nous quitterons le lazaret, je reverrai mon fils, disait M. de Cherville. Il doit être bien grandi et bien changé. Sa mère m'écrit qu'il est devenu beau comme un ange, et de plus qu'il annonce beaucoup d'esprit et de raison. Mon projet était d'en faire un marin comme moi; mais s'il n'a point de goût pour cet état, je le laisserai libre de choisir celui qu'il préfère : toutefois, j'aurai l'air d'exiger qu'il entre dans la marine. S'il a une autre vocation, cet obstacle la développera; rien n'excite une vocation comme de la contrarier.

Léon riait cependant en lui-même de ce qu'il venait d'entendre; et malgré la délicatesse de ses scrupules, il se promettait bien de profiter de cet avertissement indirect.

— Ah! vous voulez me contrarier, monsieur mon père, pensait-il; nous verrons, nous verrons si vous y parviendrez.

Léon, malgré le plaisir qu'il trouvait à regarder, la nuit, son père à travers son étroite fenêtre, fut obligé de retourner à Paris, c'est-à-dire aux environs de Paris, au château de la fée-princesse, où il était censé avoir passé tout le temps de son voyage.

Il n'était resté que trois jours absent, et sa mère fut heureuse de le revoir comme s'il l'avait quittée depuis des années. Henri ne témoigna pas tant de joie; il accueillit son ami avec un malin sourire, et Léon frissonna lorsqu'il lui dit avec aigreur : — D'où viens-tu donc?

— De chez madame de Valencourt, répondit Léon en se troublant.

— A l'instant même, je le crois; mais tu n'y es pas resté tout le temps de ton absence. Je suis allé me promener chez

elle dans le parc l'autre jour; j'ai questionné le garde-chasse, et il m'a dit que tu n'étais pas au château.

— Il n'y demeure pas, dit Léon impatienté, comment le saurait-il?

— Il venait de voir la princesse quand je l'ai rencontré, et tu n'étais pas avec elle, pas plus que ce prétendu neveu qu'elle t'avait prié de venir amuser, comme si tu n'avais pas auprès de toi un ami qui vaut bien le neveu de toutes les princesses du monde!

— Le garde-chasse est un imbécile! s'écria Léon en s'éloignant à l'instant; car s'il savait feindre habilement, il ne savait pas encore bien mentir.

Léon remonta dans sa chambre, inquiet, tourmenté des soupçons de son perfide ami. Une fois la défiance de Henri éveillée, Léon avait tout à redouter de sa curiosité. Comme tous les paresseux, Henri n'avait de cœur, ne se donnait de peine que pour découvrir ce que les autres lui cachaient, pour surprendre ce qu'il ne devait pas savoir.

Léon attendait avec impatience la fin des vacances pour voir partir de chez sa mère le faux ami qui troublait tout son bonheur; il sentait que le chien volant ne serait en sûreté que lorsque Henri ne serait plus là, et il en voulait à l'oncle de Henri de ne pas l'emmener plus vite. Mais cet oncle était un homme consciencieux, qui faisait une chose non parce qu'elle lui plaisait, mais parce qu'il avait dit qu'il la ferait. Madame de Cherville lui avait écrit : « Venez passer un mois avec nous à la campagne. « Il avait répondu : « J'irai passer un mois avec vous à la campagne, » et il était venu passer un mois avec elle à la campagne. Il avait quitté Paris le 1er septembre et il y comptait retourner le 1er octobre, pas un jour de plus, pas un jour de moins. Léon savait cela, et il attendait le 1er octobre avec impatience.

Le temps s'écoulait, et M. de Cherville devait arriver de moment en moment. Un soir, Léon voulut aller au-devant de lui; il se retira dans une allée obscure pour éviter les rayons de la lune, qui pouvait trahir le chien volant, et, après avoir dit le mot magique, il prit son essor. Comme il s'élevait, il entendit une voix qui répétait : — NASGUETTE! NASGUETTE!...

Il crut que c'était l'écho, et pourtant il fut tourmenté de cette singularité.

Léon fut bientôt distrait de cette inquiétude en apercevant une voiture de poste sur la grande route; il présuma que ce devait être celle de son père, et il dirigea le chien de ce côté pour reconnaître, au clair de la lune, si ce voyageur était M. de Cherville. Il fut heureux de voir que c'était bien lui : alors il s'amusa à lui servir de courrier. Léon volait sur les ailes de son chien jusqu'au prochain relais; là, il mettait pied à terre, faisait grand bruit à l'hôtel de la poste, commandait les chevaux, pressait les postillons, puis il remontait dans les airs sitôt qu'il entendait la voiture s'approcher. Il voyagea de la sorte pendant la moitié de la nuit à côté de son père, jusqu'à ce qu'ils arrivassent au château. A peine la voiture entra-t-elle dans la cour, que Léon descendit avec le chien volant, et vint au-devant de son père. Après l'avoir tendrement embrassé :

— J'avais un pressentiment, lui dit-il, que vous arriveriez cette nuit; c'est pourquoi je n'ai pas voulu me coucher : je n'aurais pu dormir.

— En vérité, dit M. de Cherville, je ne comptais moi-même arriver que demain; mais le service des postes est si bien fait maintenant, que je n'ai pas perdu une heure. Ah! l'administration a fait en France de grands progrès depuis mon absence; je dois des compliments aux maîtres de poste d'à présent : ils font leur métier en conscience.

— L'administration, cette fois, c'était moi, pensa Léon.

Ainsi nous prenons souvent pour une amélioration générale le zèle discret d'un ami qui nous rend service à notre insu.

Certes, Léon fut bienheureux de revoir son père, de lui parler, de l'embrasser enfin, et pourtant tout ce bonheur fut empoisonné non par un grand malheur, mais par une niaiserie, par un mot dit en riant, par un mot insignifiant pour tout le monde, et qui cependant lui révélait un imminent danger.

En se promenant dans le jardin avec son père, Léon entendit la même voix qui l'avait tant troublé la veille prononcer distinctement ce mot fatal : — NASGUETTE! NASGUETTE!

Hélas! il n'y avait plus moyen de croire que c'était l'écho qui parlait cette fois.

Léon pâlit, et son père fut frappé de sa tristesse. Le pauvre enfant, par un mouvement de crainte involontaire, ne voyant pas Faraud à ses côtés, courut le chercher dans sa chambre; il trouva Faraud couché sur le coussin de sa bergère comme tous les jours; mais il n'en éprouva pas moins une vive inquiétude.

A dîner, l'air moqueur et méchant de Henri le frappa : il ne cessait de lui lancer des épigrammes qui le remplissaient de terreur. M. de Cherville parlait-il de ses voyages : — Léon aussi aime beaucoup à voyager, disait Henri d'un air malin; mais ce n'est pas, comme vous, sur mer qu'il voyagerait de préférence; ce serait plutôt.... Puis il s'arrêtait en regardant Léon d'un œil perçant : — Ce serait sur terre, n'est-ce pas?

Et Léon ne pouvait supporter la malice de son sourire.

Il vit bien que Henri était sur le point de deviner son secret, si toutefois même il ne l'avait pas déjà deviné.

Léon passa la nuit dans la crainte; il ne cessait de caresser le bon Faraud. Souvent, saisi de pressentiment, il le regardait avec tristesse comme un ami qu'il faut quitter, comme un objet chéri qu'on va nous arracher, que nous admirons pour la dernière fois. Hélas! un cœur passionné n'a-t-il pas raison de s'épouvanter quand son ennemi a regardé ce qu'il aime!

CHAPITRE DOUZIÈME.

JE VOUS L'AVAIS BIEN DIT!

Cependant l'oncle de Henri parlait de leur prochain départ : on était au 28 septembre, et l'oncle ponctuel devait retourner à Paris le 1er octobre. Les portes de la ville eussent été fermées, les rues de Paris une autre fois, c'est-à-dire une troisième fois barricadées; on aurait dû l'y accueillir à coups de fusil, à coups de canon, rien ne l'aurait empêché de faire son entrée. Il avait dit : — J'arriverai le 1er octobre!

Ce n'était point Léon qui se moquait de cette exactitude, il l'appréciait plus que personne; seulement, il regrettait que

cet homme si exact ne se fût pas engagé à revenir trois jours plus tôt.

— S'ils étaient partis, se disait Léon, je serais tranquille, Faraud serait sauvé. Puisque Henri ne retourne plus au collége, je n'aurai plus occasion de le voir, et je ne le regretterai pas! Il n'est pas mon ami; je le crains trop, il ne m'aime pas : l'amitié, c'est la confiance. Oh! que je voudrais qu'il fût parti!

Le lendemain 29, Henri faisait déjà ses paquets, et Léon l'aidait à nettoyer son fusil avec bien du zèle, je vous l'affirme, jamais service ne lui plut davantage à rendre, lorsque M. de Cherville vint chercher Léon pour l'emmener se promener avec lui. Léon sortit du château avec son père. Il voulut d'abord emmener Faraud; puis il pensa qu'il était plus en sûreté enfermé dans sa chambre, et il s'éloigna.

Dès qu'il fut parti, Henri courut à l'appartement de Léon : la porte était soigneusement fermée, mais la fenêtre, qui était ouverte, était si basse qu'on pouvait facilement pénétrer dans l'intérieur, même sans le secours d'une échelle. Henri fut bientôt auprès de Faraud. — Ah! dit-il, viens vite, mon beau Pégase; nous allons voyager aussi. — En disant cela, il jeta Faraud par la fenêtre. — Tu as des ailes, ajouta-t-il, tu peux bien te casser les pattes !

Il sauta dans le jardin, et saisissant le chien par les oreilles :

— Allons! allons! je veux m'amuser à mon tour, beau chien de princesse; ne feras-tu pas quelque chose pour moi?

Henri se mit alors à cheval sur le dos du chien; et, imitant Léon, qu'il avait épié quelques jours auparavant, il répéta d'une voix sonore le mot magique, et le pauvre Faraud, condamné à obéir à ce mot, s'envola comme pour un ami. Mais il faisait son devoir de mauvaise grâce, et d'ailleurs Henri était beaucoup plus grand et beaucoup plus lourd que Léon. Le vol du chien fut inégal, saccadé, et bientôt Henri, perdant l'équilibre, chancela; il voulut se retenir aux ailes de Faraud, mais Faraud secoua ses ailes, accoutumées aux caresses de Léon, et soudain le cavalier tomba.

Le chien ne s'étant enlevé qu'à demi, la chute ne fut pas dangereuse; mais malheureusement Henri ne savait pas le mot magique dont la puissance était d'arrêter le vol de

Faraud, et Faraud s'élevait toujours, et Faraud ne redescendait plus.

Si Léon était arrivé en ce moment, il aurait crié : ALDABORO !... assez à temps pour être entendu de son chien. Hélas! Léon n'était plus là.

Ne se sentant point diriger, le chien volant allait, s'égarant dans les cieux; il entrait dans de gros nuages au risque d'être mouillé jusqu'aux os; il volait au hasard çà et là, sans méthode; il planait de travers, indécis comme un cerf-volant. Il s'envola vers le couchant, du côté de Paris.

Léon revint joyeux avec son père, ne se doutant pas du malheur qui l'attendait. Il trouva Henri étendu sur le gazon, se tenant la jambe, se frottant le bras, dans l'attitude enfin d'une personne qui vient de se laisser tomber.

— Qu'as-tu donc? lui demanda Léon. Qui t'a jeté par terre?

— Ton maudit chien, répondit Henri avec humeur; il n'a pas voulu de moi sur son dos; il me le payera. Maudite bête

— Comment! s'écria Léon alarmé, que veux-tu dire Faraud... mais je l'avais enfermé dans ma chambre; il doit y être encore....

— Ah bien oui! dans ta chambre; regarde là-haut si j'y suis.

Léon, épouvanté, lève les yeux au ciel.

— Vois-tu tout en haut des cieux ce petit point noir, continua Henri; on dirait une hirondelle, eh bien! c'est ton chien, ton maudit Faraud. Ah! tu fais des cachotteries : tu as un chien volant et tu n'en dis rien à tes amis! c'est très-aimable!... Oh! aïe! je crois que j'ai tous les membres cassés....

Le pauvre Léon était si occupé à suivre Faraud dans les airs, qu'il ne songeait pas à aider Henri à se relever. Léon était abattu, comme on l'est à l'aspect d'un danger auquel on ne peut apporter aucun remède. Tant qu'il aperçut le point noir dans les cieux, il conserva de l'espérance; mais quand ce point devint invisible, Léon tomba dans la tristesse; il courbait la tête comme résigné à la fatalité. Ce malheur ne lui donnait point le désespoir que nous cause un malheur subit; il lui causait la peine profonde et silencieuse qu'inspire un chagrin dès longtemps prévu.

Il ne fit aucun reproche à Henri sur la perfidie de sa con-

duite; il l'aida à retourner au château; il eut soin de lui, envoya chercher un chirurgien pour guérir les contusions qu'il s'était faites en tombant; puis, résolu de cacher sa tristesse à sa mère, il alla finir sa journée chez la fée sa protectrice, et savoir d'elle s'il n'y avait pas un moyen de ramener le chien volant.

— Hélas! mon cher Léon, dit la princesse, je ne puis rien te promettre. Le chien volant ne redescendra sur la terre que lorsque, abattu de fatigue, ses ailes ne pourront plus le soutenir. Mais qui peut savoir sur quelle terre il descendra?... Peut-être sera-ce en Chine, au Pérou, en Égypte, à Golconde! Pourvu que ce ne soit pas à Paris!...

— A Paris! répéta Léon; oh! j'aimerais mieux cela; je pourrais au moins le retrouver.

— Enfant, dit la princesse, tu oublies donc la leçon que je t'ai donnée? Si ton pauvre chien est surpris à Paris avec les ailes déployées, il est perdu : Paris est le tombeau des merveilles, et comment une merveille pourrait-elle vivre chez des gens qui n'aiment point à s'étonner, chez des gens qui cherchent le pourquoi de toutes choses, qui nomment illusions tout ce qui n'est pas calcul, pour qui l'admiration est une fatigue, et qui se dédommagent de l'admiration momentanée que leur inspire une merveille en l'expliquant bien vite par une vulgarité. Si le chien volant est à Paris, Léon, oublie que tu l'as possédé, car tu ne le reverras plus. Qui sait? peut-être est-il déjà la proïe de la science! peut-être déjà l'a-t-on *expliqué;* peut-être l'Académie des sciences sait-elle déjà à quoi s'en tenir sur les particularités anatomiques de cet animal curieux. Ah! mon enfant, pour l'être dont l'âme est susceptible d'enthousiasme et de grandeur, mieux vaut tomber dans une île inconnue, chez les sauvages, que tomber vivant parmi les beaux esprits de Paris!

Ce discours n'était point de nature à rassurer Léon sur le sort du chien volant. Il revint chez sa mère plus triste qu'avant de s'être rendu chez la fée.

Il passa plusieurs semaines dans le découragement, et sa mère, le voyant si abattu, ne comprenait pas qu'un enfant éprouvât une peine si grande de la perte d'un simple chien.

C'est qu'elle ne savait pas tout ce qu'était pour Léon ce chien si laid en apparence, si précieux en réalité. Ainsi on nous blâme souvent de nos regrets, parce qu'on ne connaît pas toute l'étendue de notre perte.

Henri était parti de chez M. de Cherville un peu trop tard, hélas! pour le bonheur de Léon, qui, n'ayant plus la ressource de ses promenades aériennes, passait toutes ses soirées tristement au coin du feu, avec ses parents.

Les journaux arrivaient tous les soirs à neuf heures; M. de Cherville parcourait d'abord les nouvelles politiques, puis il donnait le journal à Léon, qui lisait tout haut les rapports scientifiques, les feuilletons littéraires.

Un soir, Léon prit le journal et lut, comme il faisait chaque soir; mais tout à coup il s'arrêta, les paroles expirèrent sur sa bouche, un froid mortel saisit ses membres, des larmes remplirent ses yeux, le journal s'échappa de ses mains, et Léon tomba évanoui.

C'est qu'il y avait dans ce journal un article intitulé : *Académie des sciences,* et un rapport de M. G. de Saint*** concernant un animal d'une construction bizarre, qui tenait à la fois du chien et de l'oiseau : du chien par les pattes, la queue et la mâchoire; de l'oiseau par le crâne, le cerveau, la poitrine et les ailes... il ne faut pas oublier les ailes! un animal enfin d'une espèce jusqu'alors inconnue, et à laquelle il proposait de donner le nom de *chien volant.*

L'idée n'était point mauvaise, en effet, et l'Académie l'avait adoptée.

S'évanouir pour la mort d'un chien! dira-t-on, c'est trop. — Eh non! ce n'est pas trop, mes enfants.

Les ailes du chien volant étaient pour Léon ce que les illusions sont pour le poëte; et je mourrais, moi, si l'on m'arrachait mes illusions, si l'on m'enlevait mes chimères!

LE PALAIS DE LA VANITÉ.

C'était un palais magnifique, bâti au bord d'un large chemin par lequel un grand nombre de voyageurs passaient chaque jour.

Ce palais avait quatre façades également belles des quatre côtés; le portique était soutenu par des colonnes admirables. Cette colonnade empêchait, il est vrai, le jour de pénétrer dans l'intérieur; mais elle était si belle à l'extérieur, que nul n'aurait osé la critiquer; et, d'ailleurs, quel besoin a-t-on de voir le jour dans un palais? N'a-t-on pas des lustres, des candélabres? A quoi bon s'inquiéter du soleil?

Le dôme de ce palais était entièrement doré; ce n'était point comme le château des Invalides, qui n'a qu'un peu d'or sur le faîte; là, il y en avait sur toute la coupole, et c'était éblouissant.

La reine qui habitait cette demeure était une grande et belle femme qui avait, à la place du cœur, un gros diamant taillé en cœur. On croyait que c'était pour cela qu'elle n'avait jamais aimé.

Sur le fronton de son palais, on avait écrit ces mots en lettres de rubis :

ICI L'ON OBTIENT CE QU'ON DÉSIRE.

Un jeune homme qui passait sur la route s'était arrêté pour regarder ce superbe monument; ayant aperçu cette enseigne, car cela ressemblait beaucoup à une enseigne, il s'écria soudain : — Par ma foi! je veux y entrer; je suis las de ma condition, et je ne serais pas fâché d'être autre chose.

Comme il s'approchait du portique, il aperçut un mendiant assis sur une pierre et qui riait.

— Tu te moques de moi, vieux bonhomme, dit le voyageur;

eh bien, je te le rends; car il faut être niais comme toi pour rester en guenilles à la porte d'un palais où tu n'aurais qu'à désirer un habit pour être mis comme un prince!... Tu ne sais peut-être pas lire?

— Moi? si vraiment, répondit le vieillard, je sais lire, même l'écriture en rubis.

— Eh bien, tu n'as donc rien à désirer, que tu n'entres pas dans ce palais?

— Si vraiment, je désire plus d'une chose; mais non pas de celles qu'on y donne.

Le vieillard avait un air si malin en disant cela, que le voyageur se défia de lui.

— Il me tend quelque piége, pensa-t-il; et il se disposait à s'éloigner.

— N'ayez pas peur; il ne vous arrivera rien de fâcheux dans ce palais, reprit alors le mendiant. Les malheurs n'existent là que pour ceux qui les demandent : croyez-moi, vous pouvez y entrer.

— Oui, mais pourrai-je en sortir après?

— Sans doute, répondit le mendiant, si vous n'y trouvez rien à désirer.

Le jeune homme hésitait; il voyait beaucoup de personnes passer sur la route et pas une n'avait l'idée d'entrer dans ce palais. Cela lui sembla suspect, et il s'alarmait.

— Ce palais est-il maudit des voyageurs? D'où vient que pas un n'y pénètre?

— C'est qu'ils en ont entendu parler; ils savent qu'on s'y ennuie, et chez nous on n'aime qu'à s'amuser.

Comme le voyageur était curieux de visiter ce monument:

— Écoutez, lui dit le mendiant, si vous voulez me donner de quoi acheter une bouteille de bon vin, je me dévoue et j'entre avec vous là dedans. Nous y rirons ensemble des imbéciles qui y demeurent.

— Volontiers! s'écria le jeune homme.

Il donna une pièce de monnaie au mendiant, et tous les deux se dirigèrent vers la porte.

Elle était de cristal, et permettait de voir dans l'intérieur la cloche qu'il fallait sonner pour se faire ouvrir.

Le voyageur, en regardant avec attention, vit que cette cloche était d'or et qu'elle avait pour battant une perle fine en forme de poire, si belle qu'il en fut ébloui.

Il resta immobile à la contempler.

— Sonnez donc! dit le vieillard qui s'impatientait.

— En vérité, je n'ose pas, reprit le jeune homme; j'ai peur de bossuer cette perle en sonnant la cloche; et ce serait dommage, elle est admirable!

— Ah bah! s'écria le mendiant qui se connaissait mal en pierreries, laissez-moi faire, j'oserai bien, moi!

— Non, non; frappons plutôt à la porte; alors....

Mais il s'arrêta, car il pensa que cette belle porte était de cristal et qu'un coup de marteau la briserait.

Alors il prit le cordon de la cloche et il sonna, mais si doucement que l'on n'entendit rien.

Le mendiant, ennuyé de ces ménagements, saisit le marteau de la porte et frappa un si rude coup que la porte se brisa en éclats.

Ils entrèrent très-facilement.

Dans le vestibule, il n'y avait personne. Dans le palais de la Vanité, personne ne veut rester dans l'antichambre.

Et pourtant une antichambre semblable valait mieux que bien des salons : elle était ornée de statues représentant dieux et déesses, de tableaux représentant rois et reines, princes et princesses.

Le pavé était de jaspe et de porphyre; mais ce pavé était si poli, si glissant, que le jeune homme, dont les souliers étaient ferrés, faillit tomber plusieurs fois dans le seul espace de trois minutes.

Il était obligé de se cramponner aux murs; autant eût valu marcher sur la glace, du moins il aurait pu mettre des patins.

Le vieillard glissait bien un peu de son côté, mais son bâton de mendiant le soutenait.

Après bien des peines, ils parvinrent enfin dans un vaste salon où plusieurs personnes étaient réunies; leurs costumes étaient magnifiques : les femmes étaient couvertes de pierreries; elles en avaient jusque sur leurs riches manteaux de cour, qui traînaient sur les tapis; leurs bracelets, leurs colliers,

leurs diadèmes, étaient éblouissants. Le jeune voyageur, que nous appellerons désormais Alméric, en était ravi.

Les hommes ne le cédaient point en parure aux femmes, dans ce salon : ils portaient des habits de velours brodés en diamants, et sur leur tête une toque surmontée de quatre plumes dignes d'orner le chapeau d'une reine.

— Quels sont ces grands personnages? demanda Alméric au mendiant.

— Ce sont les domestiques de la maison, répondit-il.

En effet, dès que ces *princes* virent entrer les deux voyageurs, ils vinrent prendre leurs ordres et leur demander s'ils désiraient visiter le palais.

— Peste! dit Alméric en lui-même, voilà des gens bien tenus!

Cependant la crainte d'être indiscret lui fit dire : — Peut-être allons-nous déranger les habitants de ce palais en les visitant à cette heure; peut-être....

— Déranger les habitants du palais de la Vanité! s'écria le mendiant avec ironie ; ah! jeune homme, je vous en défie! ils ne sont ici que pour se faire voir, on ne les gêne pas en venant les admirer : c'est comme si vous aviez peur de déranger les acteurs en allant les voir au théâtre!

Le jeune étranger ne put s'empêcher de rire de cette réflexion.

— Montrez-nous les merveilles de ce palais, dit le vieillard. Voici un voyageur qui désire l'habiter; mais avant de former un vœu, il lui faut connaître qui vous êtes ; passez devant, et conduisez-nous.

Le voyageur fut très-surpris des manières sans façon que le mendiant prenait avec ces valets si superbes, et de leur docilité à lui obéir; il ignorait que la vanité de la philosophie doit avoir le pas sur toutes les autres. Tant de choses le surprenaient, qu'il n'osait plus faire de questions.

Une grosse femme, d'un âge mûr, qui remplissait les fonctions de femme de charge, s'avança aussitôt pour remettre les clefs du palais au valet qui devait conduire les deux hôtes; Alméric vit alors derrière elle deux petits pages qui portaient

son manteau, et que l'énormité de sa taille l'avait d'abord empêché de découvrir.

Ces deux pages ne la quittaient pas plus que son ombre : c'était une prérogative de son rang de ne pouvoir faire un seul pas, une seule action, sans être accompagnée de ces deux bambins.

L'empressement qu'elle mit à obéir au mendiant lui fit oublier ses deux petits gendarmes; et elle s'avança si vite sans les prévenir, qu'ils ne pensèrent pas à la suivre, et que sans le vouloir ils la retinrent par son manteau qu'elle tirait aussi de son côté en marchant, ce qui les fit tomber tous deux sur le nez et elle sur le dos. Comme elle était fort lourde, elle se fit beaucoup de mal, et les autres domestiques s'empressèrent de la secourir.

— Un manteau de cour, dit le mendiant, ne me paraît pas très-commode pour faire le ménage !

Et le jeune étranger ne put s'empêcher de rire de cette réflexion.

Un des laquais, ayant pris un flambeau, guida les étrangers dans les vastes appartements du palais. Ils arrivèrent dans la salle à manger. — Ces messieurs veulent-ils souper? demanda-t-il.

— Volontiers, dit le mendiant; il n'y a qu'un bon repas qui ne soit pas une vanité.

Il se mit à table. A peine eut-il goûté quelques mets, qu'il les trouva si recherchés, si salés, si poivrés, si sucrés, si truffés, surtout si compliqués, qu'il ne voulut plus y toucher. Impossible de reconnaître un seul animal, tant il était bien assaisonné.

— Qu'est-ce cela? demanda le vieillard, c'est un lapin?

— Non, monsieur; ce sont des côtelettes d'agneau.

— Et ceci, c'est de la purée de lentilles?

— Non, monsieur; c'est une purée de lièvre.

C'était une confusion à n'y rien connaître. En outre, tout cela était froid, car les réchauds étaient de malachite et personne n'aurait osé les chauffer.

— Ma foi! dit le mendiant, j'aimerais mieux une omelette

dans un plat d'étain! Et il rendit au laquais son assiette dorée. Le valet, en se baissant pour la prendre, ne fit pas attention aux flambeaux qui éclairaient la table et ne se rappela plus le panache qui ornait sa tête; il s'approcha trop près de la flamme, et une forte odeur de plume brûlée annonça que le panache avait grillé.

— Un panache blanc ne me paraît pas très-commode pour servir à table! dit encore le mendiant.

Et le jeune étranger ne put s'empêcher de rire de cette réflexion.

— La reine de ce séjour, la princesse Vanita, n'est donc point ici? demanda le mendiant au laquais.

— Non, monsieur; elle est en ce moment chez ses adorateurs favoris, dans un pays dont j'ai oublié le nom, mais qui est très-renommé pour ses vins.

— Ah! je devine, elle est en France, dit le mendiant; elle n'en reviendra pas de sitôt. Je ne vous conseille pas de l'attendre; elle a de l'ouvrage dans ce pays-là : toute une nouvelle cour à former, toute une nouvelle classe à séduire. Chez ces bons Français elle règne par quartiers: là, chaque état lui rend hommage à son tour; là, elle triomphe de tout, hélas! même de la gloire. Pendant quinze ans elle a dompté les guerriers; quinze ans elle a protégé la noblesse; aujourd'hui elle cajole les bourgeois. Vanité militaire, vanité de naissance et vanité d'argent: chacun son tour. Le nôtre viendra aussi peut-être; nous aurons vanité de misère un jour!

Le mendiant avait une expression de visage si terrible en disant ces mots, que le jeune étranger n'eut aucune envie de rire de cette réflexion.

Perchée sur un riche bâton, une belle perruche jacassait à quelque distance de la table : — Fuyez vite! fuyez vite! disait-elle; ne restez pas dans ce palais.

Alméric s'approcha d'elle : — Pourquoi fuirions-nous? demanda-t-il; n'êtes-vous pas heureuse ici?

— Hélas! regardez-moi, répondit la perruche : j'ai voulu être belle, j'ai désiré des pattes d'or, des ailes de rubis, et maintenant je suis condamnée à rester ici toute ma vie, immobile, comme vous voyez; car il est impossible de voler avec des ailes de rubis, de marcher avec des pattes d'or!

Auprès de la fenêtre, ils aperçurent un gros chat. Il ne bougeait pas de sa place et paraissait fort mécontent.

— Qu'avez-vous, mon gros compère? lui dit Alméric.

— Pardon, répondit le chat, est-ce à un cheval, à un serpent, à un âne, à un homme, à une femme, que j'ai l'honneur de parler? je n'y vois pas; excusez-moi, je vous prie.

— Vous êtes aveugle? demanda Alméric avec intérêt.

— Hélas! oui, monsieur, et par ma faute. J'avais toujours entendu vanter les yeux d'émeraude; j'ai voulu en avoir, et depuis ce temps j'ai perdu la vue; je ne peux même savoir si cela est aussi joli qu'on le prétend. Seriez-vous assez bon pour me dire votre avis à ce sujet? Regardez-moi, trouvez-vous que ces yeux d'émeraude aillent bien à l'air de mon visage?

Alméric voulait lui répondre qu'il trouvait ses yeux très-beaux, pour le consoler d'avoir perdu la vue; mais le mendiant fut implacable :

— Vos yeux sont fort laids! dit-il avec dureté.

— Impossible, reprit le chat; ils doivent être brillants.

— Eh non! dit le vieillard; rien ne brille qu'en sa place. Croyez-moi, cachez-lez, mettez des lunettes; et si jamais vous avez des émeraudes, faites-en des bagues et non des yeux!

Et le jeune étranger ne put s'empêcher de rire de cette réflexion.

En quittant la salle à manger, ils entrèrent dans une cour superbe, pavée en mosaïque et entourée de colonnes élégantes.

Là, ils aperçurent un oiseau que son plumage faisait prendre pour un vautour, mais dont la démarche timide n'avait rien des manières d'un oiseau de proie.

— Voilà un vautour qui m'a l'air bien *bête!* dit le mendiant. Qui es-tu, mon vieux bonhomme? ajouta-t-il en parlant au vautour.

— Je suis vautour, oiseau de proie, ci-devant dindon, oiseau domestique. J'ai voulu monter en grade, et quitter cette vile basse-cour où l'on n'attrape que mépris; mais je me repens bien d'avoir changé : je ne puis m'accoutumer à les dévorer!

— Qui? s'écria Alméric... dévorer qui?

— Hélas! ces bonnes dindes qui ont toujours été si bienveillantes pour moi.

— Imbécile, dit le mendiant, pourquoi t'es-tu fait vautour? Il valait mieux être un dindon aimé qu'un vautour timide!

Et le jeune étranger ne put s'empêcher de rire de cette réflexion.

Dans un des coins de la cour il y avait un ours, assis sur un banc, la tête baissée sur la poitrine, et plongé dans de profondes méditations.

— Voilà un gaillard qui ne m'a pas trop l'air de savoir non plus son métier d'ours! dit le mendiant. Comment se trouve-t-il dans ce palais? quelle vanité a pu l'engager à embrasser la profession d'ours? Je gage qu'il en avait autrefois une meilleure.

Le mendiant s'approcha de l'animal mélancolique. — Ours, dit-il, qu'étais-tu avant ta métamorphose? avant d'être ours, enfin?

— J'étais garçon apothicaire.

— Garçon apothicaire! répétèrent en même temps Alméric et le mendiant.

— Oui, garçon pharmacien, reprit l'ours; mais cet état était tourné en dérision. Les hommes me poursuivaient de leur ironie, dans leurs chansons, sur leurs théâtres; j'ai voulu les fuir, je me suis fait ours... mais je m'ennuie, je n'étais pas né pour la solitude.

— Vieux fou! s'écria le mendiant en colère, pourquoi as-tu quitté ton état? il pouvait te venger des hommes que tu détestes, car tu ne me parais pas très-savant, et tu aurais empoisonné l'univers avec tes drogues et tes bévues!

Le mendiant parlait encore, lorsqu'un éléphant gigantesque attira ses regards dans la cour voisine.

— Un éléphant! dit-il; qui a pu demander à être changé en éléphant? parions que c'est une fourmi!

Et le jeune étranger ne put s'empêcher de rire de cette réflexion.

Cependant le vieillard se trompait; ce n'était point une fourmi qui avait désiré être changée en éléphant, c'était un lapin. Il venait d'obtenir à l'instant même cette insigne faveur, dont il était encore tout boursouflé.

Il se promenait lourdement d'un air d'importance, et recevait avec protection les compliments que chacun lui adressait sur sa nouvelle promotion.

Le mendiant, ayant appris son histoire, s'avança vers lui familièrement : — Bonjour, mon petit lapin, lui dit-il; eh bien, comment te trouves-tu de ta grosse enveloppe?

L'éléphant fut très-choqué de ce ton léger; mais le peu d'habitude qu'il avait de sa trompe l'empêcha de chercher à se venger.

— Fort bien, répondit-il, comme vous voyez. Et l'éléphant se pavanait.

— As-tu longtemps sollicité cette faveur? dit encore le mendiant avec malice.

— Non, reprit l'éléphant, quelques jours seulement; comme vieux lapin, j'y avais des droits incontestables. Je n'ai vraiment changé que de taille : ma couleur est restée la même; mes oreilles, au lieu de se tenir droites, sont maintenant tombantes, voilà tout.

— L'imbécile! pensait le mendiant; il ne se croit pas même changé.

— Dites-moi, mon cher, demanda à son tour Alméric, qui s'amusait de la niaiserie du lapin, est-ce que cela ne dérangera pas un peu vos habitudes?

— Vous m'y faites songer, répondit l'éléphant, frappé subitement de la justesse de cette idée; j'ai peur que cela ne me gêne ce soir pour rentrer dans ma tanière.

Cette fois il n'y avait plus moyen d'y tenir, et le jeune étranger ne put s'empêcher de rire de cette réflexion.

— Ces messieurs veulent voir la belle femme? demanda le laquais qui conduisait les étrangers.

— Oui, oui, répondit vivement Alméric, je veux voir la *belle femme;* où est-elle?

— Par ici, messieurs; donnez-vous la peine d'entrer dans ce boudoir.

Ils entrèrent alors dans un salon ravissant, tout en glaces: le plafond, les panneaux du mur, tout cela n'était qu'un seul miroir où l'on pouvait se regarder à son aise de face, de profil et de trois quarts.

La *belle femme* était couchée sur un canapé. A son aspect, le mendiant et Alméric reculèrent d'horreur : cette belle femme était une monstruosité; elle se croyait un chef-d'œuvre.

Tout était beau en elle, et pourtant elle paraissait horrible: c'est que l'exagération de toutes les beautés compose un ensemble hideux. C'est l'harmonie qui fait la grâce des choses qu'on admire, c'est le mouvement qui donne la vie, et cette *belle femme* n'avait ni grâce ni mouvement.

Elle était née fort jolie, mais l'excès de sa vanité, de sa coquetterie, lui avait fait perdre tous ses charmes; elle était belle comme l'avait créée la nature, elle voulut être belle comme on dépeint la beauté; elle exagéra tous ses avantages et les changea en difformités.

Elle demanda des cheveux de soie, elle eut de longs cheveux de soie sans vie et sans couleur; elle désira des dents de perles, et ses dents paraissaient horribles; elle voulut une taille de guêpe, et son corps, serré dans une étroite ceinture, était sans grâce et sans souplesse : il paraissait devoir se briser à tout moment; elle demanda des mains d'albâtre, et ses mains devinrent ternes et froides; elle voulut un pied d'enfant, et ce pied difforme, ne pouvant soutenir son corps, ne lui permettait point de marcher. Jamais rien de plus hideux ne s'était offert aux regards : c'était la laideur idéale.

— Mille centimes! que cette belle femme est horrible! s'écria le mendiant; elle me ferait aimer la mienne!

Et le jeune étranger ne put s'empêcher de rire de cette réflexion.

Le soir étant venu, on offrit aux étrangers un appartement pour passer la nuit. — Mieux vaut ce salon qu'une auberge, pensa Alméric; et il suivit le valet, qui le conduisit dans une chambre à coucher magnifique, préparée pour les voyageurs.

Épuisé des fatigues de la journée, il se hâta de se déshabiller et se coucha.

A peine était-il dans le lit, qu'il poussa des cris effroyables : — C'est horrible! on m'écorche! je suis au supplice! Qu'est-ce cela? C'est une trahison, une cruauté sans exemple! — et mille plaintes de ce genre; et cependant il n'y avait pas de quoi tant se fâcher, c'était d'un soin bien admirable qu'il se plaignait ainsi.

Les draps qui recouvraient son lit étaient de mousseline des Indes... brodée de petites paillettes d'or : cela était charmant, je vous assure; mais lui, qui couchait d'habitude dans de la grosse toile de Hollande, ne pouvait apprécier tant de recherche. Il faut du temps, mes chers neveux, pour s'accoutumer aux inconvénients de ce qui brille.

Le pauvre Alméric avait les pieds tout écorchés; chaque mouvement qu'il faisait pour sortir de ce lit terrible lui déchirait la peau; il avait les bras tout en sang. — Vanité des vanités! s'écriait-il; vieillard, mendiant, fuyons d'ici! On ne dort point dans ce palais, et moi je veux dormir....

Le vieillard entra dans cet instant. — Je vous attendais aux paillettes d'or, dit-il en souriant; eh bien, que vous en semble?... était-on bien dans ce lit superbe?

— Sortons, fuyons d'ici! reprit le jeune voyageur, qui était las de la plaisanterie; je ne veux pas rester une heure de plus dans ce séjour.... Les hommes y sont stupides, les femmes y sont affreuses! On n'y peut manger ni dormir.... Partons! allons, vieillard, partons!

Alméric, ayant remis ses vêtements à la hâte, poussa rude-

ment hors de la chambre le mendiant, qui riait, et tous deux sortirent du palais.

Ils se rendirent à la cabane du pauvre homme.

— Dormez ici, dit-il en montrant son grabat au voyageur; cette paillasse est favorable au sommeil; d'ailleurs, les paillettes d'or de mes draps ne vous empêcheront pas de dormir, car je n'ai ni draps ni paillettes; mais qu'importe? c'est le sommeil qui fait les bons lits, c'est l'appétit qui fait les bons repas.

Alméric se jeta sur la paillasse du mendiant, s'endormit, et le vieillard l'entendit s'écrier dans ses rêves : — C'en est fait! je voulais obtenir l'ambassade de Constantinople, mais je resterai tout simplement notaire à Saint-Quentin.

Et le mendiant, à son tour, ne put s'empêcher de rire de cette réflexion.

FIN.

TABLE.

MARGUERITE, OU DEUX AMOURS. 1

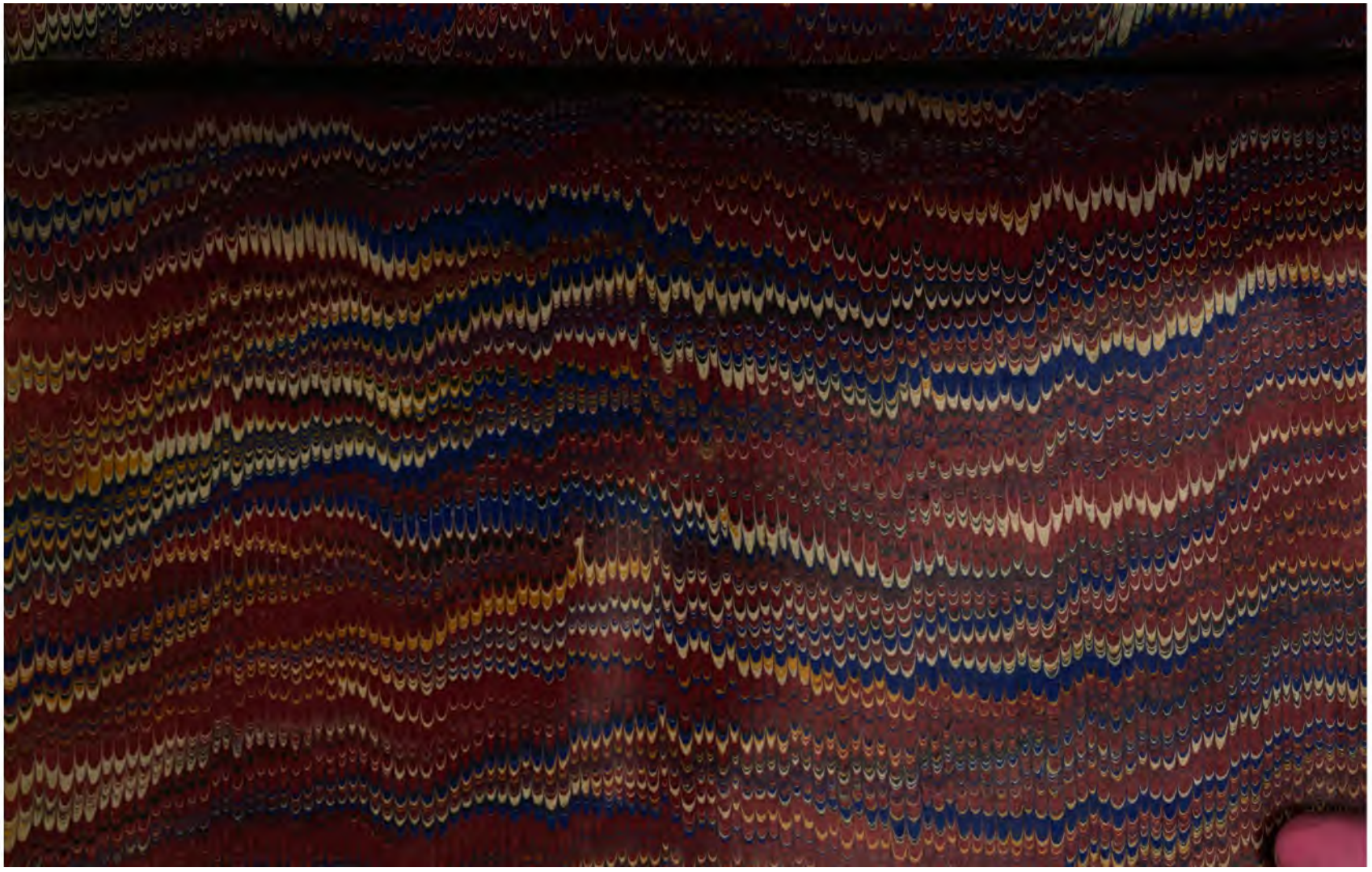
IL NE FAUT PAS JOUER AVEC LA DOULEUR. 193

CONTES D'UNE VIEILLE FILLE A SES NEVEUX. 265

PRÉFACE. 267

NOÉMI, OU L'ENFANT CRÉDULE.

CHAPITRE I. La grand'mère 269
— II. Dialogue avec un chien. 272
— III. Les ogres. 275
— IV. L'incrédulité 277
— V. La marée. 278

L'ILE DES MARMITONS.

CHAPITRE I. Le frère et la sœur. 283
— II. Grands périls et petits voyageurs 285
— III. Étrange manie d'une princesse. 287
— IV. Le bonnet de coton. 290
— V. Le langage à la mode. 292
— VI. Grandes inquiétudes. 295
— VII. Consultations diverses. 297
— VIII. Manière d'apprendre à faire des macaronis. 299
— IX. Le retour. 304